


Library
of the
University of Toronto



COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME QUATRIEME.

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

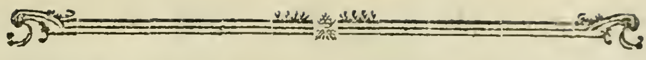
TOME QUATRIEME.

Contenant les IV premiers Livres d'*Emile*, ou de l'*Education*.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.



PRÉFACE D'EMILE.

CE Recueil de réflexions & d'obſervations, ſans ordre, & preſque ſans ſuite, fut commencé pour complaire à une bonne mere qui ſait penſer. Je n'avois d'abord projetté qu'un Mémoire de quelques pages : mon ſujet m'entraînant malgré moi, ce Mémoire devint inſenſiblement une eſpece d'ouvrage, trop gros, ſans doute, pour ce qu'il contient, mais trop petit pour la matiere qu'il traite. J'ai balancé long-tems à le publier ; & ſouvent il m'a fait ſentir, en y travaillant, qu'il ne ſuffit pas d'avoir écrit quelques brochures pour ſavoir compoſer un livre. Après de vains efforts pour mieux faire, je crois devoir le donner tel qu'il eſt, jugeant qu'il importe de tourner l'attention publique de ce côté-là ; & que, quand mes idées ſeroient mauvaiſes, ſi j'en fais naître de bonnes à d'autres, je n'aurai pas tout-à-fait perdu mon tems. Un homme, qui de ſa retraite, jette ſes feuilles dans le Public, ſans prôneurs, ſans parti qui les défende, ſans ſavoir même ce qu'on en penſe ou ce qu'on en dit, ne doit pas craindre que, s'il ſe trompe, on admette ſes erreurs ſans examen.

Je parlerai peu de l'importance d'une bonne édu-

cation; je ne m'arrêterai pas non plus à prouver que celle qui eſt en uſage eſt mauvaiſe; mille autres l'ont fait avant moi, & je n'aime point à remplir un livre de choſes que tout le monde ſait. Je remarquerai ſeulement, que depuis des tems infinis il n'y a qu'un cri contre la pratique établie, ſans que perſonne s'aviſe d'en propoſer une meilleure. La Littérature & le ſavoir de notre ſiecle tendent beaucoup plus à détruire qu'à édifier. On cenſure d'un ton de maître; pour propoſer, il en faut prendre un autre, auquel la hauteur philoſophique ſe complaît moins. Malgré tant d'écrits, qui n'ont, dit-on, pour but que l'utilité publique, la premiere de toutes les utilités, qui eſt l'art de former des hommes, eſt encore oubliée. Mon ſujet étoit tout neuf après le livre de Locke, & je crains fort qu'il ne le ſoit encore après le mien.

On ne connoît point l'enfance: ſur les fauſſes idées qu'on en a, plus on va, plus on s'égare. Les plus ſages s'attachent à ce qu'il importe aux hommes de ſavoir, ſans conſidérer ce que les enfans ſont en état d'apprendre. Ils cherchent toujours l'homme dans l'enfant, ſans penſer à ce qu'il eſt avant que d'être homme. Voilà l'étude à laquelle je me ſuis le plus appliqué, afin que, quand toute ma méthode ſeroit

chimérique & fauſſe, on pût toujours profiter de mes obſervations. Je puis avoir très-mal vu ce qu'il faut faire, mais je crois avoir bien vu le ſujet ſur lequel on doit opérer. Commencez donc par mieux étudier vos éleves; car très-aſſurément, vous ne les connoiſſez point. Or ſi vous liſez ce livre dans cette vue, je ne le crois pas ſans utilité pour vous.

A l'égard de ce qu'on appellera la partie ſyſtématique, qui n'eſt autre choſe ici que la marche de la nature, c'eſt-là ce qui déroutera le plus le Lecteur; c'eſt auſſi par-là qu'on m'attaquera ſans doute; & peut-être n'aura-t-on pas tort. On croira moins lire un Traité d'éducation, que les rêveries d'un viſionnaire ſur l'éducation. Qu'y faire? Ce n'eſt pas ſur les idées d'autrui que j'écris; c'eſt ſur les miennes. Je ne vois point comme les autres hommes; il y a long-tems qu'on me l'a reproché. Mais dépend-il de moi de me donner d'autres yeux, & de m'affecter d'autres idées? Non. Il dépend de moi de ne point abonder dans mon ſens, de ne point croire être ſeul plus ſage que tout le monde; il dépend de moi, non de changer de ſentiment, mais de me défier du mien : voilà tout ce que je puis faire, & ce que je fais. Que ſi je prends quelquefois le ton affirmatif, ce n'eſt point

pour en impoſer au Lecteur ; c'eſt pour lui parler comme je penſe. Pourquoi propoſerois-je par forme de doute ce dont, quant à moi, je ne doute point ? Je dis exactement ce qui ſe paſſe dans mon eſprit.

En expoſant avec liberté mon ſentiment, j'entends ſi peu qu'il faſſe autorité, que j'y joins toujours mes raiſons, afin qu'on les peſe & qu'on me juge : mais quoique je ne veuille point m'obſtiner à défendre mes idées, je ne me crois pas moins obligé de les propoſer ; car les maximes ſur leſquelles je ſuis d'un avis contraire à celui des autres, ne ſont point indifférentes. Ce ſont de celles dont la vérité ou la fauſſeté importe à connoître, & qui font le bonheur ou le malheur du genre-humain.

Propoſez ce qui eſt faiſable, ne ceſſe-t-on de me répéter. C'eſt comme ſi l'on me diſoit ; propoſez de faire ce qu'on fait ; ou du moins, propoſez quelque bien qui s'allie avec le mal exiſtant. Un tel projet, ſur certaines matieres, eſt beaucoup plus chimérique que les miens : car dans cet alliage le bien ſe gâte, & le mal ne ſe guérit pas. J'aimerois mieux ſuivre en tout la pratique établie que d'en prendre une bonne à demi : il y auroit moins de contradiction dans l'homme ; il ne peut tendre à la fois à deux buts

opposés. Peres & Meres, ce qui est faisable est ce que vous voulez faire. Dois-je répondre de votre volonté ?

En toute espece de projet, il y a deux choses à considérer : premierement, la bonté absolue du projet ; en second lieu, la facilité de l'exécution.

Au premier égard, il suffit, pour que le projet soit admissible & praticable en lui-même, que ce qu'il a de bon soit dans la nature de la chose ; ici, par exemple, que l'éducation proposée soit convenable à l'homme, & bien adaptée au cœur humain.

La seconde considération dépend de rapports donnés dans certaines situations : rapports accidentels à la chose, lesquels, par conséquent, ne sont point nécessaires, & peuvent varier à l'infini. Ainsi telle éducation peut être praticable en Suisse & ne l'être pas en France ; telle autre peut l'être chez les Bourgeois, & telle autre parmi les Grands. La facilité plus ou moins grande de l'exécution dépend de mille circonstances, qu'il est impossible de déterminer autrement que dans une application particuliere de la méthode à tel ou à tel pays, à telle ou à telle condition. Or toutes ces applications particulieres n'étant pas essentielles à mon sujet, n'entrent point dans mon plan. D'autres pour-

ront s'en occuper, s'ils veulent, chacun pour le Pays ou l'Etat qu'il aura en vue. Il me suffit que par-tout où naîtront des hommes, on puisse en faire ce que je propose; & qu'ayant fait d'eux ce que je propose, on ait fait ce qu'il y a de meilleur & pour eux-mêmes & pour autrui. Si je ne remplis pas cet engagement, j'ai tort sans doute; mais si je le remplis, on auroit tort aussi d'exiger de moi davantage; car je ne promets que cela.



EMILE,

EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE PREMIER.

TOUT eſt bien, ſortant des mains de l'Auteur des choſes : tout dégénere entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre, un arbre à porter les fruits d'un autre : il mêle & confond les climats, les élémens, les ſaiſons : il mutile ſon chien, ſon cheval, ſon eſclave : il bouleverſe tout, il défigure tout : il aime la difformité, les monſtres : il ne veut rien, tel que l'a fait la nature, pas même l'homme ; il le faut dreſſer pour lui, comme un cheval de manége ; il le faut contourner à ſa mode, comme un arbre de ſon jardin.

Sans cela, tout iroit plus mal encore, & notre eſpece ne veut pas être façonnée à demi. Dans l'état où ſont déſormais les choſes, un homme abandonné dès ſa naiſſance à lui-même parmi les autres, ſeroit le plus défiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la néceſſité, l'exemple, toutes les inſtitutions ſociales dans leſquelles nous nous trouvons ſubmergés, étoufferoiént en lui la nature, & ne mettroient rien à la place. Elle y ſeroit comme un arbriſ-

ſeau que le hazard fait naître au milieu d'un chemin, & que les paſſans font bientôt périr, en le heurtant de toutes parts & le pliant dans tous les ſens.

C'eſt à toi que je m'adreſſe, tendre & prévoyante mere (1), qui ſçus t'écarter de la grande route, & garantir l'arbriſſeau naiſſant du choc des opinions humaines! Cultive, arroſe la

(1) La premiere éducation eſt celle qui importe le plus ; & cette premiere éducation appartient inconteſtablement aux femmes : ſi l'Auteur de la nature eût voulu qu'elle appartînt aux hommes, il leur eût donné du lait pour nourrir les enfans. Parlez donc toujours aux femmes, par préférence, dans vos Traités d'éducation ; car, outre qu'elles ſont à portée d'y veiller de plus près que les hommes & qu'elles y influent toujours davantage, le ſuccès les intéreſſe auſſi beaucoup plus, puiſque la plupart des veuves ſe trouvent preſque à la merci de leurs enfans, & qu'alors ils leur font vivement ſentir, en bien ou en mal, l'effet de la maniere dont elles les ont élevés. Les loix, toujours ſi occupées des biens & ſi peu des perſonnes, parce qu'elles ont pour objet la paix & non la vertu, ne donnent pas aſſez d'autorité aux meres. Cependant leur état eſt plus ſûr que celui des peres ; leurs devoirs ſont plus pénibles ; leurs ſoins importent plus au bon ordre de la famille ; généralement elles ont plus d'attachement pour les enfans. Il y a des occaſions où un fils qui manque de reſpect à ſon pere, peut, en quelque ſorte, être excuſé : mais ſi, dans quelque occaſion que ce fût, un enfant étoit aſſez dénaturé pour en manquer à ſa mere, à celle qui l'a porté dans ſon ſein, qui l'a nourri de ſon lait, qui, durant des années, s'eſt oubliée elle-même pour ne s'occuper que de lui, on devroit ſe hâter d'étouffer ce miſérable, comme un monſtre indigne de voir le jour. Les meres, dit-on, gâtent leurs enfans. En cela, ſans doute, elles ont tort ; mais moins de tort que vous, peut-être, qui les dépravez. La mere veut que ſon enfant ſoit heureux, qu'il le ſoit dès à préſent. En cela elle a raiſon : quand elle ſe trompe ſur les moyens, il faut l'éclairer. L'ambition, l'avarice, la tyrannie, la fauſſe prévoyance des peres, leur négligence, leur dure inſenſibilité, ſont cent fois plus funeſtes aux enfans, que l'aveugle tendreſſe des meres. Au reſte, il faut expliquer le ſens que je donne à ce nom de mere, & c'eſt ce qui ſera fait ci-après.

jeune plante avant qu'elle meure; ses fruits feront un jour tes délices. Forme de bonne heure une enceinte autour de l'ame de ton enfant : un autre en peut marquer le circuit; mais toi seule y dois poser la barriere (*).

On façonne les plantes par la culture, & les hommes par l'éducation. Si l'homme naissoit grand & fort, sa taille & sa force lui seroient inutiles jusqu'à ce qu'il eût appris à s'en servir : elles lui seroient préjudiciables, en empêchant les autres de songer à l'assister (2); & abandonné à lui-même, il mourroit de misere avant d'avoir connu ses besoins. On se plaint de l'état de l'enfance; on ne voit pas que la race humaine eût péri si l'homme n'eût commencé par être enfant.

Nous naissons foibles, nous avons besoin de forces: nous naissons dépourvus de tout, nous avons besoin d'assistance: nous naissons stupides, nous avons besoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance & dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation.

Cette éducation nous vient de la nature, ou des hommes, ou des choses. Le développement interne de nos facultés & de nos organes est l'éducation de la nature : l'usage qu'on nous apprend à faire de ce développement est l'éducation des hommes; & l'acquis de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent, est l'éducation des choses.

(*) On m'assure que M. Formey a cru que je voulois ici parler de ma mere, & qu'il l'a dit dans quelque ouvrage. C'est se moquer cruellement de M. Formey ou de moi.

(2) Semblable à eux à l'extérieur, & privé de la parole, ainsi que des idées qu'elle exprime, il seroit hors d'état de leur faire entendre le besoin qu'il auroit de leurs secours, & rien en lui ne leur manifesteroit ce besoin.

Chacun de nous eſt donc formé par trois ſortes de Maîtres. Le Diſciple dans lequel leurs diverſes leçons ſe contrarient eſt mal élevé, & ne ſera jamais d'accord avec lui-même : celui dans lequel elles tombent toutes ſur les mêmes points, & tendent aux mêmes fins, va ſeul à ſon but & vit conſéquemment. Celui-là ſeul eſt bien élevé.

Or, de ces trois éducations différentes, celle de la nature ne dépend point de nous ; celle des choſes n'en dépend qu'à certains égards ; celle des hommes eſt la ſeule dont nous ſoyons vraiment les maîtres ; encore ne le ſommes-nous que par ſuppoſition : car qui eſt-ce qui peut eſpérer de diriger entierement les diſcours & les actions de tous ceux qui environnent un enfant ?

Sitôt donc que l'éducation eſt un art, il eſt preſque impoſſible qu'elle réuſſiſſe, puiſque le concours néceſſaire à ſon ſuccès ne dépend de perſonne. Tout ce qu'on peut faire à force de ſoins eſt d'approcher plus ou moins du but, mais il faut du bonheur pour l'atteindre.

Quel eſt ce but ? c'eſt celui même de la nature ; cela vient d'être prouvé. Puiſque le concours des trois éducations eſt néceſſaire à leur perfection, c'eſt ſur celle à laquelle nous ne pouvons rien qu'il faut diriger les deux autres. Mais peut-être ce mot de nature a-t-il un ſens trop vague : il faut tâcher ici de le fixer.

La nature, nous dit-on, n'eſt que l'habitude (*). Que

(*) M. Formey nous aſſure qu'on ne dit pas préciſément cela. Cela me paroît pourtant très préciſément dit dans ce vers auquel je me propoſois de répondre.

La nature, crois-moi, n'eſt rien que l'habitude.

ſignifie cela ? N'y a-t-il pas des habitudes qu'on ne contracte que par force & qui n'étouffent jamais la nature? Telle eſt, par exemple, l'habitude des plantes dont on gêne la direction verticale. La plante miſe en liberté garde l'inclinaiſon qu'on l'a forcée à prendre : mais la séve n'a point changé pour cela ſa direction primitive, & ſi la plante continue à végéter, ſon prolongement redevient vertical. Il en eſt de même des inclinations des hommes. Tant qu'on reſte dans le même état, on peut garder celles qui réſultent de l'habitude & qui nous ſont le moins naturelles; mais ſitôt que la ſituation change, l'habitude ceſſe & le naturel revient. L'éducation n'eſt certainement qu'une habitude. Or n'y a-t-il pas des gens qui oublient & perdent leur éducation? d'autres qui la gardent? d'où vient cette différence? S'il faut borner le nom de nature aux habitudes conformes à la nature, on peut s'épargner ce galimathias.

Nous naiſſons ſenſibles, & dès notre naiſſance nous ſommes affectés de diverſes manieres par les objets qui nous environnent. Sitôt que nous avons, pour ainſi dire, la conſcience de nos ſenſations, nous ſommes diſpoſés à rechercher ou à fuir les objets qui les produiſent, d'abord ſelon qu'elles nous ſont agréables ou déplaiſantes, puis ſelon la convenance ou diſconvenance que nous trouvons entre nous & ces objets, & enfin ſelon les jugemens que nous en portons ſur l'idée de bonheur ou de perfection que la

M. Formey, qui ne veut pas enorgueillir ſes ſemblables, nous donne modeſtement la meſure de ſa cervelle pour celle de l'entendement humain.

raiſon nous donne. Ces diſpoſitions s'étendent & s'affermiſſent à meſure que nous devenons plus ſenſibles & plus éclairés : mais, contraintes par nos habitudes, elles s'alterent plus ou moins par nos opinions. Avant cette altération, elles ſont ce que j'appelle en nous la nature.

C'eſt donc à ces diſpoſitions primitives, qu'il faudroit tout rapporter ; & cela ſe pourroit, ſi nos trois éducations n'étoient que différentes : mais que faire quand elles ſont oppoſées ? quand au lieu d'élever un homme pour lui-même on veut l'élever pour les autres ? Alors le concert eſt impoſſible. Forcé de combattre la nature ou les inſtitutions ſociales, il faut opter entre faire un homme ou un citoyen ; car on ne peut faire à la fois l'un & l'autre.

Toute ſociété partielle, quand elle eſt étroite & bien unie, s'aliene de la grande. Tout patriote eſt dur aux étrangers : ils ne ſont qu'hommes, ils ne ſont rien à ſes yeux (3). Cet inconvénient eſt inévitable, mais il eſt foible. L'eſſentiel eſt d'être bon aux gens avec qui l'on vit. Au-dehors le Spartiate étoit ambitieux, avare, inique : mais le déſintéreſſement, l'équité, la concorde régnoient dans ſes murs Défiez-vous de ces coſmopolites qui vont chercher au loin dans leurs livres des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. Tel Philoſophe aime les Tartares, pour être diſpenſé d'aimer ſes voiſins.

L'homme naturel eſt tout pour lui ; il eſt l'unité numé-

(3) Auſſi les guerres des Républiques ſont-elles plus cruelles que celles des Monarchies. Mais ſi la guerre des Rois eſt modérée, c'eſt leur paix qui eſt terrible : il vaut mieux être leur ennemi que leur ſujet.

rique, l'entier abſolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à ſon ſemblable. L'homme civil n'eſt qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, & dont la valeur eſt dans ſon rapport avec l'entier, qui eſt le corps ſocial. Les bonnes inſtitutions ſociales ſont celles qui ſavent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter ſon exiſtence abſolue pour lui en donner une relative, & tranſporter le *moi* dans l'unité commune; en ſorte que chaque particulier ne ſe croye plus un, mais partie de l'unité, & ne ſoit plus ſenſible que dans le tout. Un Citoyen de Rome n'étoit ni Caïus ni Lucius; c'étoit un Romain: même il aimoit la patrie excluſivement à lui. Regulus ſe prétendoit Carthaginois, comme étant devenu le bien de ſes maîtres. En ſa qualité d'étranger il refuſoit de ſiéger au Sénat de Rome; il falut qu'un Carthaginois le lui ordonnât. Il s'indignoit qu'on voulût lui ſauver la vie. Il vainquit, & s'en retourna triomphant mourir dans les ſupplices. Cela n'a pas grand rapport, ce me ſemble, aux hommes que nous connoiſſons.

Le Lacédémonien Pédarete ſe préſente pour être admis au conſeil des trois cens; il eſt rejetté. Il s'en retourne tout joyeux de ce qu'il s'eſt trouvé dans Sparte trois cens hommes valans mieux que lui. Je ſuppoſe cette démonſtration ſincere, & il y a lieu de croire qu'elle l'étoit: voilà le citoyen.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Un Ilote arrive; elle lui en demande en tremblant. Vos cinq fils ont été tués.

Vil Esclave, t'ai-je demandé cela ? Nous avons gagné la victoire. La mere court au Temple & rend graces aux Dieux. Voilà la citoyenne.

Celui qui dans l'ordre civil veut conserver la primauté des sentimens de la nature, ne sait ce qu'il veut. Toujours en contradiction avec lui-même, toujours flottant entre ses penchans & ses devoirs, il ne sera jamais ni homme ni citoyen; il ne sera bon ni pour lui ni pour les autres. Ce sera un de ces hommes de nos jours; un François, un Anglois, un Bourgeois; ce ne sera rien.

Pour être quelque chose, pour être soi-même & toujours un, il faut agir comme on parle; il faut être toujours décidé sur le parti qu'on doit prendre, le prendre hautement & le suivre toujours. J'attends qu'on me montre ce prodige pour savoir s'il est homme ou citoyen, ou comment il s'y prend pour être à la fois l'un & l'autre.

De ces objets nécessairement opposés, viennent deux formes d'institution contraires; l'une publique & commune, l'autre particuliere & domestique.

Voulez-vous prendre une idée de l'éducation publique? Lisez la République de Platon. Ce n'est point un ouvrage de politique, comme le pensent ceux qui ne jugent des livres que par leurs titres. C'est le plus beau traité d'éducation qu'on ait jamais fait.

Quand on veut renvoyer au pays des chimeres, on nomme l'institution de Platon. Si Lycurgue n'eût mis la sienne que par écrit, je la trouverois bien plus chimérique. Platon

Platon n'a fait qu'épurer le cœur de l'homme; Lycurgue l'a dénaturé.

L'inſtitution publique n'exiſte plus, & ne peut plus exiſter; parce qu'où il n'y a plus de patrie il ne peut plus y avoir de citoyens. Ces deux mots, *patrie* & *citoyen*, doivent être effacés des langues modernes. J'en ſais bien la raiſon, mais je ne veux pas la dire; elle ne fait rien à mon ſujet.

Je n'enviſage pas comme une inſtitution publique ces riſibles établiſſemens qu'on appelle Colleges (4). Je ne compte pas non plus l'éducation du monde, parce que cette éducation tendant à deux fins contraires, les manque toutes deux : elle n'eſt propre qu'à faire des hommes doubles, paroiſſant toujours rapporter tout aux autres, & ne rapportant jamais rien qu'à eux ſeuls. Or ces démonſtrations étant communes à tout le monde, n'abuſent perſonne. Ce ſont autant de ſoins perdus.

De ces contradictions nait celle que nous éprouvons ſans ceſſe en nous-mêmes. Entraînés par la nature & par les hommes dans des routes contraires, forcés de nous partager entre ces diverſes impulſions, nous en ſuivons une compoſée qui ne nous mene ni à l'un ni à l'autre but. Ainſi combattus & flottans durant tout le cours de

(4) Il y a dans pluſieurs écoles & ſur-tout dans l'Univerſité de Paris des Profeſſeurs que j'aime, que j'eſtime beaucoup, & que je crois très-capables de bien inſtruire la jeuneſſe, s'ils n'étoient forcés de ſuivre l'uſage établi. J'exhorte l'un d'entr'eux à publier le projet de réforme qu'il a conçu. L'on ſera peut-être enfin tenté de guérir le mal, en voyant qu'il n'eſt pas ſans remede.

notre vie, nous la terminons ſans avoir pu nous accorder avec nous, & ſans avoir été bons ni pour nous ni pour les autres.

Reſte enfin l'éducation domeſtique ou celle de la nature. Mais que deviendra pour les autres un homme uniquement élevé pour lui? Si peut-être le double objet qu'on ſe propoſe pouvoit ſe réunir en un ſeul, en ôtant les contradictions de l'homme, on ôteroit un grand obſtacle à ſon bonheur. Il faudroit pour en juger le voir tout formé; il faudroit avoir obſervé ſes penchans, vu ſes progrès, ſuivi ſa marche: il faudroit en un mot connoître l'homme naturel. Je crois qu'on aura fait quelques pas dans ces recherches après avoir lu cet écrit.

Pour former cet homme rare, qu'avons-nous à faire? Beaucoup, ſans doute; c'eſt d'empêcher que rien ne ſoit fait. Quand il ne s'agit que d'aller contre le vent, on louvoie; mais ſi la mer eſt forte & qu'on veuille reſter en place, il faut jetter l'ancre. Prends garde, jeune pilote, que ton cable ne file ou que ton ancre ne laboure, & que le vaiſſeau ne dérive avant que tu t'en ſois apperçu.

Dans l'ordre ſocial, où toutes les places ſont marquées, chacun doit être élevé pour la ſienne. Si un particulier formé pour ſa place en ſort, il n'eſt plus propre à rien. L'éducation n'eſt utile qu'autant que la fortune s'accorde avec la vocation des parens; en tout autre cas elle eſt nuiſible à l'éleve, ne fût-ce que par les préjugés qu'elle lui a donnés. En Egypte où le fils étoit obligé d'embraſſer l'état de ſon pere, l'éducation du moins avoit un

but aſſuré ; mais parmi nous où les rangs ſeuls demeurent, & où les hommes en changent ſans ceſſe, nul ne ſait ſi en élevant ſon fils pour le ſien il ne travaille pas contre lui.

Dans l'ordre naturel, les hommes étant tous égaux, leur vocation commune eſt l'état d'homme, & quiconque eſt bien élevé pour celui-là ne peut mal remplir ceux qui s'y rapportent. Qu'on deſtine mon éleve à l'épée, à l'égliſe, au barreau, peu m'importe. Avant la vocation des parens la nature l'appelle à la vie humaine. Vivre eſt le métier que je lui veux apprendre. En ſortant de mes mains il ne ſera, j'en conviens, ni magiſtrat, ni ſoldat, ni prêtre : il ſera premierement homme; tout ce qu'un homme doit être, il ſaura l'être au beſoin tout auſſi bien que qui que ce ſoit, & la fortune aura beau le faire changer de place, il ſera toujours à la ſienne. *Occupavi te, fortuna, atque cepi : omneſque aditus tuos intercluſi, ut ad me aſpirare non poſſes* (5).

Notre véritable étude eſt celle de la condition humaine. Celui d'entre nous qui ſait le mieux ſupporter les biens & les maux de cette vie eſt à mon gré le mieux élevé : d'où il ſuit que la véritable éducation conſiſte moins en préceptes qu'en exercices. Nous commençons à nous inſtruire en commençant à vivre ; notre éducation commence avec nous; notre premier précepteur eſt notre nourrice. Auſſi ce mot *éducation* avoit-il chez les anciens un autre ſens que nous

(5) Tuſcul. V.

ne lui donnons plus : il ſignifioit nourriture. *Educit obſtetrix*, dit Varron ; *educat nutrix*, *inſtituit pædagogus*, *docet magiſter* (6). Ainſi l'éducation, l'inſtitution, l'inſtruction ſont trois choſes auſſi différentes dans leur objet, que la gouvernante, le précepteur & le maître. Mais ces diſtinctions ſont mal entendues ; & pour être bien conduit, l'enfant ne doit ſuivre qu'un ſeul guide.

Il faut donc généraliſer nos vues, & conſidérer dans notre éleve l'homme abſtrait, l'homme expoſé à tous les accidens de la vie humaine. Si les hommes naiſſoient attachés au ſol d'un pays, ſi la même ſaiſon duroit toute l'année, ſi chacun tenoit à ſa fortune de maniere à n'en pouvoir jamais changer, la pratique établie ſeroit bonne à certains égards ; l'enfant élevé pour ſon état, n'en ſortant jamais, ne pourroit être expoſé aux inconvéniens d'un autre. Mais vu la mobilité des choſes humaines ; vu l'eſprit inquiet & remuant de ce ſiecle qui bouleverſe tout à chaque génération, peut-on concevoir une méthode plus inſenſée que d'élever un enfant comme n'ayant jamais à ſortir de ſa chambre, comme devant être ſans ceſſe entouré de ſes gens ? Si le malheureux fait un ſeul pas ſur la terre, s'il deſcend d'un ſeul degré, il eſt perdu. Ce n'eſt pas lui apprendre à ſupporter la peine ; c'eſt l'exercer à la ſentir.

On ne ſonge qu'à conſerver ſon enfant ; ce n'eſt pas aſſez : on doit lui apprendre à ſe conſerver étant homme, à ſupporter les coups du ſort, à braver l'opulence & la

(6) Non. Marcell.

misere, à vivre s'il le faut dans les glaces d'Islande ou sur le brûlant rocher de Malte. Vous avez beau prendre des précautions pour qu'il ne meure pas; il faudra pourtant qu'il meure : & quand sa mort ne seroit pas l'ouvrage de vos soins, encore seroient-ils mal entendus. Il s'agit moins de l'empêcher de mourir, que de le faire vivre. Vivre ce n'est pas respirer, c'est agir; c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes qui nous donnent le sentiment de notre existence. L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années; mais celui qui a le plus senti la vie. Tel s'est fait enterrer à cent ans, qui mourut dès sa naissance. Il eût gagné d'aller au tombeau dans sa jeunesse, s'il eût vécu du moins jusqu'à ce tems là.

Toute notre sagesse consiste en préjugés serviles; tous nos usages ne sont qu'assujettissement, gêne & contrainte. L'homme civil nait, vit & meurt dans l'esclavage : à sa naissance on le coud dans un maillot; à sa mort on le cloue dans une biere; tant qu'il garde la figure humaine, il est enchaîné par nos institutions.

On dit que plusieurs Sages-Femmes prétendent, en pêtrissant la tête des enfans nouveaux-nés, lui donner une forme plus convenable : & on le souffre! Nos têtes seroient mal de la façon de l'Auteur de notre être : il nous les faut façonnées au-dehors par les Sages-Femmes, & au-dedans par les Philosophes. Les Caraïbes sont de la moitié plus heureux que nous.

“ A peine l'enfant est-il sorti du sein de la mere, &

„ à peine jouit-il de la liberté de mouvoir & d'étendre „ ses membres, qu'on lui donne de nouveaux liens. On „ l'emmaillote, on le couche la tête fixée & les jambes „ allongées, les bras pendans à côté du corps; il est „ entouré de linges & de bandages de toute espece, qui „ ne lui permettent pas de changer de situation. Heureux „ si on ne l'a pas serré au point de l'empêcher de respirer, „ & si on a eu la précaution de le coucher sur le côté, afin „ que les eaux qu'il doit rendre par la bouche puissent „ tomber d'elles-mêmes; car il n'auroit pas la liberté de „ tourner la tête sur le côté, pour en faciliter l'écoule-„ ment (7) „.

L'enfant nouveau-né a besoin d'étendre & de mouvoir ses membres, pour les tirer de l'engourdissement, où, rassemblés en un peloton, ils ont resté si long-tems. On les étend, il est vrai, mais on les empêche de se mouvoir; on assujettit la tête même par des têtieres : il semble qu'on a peur qu'il n'ait l'air d'être en vie.

Ainsi l'impulsion des parties internes d'un corps qui tend à l'accroissement, trouve un obstacle insurmontable aux mouvemens qu'elle lui demande. L'enfant fait continuellement des efforts inutiles qui épuisent ses forces ou retardent leur progrès. Il étoit moins à l'étroit, moins gêné, moins comprimé dans l'amnios, qu'il n'est dans ses langes : je ne vois pas ce qu'il a gagné de naître.

L'inaction, la contrainte où l'on retient les membres

(7) Hist. Nat. Tom. IV. pag. 190. *in*-12.

d'un enfant, ne peuvent que gêner la circulation du ſang, des humeurs, empêcher l'enfant de ſe fortifier, de croître, & altérer ſa conſtitution. Dans les lieux où l'on n'a point ces précautions extravagantes, les hommes ſont tous grands, forts, bien proportionnés (8). Les pays où l'on emmaillote les enfans ſont ceux qui fourmillent de boſſus, de boiteux, de cagneux, de noués, de rachitiques, de gens contrefaits de toute eſpece. De peur que les corps ne ſe déforment par des mouvemens libres, on ſe hâte de les déformer en les mettant en preſſe. On les rendroit volontiers perclus, pour les empêcher de s'eſtropier.

Une contrainte ſi cruelle pourroit-elle ne pas influer ſur leur humeur, ainſi que ſur leur tempérament? Leur premier ſentiment eſt un ſentiment de douleur & de peine: ils ne trouvent qu'obſtacles à tous les mouvemens dont ils ont beſoin: plus malheureux qu'un criminel aux fers, ils font de vains efforts, ils s'irritent, ils crient. Leurs premieres voix, dites-vous, ſont des pleurs? Je le crois bien: vous les contrariez dès leur naiſſance; les premiers dons qu'ils reçoivent de vous ſont des chaînes; les premiers traitemens qu'ils éprouvent ſont des tourmens. N'ayant rien de libre que la voix, comment ne s'en ſerviroient-ils pas pour ſe plaindre? Ils crient du mal que vous leur faites: ainſi garottés, vous crieriez plus fort qu'eux.

D'où vient cet uſage déraiſonnable? D'un uſage dénaturé. Depuis que les meres, mépriſant leur premier devoir, n'ont

(8) Voyez la note 15. de ce Ier. Liv.

plus voulu nourrir leurs enfans ; il a falu les confier à des femmes mercenaires, qui, ſe trouvant ainſi meres d'enfans étrangers pour qui la nature ne leur diſoit rien, n'ont cherché qu'à s'épargner de la peine. Il eût falu veiller ſans ceſſe ſur un enfant en liberté : mais quand il eſt bien lié, on le jette dans un coin ſans s'embarraſſer de ſes cris. Pourvu qu'il n'y ait pas des preuves de la négligence de la nourrice, pourvu que le nourriſſon ne ſe caſſe ni bras ni jambe, qu'importe au ſurplus qu'il périſſe, ou qu'il demeure infirme le reſte de ſes jours ? On conſerve ſes membres aux dépens de ſon corps ; &, quoi qu'il arrive, la nourrice eſt diſculpée.

Ces douces meres, qui débarraſſées de leurs enfans, ſe livrent gaîment aux amuſemens de la ville, ſavent-elles cependant quel traitement l'enfant dans ſon maillot reçoit au village ? Au moindre tracas qui ſurvient, on le ſuſpend à un clou comme un paquet de hardes ; & tandis que ſans ſe preſſer, la nourrice vaque à ſes affaires, le malheureux reſte ainſi crucifié. Tous ceux qu'on a trouvés dans cette ſituation, avoient le viſage violet : la poitrine fortement comprimée ne laiſſant pas circuler le ſang, il remontoit à la tête ; & l'on croyoit le patient fort tranquille, parce qu'il n'avoit pas la force de crier. J'ignore combien d'heures un enfant peut reſter en cet état ſans perdre la vie, mais je doute que cela puiſſe aller fort loin. Voilà, je penſe, une des plus grandes commodités du maillot.

On prétend que les enfans en liberté pourroient prendre de mauvaiſes ſituations, & ſe donner des mouvemens

capables de nuire à la bonne conformation de leurs membres. C'eſt là un de ces vains raiſonnemens de notre fauſſe ſageſſe, & que jamais aucune expérience n'a confirmés. De cette multitude d'enfans qui, chez des peuples plus ſenſés que nous, ſont nourris dans toute la liberté de leurs membres, on n'en voit pas un ſeul qui ſe bleſſe ni s'eſtropie : ils ne ſauroient donner à leurs mouvemens la force qui peut les rendre dangereux, & quand ils prennent une ſituation violente, la douleur les avertit bientôt d'en changer.

Nous ne nous ſommes pas encore aviſés de mettre au maillot les petits des chiens, ni des chats ; voit-on qu'il réſulte pour eux quelque inconvénient de cette négligence ? Les enfans ſont plus lourds ; d'accord : mais à proportion ils ſont auſſi plus foibles. A peine peuvent-ils ſe mouvoir ; comment s'eſtropieroient-ils ? Si on les étendoit ſur le dos, ils mourroient dans cette ſituation, comme la tortue, ſans pouvoir jamais ſe retourner.

Non contentes d'avoir ceſſé d'alaiter leurs enfans, les femmes ceſſent d'en vouloir faire ; la conſéquence eſt naturelle. Dès que l'état de mere eſt onéreux, on trouve bientôt le moyen de s'en délivrer tout-à-fait : on veut faire un ouvrage inutile, afin de le recommencer toujours, & l'on tourne au préjudice de l'eſpece, l'attrait donné pour la multiplier. Cet uſage, ajouté aux autres cauſes de dépopulation, nous annonce le ſort prochain de l'Europe. Les ſciences, les arts, la philoſophie & les mœurs qu'elle engendre, ne tarderont pas d'en faire un déſert. Elle ſera

peuplée de bêtes féroces ; elle n'aura pas beaucoup changé d'habitans.

J'ai vu quelquefois le petit manége des jeunes femmes qui feignent de vouloir nourrir leurs enfans. On fait se faire presser de renoncer à cette fantaisie : on fait adroitement intervenir les époux, les Médecins, sur-tout les meres. Un mari qui oseroit consentir que sa femme nourrît son enfant, seroit un homme perdu. L'on en feroit un assassin qui veut se défaire d'elle. Maris prudens, il faut immoler à la paix l'amour paternel ; heureux qu'on trouve à la campagne des femmes plus continentes que les vôtres ! Plus heureux si le tems que celles-ci gagnent n'est pas destiné pour d'autres que vous !

Le devoir des femmes n'est pas douteux : mais on dispute si, dans le mépris qu'elles en font, il est égal pour les enfans d'être nourris de leur lait ou d'un autre ? Je tiens cette question, dont les Médecins sont les juges, pour décidée au souhait des femmes ; & pour moi, je penserois bien aussi qu'il vaut mieux que l'enfant suce le lait d'une nourrice en santé, que d'une mere gâtée, s'il avoit quelque nouveau mal à craindre du même sang dont il est formé.

Mais la question doit-elle s'envisager seulement par le côté physique, & l'enfant a-t-il moins besoin des soins d'une mere que de sa mamelle ? D'autres femmes, des bêtes mêmes pourront lui donner le lait qu'elle lui refuse : la sollicitude maternelle ne se supplée point. Celle qui nourrit l'enfant d'une autre au lieu du sien est une mauvaise mere ; comment sera-t-elle une bonne nourrice ? Elle pourra le

devenir, mais lentement, il faudra que l'habitude change la nature ; & l'enfant mal ſoigné aura le tems de périr cent fois, avant que ſa nourrice ait pris pour lui une tendreſſe de mere.

De cet avantage même réſulte un inconvénient, qui ſeul devroit ôter à toute femme ſenſible le courage de faire nourrir ſon enfant par une autre : c'eſt celui de partager le droit de mere, ou plutôt de l'aliéner; de voir ſon enfant aimer une autre femme, autant & plus qu'elle ; de ſentir que la tendreſſe qu'il conſerve pour ſa propre mere eſt une grace, & que celle qu'il a pour ſa mere adoptive eſt un devoir : car où j'ai trouvé les ſoins d'une mere, ne dois-je pas l'attachement d'un fils ?

La maniere dont on remédie à cet inconvénient, eſt d'inſpirer aux enfans du mépris pour leur nourrice, en les traitant en véritables ſervantes. Quand leur ſervice eſt achevé, on retire l'enfant, ou l'on congédie la nourrice; à force de la mal recevoir, on la rebute de venir voir ſon nourriſſon. Au bout de quelques années, il ne la voit plus, il ne la connoit plus. La mere qui croit ſe ſubſtituer à elle, & réparer ſa négligence par ſa cruauté, ſe trompe. Au lieu de faire un tendre fils d'un nourriſſon dénaturé, elle l'exerce à l'ingratitude; elle lui apprend à mépriſer un jour celle qui lui donna la vie, comme celle qui l'a nourri de ſon lait.

Combien j'inſiſterois ſur ce point, s'il étoit moins décourageant de rebattre en vain des ſujets utiles? Ceci tient à plus de choſes qu'on ne penſe. Voulez-vous rendre chacun à ſes premiers devoirs, commencez par les meres; vous ſerez

étonnés des changemens que vous produirez. Tout vient successivement de cette premiere dépravation : tout l'ordre moral s'altere ; le naturel s'éteint dans tous les cœurs ; l'intérieur des maisons prend un air moins vivant ; le spectacle touchant d'une famille naissante n'attache plus les maris, n'impose plus d'égards aux étrangers ; on respecte moins la mere dont on ne voit pas les enfans ; il n'y a point de résidence dans les familles ; l'habitude ne renforce plus les liens du sang ; il n'y a plus ni peres, ni meres, ni enfans, ni freres, ni sœurs ; tous se connoissent à peine, comment s'aimeroient-ils ? Chacun ne songe plus qu'à soi. Quand la maison n'est qu'une triste solitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les meres daignent nourrir leurs enfans, les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes, les sentimens de la nature se réveiller dans tous les cœurs ; l'Etat va se repeupler ; ce premier point, ce point seul va tout réunir. L'attrait de la vie domestique est le meilleur contrepoison des mauvaises mœurs. Le tracas des enfans qu'on croit importun devient agréable ; il rend le pere & la mere plus nécessaires, plus chers l'un à l'autre, il resserre entre eux le lien conjugal. Quand la famille est vivante & animée, les soins domestiques sont la plus chére occupation de la femme & le plus doux amusement du mari. Ainsi de ce seul abus corrigé résulteroit bientôt une réforme générale ; bientôt la nature auroit repris tous ses droits. Qu'une fois les femmes redeviennent meres, bientôt les hommes redeviendront peres & maris.

Discours superflus ! l'ennui même des plaisirs du monde

ne ramene jamais à ceux-là. Les femmes ont cessé d'être meres ; elle ne le seront plus ; elles ne veulent plus l'être. Quand elles le voudroient, à peine le pourroient-elles : aujourd'hui que l'usage contraire est établi, chacune auroit à combattre l'opposition de toutes celles qui l'approchent, liguées contre un exemple que les unes n'ont pas donné & que les autres ne veulent pas suivre.

Il se trouve pourtant quelquefois encore de jeunes personnes d'un bon naturel, qui, sur ce point osant braver l'empire de la mode & les clameurs de leur sexe, remplissent avec une vertueuse intrépidité ce devoir si doux que la nature leur impose. Puisse leur nombre augmenter par l'attrait des biens destinés à celles qui s'y livrent ! Fondé sur des conséquences que donne le plus simple raisonnement, & sur des observations que je n'ai jamais vu démenties, j'ose promettre à ces dignes meres un attachement solide & constant de la part de leurs maris, une tendresse vraiment filiale de la part de leurs enfans, l'estime & le respect du public, d'heureuses couches sans accident & sans suite, une santé ferme & vigoureuse, enfin le plaisir de se voir un jour imiter par leurs filles, & citer en exemple à celles d'autrui.

Point de mere, point d'enfant. Entre eux les devoirs sont réciproques, & s'ils sont mal remplis d'un côté ils seront négligés de l'autre. L'enfant doit aimer sa mere avant de savoir qu'il le doit. Si la voix du sang n'est fortifiée par l'habitude & les soins, elle s'éteint dans les premieres années, & le cœur meurt, pour ainsi dire,

avant que de naître. Nous voilà dès les premiers pas hors de la nature.

On en fort encore par une route opposée, lorfqu'au lieu de négliger les foins de mere, une femme les porte à l'excès; lorfqu'elle fait de fon enfant fon idole; qu'elle augmente & nourrit fa foibleffe pour l'empêcher de la fentir, & qu'efpérant le fouftraire aux loix de la nature, elle écarte de lui des atteintes pénibles, fans fonger combien, pour quelques incommodités dont elle le préferve un moment, elle accumule au loin d'accidens & de périls fur fa tête, & combien c'eft une précaution barbare de prolonger la foibleffe de l'enfance fous les fatigues des hommes faits. Thétis, pour rendre fon fils invulnérable, le plongea, dit la fable, dans l'eau du Styx. Cette allégorie eft belle & claire. Les meres cruelles dont je parle font autrement: à force de plonger leurs enfans dans la molleffe, elles les préparent à la fouffrance, elles ouvrent leurs pores aux maux de toute efpece, dont ils ne manqueront pas d'être la proie étant grands.

Obfervez la nature, & fuivez la route qu'elle vous trace. Elle exerce continuellement les enfans; elle endurcit leur tempérament par des épreuves de toute efpece; elle leur apprend de bonne heure ce que c'eft que peine & douleur. Les dents qui percent leur donnent la fievre; des coliques aiguës leur donnent des convulfions; de longues toux les fuffoquent; les vers les tourmentent; la pléthore corrompt leur fang; des levains divers y fermentent, & caufent des éruptions périlleufes. Prefque tout le premier



Voila la regle de la nature pourquoi la contrariez-vous?

âge eſt maladie & danger : la moitié des enfans qui naiſſent périt avant la huitieme année. Les épreuves faites, l'enfant a gagné des forces, & ſitôt qu'il peut uſer de la vie, le principe en devient plus aſſuré.

Voilà la regle de la nature. Pourquoi la contrariez-vous ? Ne voyez-vous pas qu'en penſant la corriger vous détruiſez ſon ouvrage, vous empêchez l'effet de ſes ſoins ? Faire au-dehors ce qu'elle fait au-dedans, c'eſt, ſelon vous, redoubler le danger ; & au contraire c'eſt y faire diverſion ; c'eſt l'exténuer. L'expérience apprend qu'il meurt encore plus d'enfans élevés délicatement que d'autres. Pourvu qu'on ne paſſe pas la meſure de leurs forces, on riſque moins à les employer qu'à les ménager. Exercez-les donc aux atteintes qu'ils auront à ſupporter un jour. Endurciſſez leurs corps aux intempéries des ſaiſons, des climats, des élémens ; à la faim, à la ſoif, à la fatigue ; trempez-les dans l'eau du Styx. Avant que l'habitude du corps ſoit acquiſe, on lui donne celle qu'on veut ſans danger : mais quand une fois il eſt dans ſa conſiſtance, toute altération lui devient périlleuſe. Un enfant ſupportera des changemens que ne ſupporteroit pas un homme : les fibres du premier, molles & flexibles, prennent ſans effort le pli qu'on leur donne ; celles de l'homme, plus endurcies, ne changent plus qu'avec violence le pli qu'elles ont reçu. On peut donc rendre un enfant robuſte ſans expoſer ſa vie & ſa ſanté ; & quand il y auroit quelque riſque, encore ne faudroit-il pas balancer. Puiſque ce ſont des riſques inſéparables de la vie humaine, peut-on mieux

faire que de les rejetter sur le tems de sa durée où ils sont le moins désavantageux ?

Un enfant devient plus précieux en avançant en âge. Au prix de sa personne se joint celui des soins qu'il a coûtés ; à la perte de sa vie se joint en lui le sentiment de la mort. C'est donc sur-tout à l'avenir qu'il faut songer en veillant à sa conservation ; c'est contre les maux de la jeunesse qu'il faut l'armer, avant qu'il y soit parvenu : car si le prix de la vie augmente jusqu'à l'âge de la rendre utile, quelle folie n'est-ce point d'épargner quelques maux à l'enfance en les multipliant sur l'âge de raison ? Sont-ce là les leçons du maître ?

Le sort de l'homme est de souffrir dans tous les tems. Le soin même de sa conservation est attaché à la peine. Heureux de ne connoître dans son enfance que les maux physiques ! maux bien moins cruels, bien moins douloureux que les autres, & qui bien plus rarement qu'eux nous font renoncer à la vie. On ne se tue point pour les douleurs de la goutte ; il n'y a gueres que celles de l'ame qui produisent le désespoir. Nous plaignons le sort de l'enfance, & c'est le nôtre qu'il faudroit plaindre. Nos plus grands maux nous viennent de nous.

En naissant, un enfant crie ; sa premiere enfance se passe à pleurer. Tantôt on l'agite, on le flatte pour l'appaiser ; tantôt on le menace, on le bat pour le faire taire. Ou nous faisons ce qu'il lui plait, ou nous en exigeons ce qu'il nous plait : ou nous nous soumettons à ses fantaisies, ou nous le soumettons aux nôtres : point de

millieu,

milieu, il faut qu'il donne des ordres, ou qu'il en reçoive. Ainſi ſes premieres idées ſont celles d'empire & de ſervitude. Avant de ſavoir parler, il commande; avant de pouvoir agir, il obéit; & quelquefois on le châtie avant qu'il puiſſe connoître ſes fautes ou plutôt en commettre. C'eſt ainſi qu'on verſe de bonne heure dans ſon jeune cœur les paſſions qu'on impute enſuite à la nature, & qu'après avoir pris peine à le rendre méchant, on ſe plaint de le trouver tel.

Un enfant paſſe ſix ou ſept ans de cette maniere entre les mains des femmes, victime de leur caprice & du ſien: & après lui avoir fait apprendre ceci & cela; c'eſt-à-dire, après avoir chargé ſa mémoire ou de mots qu'il ne peut entendre, ou de choſes qui ne lui ſont bonnes à rien; après avoir étouffé le naturel par les paſſions qu'on a fait naître, on remet cet être factice entre les mains d'un précepteur, lequel acheve de développer les germes artificiels qu'il trouve déjà tout formés, & lui apprend tout, hors à ſe connoître, hors à tirer parti de lui-même, hors à ſavoir vivre & ſe rendre heureux. Enfin quand cet enfant eſclave & tyran, plein de ſcience & dépourvu de ſens, également débile de corps & d'ame, eſt jetté dans le monde; en y montrant ſon ineptie, ſon orgueil & tous ſes vices, il fait déplorer la miſere & la perverſité humaines. On ſe trompe; c'eſt là l'homme de nos fantaiſies: celui de la nature eſt fait autrement.

Voulez-vous donc qu'il garde ſa forme originelle? Conſervez-la dès l'inſtant qu'il vient au monde. Sitôt qu'il

nait, emparez-vous de lui, & ne le quittez plus qu'il ne soit homme : vous ne réussirez jamais sans cela. Comme la véritable nourrice est la mere, le véritable précepteur est le pere. Qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs fonctions ainsi que dans leur systême : que des mains de l'un, l'enfant passe dans celles de l'autre. Il sera mieux élevé par un pere judicieux & borné, que par le plus habile maître du monde ; car le zele suppléera mieux au talent, que le talent au zele.

Mais les affaires, les fonctions, les devoirs...... Ah les devoirs! sans doute le dernier est celui de pere (9)? Ne nous étonnons pas qu'un homme, dont la femme a dédaigné de nourrir le fruit de leur union, dédaigne de l'élever. Il n'y a point de tableau plus charmant que celui de la famille, mais un seul trait manqué défigure tous les autres. Si la mere a trop peu de santé pour être nourrice, le pere aura trop d'affaires pour être précepteur. Les enfans, éloignés, dispersés dans des pensions, dans des couvens, dans des colleges, porteront ailleurs l'amour de la maison paternelle, ou pour mieux dire, ils y rapporteront l'habitude

(9) Quand on lit dans Plutarque que Caton le Censeur, qui gouverna Rome avec tant de gloire, éleva lui-même son fils dès le berceau, & avec un tel soin, qu'il quittoit tout pour être présent quand la nourrice, c'est-à-dire, la mere le remuoit & le lavoit ; quand on lit dans Suétone qu'Auguste, maitre du monde, qu'il avoit conquis & qu'il régissoit lui-même, enseignoit lui-même à ses petits fils à écrire, à nager, les élémens des Sciences, & qu'il les avoit sans cesse autour de lui ; on ne peut s'empêcher de rire des petites bonnes gens de ce tems là, qui s'amusoient à de pareilles niaiseries ; trop bornées, sans doute, pour savoir vaquer aux grandes affaires des grands hommes de nos jours.

de n'être attachés à rien. Les freres & les sœurs se connoîtront à peine. Quand tous seront rassemblés en cérémonie, ils pourront être fort polis entre eux; ils se traiteront en étrangers. Sitôt qu'il n'y a plus d'intimité entre les parens, sitôt que la société de la famille ne fait plus la douceur de la vie, il faut bien recourir aux mauvaises mœurs pour y suppléer. Où est l'homme assez stupide pour ne pas voir la chaîne de tout cela?

Un pere, quand il engendre & nourrit des enfans ne fait en cela que le tiers de sa tâche. Il doit des hommes à son espece, il doit à la société des hommes sociables, il doit des citoyens à l'Etat. Tout homme qui peut payer cette triple dette, & ne le fait pas, est coupable, & plus coupable, peut-être, quand il la paye à demi. Celui qui ne peut remplir les devoirs de pere n'a point droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain qui le dispensent de nourrir ses enfans, & de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire. Je prédis à quiconque a des entrailles & néglige de si saints devoirs, qu'il versera long-tems sur sa faute des larmes ameres, & n'en sera jamais consolé.

Mais que fait cet homme riche, ce pere de famille si affairé, & forcé selon lui de laisser ses enfans à l'abandon? Il paye un autre homme pour remplir ses soins qui lui sont à charge. Ame venale! crois-tu donner à ton fils un autre pere avec de l'argent? Ne t'y trompe point; ce n'est pas même un maître que tu lui donnes, c'est un valet. Il en formera bientôt un second.

On raisonne beaucoup sur les qualités d'un bon gouverneur. La premiere que j'en exigerois, & celle-là seule en suppose beaucoup d'autres, c'est de n'être point un homme à vendre. Il y a des métiers si nobles qu'on ne peut les faire pour de l'argent sans se montrer indigne de les faire : tel est celui de l'homme de guerre ; tel est celui de l'instituteur. Qui donc élevera mon enfant ? Je te l'ai déjà dit, toi-même. Je ne le peux. Tu ne le peux !... Fais-toi donc un ami. Je ne vois point d'autre ressource.

Un Gouverneur ! ô quelle ame sublime .... en vérité, pour faire un homme, il faut être ou pere ou plus qu'homme soi-même. Voilà la fonction que vous confiez tranquillement à des mercenaires.

Plus on y pense, plus on apperçoit de nouvelles difficultés. Il faudroit que le gouverneur eût été élevé pour son éleve, que ses domestiques eussent été élevés pour leur maître, que tous ceux qui l'approchent eussent reçu les impressions qu'ils doivent lui communiquer ; il faudroit d'éducation en éducation remonter jusqu'on ne sait où. Comment se peut-il qu'un enfant soit bien élevé par qui n'a pas été bien élevé lui-même.

Ce rare mortel est-il introuvable ? Je l'ignore. En ces tems d'avilissement, qui sait à quel point de vertu peut atteindre encore une ame humaine ? Mais supposons ce prodige trouvé. C'est en considérant ce qu'il doit faire, que nous verrons ce qu'il doit être. Ce que je crois voir d'avance est qu'un pere qui sentiroit tout le prix d'un bon gouverneur prendroit le parti de s'en passer ; car il mettroit

plus de peine à l'acquérir qu'à le devenir lui-même. Veut-il donc se faire un ami? Qu'il éleve son fils pour l'être; le voilà dispensé de le chercher ailleurs, & la nature a déjà fait la moitié de l'ouvrage.

Quelqu'un dont je ne connois que le rang m'a fait proposer d'élever son fils. Il m'a fait beaucoup d'honneur sans doute; mais loin de se plaindre de mon refus, il doit se louer de ma discrétion. Si j'avois accepté son offre & que j'eusse erré dans ma méthode, c'étoit une éducation manquée: si j'avois réussi, c'eût été bien pis. Son fils auroit renié son titre; il n'eût plus voulu être Prince.

Je suis trop pénétré de la grandeur des devoirs d'un Précepteur, je sens trop mon incapacité pour accepter jamais un pareil emploi de quelque part qu'il me soit offert; & l'intérêt de l'amitié même, ne seroit pour moi qu'un nouveau motif de refus. Je crois qu'après avoir lu ce livre, peu de gens seront tentés de me faire cette offre, & je prie ceux qui pourroient l'être de n'en plus prendre l'inutile peine. J'ai fait autrefois un suffisant essai de ce métier pour être assuré que je n'y suis pas propre, & mon état m'en dispenseroit quand mes talens m'en rendroient capable. J'ai cru devoir cette déclaration publique à ceux qui paroissent ne pas m'accorder assez d'estime pour me croire sincere & fondé dans mes résolutions.

Hors d'état de remplir la tâche la plus utile, j'oserai du moins essayer de la plus aisée; à l'exemple de tant d'autres je ne mettrai point la main à l'œuvre, mais à la

plume, & au lieu de faire ce qu'il faut, je m'efforcerai de le dire.

Je fais que dans les entreprifes pareilles à celle-ci, l'auteur, toujours à fon aife dans des fyftêmes qu'il eft difpenfé de mettre en pratique, donne fans peine beaucoup de beaux préceptes impoffibles à fuivre, & que faute de détails & d'exemples, ce qu'il dit même de praticable refte fans ufage, quand il n'en a pas montré l'application.

J'ai donc pris le parti de me donner un éleve imaginaire, de me fuppofer l'âge, la fanté, les connoiffances & tous les talens convenables pour travailler à fon éducation, de la conduire depuis le moment de fa naiffance jufqu'à celui où, devenu homme fait, il n'aura plus befoin d'autre guide que lui-même. Cette méthode me paroit utile pour empêcher un auteur qui fe défie de lui de s'égarer dans des vifions; car dès qu'il s'écarte de la pratique ordinaire, il n'a qu'à faire l'épreuve de la fienne fur fon éleve; il fentira bientôt, ou le lecteur fentira pour lui, s'il fuit le progrès de l'enfance, & la marche naturelle au cœur humain.

Voilà ce que j'ai tâché de faire dans toutes les difficultés qui fe font préfentées. Pour ne pas groffir inutilement le livre, je me fuis contenté de pofer les principes dont chacun devoit fentir la vérité. Mais quant aux regles qui pouvoient avoir befoin de preuves, je les ai toutes appliquées à mon Emile ou à d'autres exemples, & j'ai fait voir dans des détails très-étendus comment ce que j'établiffois pouvoit être pratiqué : tel eft du moins le plan

que je me ſuis propoſé de ſuivre. C'eſt au lecteur à juger ſi j'ai réuſſi.

Il eſt arrivé de-là que j'ai d'abord peu parlé d'Emile, parce que mes premieres maximes d'éducation, bien que contraires à celles qui ſont établies, ſont d'une évidence à laquelle il eſt difficile à tout homme raiſonnable de refuſer ſon conſentement. Mais à meſure que j'avance, mon éleve, autrement conduit que les vôtres, n'eſt plus un enfant ordinaire ; il lui faut un régime exprès pour lui. Alors il paroit plus fréquemment ſur la ſcene, & vers les derniers tems je ne le perds plus un moment de vue juſqu'à ce que, quoi qu'il en diſe, il n'ait plus le moindre beſoin de moi.

Je ne parle point ici des qualités d'un bon Gouverneur, je les ſuppoſe, & je me ſuppoſe moi-même doué de toutes ces qualités. En liſant cet ouvrage, on verra de quelle libéralité j'uſe envers moi.

Je remarquerai ſeulement, contre l'opinion commune, que le Gouverneur d'un enfant doit être jeune, & même auſſi jeune que peut l'être un homme ſage. Je voudrois qu'il fût lui-même enfant s'il étoit poſſible, qu'il pût devenir le compagnon de ſon Eleve, & s'attirer ſa confiance en partageant ſes amuſemens. Il n'y a pas aſſez de choſes communes entre l'enfance & l'âge mûr, pour qu'il ſe forme jamais un attachement bien ſolide à cette diſtance. Les enfans flattent quelquefois les vieillards, mais ils ne les aiment jamais.

On voudroit que le Gouverneur eût déjà fait une éduca-

tion. C'eſt trop ; un même homme n'en peut faire qu'une : s'il en faloit deux pour réuſſir, de quel droit entreprendroit-on la premiere ?

Avec plus d'expérience on ſauroit mieux faire, mais on ne le pourroit plus. Quiconque a rempli cet état une fois aſſez bien pour en ſentir toutes les peines, ne tente point de s'y rengager, & s'il l'a mal rempli la premiere fois, c'eſt un mauvais préjugé pour la ſeconde.

Il eſt fort différent, j'en conviens, de ſuivre un jeune homme durant quatre ans, ou de le conduire durant vingt-cinq. Vous donnez un Gouverneur à votre fils déjà tout formé ; moi je veux qu'il en ait un avant que de naître. Votre homme à chaque luſtre peut changer d'éleve ; le mien n'en aura jamais qu'un. Vous diſtinguez le Précepteur, du Gouverneur : autre folie ! Diſtinguez-vous le Diſciple, de l'Eleve ? Il n'y a qu'une ſcience à enſeigner aux enfans ; c'eſt celle des devoirs de l'homme. Cette ſcience eſt une, &, quoi qu'ait dit Xenophon de l'éducation des Perſes, elle ne ſe partage pas. Au reſte, j'appelle plutôt Gouverneur que Précepteur le maître de cette ſcience ; parce qu'il s'agit moins pour lui d'inſtruire que de conduire. Il ne doit point donner de préceptes, il doit les faire trouver.

S'il faut choiſir avec tant de ſoin le Gouverneur, il lui eſt bien permis de choiſir auſſi ſon Eleve, ſur-tout quand il s'agit d'un modele à propoſer. Ce choix ne peut tomber ni ſur le génie ni ſur le caractere de l'enfant, qu'on ne connoit qu'à la fin de l'ouvrage, & que j'adopte avant

qu'il

qu'il ſoit né. Quand je pourrois choiſir, je ne prendrois qu'un eſprit commun tel que je ſuppoſe mon Eleve. On n'a beſoin d'élever que les hommes vulgaires; leur éducation doit ſeule ſervir d'exemple à celle de leurs ſemblables. Les autres s'élevent malgré qu'on en ait.

Le pays n'eſt pas indifférent à la culture des hommes; ils ne ſont tout ce qu'ils peuvent être que dans les climats tempérés. Dans les climats extrêmes le déſavantage eſt viſible. Un homme n'eſt pas planté comme un arbre dans un pays pour y demeurer toujours, & celui qui part d'un des extrêmes pour arriver à l'autre, eſt forcé de faire le double du chemin que fait pour arriver au même terme celui qui part du terme moyen.

Que l'habitant d'un pays tempéré parcoure ſucceſſivement les deux extrêmes, ſon avantage eſt encore évident: car bien qu'il ſoit autant modifié que celui qui va d'un extrême à l'autre, il s'éloigne pourtant de la moitié moins de ſa conſtitution naturelle Un François vit en Guinée & en Laponie; mais un Négre ne vivra pas de même à Tornea, ni un Samoyéde au Benin. Il paroit encore que l'organiſation du cerveau eſt moins parfaite aux deux extrêmes. Les Négres ni les Lapons n'ont pas le ſens des Européens. Si je veux donc que mon Eleve puiſſe être habitant de la terre, je le prendrai dans une zone tempérée; en France, par exemple, plutôt qu'ailleurs.

Dans le Nord les hommes conſomment beaucoup ſur un ſol ingrat; dans le Midi ils conſomment peu ſur un ſol fertile. De-là nait une nouvelle différence qui rend les uns

laborieux & les autres contemplatifs. La ſociété nous offre en un même lieu l'image de ces différences entre les pauvres & les riches. Les premiers habitent le ſol ingrat, & les autres le pays fertile.

Le pauvre n'a pas beſoin d'éducation ; celle de ſon état eſt forcée, il n'en ſauroit avoir d'autre : au contraire, l'éducation que le riche reçoit de ſon état eſt celle qui lui convient le moins, & pour lui-même & pour la ſociété. D'ailleurs l'éducation naturelle doit rendre un homme propre à toutes les conditions humaines : or il eſt moins raiſonnable d'élever un pauvre pour être riche qu'un riche pour être pauvre ; car à proportion du nombre des deux états, il y a plus de ruinés que de parvenus. Choiſiſſons donc un riche : nous ſerons ſûrs au moins d'avoir fait un homme de plus, au lieu qu'un pauvre peut devenir homme de lui-même.

Par la même raiſon, je ne ſerai pas fâché qu'Emile ait de la naiſſance. Ce ſera toujours une victime arrachée au préjugé.

Emile eſt orphelin. Il n'importe qu'il ait ſon pere & ſa mere. Chargé de leurs devoirs, je ſuccede à tous leurs droits. Il doit honorer ſes parens, mais il ne doit obéir qu'à moi. C'eſt ma premiere ou plutôt ma ſeule condition.

J'y dois ajouter celle-ci, qui n'en eſt qu'une ſuite, qu'on ne nous ôtera jamais l'un à l'autre que de notre conſentement. Cette clauſe eſt eſſentielle, & je voudrois même que l'Eleve & le Gouverneur ſe regardaſſent tellement comme inſéparables, que le ſort de leurs jours fût toujours entre

eux un objet commun. Sitôt qu'ils envisagent dans l'éloignement leur séparation, sitôt qu'ils prévoient le moment qui doit les rendre étrangers l'un à l''autre, ils le sont déjà: chacun fait son petit systême à part, & tous deux, occupés du tems où ils ne seront plus ensemble, n'y restent qu'à contre-cœur. Le disciple ne regarde le maître que comme l'enseigne & le fléau de l'enfance; le maître ne regarde le disciple que comme un lourd fardeau dont il brûle d'être déchargé: ils aspirent de concert au moment de se voir délivrés l'un de l'autre, & comme il n'y a jamais entre eux de véritable attachement, l'un doit avoir peu de vigilance, l'autre peu de docilité.

Mais quand ils se regardent comme devant passer leurs jours ensemble, il leur importe de se faire aimer l'un de l'autre, & par cela même ils se deviennent chers. L'Eleve ne rougit point de suivre dans son enfance l'ami qu'il doit avoir étant grand; le Gouverneur prend intérêt à des soins dont il doit recueillir le fruit, & tout le mérite qu'il donne à son Eleve est un fonds qu'il place au profit de ses vieux jours.

Ce traité fait d'avance suppose un accouchement heureux, un enfant bien formé, vigoureux & sain. Un pere n'a point de choix & ne doit point avoir de préférence dans la famille que Dieu lui donne: tous ses enfans sont également ses enfans; il leur doit à tous les mêmes soins & la même tendresse. Qu'ils soient estropiés ou non, qu'ils soient languissans ou robustes, chacun d'eux est un dépôt dont il doit compte à la main dont il le tient, & le

mariage est un contrat fait avec la nature aussi bien qu'entre les conjoints.

Mais quiconque s'impose un devoir que la nature ne lui a point imposé doit s'assurer auparavant des moyens de le remplir ; autrement il se rend comptable, même de ce qu'il n'aura pu faire. Celui qui se charge d'un Eleve infirme & valétudinaire, change sa fonction de Gouverneur en celle de Garde-malade ; il perd à soigner une vie inutile le tems qu'il destinoit à en augmenter le prix ; il s'expose à voir une mere éplorée lui reprocher un jour la mort d'un fils qu'il lui aura long-tems conservé.

Je ne me chargerois pas d'un enfant maladif & cacochyme, dût-il vivre quatre-vingts ans. Je ne veux point d'un éleve toujours inutile à lui-même & aux autres, qui s'occupe uniquement à se conserver, & dont le corps nuise à l'éducation de l'ame. Que ferois-je en lui prodiguant vainement mes soins, sinon doubler la perte de la société & lui ôter deux hommes pour un ? Qu'un autre à mon défaut se charge de cet infirme, j'y consens, & j'approuve sa charité ; mais mon talent à moi n'est pas celui-là : je ne sais point apprendre à vivre à qui ne songe qu'à s'empêcher de mourir.

Il faut que le corps ait de la vigueur pour obéir à l'ame : un bon serviteur doit être robuste. Je sais que l'intempérance excite les passions ; elle exténue aussi le corps à la longue ; les macérations, les jeûnes produisent souvent le même effet par une cause opposée. Plus le corps est foible, plus il commande ; plus il est fort, plus

il obéit. Toutes les paſſions ſenſuelles logent dans des corps efféminés ; ils s'en irritent d'autant plus qu'ils peuvent moins les ſatisfaire.

Un corps débile affoiblit l'ame. De-là l'empire de la Médecine, art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne ſais, pour moi, de quelle maladie nous guériſſent les Médecins, mais je ſais qu'ils nous en donnent de bien funeſtes ; la lâcheté, la puſillanimité, la crédulité, la terreur de la mort : s'ils guériſſent le corps, ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils faſſent marcher des cadavres ? Ce ſont des hommes qu'il nous faut, & l'on n'en voit point ſortir de leurs mains.

La Médecine eſt à la mode parmi nous ; elle doit l'être. C'eſt l'amuſement des gens oiſifs & déſœuvrés, qui ne ſachant que faire de leur tems le paſſent à ſe conſerver. S'ils avoient eu le malheur de naître immortels, ils ſeroient les plus miſérables des êtres. Une vie qu'ils n'auroient jamais peur de perdre ne ſeroit pour eux d'aucun prix. Il faut à ces gens là des Médecins qui les menacent pour les flatter, & qui leur donnent chaque jour le ſeul plaiſir dont ils ſoient ſuſceptibles ; celui de n'être pas morts.

Je n'ai nul deſſein de m'étendre ici ſur la vanité de la Médecine. Mon objet n'eſt que de la conſidérer par le côté moral Je ne puis pourtant m'empêcher d'obſerver que les hommes ſont ſur ſon uſage les mêmes ſophiſmes que ſur la recherche de la vérité. Ils ſuppoſent toujours qu'en traitant un malade on le guérit, & qu'en cherchant une vérité on la trouve : ils ne voient pas qu'il faut balancer l'avan-

tage d'une guérifon que le Médecin opere, par la mort de cent malades qu'il a tués, & l'utilité d'une vérité découverte, par le tort que font les erreurs qui paffent en même-tems. La Science qui inftruit & la Médecine qui guérit font fort bonnes, fans doute; mais la Science qui trompe & la Médecine qui tue font mauvaifes. Apprenez-nous donc à les diftinguer. Voilà le nœud de la queftion : fi nous favions ignorer la vérité, nous ne ferions jamais les dupes du menfonge; fi nous favions ne vouloir pas guérir malgré la nature, nous ne mourrions jamais par la main du Médecin. Ces deux abftinences feroient fages; on gagneroit évidemment à s'y foumettre. Je ne difpute donc pas que la Médecine ne foit utile à quelques hommes, mais je dis qu'elle eft funefte au genre humain.

On me dira, comme on fait fans ceffe, que les fautes font du Médecin, mais que la Médecine en elle-même eft infaillible. A la bonne heure; mais qu'elle vienne donc fans le Médecin : car tant qu'ils viendront enfemble, il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'artifte, qu'à efpérer du fecours de l'art.

Cet art menfonger, plus fait pour les maux de l'efprit que pour ceux du corps, n'eft pas plus utile aux uns qu'aux autres : il nous guérit moins de nos maladies qu'il ne nous en imprime l'effroi. Il recule moins la mort qu'il ne la fait fentir d'avance; il ufe la vie au lieu de la prolonger : & quand il la prolongeroit, ce feroit encore au préjudice de l'efpece; puifqu'il nous ôte à la fociété par les foins qu'il nous impofe, & à nos devoirs par

les frayeurs qu'il nous donne. C'eſt la connoiſſance des dangers qui nous les fait craindre : celui qui ſe croiroit invulnérable n'auroit peur de rien. A force d'armer Achille contre le péril, le Poëte lui ôte le mérite de la valeur: tout autre à ſa place eût été un Achille au même prix.

Voulez-vous trouver des hommes d'un vrai courage ? Cherchez-les dans les lieux où il n'y a point de Médecins, où l'on ignore les conſéquences des maladies, & où l'on ne ſonge gueres à la mort. Naturellement l'homme ſait ſouffrir conſtamment, & meurt en paix. Ce ſont les Médecins avec leurs ordonnances, les Philoſophes avec leurs préceptes, les Prêtres avec leurs exhortations, qui l'aviliſſent de cœur, & lui font déſapprendre à mourir.

Qu'on me donne donc un éleve qui n'ait pas beſoin de tous ces gens là, ou je le refuſe. Je ne veux point que d'autres gâtent mon ouvrage : je veux l'élever ſeul, ou ne m'en pas mêler. Le ſage Locke, qui avoit paſſé une partie de ſa vie à l'étude de la Médecine, recommande fortement de ne jamais droguer les enfans, ni par précaution, ni pour de légeres incommodités. J'irai plus loin, & je déclare que n'appellant jamais de Médecin pour moi, je n'en appellerai jamais pour mon Emile, à moins que ſa vie ne ſoit dans un danger évident ; car alors il ne peut pas lui faire pis que de le tuer.

Je ſais bien que le Médecin ne manquera pas de tirer avantage de ce délai. Si l'enfant meurt, on l'aura appellé trop tard; s'il réchappe, ce ſera lui qui l'aura ſauvé. Soit : que le Médecin triomphe; mais ſur-tout qu'il ne ſoit appellé qu'à l'extrêmité.

Faute de ſavoir ſe guérir, que l'enfant ſache être malade; cet art ſupplée à l'autre, & ſouvent réuſſit beaucoup mieux; c'eſt l'art de la nature. Quand l'animal eſt malade, il ſouffre en ſilence & ſe tient coi: or on ne voit pas plus d'animaux languiſſans que d'hommes. Combien l'impatience, la crainte, l'inquiétude, & ſur-tout les remedes ont tué de gens que leur maladie auroit épargnés, & que le tems ſeul auroit guéris? On me dira que les animaux, vivant d'une maniere plus conforme à la nature, doivent être ſujets à moins de maux que nous. Hé bien, cette maniere de vivre eſt précisément celle que je veux donner à mon éleve; il en doit donc tirer le même profit.

La ſeule partie utile de la Médecine eſt l'hygiene. Encore l'hygiene eſt-elle moins une ſcience qu'une vertu. La tempérance & le travail ſont les deux vrais Médecins de l'homme: le travail aiguiſe ſon appétit, & la tempérance l'empêche d'en abuſer.

Pour ſavoir quel régime eſt le plus utile à la vie & à la ſanté, il ne faut que ſavoir quel régime obſervent les peuples qui ſe portent le mieux, ſont les plus robuſtes, & vivent le plus long-tems. Si par les obſervations générales on ne trouve pas que l'uſage de la Médecine donne aux hommes une ſanté plus ferme ou une plus longue vie; par cela même que cet art n'eſt pas utile, il eſt nuiſible, puiſqu'il emploie le tems, les hommes & les choſes à pure perte. Non-ſeulement le tems qu'on paſſe à conſerver la vie étant perdu pour en uſer, il l'en faut déduire; mais

mais quand ce tems eſt employé à nous tourmenter, il eſt pis que nul, il eſt négatif; & pour calculer équitablement, il en faut ôter autant de celui qui nous reſte. Un homme qui vit dix ans ſans Médecins, vit plus pour lui-même & pour autrui, que celui qui vit trente ans leur victime. Ayant fait l'une & l'autre épreuve, je me crois plus en droit que perſonne d'en tirer la concluſion.

Voilà mes raiſons pour ne vouloir qu'un Eleve robuſte & ſain, & mes principes pour le maintenir tel. Je ne m'arrêterai pas à prouver au long l'utilité des travaux manuels & des exercices du corps pour renforcer le tempérament & la ſanté; c'eſt ce que perſonne ne diſpute: les exemples des plus longues vies ſe tirent preſque tous d'hommes qui ont fait le plus d'exercice, qui ont ſupporté le plus de fatigue & de travail (10).

(10) En voici un exemple tiré des papiers anglois, lequel je ne puis m'empêcher de rapporter, tant il offre de réflexions à faire relatives à mon ſujet.

" Un Particulier nommé *Patrice* „ *Oneil*, né en 1647, vient de ſe rema- » rier en 1760 pour la ſeptieme fois. » Il ſervit dans les Dragons la dix- » ſeptieme année du regne de Charles » II, & dans différens Corps juſqu'en „ 1740 qu'il obtint ſon congé. Il a „ fait toutes les Campagnes du Roi „ Guillaume & du Duc de Marlborough. „ Cet homme n'a jamais bu que de „ la bierre ordinaire; il s'eſt toujours „ nourri de végétaux, & n'a mangé » de la viande que dans quelques „ repas qu'il donnoit à ſa famille. „ Son uſage a toujours été de ſe lever „ & de ſe coucher avec le ſoleil, à „ moins que ſes devoirs ne l'en aient „ empêché. Il eſt à préſent dans ſa „ cent treizieme année, entendant „ bien, ſe portant bien & marchant „ ſans canne. Malgré ſon grand âge, „ il ne reſte pas un ſeul moment „ oiſif, & tous les Dimanches il va „ à ſa Paroiſſe accompagné de ſes „ enfans, petits-enfans, & arriere „ petits-enfans.

Je n'entrerai pas, non plus, dans de longs détails sur les soins que je prendrai pour ce seul objet. On verra qu'ils entrent si nécessairement dans ma pratique, qu'il suffit d'en prendre l'esprit pour n'avoir pas besoin d'autre explication.

Avec la vie commencent les besoins. Au nouveau-né il faut une nourrice. Si la mere consent à remplir son devoir, à la bonne heure; on lui donnera ses directions par écrit : car cet avantage a son contre-poids & tient le Gouverneur un peu plus éloigné de son Eleve. Mais il est à croire que l'intérêt de l'enfant, & l'estime pour celui à qui elle veut bien confier un dépôt si cher, rendront la mere attentive aux avis du maître ; & tout ce qu'elle voudra faire, on est sûr qu'elle le fera mieux qu'une autre. S'il nous faut une nourrice étrangere, commençons par la bien choisir.

Une des miseres des gens riches est d'être trompés en tout. S'ils jugent mal des hommes, faut-il s'en étonner? Ce sont les richesses qui les corrompent; & par un juste retour, ils sentent les premiers le défaut du seul instrument qui leur soit connu. Tout est mal fait chez eux, excepté ce qu'ils y font eux-mêmes, & ils n'y font presque jamais rien. S'agit-il de chercher une nourrice, on l'a fait choisir par l'Accoucheur. Qu'arrive-t-il de-là? Que la meilleure est toujours celle qui l'a le mieux payé. Je n'irai donc pas consulter un Accoucheur pour celle d'Emile; j'aurai soin de la choisir moi-même. Je ne raisonnerai peut-être pas là-dessus si disertement qu'un

Chirurgien ; mais à coup ſûr je ſerai de meilleure foi, & mon zele me trompera moins que ſon avarice.

Ce choix n'eſt point un ſi grand myſtere ; les regles en ſont connues : mais je ne ſais ſi l'on ne devroit pas faire un peu plus d'attention à l'âge du lait auſſi bien qu'à ſa qualité. Le nouveau lait eſt tout-à-fait ſéreux ; il doit preſque être apéritif pour purger les reſtes du *meconium* épaiſſi dans les inteſtins de l'enfant qui vient de naître. Peu-à-peu le lait prend de la conſiſtance & fournit une nourriture plus ſolide à l'enfant devenu plus fort pour la digérer. Ce n'eſt ſurement pas pour rien que dans les femelles de toute eſpece la nature change la conſiſtance du lait ſelon l'âge du nourriſſon.

Il faudroit donc une nourrice nouvellement accouchée à un enfant nouvellement né. Ceci a ſon embarras, je le ſais : mais ſitôt qu'on ſort de l'ordre naturel, tout a ſes embarras pour bien faire. Le ſeul expédient commode eſt de faire mal ; c'eſt auſſi celui qu'on choiſit.

Il faudroit une nourrice auſſi ſaine de cœur que de corps : l'intempérie des paſſions peut comme celle des humeurs altérer ſon lait ; de plus s'en tenir uniquement au phyſique, c'eſt ne voir que la moitié de l'objet. Le lait peut être bon, & la nourrice mauvaiſe ; un bon caractere eſt auſſi eſſentiel qu'un bon tempérament. Si l'on prend une femme vicieuſe, je ne dis pas que ſon nourriſſon contractera ſes vices, mais je dis qu'il en pâtira. Ne lui doit-elle pas, avec ſon lait, des ſoins qui demandent du zele, de la patience, de la douceur, de la

propreté ? Si elle eſt gourmande, intempérante, elle aura bientôt gâté ſon lait; ſi elle eſt négligente ou emportée, que va devenir à ſa merci un pauvre malheureux qui ne peut ni ſe défendre, ni ſe plaindre ? Jamais en quoi que ce puiſſe être les méchans ne ſont bons à rien de bon.

Le choix de la nourrice importe d'autant plus, que ſon nourriſſon ne doit point avoir d'autre gouvernante qu'elle, comme il ne doit point avoir d'autre Précepteur que ſon Gouverneur. Cet uſage étoit celui des Anciens, moins raiſonneurs & plus ſages que nous. Après avoir nourri des enfans de leur ſexe les nourrices ne les quittoient plus. Voilà pourquoi dans leurs pieces de théâtre la plupart des confidentes ſont des nourrices. Il eſt impoſſible qu'un enfant qui paſſe ſucceſſivement par tant de mains différentes ſoit jamais bien élevé. A chaque changement il fait de ſecretes comparaiſons qui tendent toujours à diminuer ſon eſtime pour ceux qui le gouvernent, & conſéquemment leur autorité ſur lui. S'il vient une fois à penſer qu'il y a de grandes perſonnes qui n'ont pas plus de raiſon que des enfans, toute l'autorité de l'âge eſt perdue, & l'éducation manquée. Un enfant ne doit connoître d'autres ſupérieurs que ſon pere & ſa mere, ou à leur défaut ſa Nourrice & ſon Gouverneur : encore eſt-ce déjà trop d'un des deux ; mais ce partage eſt inévitable, & tout ce qu'on peut faire pour y remédier, eſt que les perſonnes des deux ſexes qui le gouvernent, ſoient ſi bien d'accord ſur ſon compte que les deux ne ſoient qu'un pour lui.

Il faut que la nourrice vive un peu plus commodément, qu'elle prenne des alimens un peu plus subſtantiels, mais non qu'elle change tout-à-fait de maniere de vivre ; car un changement prompt & total, même de mal en mieux, eſt toujours dangereux pour la ſanté ; & puiſque ſon régime ordinaire l'a laiſſée ou rendue ſaine & bien conſtituée, à quoi bon lui en faire changer ?

Les payſannes mangent moins de viande & plus de légumes que les femmes de la ville ; ce régime végétal paroit plus favorable que contraire à elles & à leurs enfans. Quand elles ont des nourriſſons bourgeois on leur donne des pot-au-feux, perſuadé que le potage & le bouillon de viande leur font un meilleur chyle & fourniſſent plus de lait. Je ne ſuis point du tout de ce ſentiment, & j'ai pour moi l'expérience, qui nous apprend que les enfans ainſi nourris ſont plus ſujets à la colique & aux vers que les autres.

Cela n'eſt gueres étonnant, puiſque la ſubſtance animale en putréfaction fourmille de vers, ce qui n'arrive pas de même à la ſubſtance végétale. Le lait, bien qu'élaboré dans le corps de l'animal, eſt une ſubſtance végétale (11); ſon analyſe le démontre ; il tourne facilement à l'acide, &, loin de donner aucun veſtige d'alcali volatil, comme

(11) Les femmes mangent du pain, des légumes, du laitage : les femelles des chiens & des chats en mangent auſſi ; les louves mêmes paiſſent. Voilà des ſucs végétaux pour leur lait ; reſte à examiner celui des eſpeces qui ne peuvent abſolument ſe nourrir que de chair, s'il y en a de telles ; de quoi je doute.

ſont les ſubſtances animales, il donne comme les plantes un ſel neutre eſſentiel.

Le lait des femelles herbivores eſt plus doux & plus ſalutaire que celui des carnivores. Formé d'une ſubſtance homogene à la ſienne, il en conſerve mieux ſa nature, & devient moins ſujet à la putréfaction. Si l'on regarde à la quantité, chacun ſait que les farineux ſont plus de ſang que la viande; ils doivent donc faire auſſi plus de lait. Je ne puis croire qu'un enfant qu'on ne ſévreroit point trop tôt, ou qu'on ne ſévreroit qu'avec des nourritures végétales, & dont la nourrice ne vivroit auſſi que de végétaux, fût jamais ſujet aux vers.

Il ſe peut que les nourritures végétales donnent un lait plus prompt à s'aigrir; mais je ſuis fort éloigné de regarder le lait aigri comme une nourriture mal ſaine: des peuples entiers qui n'en ont point d'autre s'en trouvent fort bien, & tout cet appareil d'abſorbans me paroit une pure charlatanerie. Il y a des tempéramens auxquels le lait ne convient point, & alors nul abſorbant ne le leur rend ſupportable; les autres le ſupportent ſans abſorbans. On craint le lait trié ou caillé; c'eſt une folie, puiſqu'on ſait que le lait ſe caille toujours dans l'eſtomac. C'eſt ainſi qu'il devient un aliment aſſez ſolide pour nourrir les enfans, & les petits des animaux: s'il ne ſe cailloit point, il ne feroit que paſſer, il ne les nourriroit pas (*). On a beau

(*) Bien que les ſucs qui nous nourriſſent ſoient en liqueur, ils doivent être exprimés d'alimens ſolides. Un homme au travail qui ne vivroit que de bouillon dépériroit très-promptement. Il ſe ſoutiendroit beaucoup mieux avec du lait, parce qu'il ſe caille.

couper le lait de mille manieres, uſer de mille abſorbans, quiconque mange du lait digere du fromage; cela eſt ſans exception. L'eſtomac eſt ſi bien fait pour cailler le lait, que c'eſt avec l'eſtomac de veau que ſe fait la préſure.

Je penſe donc qu'au lieu de changer la nourriture ordinaire des nourrices, il ſuffit de la leur donner plus abondante, & mieux choiſie dans ſon eſpece. Ce n'eſt pas par la nature des alimens que le maigre échauffe. C'eſt leur aſſaiſonnement ſeul qui les rend mal-ſains. Réformez les regles de votre cuiſine; n'ayez ni roux ni friture; que le beurre, ni le ſel, ni le laitage ne paſſent point ſur le feu; que vos légumes cuits à l'eau ne ſoient aſſaiſonnés qu'arrivant tout chauds ſur la table; le maigre, loin d'échauffer la nourrice, lui fournira du lait en abondance & de la meilleure qualité (12). Se pourroit-il que, le régime végétal étant reconnu le meilleur pour l'enfant, le régime animal fût le meilleur pour la nourrice? Il y a de la contradiction à cela.

C'eſt ſur-tout dans les premieres années de la vie, que l'air agit ſur la conſtitution des enfans. Dans une peau délicate & molle il pénetre par tous les pores, il affecte puiſſamment ces corps naiſſans, il leur laiſſe des impreſſions

(12) Ceux qui voudront diſcuter plus au long les avantages & les inconvéniens du régime pythagoricien, pourront conſulter les Traités que les Docteurs Cocchi, & Bianchi ſon adverſaire ont faits ſur cet important ſujet.

qui ne s'effacent point. Je ne ferois donc pas d'avis qu'on tirât une payſanne de ſon village pour l'enfermer en ville dans une chambre, & faire nourrir l'enfant chez ſoi. J'aime mieux qu'il aille reſpirer le bon air de la campagne, qu'elle le mauvais air de la ville. Il prendra l'état de ſa nouvelle mere, il habitera ſa maiſon ruſtique, & ſon gouverneur l'y ſuivra. Le lecteur ſe ſouviendra bien que ce gouverneur n'eſt pas un homme à gage ; c'eſt l'ami du pere. Mais quand cet ami ne ſe trouve pas ; quand ce tranſport n'eſt pas facile ; quand rien de ce que vous conſeillez n'eſt faiſable, que faire à la place, me dira-t-on ? ...... Je vous l'ai déjà dit ; ce que vous faites : on n'a pas beſoin de conſeil pour cela.

Les hommes ne ſont point faits pour être entaſſés en fourmilieres, mais épars ſur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils ſe raſſemblent, plus ils ſe corrompent. Les infirmités du corps, ainſi que les vices de l'ame, ſont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux. L'homme eſt de tous les animaux celui qui peut le moins vivre en troupeaux. Des hommes entaſſés comme des moutons périroient tous en très-peu de tems. L'haleine de l'homme eſt mortelle à ſes ſemblables : cela n'eſt pas moins vrai, au propre, qu'au figuré.

Les villes ſont le gouffre de l'eſpece humaine. Au bout de quelques générations, les races périſſent ou dégénerent ; il faut les renouveller, & c'eſt toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement. Envoyez donc vos

enfans ſe renouveller, pour ainſi dire, eux-mêmes, & reprendre au milieu des champs, la vigueur qu'on perd dans l'air mal ſain des lieux trop peuplés. Les femmes groſſes qui ſont à la campagne ſe hâtent de revenir accoucher à la ville ; elles devroient faire tout le contraire ; celles ſur-tout qui veulent nourrir leurs enfans. Elles auroient moins à regretter qu'elles ne penſent ; & dans un ſéjour plus naturel à l'eſpece, les plaiſirs attachés aux devoirs de la nature leur ôteroient bientôt le goût de ceux qui ne s'y rapportent pas.

D'abord après l'accouchement on lave l'enfant avec quelque eau tiede où l'on mêle ordinairement du vin. Cette addition du vin me paroit peu néceſſaire. Comme la nature ne produit rien de fermenté, il n'eſt pas à croire que l'uſage d'une liqueur artificielle importe à la vie de ſes créatures.

Par la même raiſon, cette précaution de faire tiédir l'eau n'eſt pas non plus indiſpenſable, & en effet des multitudes de peuples lavent les enfans nouveaux-nés dans les rivieres ou à la mer ſans autre façon : mais les nôtres amollis avant que de naître par la molleſſe des peres & des meres, apportent en venant au monde un tempérament déjà gâté, qu'il ne faut pas expoſer d'abord à toutes les épreuves qui doivent le rétablir. Ce n'eſt que par degrés qu'on peut les ramener à leur vigueur primitive. Commencez donc d'abord par ſuivre l'uſage, & ne vous en écartez que peu-à-peu. Lavez ſouvent les enfans ; leur mal-propreté en montre le beſoin : quand on ne fait que

les essuyer, on les déchire. Mais à mesure qu'ils se renforcent, diminuez par degrés la tiédeur de l'eau, jusqu'à ce qu'enfin vous les laviez été & hiver à l'eau froide & même glacée. Comme pour ne pas les exposer, il importe que cette diminution soit lente, successive & insensible, on peut se servir du thermometre pour la mesurer exactement.

Cet usage du bain une fois établi ne doit plus être interrompu, & il importe de le garder toute sa vie. Je le considere, non-seulement du côté de la propreté & de la santé actuelle, mais aussi comme une précaution salutaire pour rendre plus flexible la texture des fibres, & les faire céder sans effort & sans risque aux divers degrés de chaleur & de froid. Pour cela je voudrois qu'en grandissant on s'accoutumât peu-à-peu à se baigner, quelquefois dans des eaux chaudes à tous les degrés supportables, & souvent dans des eaux froides à tous les degrés possibles. Ainsi après s'être habitué à supporter les diverses températures de l'eau, qui étant un fluide plus dense, nous touche par plus de points & nous affecte davantage, on deviendroit presque insensible à celles de l'air.

Au moment que l'enfant respire en sortant de ses enveloppes, ne souffrez pas qu'on lui en donne d'autres qui le tiennent plus à l'étroit. Point de têtieres, point de bandes, point de maillot; des langes flottans & larges, qui laissent tous ses membres en liberté, & ne soient, ni assez pesans pour gêner ses mouvemens, ni assez chauds

pour empêcher qu'il ne ſente les impreſſions de l'air (13) Placez-le dans un grand berceau (14) bien rembourré, où il puiſſe ſe mouvoir à l'aiſe & ſans danger. Quand il commence à ſe fortifier, laiſſez-le ramper par la chambre; laiſſez-lui développer, étendre ſes petits membres, vous les verrez ſe renfoncer de jour en jour. Comparez-le avec un enfant bien emmailloté du même âge, vous ſerez étonné de la différence de leur progrès (15).

On doit s'attendre à de grandes oppoſitions de la part des nourrices, à qui l'enfant bien garroté donne moins de peine que celui qu'il faut veiller inceſſamment. D'ailleurs ſa mal-propreté devient plus ſenſible dans un habit ouvert; il faut le nettoyer plus ſouvent. Enfin, la coutume eſt un argument qu'on ne réfutera jamais en certains pays au gré du peuple de tous les états.

Ne raiſonnez point avec les nourrices. Ordonnez, voyez

(13) On étouffe les enfans dans les Villes à force de les tenir renfermés & vêtus. Ceux qui les gouvernent en ſont encore à ſavoir que l'air froid loin de leur faire du mal les renforce, & que l'air chaud les affoiblit, leur donne la fievre & les tue.

(14) Je dis *un berceau* pour employer un mot uſité, faute d'autre : car d'ailleurs je ſuis perſuadé qu'il n'eſt jamais néceſſaire de bercer les enfans, & que cet uſage leur eſt ſouvent pernicieux.

(15) " Les anciens Péruviens „ laiſſoient les bras libres aux enfans dans un maillot fort large ; lorſ- „ qu'ils les en tiroient ils les mettoient „ en liberté dans un trou fait en terre „ & garni de linges, dans lequel ils „ les deſcendoient juſqu'à la moi- „ tié du corps ; de cette façon ils „ avoient les bras libres, & ils pou- „ voient mouvoir leur tête & fléchir „ leur corps à leur gré ſans tomber „ & ſans ſe bleſſer : dès qu'ils pou- „ voient faire un pas, on leur pré- „ ſentoit la mamelle d'un peu loin, „ comme un appas pour les obliger „ à marcher. Les petits Négres ſont „ quelquefois dans une ſituation bien „ plus fatiguante pour téter ; ils em-

faire & n'épargnez rien pour rendre aifés dans la pratique les foins que vous aurez prefcrits. Pourquoi ne les partageriez-vous pas? Dans les nourritures ordinaires où l'on ne regarde qu'au phyfique, pourvu que l'enfant vive & qu'il ne dépériffe point, le refte n'importe gueres: mais ici où l'éducation commence avec la vie, en naiffant l'enfant eft déjà difciple, non du Gouverneur, mais de la nature. Le Gouverneur ne fait qu'étudier fous ce premier maître & empêcher que fes foins ne foient contrariés. Il veille le nourriffon, il l'obferve, il le fuit, il épie avec vigilance la premiere lueur de fon foible entendement, comme aux approches du premier quartier les Mufulmans épient l'inftant du lever de la lune.

Nous naiffons capables d'apprendre, mais ne fachant rien, ne connoiffant rien. L'ame, enchaînée dans des organes imparfaits & demi-formés, n'a pas même le fentiment de fa propre exiftence. Les mouvemens, les cris de l'enfant qui

„ braffent l'une des hanches de la mere „ avec leurs genoux & leurs pieds, „ & ils la ferrent fi bien qu'ils peuvent s'y foutenir fans le fecours „ des bras de la mere; ils s'attachent „ à la mamelle avec leurs mains, & „ ils la fucent conftamment fans fe „ déranger & fans tomber, malgré les „ differens mouvemens de la mere, „ qui pendant ce tems travaille à fon „ ordinaire. Ces enfans commencent „ à marcher dès le fecond mois, „ ou plutôt à fe trainer fur les genoux & fur les mains; cet exercice „ leur donne pour la fuite la facilité „ de courrir dans cette fituation prefque auffi vite que s'ils étoient fur „ leurs pieds. *Hift. Nat. T. IV.* in-12, *page* 192.

A ces exemples M. de Buffon auroit pu ajouter celui de l'Angleterre, où l'extravagante & barbare pratique du maillot s'abolit de jour en jour. Voyez auffi la Loubere, Voyage de Siam, le Sieur le Beau, Voyage du Canada, &c. Je remplirois vingt pages de citations, fi j'avois befoin de confirmer ceci par des faits. Voyez p. 14 de ce volume.

vient de naître ſont des effets purement méchaniques, dépourvus de connoiſſance & de volonté.

Suppoſons qu'un enfant eût à ſa naiſſance la ſtature & la force d'un homme fait, qu'il ſortît, pour ainſi dire, tout armé du ſein de ſa mere, comme Pallas ſortit du cerveau de Jupiter ; cet homme-enfant ſeroit un parfait imbécille, un automate, une ſtatue immobile & preſque inſenſible. Il ne verroit rien, il n'entendroit rien, il ne connoîtroit perſonne, il ne ſauroit pas tourner les yeux vers ce qu'il auroit beſoin de voir. Non-ſeulement il n'appercevroit aucun objet hors de lui, il n'en rapporteroit même aucun dans l'organe du ſens qui le lui feroit appercevoir ; les couleurs ne ſeroient point dans ſes yeux, les ſons ne ſeroient point dans ſes oreilles, les corps qu'il toucheroit ne ſeroient point ſur le ſien, il ne ſauroit pas même qu'il en a un : le contact de ſes mains ſeroit dans ſon cerveau ; toutes ſes ſenſations ſe réuniroient dans un ſeul point ; il n'exiſteroit que dans le commun *ſenſorium*, il n'auroit qu'une ſeule idée, ſavoir celle du *moi* à laquelle il rapporteroit toutes ſes ſenſations, & cette idée ou plutôt ce ſentiment ſeroit la ſeule choſe qu'il auroit de plus qu'un enfant ordinaire.

Cet homme formé tout-à-coup ne ſauroit pas non plus ſe redreſſer ſur ſes pieds, il lui faudroit beaucoup de tems pour apprendre à s'y ſoutenir en équilibre ; peut-être n'en feroit-il pas même l'eſſai, & vous verriez ce grand corps fort & robuſte reſter en place comme une pierre, ou ramper & ſe traîner comme un jeune chien.

Il ſentiroit le mal-aiſe des beſoins ſans les connoître, & ſans imaginer aucun moyen d'y pourvoir. Il n'y a nulle immédiate communication entre les muſcles de l'eſtomac & ceux des bras & des jambes, qui, même entouré d'alimens, lui fît faire un pas pour en approcher, ou étendre la main pour les ſaiſir; & comme ſon corps auroit pris ſon accroiſſement, que ſes membres ſeroient tous développés, qu'il n'auroit par conſéquent, ni les inquiétudes ni les mouvemens continuels des enfans, il pourroit mourir de faim avant de s'être mû pour chercher ſa ſubſiſtance. Pour peu qu'on ait réfléchi ſur l'ordre & le progrès de nos connoiſſances, on ne peut nier que tel ne fût à peu près l'état primitif d'ignorance & de ſtupidité naturel à l'homme, avant qu'il eût rien appris de l'expérience ou de ſes ſemblables.

On connoit donc, ou l'on peut connoître, le premier point d'où part chacun de nous pour arriver au degré commun de l'entendement; mais qui eſt-ce qui connoit l'autre extrêmité? Chacun avance plus ou moins ſelon ſon génie, ſon goût, ſes beſoins, ſes talens, ſon zele, & les occaſions qu'il a de s'y livrer. Je ne ſache pas qu'aucun Philoſophe ait encore été aſſez hardi pour dire; voilà le terme où l'homme peut parvenir & qu'il ne ſauroit paſſer. Nous ignorons ce que notre nature nous permet d'être; nul de nous n'a meſuré la diſtance qui peut ſe trouver entre un homme & un autre homme. Quelle eſt l'ame baſſe que cette idée n'échauffa jamais, & qui ne ſe dit pas quelquefois dans ſon orgueil: combien j'en ai déjà paſſés!

combien j'en puis encore atteindre ! pourquoi mon égal iroit-il plus loin que moi ?

Je le répete : l'éducation de l'homme commence à sa naissance ; avant de parler, avant que d'entendre il s'instruit déjà. L'expérience prévient les leçons ; au moment qu'il connoit sa nourrice il a déjà beaucoup acquis. On seroit surpris des connoissances de l'homme le plus grossier, si l'on suivoit son progrès depuis le moment où il est né jusqu'à celui où il est parvenu. Si l'on partageoit toute la science humaine en deux parties, l'une commune à tous les hommes, l'autre particuliere aux savans, celle-ci seroit très-petite en comparaison de l'autre ; mais nous ne songeons gueres aux acquisitions générales, parce qu'elles se font sans qu'on y pense & même avant l'âge de raison, que d'ailleurs le savoir ne se fait remarquer que par ses différences, & que, comme dans les équations d'algebre, les quantités communes se comptent pour rien.

Les animaux mêmes acquierent beaucoup. Ils ont des sens, il faut qu'ils apprennent à en faire usage ; ils ont des besoins, il faut qu'ils apprennent à y pourvoir : il faut qu'ils apprennent à manger, à marcher, à voler. Les quadrupédes qui se tiennent sur leurs pieds dès leur naissance ne savent pas marcher pour cela ; on voit à leurs premiers pas que ce sont des essais mal assurés : les Serins échappés de leurs cages ne savent point voler, parce qu'ils n'ont jamais volé. Tout est instruction pour les êtres animés & sensibles. Si les plantes avoient un mouvement progressif, il faudroit qu'elles eussent des sens & qu'elles acquissent des

connoissances ; autrement les especes périroient bientôt.

Les premieres sensations des enfans sont purement affectives, ils n'apperçoivent que le plaisir & la douleur. Ne pouvant ni marcher ni saisir, ils ont besoin de beaucoup de tems pour se former peu-à-peu les sensations représentatives qui leur montrent les objets hors d'eux-mêmes ; mais en attendant que ces objets s'étendent, s'éloignent, pour ainsi dire, de leurs yeux, & prennent pour eux des dimensions & des figures, le retour des sensations affectives commence à les soumettre à l'empire de l'habitude ; on voit leurs yeux se tourner sans cesse vers la lumiere, & si elle leur vient de côté, prendre insensiblement cette direction ; en sorte qu'on doit avoir soin de leur opposer le visage au jour, de peur qu'ils ne deviennent louches ou ne s'accoutument à regarder de travers. Il faut aussi qu'ils s'habituent de bonne heure aux ténebres ; autrement ils pleurent & crient sitôt qu'ils se trouvent à l'obscurité. La nourriture & le sommeil, trop exactement mesurés, leur deviennent nécessaires au bout des mêmes intervalles, & bientôt le desir ne vient plus du besoin mais de l'habitude, ou plutôt, l'habitude ajoute un nouveau besoin à celui de la nature : voilà ce qu'il faut prévenir.

La seule habitude qu'on doit laisser prendre à l'enfant est de n'en contracter aucune ; qu'on ne le porte pas plus sur un bras que sur l'autre, qu'on ne l'accoutume pas à présenter une main plutôt que l'autre, à s'en servir plus souvent, à vouloir manger, dormir, agir aux mêmes heures, à ne pouvoir rester seul ni nuit ni jour. Préparez de loin le regne de sa liberté & l'usage de ses forces, en laissant à son

corps

corps l'habitude naturelle, en le mettant en état d'être toujours maître de lui-même, & de faire en toute chose sa volonté, sitôt qu'il en aura une.

Dès que l'enfant commence à distinguer les objets, il importe de mettre du choix dans ceux qu'on lui montre. Naturellement tous les nouveaux objets intéressent l'homme. Il se sent si foible qu'il craint tout ce qu'il ne connoit pas: l'habitude de voir des objets nouveaux sans en être affecté détruit cette crainte. Les enfans élevés dans des maisons propres où l'on ne souffre point d'araignées ont peur des araignées, & cette peur leur demeure souvent étant grands. Je n'ai jamais vu de paysans, ni homme, ni femme, ni enfant, avoir peur des araignées.

Pourquoi donc l'éducation d'un enfant ne commenceroit-elle pas avant qu'il parle & qu'il entende, puisque le seul choix des objets qu'on lui présente est propre à le rendre timide ou courageux? Je veux qu'on l'habitue à voir des objets nouveaux, des animaux laids, dégoûtans, bizarres; mais peu-à-peu, de loin, jusqu'à ce qu'il y soit accoutumé, & qu'à force de les voir manier à d'autres il les manie enfin lui-même. Si durant son enfance il a vu sans effroi des crapauds, des serpens, des écrevisses, il verra sans horreur, étant grand, quelque animal que ce soit. Il n'y a plus d'objets affreux pour qui en voit tous les jours.

Tous les enfans ont peur des masques. Je commence par montrer à Emile un masque d'une figure agréable. Ensuite, quelqu'un s'applique devant lui ce masque sur le visage; je me mets à rire, tout le monde rit, & l'enfant rit comme

les autres. Peu-à-peu je l'accoutume à des maſques moins agréables, & enfin à des figures hideuſes. Si j'ai bien ménagé ma gradation, loin de s'effrayer au dernier maſque, il en rira comme du premier. Après cela je ne crains plus qu'on l'effraye avec des maſques.

Quand, dans les adieux d'Andromaque & d'Hector, le petit Aſtyanax, effrayé du panache qui flotte ſur le caſque de ſon pere, le méconnoit, ſe jette en criant ſur le ſein de ſa nourrice, & arrache à ſa mere un ſouris mêlé de larmes, que faut-il faire pour guérir cet effroi? Préciſément ce que fait Hector; poſer le caſque à terre, & puis careſſer l'enfant. Dans un moment plus tranquille on ne s'en tiendroit pas là : on s'approcheroit du caſque, on joueroit avec les plumes, on les feroit manier à l'enfant, enfin la nourrice prendroit le caſque & le poſeroit en riant ſur ſa propre tête; ſi toutefois la main d'une femme oſoit toucher aux armes d'Hector.

S'agit-il d'exercer Emile au bruit d'une arme à feu? Je brûle d'abord une amorce dans un piſtolet. Cette flamme bruſque & paſſagere, cette eſpece d'éclair le réjouit; je répete la même choſe avec plus de poudre : peu-à-peu j'ajoute au piſtolet une petite charge ſans bourre, puis une plus grande : enfin, je l'accoutume aux coups de fuſil, aux boîtes, aux canons, aux détonations les plus terribles.

J'ai remarqué que les enfans ont rarement peur du tonnerre, à moins que les éclats ne ſoient affreux & ne bleſſent réellement l'organe de l'ouie : autrement cette peur ne leur vient que quand ils ont appris que le tonnerre bleſſe

ou tue quelquefois. Quand la raiſon commence à les effrayer, faites que l'habitude les raſſure. Avec une gradation lente & ménagée on rend l'homme & l'enfant intrépide à tout.

Dans le commencement de la vie où la mémoire & l'imagination ſont encore inactives, l'enfant n'eſt attentif qu'à ce qui affecte actuellement ſes ſens. Ses ſenſations étant les premiers matériaux de ſes connoiſſances, les lui offrir dans un ordre convenable, c'eſt préparer ſa mémoire à les fournir un jour dans le même ordre à ſon entendement : mais comme il n'eſt attentif qu'à ſes ſenſations, il ſuffit d'abord de lui montrer bien diſtinctement la liaiſon de ces mêmes ſenſations avec les objets qui les cauſent. Il veut tout toucher, tout manier; ne vous oppoſez point à cette inquiétude : elle lui ſuggere un apprentiſſage très-néceſſaire. C'eſt ainſi qu'il apprend à ſentir la chaleur, le froid, la dureté, la molleſſe, la peſanteur, la légereté des corps, à juger de leur grandeur, de leur figure & de toutes leurs qualités ſenſibles, en regardant, palpant (16), écoutant, ſur-tout en comparant la vue au toucher, en eſtimant à l'œil la ſenſation qu'ils feroient ſous ſes doigts.

Ce n'eſt que par le mouvement, que nous apprenons qu'il y a des choſes qui ne ſont pas nous; & ce n'eſt que par notre propre mouvement que nous acquérons l'idée de l'étendue. C'eſt parce que l'enfant n'a point cette idée, qu'il

(16) L'odorat eſt de tous les ſens celui qui ſe développe le plus tard dans les enfans; juſqu'à l'âge de deux ou trois ans il ne paroit pas qu'ils ſoient ſenſibles ni aux bonnes ni aux mauvaiſes odeurs; ils ont à cet égard l'indifférence ou plutôt l'inſenſibilité qu'on remarque dans pluſieurs animaux.

tend indifféremment la main pour faifir l'objet qui le touche, ou l'objet qui eft à cent pas de lui. Cet effort qu'il fait vous paroit un figne d'empire, un ordre qu'il donne à l'objet de s'approcher ou à vous de le lui apporter; & point du tout, c'eft feulement que les mêmes objets qu'il voyoit d'abord dans fon cerveau, puis fur fes yeux, il les voit maintenant au bout de fes bras, & n'imagine d'étendue que celle où il peut atteindre. Ayez donc foin de le promener fouvent, de le tranfporter d'une place à l'autre, de lui faire fentir le changement de lieu, afin de lui apprendre à juger des diftances. Quand il commencera de les connoître, alors il faut changer de méthode, & ne le porter que comme il vous plait & non comme il lui plait; car fitôt qu'il n'eft plus abufé par le fens, fon effort change de caufe : ce changement eft remarquable, & demande explication.

Le mal-aife des befoins s'exprime par des fignes, quand le fecours d'autrui eft néceffaire pour y pourvoir. De-là les cris des enfans. Ils pleurent beaucoup : cela doit être. Puifque toutes leurs fenfations font affectives, quand elles font agréables ils en jouiffent en filence; quand elles font pénibles ils le difent dans leur langage & demandent du foulagement. Or tant qu'ils font éveillés ils ne peuvent prefque refter dans un état d'indifférence; ils dorment ou font affectés.

Toutes nos Langues font des ouvrages de l'art. On a long-tems cherché s'il y avoit une Langue naturelle & commune à tous les hommes : fans doute, il y en a une; & c'eft celle que les enfans parlent avant de favoir parler.

Cette Langue n'eſt pas articulée, mais elle eſt accentuée, ſonore, intelligible. L'uſage des nôtres nous l'a fait négliger au point de l'oublier tout-à-fait. Etudions les enfans, & bientôt nous la rapprendrons auprès d'eux. Les nourrices ſont nos maîtres dans cette Langue, elles entendent tout ce que diſent leurs nourriſſons, elles leur répondent, elles ont avec eux des dialogues très-bien ſuivis, & quoiqu'elles prononcent des mots, ces mots ſont parfaitement inutiles, ce n'eſt point le ſens du mot qu'ils entendent, mais l'accent dont il eſt accompagné.

Au langage de la voix ſe joint celui du geſte non moins énergique. Ce geſte n'eſt pas dans les foibles mains des enfans, il eſt ſur leurs viſages. Il eſt étonnant combien ces phyſionomies mal formées ont déjà d'expreſſion : leurs traits changent d'un inſtant à l'autre avec une inconcevable rapidité. Vous y voyez le ſourire, le deſir, l'effroi naître & paſſer comme autant d'éclairs; à chaque fois vous croyez voir un autre viſage. Ils ont certainement les muſcles de la face plus mobiles que nous. En revanche leurs yeux ternes ne diſent preſque rien. Tel doit être le genre de leurs ſignes dans un âge où l'on n'a que des beſoins corporels; l'expreſſion des ſenſations eſt dans les grimaces, l'expreſſion des ſentimens eſt dans les regards.

Comme le premier état de l'homme eſt la miſere & la foibleſſe, ſes premieres voix ſont la plainte & les pleurs. L'enfant ſent ſes beſoins & ne les peut ſatisfaire, il implore le ſecours d'autrui par des cris; s'il a faim ou ſoif, il pleure; s'il a trop froid ou trop chaud, il pleure; s'il a

besoin de mouvement & qu'on le tienne en repos, il pleure; s'il veut dormir & qu'on l'agite, il pleure. Moins sa maniere d'être est à sa disposition, plus il demande fréquemment qu'on la change. Il n'a qu'un langage, parce qu'il n'a, pour ainsi dire, qu'une sorte de mal-être: dans l'imperfection de ses organes, il ne distingue point leurs impressions diverses; tous les maux ne forment pour lui qu'une sensation de douleur.

De ces pleurs qu'on croiroit si peu dignes d'attention, nait le premier rapport de l'homme à tout ce qui l'environne: ici se forge le premier anneau de cette longue chaîne dont l'ordre social est formé.

Quand l'enfant pleure, il est mal à son aise, il a quelque besoin qu'il ne sauroit satisfaire; on examine, on cherche ce besoin, on le trouve, on y pourvoit. Quand on ne le trouve pas ou quand on n'y peut pourvoir, les pleurs continuent, on en est importuné; on flatte l'enfant pour le faire taire, on le berce, on lui chante pour l'endormir: s'il s'opiniâtre, on s'impatiente, on le menace; des nourrices brutales le frappent quelquefois. Voilà d'étranges leçons pour son entrée à la vie.

Je n'oublierai jamais d'avoir vu un de ces incommodes pleureurs ainsi frappé par sa nourrice. Il se tut sur le champ, je le crus intimidé. Je me disois, ce sera une ame servile dont on n'obtiendra rien que par la rigueur. Je me trompois; le malheureux suffoquoit de colere, il avoit perdu la respiration, je le vis devenir violet. Un moment après vinrent les cris aigus; tous les signes du ressenti-

ment, de la fureur, du défespoir de cet âge, étoient dans fes accens. Je craignis qu'il n'expirât dans cette agitation. Quand j'aurois douté que le fentiment du jufte & de l'injufte fût inné dans le cœur de l'homme, cet exemple feul m'auroit convaincu. Je fuis fûr qu'un tifon ardent tombé par hazard fur la main de cet enfant, lui eût été moins fenfible que ce coup affez léger, mais donné dans l'intention manifefte de l'offenfer.

Cette difpofition des enfans à l'emportement, au dépit, à la colere, demande des ménagemens exceffifs. Boerhaave penfe que leurs maladies font pour la plupart de la claffe des convulfives, parce que la tête étant proportionnellement plus groffe & le fyftême des nerfs plus étendu que dans les adultes, le genre nerveux eft plus fufceptible d'irritation. Eloignez d'eux avec le plus grand foin les domeftiques qui les agacent, les irritent, les impatientent; ils leur font cent fois plus dangereux, plus funeftes que les injures de l'air & des faifons. Tant que les enfans ne trouveront de réfiftance que dans les chofes & jamais dans les volontés, ils ne deviendront ni mutins ni coleres, & fe conferveront mieux en fanté. C'eft ici une des raifons pourquoi les enfans du peuple plus libres, plus indépendans, font généralement moins infirmes, moins délicats, plus robuftes que ceux qu'on prétend mieux élever en les contrariant fans ceffe : mais il faut fonger toujours qu'il y a bien de la différence entre leur obéir & ne les pas contrarier.

Les premiers pleurs des enfans font des prieres : fi on

n'y prend garde, elles deviennent bientôt des ordres ; ils commencent par se faire assister, ils finissent par se faire servir. Ainsi de leur propre foiblesse, d'où vient d'abord le sentiment de leur dépendance, nait ensuite l'idée de l'empire & de la domination ; mais cette idée étant moins excitée par leurs besoins que par nos services, ici commencent à se faire appercevoir les effets moraux dont la cause immédiate n'est pas dans la nature, & l'on voit déjà pourquoi dès ce premier âge, il importe de démêler l'intention secrete que dicte le geste ou le cri.

Quand l'enfant tend la main avec effort sans rien dire, il croit atteindre à l'objet, parce qu'il n'en estime pas la distance ; il est dans l'erreur : mais quand il se plaint & crie en tendant la main, alors il ne s'abuse plus sur la distance, il commande à l'objet de s'approcher, ou à vous de le lui apporter. Dans le premier cas portez-le à l'objet lentement & à petits pas : dans le second, ne faites pas seulement semblant de l'entendre ; plus il criera, moins vous devez l'écouter. Il importe de l'accoutumer de bonne heure à ne commander, ni aux hommes, car il n'est pas leur maître, ni aux choses, car elles ne l'entendent point. Ainsi quand un enfant desire quelque chose qu'il voit & qu'on veut lui donner, il vaut mieux porter l'enfant à l'objet que d'apporter l'objet à l'enfant : il tire de cette pratique une conclusion qui est de son âge, & il n'y a point d'autre moyen de la lui suggérer.

L'Abbé de Saint Pierre appelloit les hommes de grands enfans ; on pourroit appeller réciproquement les enfans de

petits

petits hommes. Ces propofitions ont leur vérité comme fentences ; comme principes elles ont befoin d'éclairciffement : mais quand Hobbes appelloit le méchant un enfant robufte, il difoit une chofe abfolument contradictoire. Toute méchanceté vient de foibleffe ; l'enfant n'eft méchant que parce qu'il eft foible ; rendez-le fort, il fera bon : celui qui pourroit tout ne feroit jamais de mal. De tous les attributs de la Divinité toute-puiffante, la bonté eft celui fans lequel on la peut le moins concevoir. Tous les peuples qui ont reconnu deux principes ont toujours regardé le mauvais comme inférieur au bon, fans quoi ils auroient fait une fuppofition abfurde. Voyez ci-après la profeffion de foi du Vicaire Savoyard.

La raifon feule nous apprend à connoître le bien & le mal. La confcience qui nous fait aimer l'un & haïr l'autre, quoiqu'indépendante de la raifon, ne peut donc fe développer fans elle. Avant l'âge de raifon nous faifons le bien & le mal fans le connoître ; & il n'y a point de moralité dans nos actions, quoiqu'il y en ait quelquefois dans le fentiment des actions d'autrui qui ont rapport à nous. Un enfant veut déranger tout ce qu'il voit, il caffe, il brife tout ce qu'il peut atteindre, il empoigne un oifeau comme il empoigneroit une pierre, & l'étouffe fans favoir ce qu'il fait.

Pourquoi cela ? D'abord la Philofophie en va rendre raifon par des vices naturels ; l'orgueil, l'efprit de domination, l'amour-propre, la méchanceté de l'homme ; le fentiment de fa foibleffe, pourra-t-elle ajouter, rend l'enfant avide de faire des actes de force, & de fe prouver à lui-même

ſon propre pouvoir. Mais voyez ce vieillard infirme & caſſé, ramené par le cercle de la vie humaine à la foibleſſe de l'enfance ; non-ſeulement il reſte immobile & paiſible, il veut encore que tout y reſte autour de lui ; le moindre changement le trouble & l'inquiete, il voudroit voir régner un calme univerſel. Comment la même impuiſſance jointe aux mêmes paſſions produiroit-elle des effets ſi différens dans les deux âges, ſi la cauſe primitive n'étoit changée ? Et où peut-on chercher cette diverſité de cauſes, ſi ce n'eſt dans l'état phyſique des deux individus ? Le principe actif commun à tous deux ſe développe dans l'un & s'éteint dans l'autre ; l'un ſe forme & l'autre ſe détruit, l'un tend à la vie & l'autre à la mort. L'activité défaillante ſe concentre dans le cœur du vieillard ; dans celui de l'enfant elle eſt ſurabondante & s'étend au-dehors ; il ſe ſent, pour ainſi dire, aſſez de vie pour animer tout ce qui l'environne. Qu'il faſſe ou qu'il défaſſe, il n'importe, il ſuffit qu'il change l'état des choſes, & tout changement eſt une action. Que s'il ſemble avoir plus de penchant à détruire, ce n'eſt point par méchanceté ; c'eſt que l'action qui forme eſt toujours lente, & que celle qui détruit, étant plus rapide, convient mieux à ſa vivacité.

En même-tems que l'Auteur de la nature donne aux enfans ce principe actif, il prend ſoin qu'il ſoit peu nuiſible, en leur laiſſant peu de force pour s'y livrer. Mais ſitôt qu'ils peuvent conſidérer les gens qui les environnent comme des inſtrumens qu'il dépend d'eux de faire agir, ils s'en ſervent pour ſuivre leur penchant & ſuppléer à leur

propre foibleſſe. Voilà comment ils deviennent incommodes, tyrans, impérieux, méchans, indomptables; progrès qui ne vient pas d'un eſprit naturel de domination, mais qui le leur donne; car il ne faut pas une longue expérience pour ſentir combien il eſt agréable d'agir par les mains d'autrui, & de n'avoir beſoin que de remuer la langue pour faire mouvoir l'univers.

En grandiſſant on acquiert des forces, on devient moins inquiet, moins remuant, on ſe renferme davantage en ſoi-même. L'ame & le corps ſe mettent, pour ainſi dire, en équilibre, & la nature ne nous demande plus que le mouvement néceſſaire à notre conſervation. Mais le deſir de commander ne s'éteint pas avec le beſoin qui l'a fait naître; l'empire éveille & flatte l'amour-propre, & l'habitude le fortifie: ainſi ſuccede la fantaiſie au beſoin; ainſi prennent leurs premieres racines les préjugés & l'opinion.

Le principe une fois connu, nous voyons clairement le point où l'on quitte la route de la nature: voyons ce qu'il faut faire pour s'y maintenir.

Loin d'avoir des forces ſuperflues, les enfans n'en ont pas même de ſuffiſantes pour tout ce que leur demande la nature: il faut donc leur laiſſer l'uſage de toutes celles qu'elle leur donne & dont ils ne ſauroient abuſer. Premiere maxime.

Il faut les aider, & ſuppléer à ce qui leur manque, ſoit en intelligence, ſoit en force, dans tout ce qui eſt du beſoin phyſique. Deuxieme maxime.

Il faut dans les fecours qu'on leur donne fe borner uniquement à l'utile réel, fans rien accorder à la fantaifie ou au defir fans raifon; car la fantaifie ne les tourmentera point quand on ne l'aura pas fait naître, attendu qu'elle n'eft pas de la nature. Troifieme maxime.

Il faut étudier avec foin leur langage & leurs fignes, afin que dans un âge où ils ne favent point diffimuler, on diftingue dans leurs defirs ce qui vient immédiatement de la nature, & ce qui vient de l'opinion. Quatrieme maxime.

L'efprit de ces regles eft d'accorder aux enfans plus de liberté véritable & moins d'empire, de leur laiffer plus faire par eux-mêmes & moins exiger d'autrui. Ainfi s'accoutumant de bonne heure à borner leurs defirs à leurs forces, ils fentiront peu la privation de ce qui ne fera pas en leur pouvoir.

Voilà donc une raifon nouvelle & très-importante pour laiffer les corps & les membres des enfans abfolument libres, avec la feule précaution de les éloigner du danger des chutes, & d'écarter de leurs mains tout ce qui peut les bleffer.

Infailliblement un enfant dont le corps & les bras font libres pleurera moins qu'un enfant embandé dans un maillot. Celui qui ne connoit que les befoins phyfiques ne pleure que quand il fouffre, & c'eft un très-grand avantage; car alors on fait à point nommé quand il a befoin de fecours, & l'on ne doit pas tarder un moment à le lui donner s'il eft poffible. Mais fi vous ne pouvez le foulager, reftez tranquille, fans le flatter pour l'appaifer; vos careffes ne guéri-

ront pas ſa colique : cependant il ſe ſouviendra de ce qu'il faut faire pour être flatté, & s'il ſait une fois vous occuper de lui à ſa volonté, le voilà devenu votre maître; tout eſt perdu.

Moins contrariés dans leurs mouvemens, les enfans pleureront moins; moins importuné de leurs pleurs, on ſe tourmentera moins pour les faire taire; menacés ou flattés moins ſouvent, ils ſeront moins craintifs ou moins opiniâtres, & reſteront mieux dans leur état naturel. C'eſt moins en laiſſant pleurer les enfans qu'en s'empreſſant pour les appaiſer, qu'on leur fait gagner des deſcentes, & ma preuve eſt que les enfans les plus négligés y ſont bien moins ſujets que les autres. Je ſuis fort éloigné de vouloir pour cela qu'on les néglige; au contraire il importe qu'on les prévienne, & qu'on ne ſe laiſſe pas avertir de leurs beſoins par leurs cris. Mais je ne veux pas non plus, que les ſoins qu'on leur rend ſoient mal-entendus. Pourquoi ſe feroient-ils faute de pleurer dès qu'ils voyent que leurs pleurs ſont bons à tant de choſes? Inſtruits du prix qu'on met à leur ſilence, ils ſe gardent bien de le prodiguer. Ils le font à la fin tellement valoir qu'on ne peut plus le payer, & c'eſt alors qu'à force de pleurer ſans ſuccès, ils s'efforcent, s'épuiſent & ſe tuent.

Les longs pleurs d'un enfant qui n'eſt ni lié ni malade & qu'on ne laiſſe manquer de rien ne ſont que des pleurs d'habitude & d'obſtination. Ils ne ſont point l'ouvrage de la nature, mais de la nourrice, qui, pour n'en ſavoir endurer l'importunité la multiplie, ſans ſonger qu'en faiſant taire l'enfant aujourd'hui on l'excite à pleurer demain davantage.

Le ſeul moyen de guérir ou prévenir cette habitude, eſt de n'y faire aucune attention. Perſonne n'aime à prendre une peine inutile, pas même les enfans. Ils ſont obſtinés dans leurs tentatives ; mais ſi vous avez plus de conſtance, qu'eux d'opiniâtreté, ils ſe rebutent, & n'y reviennent plus. C'eſt ainſi qu'on leur épargne des pleurs, & qu'on les accoutume à n'en verſer que quand la douleur les y force.

Au reſte, quand ils pleurent par fantaiſie ou par obſtination, un moyen ſûr pour les empêcher de continuer eſt de les diſtraire par quelque objet agréable & frappant, qui leur faſſe oublier qu'ils vouloient pleurer. La plupart des nourrices excellent dans cet art, & bien ménagé il eſt très-utile ; mais il eſt de la derniere importance que l'enfant n'apperçoive pas l'intention de le diſtraire, & qu'il s'amuſe ſans croire qu'on ſonge à lui ; or voilà ſur quoi toutes les nourrices ſont mal-adroites.

On ſevre trop tôt tous les enfans. Le tems où l'on doit les ſevrer eſt indiqué par l'éruption des dents, & cette éruption eſt communément pénible & douloureuſe. Par un inſtinct machinal l'enfant porte alors fréquemment à ſa bouche tout ce qu'il tient, pour le mâcher. On penſe faciliter l'opération en lui donnant pour hochet quelques corps durs, comme l'ivoire ou la dent de loup. Je crois qu'on ſe trompe. Ces corps durs appliqués ſur les gencives loin de les ramollir les rendent calleuſes, les endurciſſent, préparent un déchirement plus pénible & plus douloureux. Prenons toujours l'inſtinct pour exemple. On ne voit point les jeunes chiens exercer leurs dents naiſſantes ſur des

cailloux, ſur du fer, ſur des os, mais ſur du bois, du cuir, des chiffons, des matieres molles qui cedent & où la dent s'imprime.

On ne ſait plus être ſimple en rien ; pas même autour des enfans. Des grelots d'argent, d'or, du corail, des cryſtaux à facettes, des hochets de tout prix & de toute eſpece. Que d'apprêts inutiles & pernicieux ! Rien de tout cela. Point de grelots, point de hochets ; de petites branches d'arbre avec leurs fruits & leurs feuilles, une tête de pavot dans laquelle on entend ſonner les graines, un bâton de régliſſe qu'il peut ſucer & mâcher, l'amuſeront autant que ces magnifiques colifichets, & n'auront pas l'inconvénient de l'accoutumer au luxe dès ſa naiſſance.

Il a été reconnu que la bouillie n'eſt pas une nourriture fort ſaine. Le lait cuit & la farine crue font beaucoup de ſaburre & conviennent mal à notre eſtomac. Dans la bouillie la farine eſt moins cuite que dans le pain, & de plus elle n'a pas fermenté ; la panade, la crême de riz me paroiſſent préférables. Si l'on veut abſolument faire de la bouillie, il convient de griller un peu la farine auparavant. On fait dans mon pays, de la farine ainſi torréfiée une ſoupe fort agréable & fort ſaine. Le bouillon de viande & le potage ſont encore un médiocre aliment dont il ne faut uſer que le moins qu'il eſt poſſible. Il importe que les enfans s'accoutument d'abord à mâcher ; c'eſt le vrai moyen de faciliter l'éruption des dents : & quand ils commencent d'avaler, les ſucs ſalivaires mêlés avec les alimens en facilitent la digeſtion.

Je leur ferois donc mâcher d'abord des fruits fecs, des croûtes. Je leur donnerois pour jouer de petits bâtons de pain dur ou de bifcuit femblable au pain de Piémont qu'on appelle dans le pays des *Griffes*. A force de ramollir ce pain dans leur bouche ils en avaleroient enfin quelque peu, leurs dents fe trouveroient forties, & ils fe trouveroient fevrés prefque avant qu'on s'en fût apperçu. Les payfans ont pour l'ordinaire l'eftomac fort bon, & l'on ne les fevre pas avec plus de façon que cela.

Les enfans entendent parler dès leur naiffance; on leur parle non-feulement avant qu'ils comprennent ce qu'on leur dit, mais avant qu'ils puiffent rendre les voix qu'ils entendent. Leur organe encore engourdi ne fe prête que peu-à-peu aux imitations des fons qu'on leur dicte, & il n'eft pas même affuré que ces fons fe portent d'abord à leur oreille auffi diftinctement qu'à la nôtre. Je ne défapprouve pas que la nourrice amufe l'enfant par des chants & par des accens très-gais & très-variés; mais je défapprouve qu'elle l'étourdiffe inceffamment d'une multitude de paroles inutiles auxquelles il ne comprend rien que le ton qu'elle y met. Je voudrois que les premieres articulations qu'on lui fait entendre fuffent rares, faciles, diftinctes, fouvent répétées, & que les mots qu'elles expriment ne fe rapportaffent qu'à des objets fenfibles qu'on pût d'abord montrer à l'enfant. La malheureufe facilité que nous avons à nous payer de mots que nous n'entendons point, commence plutôt qu'on ne penfe. L'Ecolier écoute en claffe le verbiage de fon Régent, comme il écoutoit au maillot

le babil de ſa nourrice. Il me ſemble que ce ſeroit l'inſtruire fort utilement que de l'élever à n'y rien comprendre.

Les réflexions naiſſent en foule quand on veut s'occuper de la formation du langage & des premiers diſcours des enfans. Quoi qu'on faſſe, ils apprendront toujours à parler de la même maniere, & toutes les ſpéculations philoſophiques ſont ici de la plus grande inutilité.

D'abord ils ont, pour ainſi dire, une grammaire de leur âge, dont la ſyntaxe a des regles plus générales que la nôtre; & ſi l'on y faiſoit bien attention, l'on ſeroit étonné de l'exactitude avec laquelle ils ſuivent certaines analogies, très-vicieuſes, ſi l'on veut, mais très-régulieres, & qui ne ſont choquantes que par leur dureté ou parce que l'uſage ne les admet pas. Je viens d'entendre un pauvre enfant bien grondé par ſon pere pour lui avoir dit; *mon pere, irai-je-t-y?* Or, on voit que cet enfant ſuivoit mieux l'analogie que nos Grammairiens; car puiſqu'on lui diſoit, *vas-y*, pourquoi n'auroit-il pas dit, *irai-je-t-y?* Remarquez de plus, avec quelle adreſſe il évitoit l'hiatus de *irai-je-y*, ou, *y irai-je?* Eſt-ce la faute du pauvre enfant ſi nous avons mal-à-propos ôté de la phraſe cet adverbe déterminant, *y*, parce que nous n'en ſavions que faire? C'eſt une pédanterie inſupportable & un ſoin des plus ſuperflus de s'attacher à corriger dans les enfans toutes ces petites fautes contre l'uſage, deſquelles ils ne manquent jamais de ſe corriger d'eux-mêmes avec le tems. Parlez toujours correctement devant eux, faites qu'ils ne

se plaisent avec personne autant qu'avec vous, & soyez sûrs qu'insensiblement leur langage s'épurera sur le vôtre, sans que vous les ayez jamais repris.

Mais un abus d'une toute autre importance & qu'il n'est pas moins aisé de prévenir, est qu'on se presse trop de les faire parler, comme si l'on avoit peur qu'ils n'apprissent pas à parler d'eux-mêmes. Cet empressement indiscret produit un effet directement contraire à celui qu'on cherche. Ils en parlent plus tard, plus confusément : l'extrême attention qu'on donne à tout ce qu'ils disent les dispense de bien articuler ; & comme ils daignent à peine ouvrir la bouche, plusieurs d'entre eux en conservent toute leur vie un vice de prononciation, & un parler confus qui les rend presque inintelligibles.

J'ai beaucoup vécu parmi les paysans, & n'en ouis jamais grasseyer aucun, ni homme ni femme, ni fille ni garçon. D'où vient cela ? Les organes des paysans sont-ils autrement construits que les nôtres ? Non, mais ils sont autrement exercés. Vis-à-vis de ma fenêtre est un tertre sur lequel se rassemblent, pour jouer, les enfans du lieu. Quoiqu'ils soient assez éloignés de moi, je distingue parfaitement tout ce qu'ils disent, & j'en tire souvent de bons mémoires pour cet Ecrit. Tous les jours mon oreille me trompe sur leur âge ; j'entends des voix d'enfans de dix ans, je regarde, je vois la stature & les traits d'enfans de trois à quatre. Je ne borne pas à moi seul cette expérience ; les Urbains qui me viennent voir & que je consulte là-dessus, tombent tous dans la même erreur.

Ce qui la produit eſt que juſqu'à cinq ou ſix ans les enfans des villes élevés dans la chambre & ſous l'aîle d'une Gouvernante, n'ont beſoin que de marmoter pour ſe faire entendre ; ſitôt qu'ils remuent les levres on prend peine à les écouter ; on leur dicte des mots qu'ils rendent mal, & à force d'y faire attention, les mêmes gens étant ſans ceſſe autour d'eux, devinent ce qu'ils ont voulu dire plutôt que ce qu'ils ont dit.

A la campagne c'eſt toute autre choſe. Une payſanne n'eſt pas ſans ceſſe autour de ſon enfant, il eſt forcé d'apprendre à dire très-nettement & très-haut ce qu'il a beſoin de lui faire entendre. Aux champs les enfans épars, éloignés du pere, de la mere & des autres enfans, s'exercent à ſe faire entendre à diſtance, & à meſurer la force de la voix ſur l'intervalle qui les ſépare de ceux dont ils veulent être entendus. Voilà comment on apprend véritablement à prononcer, & non pas en bégayant quelques voyelles à l'oreille d'une Gouvernante attentive. Auſſi quand on interroge l'enfant d'un payſan, la honte peut l'empêcher de répondre, mais ce qu'il dit il le dit nettement; au lieu qu'il faut que la Bonne ſerve d'interprete à l'enfant de la ville, ſans quoi l'on n'entend rien à ce qu'il grommelle entre ſes dents (17).

(17) Ceci n'eſt pas ſans exception ; ſouvent les enfans qui ſe font d'abord le moins entendre deviennent enſuite les plus étourdiſſans quand ils ont commencé d'élever la voix. Mais s'il faloit entrer dans toutes ces minuties je ne finirois pas ; tout Lecteur ſenſé doit voir que l'excès & le défaut dérivés du même abus ſont également corrigés par ma méthode. Je regarde ces deux maximes comme inſéparables ; *toujours aſſez ; & jamais trop.* De la premiere bien établie, l'autre s'enſuit néceſſairement.

En grandiſſant, les garçons devroient ſe corriger de ce défaut dans les colleges, & les filles dans les couvens; en effet, les uns & les autres parlent en général plus diſtinctement que ceux qui ont été toujours élevés dans la maiſon paternelle. Mais ce qui les empêche d'acquérir jamais une prononciation auſſi nette que celle des payſans, c'eſt la néceſſité d'apprendre par cœur beaucoup de choſes, & de réciter tout haut ce qu'ils ont appris : car en étudiant, ils s'habituent à barbouiller, à prononcer négligemment & mal : en récitant c'eſt pis encore; ils recherchent leurs mots avec effort, ils traînent & allongent leurs ſyllabes : il n'eſt pas poſſible que quand la mémoire vacille la langue ne balbutie auſſi. Ainſi ſe contractent ou ſe conſervent les vices de la prononciation. On verra ci-après que mon Emile n'aura pas ceux-là, ou du moins qu'il ne les aura pas contractés par les mêmes cauſes.

Je conviens que le peuple & les villageois tombent dans une autre extrêmité, qu'ils parlent preſque toujours plus haut qu'il ne faut, qu'en prononçant trop exactement ils ont les articulations fortes & rudes, qu'ils ont trop d'accent, qu'ils choiſiſſent mal leurs termes, &c.

Mais premierement, cette extrêmité me paroit beaucoup moins vicieuſe que l'autre, attendu que la premiere loi du diſcours étant de ſe faire entendre, la plus grande faute qu'on puiſſe faire eſt de parler ſans être entendu. Se piquer de n'avoir point d'accent, c'eſt ſe piquer d'ôter aux phraſes leur grace & leur énergie. L'accent eſt l'ame du diſcours; il lui donne le ſentiment & la vérité. L'accent ment moins

que la parole ; c'eſt peut-être pour cela que les gens bien élevés le craignent tant. C'eſt de l'uſage de tout dire ſur le même ton qu'eſt venu celui de perſiffler les gens ſans qu'ils le ſentent. A l'accent proſcrit ſuccedent des manieres de prononcer ridicules, affectées, & ſujettes à la mode, telles qu'on les remarque ſur-tout dans les jeunes gens de la Cour. Cette affectation de parole & de maintien eſt ce qui rend généralement l'abord du François repouſſant & déſagréable aux autres Nations. Au lieu de mettre de l'accent dans ſon parler, il y met de l'air. Ce n'eſt pas le moyen de prévenir en ſa faveur.

Tous ces petits défauts de langage qu'on craint tant de laiſſer contracter aux enfans ne ſont rien, on les prévient ou l'on les corrige avec la plus grande facilité : mais ceux qu'on leur fait contracter en rendant leur parler ſourd, confus, timide, en critiquant inceſſamment leur ton, en épluchant tous leurs mots, ne ſe corrigent jamais. Un homme qui n'apprit à parler que dans les ruelles, ſe fera mal entendre à la tête d'un Bataillon, & n'en impoſera gueres au peuple dans une émeute. Enſeignez premierement aux enfans à parler aux hommes ; ils ſauront bien parler aux femmes quand il faudra.

Nourris à la campagne dans toute la ruſticité champêtre, vos enfans y prendront une voix plus ſonore, ils n'y contracteront point le confus bégayement des enfans de la Ville ; ils n'y contracteront pas non plus les expreſſions ni le ton du Village, ou du moins ils les perdront aiſément, lorſque le Maître vivant avec eux dès

leur naiſſance, & y vivant de jour en jour plus excluſivement, préviendra ou effacera par la correction de ſon langage l'impreſſion du langage des Payſans. Emile parlera un françois tout auſſi pur que je peux le ſavoir, mais il le parlera plus diſtinctement, & l'articulera beaucoup mieux que moi.

L'enfant qui veut parler ne doit écouter que les mots qu'il peut entendre, ni dire que ceux qu'il peut articuler. Les efforts qu'il fait pour cela le portent à redoubler la même ſyllabe, comme pour s'exercer à la prononcer plus diſtinctement. Quand il commence à balbutier, ne vous tourmentez pas ſi fort à deviner ce qu'il dit. Prétendre être toujours écouté eſt encore une ſorte d'empire, & l'enfant n'en doit exercer aucun. Qu'il vous ſuffiſe de pourvoir très-attentivement au néceſſaire; c'eſt à lui de tâcher de vous faire entendre ce qui ne l'eſt pas. Bien moins encore faut-il ſe hâter d'exiger qu'il parle: il ſaura bien parler de lui-même à meſure qu'il en ſentira l'utilité.

On remarque, il eſt vrai, que ceux qui commencent à parler fort tard ne parlent jamais ſi diſtinctement que les autres; mais ce n'eſt pas parce qu'ils ont parlé tard que l'organe reſte embarraſſé, c'eſt au contraire parce qu'ils ſont nés avec un organe embarraſſé qu'ils commencent tard à parler; car ſans cela pourquoi parleroient-ils plus tard que les autres? Ont-ils moins l'occaſion de parler, & les y excite-t-on moins? Au contraire, l'inquiétude que donne ce retard, auſſi-tôt qu'on s'en apperçoit, fait qu'on ſe tourmente beaucoup plus à les faire balbutier que ceux

qui ont articulé de meilleure heure ; & cet empressement mal-entendu peut contribuer beaucoup à rendre confus leur parler, qu'avec moins de précipitation ils auroient eu le tems de perfectionner davantage.

Les enfans qu'on presse trop de parler n'ont le tems ni d'apprendre à bien prononcer ni de bien concevoir ce qu'on leur fait dire. Au lieu que quand on les laisse aller d'eux-mêmes, ils s'exercent d'abord aux syllabes les plus faciles à prononcer, & y joignant peu-à-peu quelque signification qu'on entend par leurs gestes, ils vous donnent leurs mots avant de recevoir les vôtres, cela fait qu'ils ne reçoivent ceux-ci qu'après les avoir entendus : N'étant point pressés de s'en servir, ils commencent par bien observer quel sens vous leur donnez, & quand ils s'en sont assurés ils les adoptent.

Le plus grand mal de la précipitation avec laquelle on fait parler les enfans avant l'âge, n'est pas que les premiers discours qu'on leur tient & les premiers mots qu'ils disent, n'aient aucun sens pour eux, mais qu'ils aient un autre sens que le nôtre sans que nous sachions nous en appercevoir, en sorte que paroissant nous répondre fort exactement, ils nous parlent sans nous entendre & sans que nous les entendions. C'est pour l'ordinaire à de pareilles équivoques qu'est due la surprise où nous jettent quelquefois leurs propos auxquels nous prêtons des idées qu'ils n'y ont point jointes. Cette inattention de notre part au véritable sens que les mots ont pour les enfans, me paroit être la cause de leurs premieres erreurs ; & ces erreurs, même après

qu'ils en ſont guéris, influent ſur leur tour d'eſprit pour le reſte de leur vie. J'aurai plus d'une occaſion dans la ſuite d'éclaircir ceci par des exemples.

Reſſerrez donc le plus qu'il eſt poſſible le vocabulaire de l'enfant. C'eſt un très-grand inconvénient qu'il ait plus de mots que d'idées, qu'il ſache dire plus de choſes qu'il n'en peut penſer. Je crois qu'une des raiſons pourquoi les Payſans ont généralement l'eſprit plus juſte que les gens de la Ville, eſt que leur Dictionnaire eſt moins étendu. Ils ont peu d'idées, mais ils les comparent très-bien.

Les premiers développemens de l'enfance ſe font preſque tous à la fois. L'enfant apprend à parler, à manger, à marcher, à peu près dans le même tems. C'eſt ici proprement la premiere époque de ſa vie. Auparavant il n'eſt rien de plus que ce qu'il étoit dans le ſein de ſa mere, il n'a nul ſentiment, nulle idée, à peine a-t-il des ſenſations; il ne ſent pas même ſa propre exiſtence.

Vivit, & eſt vitæ neſcius ipſe ſuæ (18).

(18) Ovid. Triſt. I. 3.

Fin du Livre premier.

EMILE,

EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE SECOND.

C'Est ici le ſecond terme de la vie, & celui auquel proprement finit l'enfance ; car les mots *infans* & *puer* ne ſont pas ſynonymes. Le premier eſt compris dans l'autre, & ſignifie *qui ne peut parler* , d'où vient que dans Valere Maxime on trouve *puerum infantem.* Mais je continue à me ſervir de ce mot ſelon l'uſage de notre langue, juſqu'à l'âge pour lequel elle a d'autres noms.

Quand les enfans commencent à parler, ils pleurent moins. Ce progrès eſt naturel ; un langage eſt ſubſtitué à l'autre. Sitôt qu'ils peuvent dire qu'ils ſouffrent avec des paroles, pourquoi le diroient-ils avec des cris, ſi ce n'eſt quand la douleur eſt trop vive pour que la parole puiſſe l'exprimer ? S'ils continuent alors à pleurer, c'eſt la faute des gens qui ſont autour d'eux. Dès qu'une fois Emile aura dit, *j'ai mal*, il faudra des douleurs bien vives pour le forcer de pleurer.

Si l'enfant eſt délicat, ſenſible, que naturellement il ſe mette à crier pour rien, en rendant ſes cris inutiles & ſans

effet, j'en taris bientôt la ſource. Tant qu'il pleure je ne vais point à lui; j'y cours ſitôt qu'il s'eſt tû. Bientôt ſa maniere de m'appeller ſera de ſe taire, ou tout au plus de jetter un ſeul cri. C'eſt par l'effet ſenſible des ſignes, que les enfans jugent de leur ſens; il n'y a point d'autre convention pour eux: quelque mal qu'un enfant ſe faſſe, il eſt très-rare qu'il pleure quand il eſt ſeul, à moins qu'il n'ait l'eſpoir d'être entendu.

S'il tombe, s'il ſe fait une boſſe à la tête, s'il ſaigne du nez, s'il ſe coupe les doigts; au lieu de m'empreſſer autour de lui d'un air allarmé, je reſterai tranquille, au moins pour un peu de tems. Le mal eſt fait, c'eſt une néceſſité qu'il l'endure; tout mon empreſſement ne ſerviroit qu'à l'effrayer davantage, & augmenter ſa ſenſibilité. Au fond, c'eſt moins le coup que la crainte qui tourmente, quand on s'eſt bleſſé. Je lui épargnerai du moins cette derniere angoiſſe; car très-ſurement il jugera de ſon mal comme il verra que j'en juge: s'il me voit accourir avec inquiétude, le conſoler, le plaindre, il s'eſtimera perdu: s'il me voit garder mon ſang-froid, il reprendra bientôt le ſien, & croira le mal guéri, quand il ne le ſentira plus. C'eſt à cet âge qu'on prend les premieres leçons de courage, & que, ſouffrant ſans effroi de légeres douleurs, on apprend par degrés à ſupporter les grandes.

Loin d'être attentif à éviter qu'Emile ne ſe bleſſe, je ſerois fort fâché qu'il ne ſe bleſſât jamais & qu'il grandît ſans connoître la douleur. Souffrir eſt la premiere choſe qu'il doit apprendre, & celle qu'il aura le plus grand beſoin de

favoir. Il femble que les enfans ne foient petits & foibles que pour prendre ces importantes leçons fans danger. Si l'enfant tombe de fon haut il ne fe caffera pas la jambe; s'il fe frappe avec un bâton il ne fe caffera pas le bras; s'il faifit un fer tranchant, il ne ferrera gueres, & ne fe coupera pas bien avant. Je ne fache pas qu'on ait jamais vu d'enfant en liberté fe tuer, s'eftropier ni fe faire un mal confidérable, à moins qu'on ne l'ait indifcretement expofé fur des lieux élevés, ou feul autour du feu, ou qu'on n'ait laiffé des inftrumens dangereux à fa portée. Que dire de ces magafins de machines, qu'on raffemble autour d'un enfant pour l'armer de toutes pieces contre la douleur, jufqu'à ce que devenu grand, il refte à fa merci, fans courage & fans expérience, qu'il fe croie mort à la premiere piquure, & s'évanouiffe en voyant la premiere goutte de fon fang?

Notre manie enfeignante & pédantefque eft toujours d'apprendre aux enfans ce qu'ils apprendroient beaucoup mieux d'eux-mêmes, & d'oublier ce que nous aurions pu feuls leur enfeigner. Y a-t-il rien de plus fot que la peine qu'on prend pour leur apprendre à marcher, comme fi l'on en avoit vu quelqu'un, qui par la négligence de fa nourrice ne fçût pas marcher étant grand? Combien voit-on de gens au contraire marcher mal toute leur vie, parce qu'on leur a mal appris à marcher?

Emile n'aura ni bourlets, ni paniers roulans, ni charriots, ni lifieres, ou du moins dès qu'il commencera de favoir mettre un pied devant l'autre, on ne le foutiendra que fur

les lieux pavés, & l'on ne fera qu'y paſſer en hâte (1). Au lieu de le laiſſer croupir dans l'air uſé d'une chambre, qu'on le mene journellement au milieu d'un pré. Là qu'il coure, qu'il s'ébatte, qu'il tombe cent fois le jour, tant mieux : il en apprendra plutôt à ſe relever. Le bien-être de la liberté rachete beaucoup de bleſſures. Mon Eleve aura ſouvent des contuſions ; en revanche il ſera toujours gai : ſi les vôtres en ont moins, ils ſont toujours contrariés, toujours enchaînés, toujours triſtes. Je doute que le profit ſoit de leur côté.

Un autre progrès rend aux enfans la plainte moins néceſſaire, c'eſt celui de leurs forces. Pouvant plus par eux-mêmes, ils ont un beſoin moins fréquent de recourir à autrui. Avec leur force ſe développe la connoiſſance qui les met en état de la diriger. C'eſt à ce ſecond degré que commence proprement la vie de l'individu : c'eſt alors qu'il prend la conſcience de lui-même. La mémoire étend le ſentiment de l'identité ſur tous les momens de ſon exiſtence ; il devient véritablement un, le même, & par conſéquent déjà capable de bonheur ou de miſere. Il importe donc de commencer à le conſidérer ici comme un être moral.

Quoiqu'on aſſigne à peu près le plus long terme de la vie humaine & les probabilités qu'on a d'approcher de ce terme à chaque âge, rien n'eſt plus incertain que la durée de la vie

(1) Il n'y a rien de plus ridicule & de plus mal aſſuré que la démarche des gens qu'on a trop menés par la liſiere étant petits ; c'eſt encore ici une de ces obſervations triviales à force d'être juſtes, & qui ſont juſtes en plus d'un ſens.

de chaque homme en particulier ; très-peu parviennent à ce plus long terme. Les plus grands risques de la vie sont dans son commencement ; moins on a vécu, moins on doit espérer de vivre. Des enfans qui naissent, la moitié, tout au plus, parvient à l'adolescence, & il est probable que votre Eleve n'atteindra pas l'âge d'homme.

Que faut-il donc penser de cette éducation barbare qui sacrifie le présent à un avenir incertain, qui charge un enfant de chaînes de toute espece, & commence par le rendre misérable pour lui préparer au loin je ne sais quel prétendu bonheur dont il est à croire qu'il ne jouira jamais ? Quand je supposerois cette éducation raisonnable dans son objet, comment voir sans indignation de pauvres infortunés soumis à un joug insupportable, & condamnés à des travaux continuels comme des galériens, sans être assuré que tant de soins leur seront jamais utiles ? L'âge de la gaieté se passe au milieu des pleurs, des châtimens, des menaces, de l'esclavage. On tourmente le malheureux pour son bien, & l'on ne voit pas la mort qu'on appelle, & qui va le saisir au milieu de ce triste appareil. Qui sait combien d'enfans périssent victimes de l'extravagante sagesse d'un pere ou d'un maître ? Heureux d'échapper à sa cruauté, le seul avantage qu'ils tirent des maux qu'il leur a fait souffrir, est de mourir sans regretter la vie, dont ils n'ont connu que les tourmens.

Hommes, soyez humains, c'est votre premier devoir : soyez-le, pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'est pas étranger à l'homme. Quelle sagesse y a-t-il pour vous hors de l'humanité ? Aimez l'enfance ; favorisez

ſes jeux, ſes plaiſirs, ſon aimable inſtinct. Qui de vous n'a pas regretté quelquefois cet âge où le rire eſt toujours ſur les levres, & où l'ame eſt toujours en paix? Pourquoi voulez-vous ôter à ces petits innocens la jouiſſance d'un tems ſi court qui leur échappe, & d'un bien ſi précieux dont ils ne ſauroient abuſer? Pourquoi voulez-vous remplir d'amertume & de douleurs ces premiers ans ſi rapides, qui ne reviendront pas plus pour eux qu'ils ne peuvent revenir pour vous? Peres, ſavez-vous le moment où la mort attend vos enfans? Ne vous préparez pas des regrets en leur ôtant le peu d'inſtans que la nature leur donne : auſſi-tôt qu'ils peuvent ſentir le plaiſir d'être, faites qu'ils en jouiſſent; faites qu'à quelque heure que Dieu les appelle, ils ne meurent point ſans avoir goûté la vie.

Que de voix vont s'élever contre moi! J'entends de loin les clameurs de cette fauſſe ſageſſe qui nous jette inceſſamment hors de nous, qui compte toujours le préſent pour rien, & pourſuivant ſans relâche un avenir qui fuit à meſure qu'on avance, à force de nous tranſporter où nous ne ſommes pas, nous tranſporte où nous ne ſerons jamais.

C'eſt, me répondez-vous, le tems de corriger les mauvaiſes inclinations de l'homme; c'eſt dans l'âge de l'enfance, où les peines ſont le moins ſenſibles, qu'il faut les multiplier pour les épargner dans l'âge de raiſon. Mais qui vous dit que tout cet arrangement eſt à votre diſpoſition, & que toutes ces belles inſtructions dont vous accablez le foible eſprit d'un enfant, ne lui ſeront pas un jour plus pernicieuſes qu'utiles? Qui vous aſſure que vous épargnez quel-

que chofe par les chagrins que vous lui prodiguez? Pourquoi lui donnez-vous plus de maux que fon état n'en comporte, fans être fûr que ces maux préfens font à la décharge de l'avenir? Et comment me prouverez-vous que ces mauvais penchans dont vous prétendez le guérir, ne lui viennent pas de vos foins mal-entendus, bien plus que de la nature? Malheureufe prévoyance, qui rend un être actuellement miférable, fur l'efpoir bien ou mal fondé de le rendre heureux un jour! Que fi ces raifonneurs vulgaires confondent la licence avec la liberté, & l'enfant qu'on rend heureux avec l'enfant qu'on gâte, apprenons-leur à les diftinguer.

Pour ne point courir après des chimeres, n'oublions pas ce qui convient à notre condition. L'humanité a fa place dans l'ordre des chofes; l'enfance a la fienne dans l'ordre de la vie humaine; il faut confidérer l'homme dans l'homme, & l'enfant dans l'enfant. Affigner à chacun fa place & l'y fixer, ordonner les paffions humaines felon la conftitution de l'homme, eft tout ce que nous pouvons faire pour fon bien-être. Le refte dépend de caufes étrangeres qui ne font point en notre pouvoir.

Nous ne favons ce que c'eft que bonheur ou malheur abfolu. Tout eft mêlé dans cette vie, on n'y goûte aucun fentiment pur, on n'y refte pas deux momens dans le même état. Les affections de nos ames, ainfi que les modifications de nos corps, font dans un flux continuel. Le bien & le mal nous font communs à tous, mais en différentes mefures. Le plus heureux eft celui qui fouffre le moins de peines; le plus miférable eft celui qui fent le

moins de plaiſirs. Toujours plus de ſouffrances que de jouiſſances ; voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici-bas n'eſt donc qu'un état négatif, on doit la meſurer par la moindre quantité des maux qu'il ſouffre.

Tout ſentiment de peine eſt inſéparable du deſir de s'en délivrer : toute idée de plaiſir eſt inſéparable du deſir d'en jouir : tout deſir ſuppoſe privation, & toutes les privations qu'on ſent ſont pénibles ; c'eſt donc dans la diſproportion de nos deſirs & de nos facultés que conſiſte notre miſere. Un être ſenſible dont les facultés égaleroient les deſirs ſeroit un être abſolument heureux.

En quoi donc conſiſte la ſageſſe humaine ou la route du vrai bonheur ? Ce n'eſt pas préciſément à diminuer nos deſirs ; car s'ils étoient au-deſſous de notre puiſſance, une partie de nos facultés reſteroit oiſive, & nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'eſt pas non plus à étendre nos facultés, car ſi nos deſirs s'étendoient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus miſérables : mais c'eſt à diminuer l'excès des deſirs ſur les facultés, & à mettre en égalité parfaite la puiſſance & la volonté. C'eſt alors ſeulement que toutes les forces étant en action, l'ame cependant reſtera paiſible, & que l'homme ſe trouvera bien ordonné.

C'eſt ainſi que la nature, qui fait tout pour le mieux, l'a d'abord inſtitué. Elle ne lui donne immédiatement que les deſirs néceſſaires à ſa conſervation, & les facultés ſuffiſantes pour les ſatisfaire. Elle a mis toutes les autres comme en réſerve au fond de ſon ame, pour s'y développer au

beſoin.

befoin. Ce n'eſt que dans cet état primitif que l'équilibre du pouvoir & du deſir ſe rencontre, & que l'homme n'eſt pas malheureux. Sitôt que ſes facultés virtuelles ſe mettent en action, l'imagination, la plus active de toutes, s'éveille & les devance. C'eſt l'imagination qui étend pour nous la meſure des poſſibles ſoit en bien ſoit en mal, & qui par conſéquent excite & nourrit les deſirs par l'eſpoir de les ſatisfaire. Mais l'objet qui paroiſſoit d'abord ſous la main fuit plus vîte qu'on ne peut le pourſuivre; quand on croit l'atteindre, il ſe transforme & ſe montre au loin devant nous. Ne voyant plus le pays déjà parcouru, nous le comptons pour rien; celui qui reſte à parcourir s'aggrandit, s'étend ſans ceſſe: ainſi l'on s'épuiſe ſans arriver au terme; & plus nous gagnons ſur la jouiſſance, plus le bonheur s'éloigne de nous.

Au contraire, plus l'homme eſt reſté près de ſa condition naturelle, plus la différence de ſes facultés à ſes deſirs eſt petite, & moins par conſéquent il eſt éloigné d'être heureux. Il n'eſt jamais moins miſérable que quand il paroit dépourvu de tout: car la miſere ne conſiſte pas dans la privation des choſes, mais dans le beſoin qui s'en fait ſentir.

Le monde réel a ſes bornes, le monde imaginaire eſt infini: ne pouvant élargir l'un, retréciſſons l'autre; car c'eſt de leur ſeule différence que naiſſent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Otez la force, la ſanté, le bon témoignage de ſoi, tous les biens de cette vie ſont dans l'opinion; ôtez les douleurs du corps & les remords

de la confcience, tous nos maux font imaginaires. Ce principe eft commun, dira-t-on : j'en conviens. Mais l'application pratique n'en eft pas commune ; & c'eft uniquement de la pratique qu'il s'agit ici.

Quand on dit que l'homme eft foible, que veut-on dire? Ce mot de foibleffe indique un rapport ; un rapport de l'être auquel on l'applique. Celui dont la force paffe les befoins, fût-il un infecte, un ver, eft un être fort : celui dont les befoins paffent la force, fût-il un éléphant, un lion ; fût-il un Conquérant, un Héros ; fût-il un Dieu, c'eft un être foible. L'Ange rebelle qui méconnut fa nature étoit plus foible que l'heureux mortel qui vit en paix felon la fienne. L'homme eft très-fort quand il fe contente d'être ce qu'il eft : il eft très-foible quand il veut s'élever au-deffus de l'humanité. N'allez donc pas vous figurer qu'en étendant vos facultés vous étendez vos forces ; vous les diminuez, au contraire, fi votre orgueil s'étend plus qu'elles. Mefurons le rayon de notre fphere, & reftons au centre, comme l'infecte au milieu de fa toile : nous nous fuffirons toujours à nous-mêmes, & nous n'aurons point à nous plaindre de notre foibleffe ; car nous ne la fentirons jamais.

Tous les animaux ont exactement les facultés néceffaires pour fe conferver. L'homme feul en a de fuperflues. N'eft-il pas bien étrange que ce fuperflu foit l'inftrument de fa mifere ? Dans tout pays les bras d'un homme valent plus que fa fubfiftance. S'il étoit affez fage pour compter ce fuperflu pour rien, il auroit toujours le néceffaire, parce qu'il n'auroit jamais rien de trop. Les grands befoins, difoit

Favorin (2), naiſſent des grands biens, & ſouvent le meilleur moyen de ſe donner les choſes dont on manque eſt de s'ôter celles qu'on a : c'eſt à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur que nous le changeons en miſere. Tout homme qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux; par conſéquent il vivroit bon, car où ſeroit pour lui l'avantage d'être méchant ?

Si nous étions immortels, nous ſerions des êtres très-miſérables. Il eſt dur de mourir, ſans doute; mais il eſt doux d'eſpérer qu'on ne vivra pas toujours, & qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci. Si l'on nous offroit l'immortalité ſur la terre, qui eſt-ce (*) qui voudroit accepter ce triſte préſent ? Quelle reſſource, quel eſpoir, quelle conſolation nous reſteroit-il contre les rigueurs du ſort & contre les injuſtices des hommes ? L'ignorant qui ne prévoit rien, ſent peu le prix de la vie & craint peu de la perdre; l'homme éclairé voit des biens d'un plus grand prix qu'il préfere à celui-là. Il n'y a que le demi-ſavoir & la fauſſe ſageſſe qui prolongeant nos vues juſqu'à la mort, & pas au-delà, en font pour nous le pire des maux. La néceſſité de mourir n'eſt à l'homme ſage qu'une raiſon pour ſupporter les peines de la vie. Si l'on n'étoit pas ſûr de la perdre une fois, elle coûteroit trop à conſerver.

Nos maux moraux ſont tous dans l'opinion, hors un ſeul, qui eſt le crime, & celui-là dépend de nous : nos maux phyſiques ſe détruiſent ou nous détruiſent. Le tems

(2) Noct. Attic. L. IX. C. 8.

(*) On conçoit que je parle ici des hommes qui réfléchiſſent, & non pas de tous les hommes.

ou la mort ſont nos remedes : mais nous ſouffrons d'autant plus que nous ſavons moins ſouffrir, & nous nous donnons plus de tourment pour guérir nos maladies, que nous n'en aurions à les ſupporter. Vis ſelon la nature, ſois patient, & chaſſe les Médecins : tu n'éviteras pas la mort, mais tu ne la ſentiras qu'une fois, tandis qu'ils la portent chaque jour dans ton imagination troublée, & que leur art menſonger, au lieu de prolonger tes jours, t'en ôte la jouiſſance. Je demanderai toujours quel vrai bien cet art a fait aux hommes? Quelques-uns de ceux qu'il guérit mourroient, il eſt vrai; mais des millions qu'il tue reſteroient en vie. Homme ſenſé, ne mets point à cette loterie où trop de chances ſont contre toi. Souffre, meurs ou guéris; mais ſur-tout vis juſqu'à ta derniere heure.

Tout n'eſt que folie & contradiction dans les inſtitutions humaines. Nous nous inquiétons plus de notre vie, à meſure qu'elle perd de ſon prix. Les vieillards la regrettent plus que les jeunes gens; ils ne veulent pas perdre les apprêts qu'ils ont faits pour en jouir; à ſoixante ans il eſt bien cruel de mourir avant d'avoir commencé de vivre. On croit que l'homme a un vif amour pour ſa conſervation, & cela eſt vrai; mais on ne voit pas que cet amour, tel que nous le ſentons, eſt en grande partie l'ouvrage des hommes. Naturellement l'homme ne s'inquiete pour ſe conſerver qu'autant que les moyens en ſont en ſon pouvoir; ſitôt que ces moyens lui échappent, il ſe tranquilliſe & meurt ſans ſe tourmenter inutilement. La premiere loi de la réſignation nous vient de la nature. Les Sauvages, ainſi que les bêtes,

ſe débattent fort peu contre la mort, & l'endurent preſque ſans ſe plaindre. Cette loi détruite, il s'en forme une autre qui vient de la raiſon ; mais peu ſavent l'en tirer, & cette réſignation factice n'eſt jamais auſſi pleine & entiere que la premiere.

La prévoyance ! la prévoyance, qui nous porte ſans ceſſe au-delà de nous & ſouvent nous place où nous n'arriverons point ; voilà la véritable ſource de toutes nos miſeres. Quelle manie à un être auſſi paſſager que l'homme de regarder toujours au loin dans un avenir qui vient ſi rarement, & de négliger le préſent dont il eſt ſûr ! manie d'autant plus funeſte qu'elle augmente inceſſamment avec l'âge, & que les vieillards, toujours défians, prévoyans, avares, aiment mieux ſe refuſer aujourd'hui le néceſſaire, que d'en manquer dans cent ans. Ainſi nous tenons à tout, nous nous accrochons à tout ; les tems, les lieux, les hommes, les choſes, tout ce qui eſt, tout ce qui ſera, importe à chacun de nous : notre individu n'eſt plus que la moindre partie de nous-mêmes. Chacun s'étend, pour ainſi dire, ſur la terre entiere, & devient ſenſible ſur toute cette grande ſurface. Eſt-il étonnant que nos maux ſe multiplient dans tous les points par où l'on peut nous bleſſer ? Que de Princes ſe déſolent pour la perte d'un pays qu'ils n'ont jamais vu ? Que de marchands il ſuffit de toucher aux Indes, pour les faire crier à Paris ?

Eſt-ce la nature qui porte ainſi les hommes ſi loin d'eux-mêmes ? Eſt-ce elle qui veut que chacun apprenne ſon deſtin des autres, & quelquefois l'apprenne le dernier ; en

ſorte que tel eſt mort heureux ou miſérable, ſans en avoir jamais rien ſçu? Je vois un homme frais, gai, vigoureux, bien portant; ſa préſence inſpire la joie; ſes yeux annoncent le contentement, le bien-être; il porte avec lui l'image du bonheur. Vient une lettre de la poſte; l'homme heureux la regarde; elle eſt à ſon adreſſe, il l'ouvre, il la lit. A l'inſtant ſon air change; il pâlit, il tombe en défaillance. Revenu à lui, il pleure, il s'agite, il gémit, il s'arrache les cheveux, il fait retentir l'air de ſes cris, il ſemble attaqué d'affreuſes convulſions. Inſenſé, quel mal t'a donc fait ce papier? quel membre t'a-t-il ôté? quel crime t'a-t-il fait commettre? enfin, qu'a-t-il changé dans toi-même pour te mettre dans l'état où je te vois?

Que la lettre ſe fût égarée, qu'une main charitable l'eût jettée au feu, le ſort de ce mortel heureux & malheureux à la fois, eût été, ce me ſemble, un étrange problême. Son malheur, direz-vous, étoit réel. Fort bien, mais il ne le ſentoit pas: où étoit-il donc? Son bonheur étoit imaginaire: j'entends; la ſanté, la gaieté, le bien-être, le contentement d'eſprit ne ſont plus que des viſions. Nous n'exiſtons plus où nous ſommes, nous n'exiſtons qu'où nous ne ſommes pas. Eſt-ce la peine d'avoir une ſi grande peur de la mort, pourvu que ce en quoi nous vivons reſte.

O homme! reſſerre ton exiſtence au-dedans de toi, & tu ne ſeras plus miſérable. Reſte à la place que la nature t'aſſigne dans la chaîne des êtres, rien ne t'en pourra faire ſortir: ne regimbe point contre la dure loi de la néceſſité, & n'épuiſe pas, à vouloir lui réſiſter, des forces que le

Ciel ne t'a point données pour étendre ou prolonger ton exiſtence, mais ſeulement pour la conſerver, comme il lui plait, & autant qu'il lui plait. Ta liberté, ton pouvoir ne s'étendent qu'auſſi loin que tes forces naturelles, & pas au-delà; tout le reſte n'eſt qu'eſclavage, illuſion, preſtige. La domination même eſt ſervile, quand elle tient à l'opinion : car tu dépends des préjugés de ceux que tu gouvernes par les préjugés. Pour les conduire comme il te plait, il faut te conduire comme il leur plait. Ils n'ont qu'à changer de maniere de penſer, il faudra bien par force que tu changes de maniere d'agir. Ceux qui t'approchent n'ont qu'à ſavoir gouverner les opinions du peuple que tu crois gouverner, ou des favoris qui te gouvernent, ou celles de ta famille, ou les tiennes propres; ces Viſirs, ces Courtiſans, ces Prêtres, ces Soldats, ces Valets, ces Caillettes, & juſqu'à des enfans, quand tu ſerois un Thémiſtocle en génie (3), vont te mener comme un enfant toi-même au milieu de tes légions. Tu as beau faire; jamais ton autorité réelle n'ira plus loin que tes facultés réelles. Sitôt qu'il faut voir par les yeux des autres, il faut vouloir par leurs volontés. Mes Peuples ſont mes ſujets, dis-tu fierement. Soit; mais toi, qu'es-tu? le ſujet de tes Miniſtres : & tes Miniſtres à leur tour que ſont-ils? les ſujets de leurs Commis, de leurs Maîtreſſes, les

(3) Ce petit garçon que vous voyez là, diſoit Themiſtocle à ſes amis, eſt l'arbitre de la Grece, car il gouverne ſa mere, ſa mere me gouverne, je gouverne les Atheniens, & les Athéniens gouvernent les Grecs. Oh! quels petits conducteurs on trouveroit ſouvent aux plus grands Empires, ſi du Prince on deſcendoit par degrés juſqu'à la premiere main qui donne le branle en ſecret!

Valets de leurs Valets. Prenez tout, uſurpez tout, & puis verſez l'argent à pleines mains, dreſſez des batteries de canon, élevez des gibets, des roues, donnez des loix, des édits, multipliez les eſpions, les ſoldats, les bourreaux, les priſons, les chaines; pauvres petits hommes, de quoi vous ſert tout cela? vous n'en ſerez ni mieux ſervis, ni moins volés, ni moins trompés, ni plus abſolus. Vous direz toujours, nous voulons, & vous ferez toujours ce que voudront les autres.

Le ſeul qui fait ſa volonté eſt celui qui n'a pas beſoin, pour la faire, de mettre les bras d'un autre au bout des ſiens: d'où il ſuit, que le premier de tous les biens n'eſt pas l'autorité, mais la liberté. L'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut, & fait ce qu'il lui plait. Voilà ma maxime fondamentale. Il ne s'agit que de l'appliquer à l'enfance, & toutes les regles de l'éducation vont en découler.

La ſociété a fait l'homme plus foible, non-ſeulement en lui ôtant le droit qu'il avoit ſur ſes propres forces, mais ſur-tout en les lui rendant inſuffiſantes. Voilà pourquoi ſes deſirs ſe multiplient avec ſa foibleſſe, & voilà ce qui fait celle de l'enfance comparée à l'âge d'homme. Si l'homme eſt un être fort, & ſi l'enfant eſt un être foible, ce n'eſt pas parce que le premier a plus de force abſolue que le ſecond, mais c'eſt parce que le premier peut naturellement ſe ſuffire à lui-même & que l'autre ne le peut. L'homme doit donc avoir plus de volontés & l'enfant plus de fantaiſies; mot par lequel j'entends tous les deſirs qui ne ſont pas de vrais beſoins, & qu'on ne peut contenter qu'avec le ſecours d'autrui.

J'ai

J'ai dit la raiſon de cet état de foibleſſe. La nature y pourvoit par l'attachement des peres & des meres : mais cet attachement peut avoir ſon excès, ſon défaut, ſes abus. Des parens qui vivent dans l'état civil y tranſportent leur enfant avant l'âge. En lui donnant plus de beſoins qu'il n'en a, ils ne ſoulagent pas ſa foibleſſe, ils l'augmentent. Ils l'augmentent encore en exigeant de lui ce que la nature n'exigeoit pas ; en ſoumettant à leurs volontés le peu de force qu'il a pour ſervir les ſiennes ; en changeant de part ou d'autre en eſclavage, la dépendance réciproque où le tient ſa foibleſſe, & où les tient leur attachement.

L'homme ſage ſait reſter à ſa place ; mais l'enfant qui ne connoit pas la ſienne ne ſauroit s'y maintenir. Il a parmi nous mille iſſues pour en ſortir ; c'eſt à ceux qui le gouvernent à l'y retenir, & cette tâche n'eſt pas facile. Il ne doit être ni bête ni homme, mais enfant ; il faut qu'il ſente ſa foibleſſe & non qu'il en ſouffre ; il faut qu'il dépende & non qu'il obéiſſe ; il faut qu'il demande & non qu'il commande. Il n'eſt ſoumis aux autres qu'à cauſe de ſes beſoins, & parce qu'ils voyent mieux que lui ce qui lui eſt utile, ce qui peut contribuer ou nuire à ſa conſervation. Nul n'a droit, pas même le pere, de commander à l'enfant ce qui ne lui eſt bon à rien.

Avant que les préjugés & les inſtitutions humaines aient altéré nos penchans naturels, le bonheur des enfans ainſi que des hommes conſiſte dans l'uſage de leur liberté ; mais cette liberté dans les premiers eſt bornée par leur foibleſſe. Quiconque fait ce qu'il veut eſt heureux, s'il ſe ſuffit à lui-

même ; c'eſt le cas de l'homme vivant dans l'état de nature. Quiconque fait ce qu'il veut n'eſt pas heureux, ſi ſes beſoins paſſent ſes forces ; c'eſt le cas de l'enfant dans le même état. Les enfans ne jouiſſent, même dans l'état de nature, que d'une liberté imparfaite, ſemblable à celle dont jouiſſent les hommes dans l'état civil. Chacun de nous ne pouvant plus ſe paſſer des autres redevient à cet égard foible & miſérable. Nous étions faits pour être hommes ; les loix & la ſociété nous ont replongés dans l'enfance. Les Riches, les Grands, les Rois ſont tous des enfans qui, voyant qu'on s'empreſſe à ſoulager leur miſere, tirent de cela même une vanité puérile, & ſont tout fiers des ſoins qu'on ne leur rendroit pas s'ils étoient hommes-faits.

Ces conſidérations ſont importantes, & ſervent à réſoudre toutes les contradictions du ſyſtême ſocial. Il y a deux ſortes de dépendances. Celle des choſes qui eſt de la nature ; celle des hommes qui eſt de la ſociété. La dépendance des choſes n'ayant aucune moralité, ne nuit point à la liberté, & n'engendre point de vices : la dépendance des hommes étant déſordonnée (4) les engendre tous, & c'eſt par elle que le maître & l'eſclave ſe dépravent mutuellement. S'il y a quelque moyen de remédier à ce mal dans la ſociété, c'eſt de ſubſtituer la loi à l'homme, & d'armer les volontés générales d'une force réelle, ſupérieure à l'action de toute volonté particuliere. Si les loix des nations pouvoient avoir comme celle de la nature une inflexibilité que jamais aucune

(4) Dans mes principes du droit politique il eſt démontré que nulle volonté particuliere ne peut être ordonnée dans le ſyſtême ſocial.

force humaine ne pût vaincre, la dépendance des hommes redeviendroit alors celle des choſes ; on réuniroit dans la République tous les avantages de l'état naturel à ceux de l'état civil ; on joindroit à la liberté qui maintient l'homme exempt de vices, la moralité qui l'éleve à la vertu.

Maintenez l'enfant dans la ſeule dépendance des choſes ; vous aurez ſuivi l'ordre de la nature dans le progrès de ſon éducation. N'offrez jamais à ſes volontés indiſcretes que des obſtacles phyſiques ou des punitions qui naiſſent des actions mêmes, & qu'il ſe rappelle dans l'occaſion : ſans lui défendre de mal faire, il ſuffit de l'en empêcher. L'expérience ou l'impuiſſance doivent ſeules lui tenir lieu de loi. N'accordez rien à ſes deſirs parce qu'il le demande, mais parce qu'il en a beſoin. Qu'il ne ſache ce que c'eſt qu'obéiſſance quand il agit, ni ce que c'eſt qu'empire quand on agit pour lui. Qu'il ſente également ſa liberté dans ſes actions & dans les vôtres. Suppléez à la force qui lui manque, autant préciſément qu'il en a beſoin pour être libre & non pas impérieux ; qu'en recevant vos ſervices avec une ſorte d'humiliation, il aſpire au moment où il pourra s'en paſſer, & où il aura l'honneur de ſe ſervir lui-même.

La nature a, pour fortifier le corps & le faire croître, des moyens qu'on ne doit jamais contrarier. Il ne faut point contraindre un enfant de reſter quand il veut aller, ni d'aller quand il veut reſter en place. Quand la volonté des enfans n'eſt point gâtée par notre faute, ils ne veulent rien inutilement. Il faut qu'ils ſautent, qu'ils courent, qu'ils crient quand ils en ont envie. Tous leurs mouvemens

ſont des beſoins de leur conſtitution qui cherche à ſe fortifier : mais on doit ſe défier de ce qu'ils deſirent ſans le pouvoir faire eux-mêmes, & que d'autres ſont obligés de faire pour eux. Alors il faut diſtinguer avec ſoin le vrai beſoin, le beſoin naturel, du beſoin de fantaiſie qui commence à naître, ou de celui qui ne vient que de la ſurabondance de vie dont j'ai parlé.

J'ai déjà dit ce qu'il faut faire quand un enfant pleure pour avoir ceci ou cela. J'ajouterai ſeulement que dès qu'il peut demander en parlant ce qu'il deſire, & que pour l'obtenir plus vîte ou pour vaincre un refus il appuie de pleurs ſa demande, elle lui doit être irrévocablement refuſée. Si le beſoin l'a fait parler, vous devez le ſavoir & faire auſſitôt ce qu'il demande : mais céder quelque choſe à ſes larmes, c'eſt l'exciter à en verſer, c'eſt lui apprendre à douter de votre bonne volonté, & à croire que l'importunité peut plus ſur vous que la bienveillance. S'il ne vous croit pas bon, bientôt il ſera méchant ; s'il vous croit foible, il ſera bientôt opiniâtre : il importe d'accorder toujours au premier ſigne ce qu'on ne veut pas refuſer. Ne ſoyez point prodigue en refus, mais ne les révoquez jamais.

Gardez-vous ſur-tout de donner à l'enfant de vaines formules de politeſſe qui lui ſervent au beſoin de paroles magiques, pour ſoumettre à ſes volontés tout ce qui l'entoure, & obtenir à l'inſtant ce qu'il lui plait. Dans l'éducation façonniere des riches, on ne manque jamais de les rendre poliment impérieux, en leur preſcrivant les ter-

mes dont ils doivent fe fervir pour que perfonne n'ofe leur réfifter : leurs enfans n'ont ni tons ni tours fuppliants, ils font auffi arrogans, même plus, quand ils prient, que quand ils commandent, comme étant bien plus fûrs d'être obéis. On voit d'abord que *s'il vous plait* fignifie dans leur bouche *il me plait*, & que *je vous prie* fignifie *je vous ordonne*. Admirable politeffe, qui n'aboutit pour eux qu'à changer le fens des mots, & à ne pouvoir jamais parler autrement qu'avec empire ! Quant à moi qui crains moins qu'Emile ne foit groffier qu'arrogant, j'aime beaucoup mieux qu'il dife en priant *faites cela*, qu'en commandant, *je vous prie*. Ce n'eft pas le terme dont il fe fert qui m'importe, mais bien l'acception qu'il y joint.

Il y a un excès de rigueur & un excès d'indulgence tous deux également à éviter. Si vous laiffez pâtir les enfans, vous expofez leur fanté, leur vie, vous les rendez actuellement miférables ; fi vous leur épargnez avec trop de foin toute efpece de mal-être, vous leur préparez de grandes miferes, vous les rendez délicats, fenfibles, vous les fortez de leur état d'hommes dans lequel ils rentreront un jour malgré vous. Pour ne les pas expofer à quelques maux de la nature, vous êtes l'artifan de ceux qu'elle ne leur a pas donnés. Vous me direz que je tombe dans le cas de ces mauvais peres, auxquels je reprochois de facrifier le bonheur des enfans, à la confidération d'un tems éloigné qui peut ne jamais être.

Non pas : car la liberté que je donne à mon Eleve, le dédommage amplement des légeres incommodités aux-

quelles je le laiſſe expoſé. Je vois de petits poliſſons jouer ſur la neige, violets, tranſis, & pouvant à peine remuer les doigts. Il ne tient qu'à eux de s'aller chauffer, ils n'en font rien; ſi on les y forçoit, ils ſentiroient cent fois plus les rigueurs de la contrainte, qu'ils ne ſentent celles du froid. De quoi donc vous plaignez-vous? Rendrai-je votre enfant miſérable en ne l'expoſant qu'aux incommodités qu'il veut bien ſouffrir? Je fais ſon bien dans le moment préſent en le laiſſant libre, je fais ſon bien dans l'avenir en l'armant contre les maux qu'il doit ſupporter. S'il avoit le choix d'être mon Eleve ou le vôtre, penſez-vous qu'il balançât un inſtant?

Concevez-vous quelque vrai bonheur poſſible pour aucun être hors de ſa conſtitution? & n'eſt-ce pas ſortir l'homme de ſa conſtitution, que de vouloir l'exempter également de tous les maux de ſon eſpece? Oui, je le ſoutiens; pour ſentir les grands biens, il faut qu'il connoiſſe les petits maux; telle eſt ſa nature. Si le phyſique va trop bien, le moral ſe corrompt. L'homme qui ne connoîtroit pas la douleur, ne connoîtroit ni l'attendriſſement de l'humanité ni la douceur de la commiſération; ſon cœur ne ſeroit ému de rien, il ne ſeroit pas ſociable, il ſeroit un monſtre parmi ſes ſemblables.

Savez-vous quel eſt le plus ſûr moyen de rendre votre enfant miſérable? C'eſt de l'accoutumer à tout obtenir; car ſes deſirs croiſſant inceſſamment par la facilité de les ſatisfaire, tôt ou tard l'impuiſſance vous forcera malgré vous d'en venir au refus, & ce refus inaccoutumé lui donnera plus

de tourment que la privation même de ce qu'il desire. D'abord il voudra la canne que vous tenez; bientôt il voudra votre montre; ensuite il voudra l'oiseau qui vole; il voudra l'étoile qu'il voit briller; il voudra tout ce qu'il verra : à moins d'être Dieu comment le contenterez-vous?

C'est une disposition naturelle à l'homme de regarder comme sien tout ce qui est en son pouvoir. En ce sens le principe de Hobbes est vrai jusqu'à certain point; multipliez avec nos desirs les moyens de les satisfaire, chacun se sera le maître de tout. L'enfant donc qui n'a qu'à vouloir pour obtenir, se croit le propriétaire de l'Univers; il regarde tous les hommes comme ses esclaves : & quand enfin l'on est forcé de lui refuser quelque chose; lui, croyant tout possible quand il commande, prend ce refus pour un acte de rebellion; toutes les raisons qu'on lui donne dans un âge incapable de raisonnement, ne sont à son gré que des prétextes; il voit par-tout de la mauvaise volonté : le sentiment d'une injustice prétendue aigrissant son naturel, il prend tout le monde en haine, & sans jamais savoir gré de la complaisance, il s'indigne de toute opposition.

Comment concevrois-je qu'un enfant ainsi dominé par la colere, & dévoré des passions les plus irascibles, puisse jamais être heureux? Heureux, lui! c'est un Despote; c'est à la fois le plus vil des esclaves & la plus misérable des créatures. J'ai vu des enfans élevés de cette maniere, qui vouloient qu'on renversât la maison d'un coup d'épaule; qu'on leur donnât le coq qu'ils voyoient sur un clocher; qu'on arrêtât un Régiment en marche pour entendre les tambours

plus long-tems, & qui perçoient l'air de leurs cris, sans vouloir écouter personne, aussi-tôt qu'on tardoit à leur obéir. Tout s'empressoit vainement à leur complaire; leurs desirs s'irritant par la facilité d'obtenir, ils s'obstinoient aux choses impossibles, & ne trouvoient par-tout que contradictions, qu'obstacles, que peines, que douleurs. Toujours grondans, toujours mutins, toujours furieux, ils passoient les jours à crier, à se plaindre : étoient-ce là des êtres bien fortunés ? La foiblesse & la domination réunies n'engendrent que folie & misere. De deux enfans gâtés, l'un bat la table, & l'autre fait fouetter la mer; ils auront bien à fouetter & à battre avant de vivre contens.

Si ces idées d'empire & de tyrannie les rendent misérables dès leur enfance, que sera-ce quand ils grandiront, & que leurs relations avec les autres hommes commenceront à s'étendre & se multiplier ? Accoutumés à voir tout fléchir devant eux, quelle surprise en entrant dans le monde de sentir que tout leur résiste, & de se trouver écrasés du poids de cet Univers qu'ils pensoient mouvoir à leur gré ! Leurs airs insolens, leur puérile vanité ne leur attirent que mortification, dédains, railleries; ils boivent les affronts comme l'eau; de cruelles épreuves leur apprennent bientôt qu'ils ne connoissent ni leur état ni leurs forces; ne pouvant tout, ils croient ne rien pouvoir : tant d'obstacles inaccoutumés les rebutent, tant de mépris les avilissent; ils deviennent lâches, craintifs, rampans, & retombent autant au-dessous d'eux-mêmes qu'ils s'étoient élevés au-dessus.

Revenons à la regle primitive. La nature a fait les enfans

pour

pour être aimés & secourus, mais les a-t-elle faits pour être obéis & craints ? Leur a-t-elle donné un air imposant, un œil févere, une voix rude & menaçante pour se faire redouter ? Je comprends que le rugissement d'un lion épouvante les animaux, & qu'ils tremblent en voyant sa terrible hure ; mais si jamais on vit un spectacle indécent, odieux, risible, c'est un corps de Magistrats, le Chef à la tête, en habit de cérémonie, prosternés devant un enfant au maillot, qu'ils haranguent en termes pompeux, & qui crie & bave pour toute réponse.

A considérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus misérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait si grand besoin de pitié, de soins, de protection qu'un enfant ? Ne semble-t-il pas qu'il ne montre une figure si douce & un air si touchant qu'afin que tout ce qui l'approche s'intéresse à sa foiblesse, & s'empresse à le secourir ? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin commander à tout ce qui l'entoure, & prendre impudemment le ton de maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr ?

D'autre part, qui ne voit que la foiblesse du premier âge enchaîne les enfans de tant de manieres, qu'il est barbare d'ajouter à cet assujettissement celui de nos caprices, en leur ôtant une liberté si bornée, de laquelle ils peuvent si peu abuser, & dont il est si peu utile à eux & à nous qu'on les prive ? S'il n'y a point d'objet si digne de risée qu'un enfant hautain, il n'y a point d'objet si digne de pitié qu'un enfant

craintif. Puifqu'avec l'âge de raifon commence la fervitude civile, pourquoi la prévenir par la fervitude privée? Souffrons qu'un moment de la vie foit exempt de ce joug que la nature ne nous a pas impofé, & laiffons à l'enfance l'exercice de la liberté naturelle, qui l'éloigne, au moins pour un tems, des vices que l'on contracte dans l'efclavage. Que ces inftituteurs féveres, que ces peres affervis à leurs enfans, viennent donc les uns & les autres avec leurs frivoles objections, & qu'avant de vanter leurs méthodes, ils apprennent une fois celle de la nature.

Je reviens à la pratique. J'ai déjà dit que votre enfant ne doit rien obtenir parce qu'il le demande, mais parce qu'il en a befoin (5), ni rien faire par obéiffance, mais feulement par néceffité; ainfi les mots d'obéir & de commander feront profcrits de fon Dictionnaire, encore plus ceux de devoir & d'obligation; mais ceux de force, de néceffité, d'impuiffance & de contrainte y doivent tenir une grande place. Avant l'âge de raifon l'on ne fauroit avoir aucune idée des êtres moraux ni des relations fociales; il faut donc éviter autant qu'il fe peut d'employer des mots qui les expriment, de peur que l'enfant n'attache d'abord à ces mots de fauffes

(5) On doit fentir que comme la peine eft fouvent une néceffité, le plaifir eft quelquefois un befoin. Il n'y a donc qu'un feul defir des enfans auquel on ne doive jamais complaire; c'eft celui de fe faire obéir. D'où il fuit, que dans tout ce qu'ils demandent, c'eft fur-tout au motif qui les porte à le demander qu'il faut faire attention. Accordez-leur, tant qu'il eft poffible, tout ce qui peut leur faire un plaifir réel: refufez-leur toujours ce qu'ils ne demandent que par fantaifie, ou pour faire un acte d'autorité.

idées qu'on ne ſaura point, ou qu'on ne pourra plus détruire. La premiere fauſſe idée qui entre dans ſa tête eſt en lui le germe de l'erreur & du vice ; c'eſt à ce premier pas qu'il faut ſur-tout faire attention. Faites que tant qu'il n'eſt frappé que des choſes ſenſibles, toutes ſes idées s'arrêtent aux ſenſations ; faites que de toutes parts il n'apperçoive autour de lui que le monde phyſique : ſans quoi ſoyez ſûr qu'il ne vous écoutera point du tout, ou qu'il ſe fera du monde moral, dont vous lui parlez, des notions fantaſtiques que vous n'effacerez de la vie.

Raiſonner avec les enfans étoit la grande maxime de Locke ; c'eſt la plus en vogue aujourd'hui : ſon ſuccès ne me paroit pourtant pas fort propre à la mettre en crédit ; & pour moi je ne vois rien de plus ſot que ces enfans avec qui l'on a tant raiſonné. De toutes les facultés de l'homme, la raiſon, qui n'eſt, pour ainſi dire, qu'un composé de toutes les autres, eſt celle qui ſe développe le plus difficilement & le plus tard : & c'eſt de celle-là qu'on veut ſe ſervir pour développer les premieres ! Le chef-d'œuvre d'une bonne éducation eſt de faire un homme raiſonnable : & l'on prétend élever un enfant par la raiſon ! C'eſt commencer par la fin, c'eſt vouloir faire l'inſtrument de l'ouvrage. Si les enfans entendoient raiſon, ils n'auroient pas beſoin d'être élevés ; mais en leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à ſe payer de mots, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à ſe croire auſſi ſages que leurs maîtres, à devenir diſputeurs & mutins ; & tout ce qu'on penſe obtenir d'eux par des motifs raiſon-

nables; on ne l'obtient jamais que par ceux de convoitise ou de crainte ou de vanité, qu'on eſt toujours forcé d'y joindre.

Voici la formule à laquelle peuvent ſe réduire à peu près toutes les leçons de morale qu'on fait & qu'on peut faire aux enfans.

Le Maître.

Il ne faut pas faire cela.

L'Enfant.

Et pourquoi ne faut-il pas faire cela ?

Le Maître.

Parce que c'eſt mal fait.

L'Enfant.

Mal fait! Qu'eſt-ce qui eſt mal fait ?

Le Maître.

Ce qu'on vous défend.

L'Enfant.

Quel mal y a-t-il à faire ce qu'on me défend ?

Le Maître.

On vous punit pour avoir déſobéi.

L'Enfant.

Je ferai en ſorte qu'on n'en ſache rien.

Le Maître.

On vous épiera.

L'Enfant.

Je me cacherai.

Le Maître.

On vous questionnera.

L'Enfant.

Je mentirai.

Le Maître.

Il ne faut pas mentir.

L'Enfant.

Pourquoi ne faut-il pas mentir ?

Le Maître.

Parce que c'est mal fait, &c.

Voilà le cercle inévitable. Sortez-en ; l'enfant ne vous entend plus. Ne sont-ce pas là des instructions fort utiles ? Je serois bien curieux de savoir ce qu'on pourroit mettre à la place de ce dialogue ? Locke lui-même y eût, à coup sûr, été fort embarrassé. Connoître le bien & le mal, sentir la raison des devoirs de l'homme, n'est pas l'affaire d'un enfant.

La nature veut que les enfans soient enfans avant que

d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni ſaveur, & ne tarderont pas à ſe corrompre : nous aurons de jeunes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manieres de voir, de penſer, de ſentir, qui lui ſont propres ; rien n'eſt moins ſenſé que d'y vouloir ſubſtituer les nôtres ; & j'aimerois autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut, que du jugement, à dix ans. En effet, à quoi lui ſerviroit la raiſon à cet âge ? Elle eſt le frein de la force, & l'enfant n'a pas beſoin de ce frein.

En eſſayant de perſuader à vos Eleves le devoir de l'obéiſſance, vous joignez à cette prétendue perſuaſion la force & les menaces, ou, qui pis eſt, la flatterie & les promeſſes. Ainſi donc, amorcés par l'intérêt, ou contraints par la force, ils font ſemblant d'être convaincus par la raiſon. Ils voyent très-bien que l'obéiſſance leur eſt avantageuſe & la rebellion nuiſible, auſſi-tôt que vous vous appercevez de l'une ou de l'autre. Mais comme vous n'exigez rien d'eux qui ne leur ſoit déſagréable, & qu'il eſt toujours pénible de faire les volontés d'autrui, ils ſe cachent pour faire les leurs, perſuadés qu'ils font bien ſi l'on ignore leur déſobéiſſance, mais prêts à convenir qu'ils font mal, s'ils ſont découverts, de crainte d'un plus grand mal. La raiſon du devoir n'étant pas de leur âge, il n'y a homme au monde qui vînt à bout de la leur rendre vraiment ſenſible : mais la crainte du châtiment, l'eſpoir du pardon, l'importunité, l'embarras de répondre, leur arrachent tous les aveux qu'on exige, & l'on croit les avoir

convaincus, quand on ne les a qu'ennuyés ou intimidés.

Qu'arrive-t-il de-là ? Premierement, qu'en leur imposant un devoir qu'ils ne sentent pas, vous les indisposez contre votre tyrannie, & les détournez de vous aimer ; que vous leur apprenez à devenir dissimulés, faux, menteurs, pour extorquer des récompenses ou se dérober aux châtimens ; qu'enfin, les accoutumant à couvrir toujours d'un motif apparent un motif secret, vous leur donnez vous-même le moyen de vous abuser sans cesse, de vous ôter la connoissance de leur vrai caractere, & de payer vous & les autres de vaines paroles dans l'occasion. Les loix, direz-vous, quoiqu'obligatoires pour la conscience, usent de même de contrainte avec les hommes faits : J'en conviens. Mais que sont ces hommes, sinon des enfans gâtés par l'éducation ? Voilà précisément ce qu'il faut prévenir. Employez la force avec les enfans, & la raison avec les hommes : tel est l'ordre naturel : le sage n'a pas besoin de loix.

Traitez votre Eleve selon son âge. Mettez-le d'abord à sa place, & tenez l'y si bien, qu'il ne tente plus d'en sortir. Alors, avant de savoir ce que c'est que sagesse, il en pratiquera la plus importante leçon. Ne lui commandez jamais rien, quoi que ce soit au monde, absolument rien. Ne lui laissez pas même imaginer que vous prétendiez avoir aucune autorité sur lui. Qu'il sache seulement qu'il est foible & que vous êtes fort, que par son état & le vôtre il est nécessairement à votre merci ; qu'il le sache, qu'il l'apprenne, qu'il le sente : qu'il sente de bonne heure sur sa tête altiere le dur joug que la nature impose à l'homme, le

pesant joug de la nécessité, sous lequel il faut que tout être fini ploye : qu'il voye cette nécessité dans les choses, jamais dans le caprice (6) des hommes ; que le frein qui le retient soit la force non l'autorité. Ce dont il doit s'abstenir, ne le lui défendez pas, empêchez-le de le faire, sans explications, sans raisonnemens : ce que vous lui accordez, accordez-le à son premier mot, sans sollicitations, sans prieres, sur-tout sans condition. Accordez avec plaisir, ne refusez qu'avec répugnance ; mais que tous vos refus soient irrévocables, qu'aucune importunité ne vous ébranle, que le *non* prononcé soit un mur d'airain, contre lequel l'enfant n'aura pas épuisé cinq ou six fois ses forces, qu'il ne tentera plus de le renverser.

C'est ainsi que vous le rendrez patient, égal, résigné, paisible, même quand il n'aura pas ce qu'il a voulu ; car il est dans la nature de l'homme d'endurer patiemment la nécessité des choses, mais non la mauvaise volonté d'autrui. Ce mot, *il n'y en a plus*, est une réponse contre laquelle jamais enfant ne s'est mutiné, à moins qu'il ne crût que c'étoit un mensonge. Au reste, il n'y a point ici de milieu ; il faut n'en rien exiger du tout, ou le plier d'abord à la plus parfaite obéissance. La pire éducation est de le laisser flottant entre ses volontés & les vôtres, & de disputer sans cesse entre vous & lui à qui des deux sera le maître ; j'aimerois cent fois mieux qu'il le fût toujours.

(6) On doit être sûr que l'enfant traitera de caprice toute volonté contraire à la sienne, & dont il ne sentira pas la raison. Or, un enfant ne sent la raison de rien, dans tout ce qui choque ses fantaisies.

Il eſt bien étrange que depuis qu'on ſe mêle d'élever des enfans on n'ait imaginé d'autre inſtrument pour les conduire que l'émulation, la jalouſie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte, toutes les paſſions les plus dangereuſes, les plus promptes à fermenter, & les plus propres à corrompre l'ame, même avant que le corps ſoit formé. A chaque inſtruction précoce qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur; d'inſenſés inſtituteurs penſent faire des merveilles en les rendant méchans pour leur apprendre ce que c'eſt que bonté; & puis ils nous diſent gravement, tel eſt l'homme. Oui, tel eſt l'homme que vous avez fait.

On a eſſayé tous les inſtrumens, hors un: le ſeul préciſément qui peut réuſſir; la liberté bien réglée. Il ne faut point ſe mêler d'élever un enfant quand on ne ſait pas le conduire où l'on veut par les ſeules loix du poſſible & de l'impoſſible. La ſphere de l'un & de l'autre lui étant également inconnue, on l'étend, on la reſſerre autour de lui comme on veut. On l'enchaîne, on le pouſſe, on le retient avec le ſeul lien de la néceſſité, ſans qu'il en murmure: on le rend ſouple & docile par la ſeule force des choſes, ſans qu'aucun vice ait l'occaſion de germer en lui: car jamais les paſſions ne s'animent, tant qu'elles ſont de nul effet.

Ne donnez à votre Eleve aucune eſpece de leçon verbale, il n'en doit recevoir que de l'expérience; ne lui infligez aucune eſpece de châtiment, car il ne ſait ce que c'eſt qu'être en faute; ne lui faites jamais demander pardon, car il ne

ſauroit vous offenſer. Dépourvu de toute moralité dans ſes actions, il ne peut rien faire qui ſoit moralement mal, & qui mérite ni châtiment ni réprimande.

Je vois déjà le lecteur effrayé juger de cet enfant par les nôtres : il ſe trompe. La gêne perpétuelle où vous tenez vos Eleves irrite leur vivacité ; plus ils ſont contraints ſous vos yeux, plus ils ſont turbulens au moment qu'ils s'échappent ; il faut bien qu'ils ſe dédommagent, quand ils peuvent, de la dure contrainte où vous les tenez. Deux écoliers de la ville feront plus de dégât dans un pays que la jeuneſſe de tout un village. Enfermez un petit Monſieur & un petit payſan dans une chambre ; le premier aura tout renverſé, tout briſé, avant que le ſecond ſoit ſorti de ſa place. Pourquoi cela ? ſi ce n'eſt que l'un ſe hâte d'abuſer d'un moment de licence, tandis que l'autre, toujours ſûr de ſa liberté, ne ſe preſſe jamais d'en uſer. Et cependant les enfans des villageois ſouvent flattés ou contrariés ſont encore bien loin de l'état où je veux qu'on les tienne.

Poſons pour maxime inconteſtable que les premiers mouvemens de la nature ſont toujours droits : il n'y a point de perverſité originelle dans le cœur humain. Il ne s'y trouve pas un ſeul vice dont on ne puiſſe dire comment & par où il y eſt entré. La ſeule paſſion naturelle à l'homme, eſt l'amour de ſoi-même, ou l'amour-propre pris dans un ſens étendu. Cet amour-propre en ſoi ou relativement à nous eſt bon & utile, & comme il n'a point de rapport néceſſaire à autrui, il eſt à cet égard naturellement indifférent ; il ne devient bon ou mauvais que par l'application

qu'on en fait & les relations qu'on lui donne. Jufqu'à ce que le guide de l'amour-propre, qui eft la raifon, puiffe naître, il importe donc qu'un enfant ne faffe rien parce qu'il eft vu ou entendu, rien en un mot par rapport aux autres, mais feulement ce que la nature lui demande, & alors il ne fera rien que de bien.

Je n'entends pas qu'il ne fera jamais de dégât, qu'il ne fe bleffera point, qu'il ne brifera pas peut-être un meuble de prix s'il le trouve à fa portée. Il pourroit faire beaucoup de mal fans mal faire, parce que la mauvaife action dépend de l'intention de nuire, & qu'il n'aura jamais cette intention. S'il l'avoit une feule fois tout feroit déjà perdu; il feroit méchant prefque fans reffource.

Telle chofe eft mal aux yeux de l'avarice, qui ne l'eft pas aux yeux de la raifon. En laiffant les enfans en pleine liberté d'exercer leur étourderie, il convient d'écarter d'eux tout ce qui pourroit la rendre coûteufe, & de ne laiffer à leur portée rien de fragile & de précieux. Que leur appartement foit garni de meubles groffiers & folides: point de miroirs, point de porcelaines, point d'objets de luxe. Quant à mon Emile que j'éleve à la campagne, fa chambre n'aura rien qui la diftingue de celle d'un payfan. A quoi bon la parer avec tant de foin, puifqu'il y doit refter fi peu? Mais je me trompe; il la parera lui-même, & nous verrons bientôt de quoi.

Que fi malgré vos précautions l'enfant vient à faire quelque défordre, à caffer quelque piece utile, ne le puniffez point de votre négligence, ne le grondez point; qu'il n'en-

tende pas un ſeul mot de reproche, ne lui laiſſez pas même entrevoir qu'il vous ait donné du chagrin, agiſſez exactement comme ſi le meuble ſe fût caſſé de lui-même; enfin croyez avoir beaucoup fait ſi vous pouvez ne rien dire.

Oſerai-je expoſer ici la plus grande, la plus importante, la plus utile regle de toute l'éducation? ce n'eſt pas de gagner du tems, c'eſt d'en perdre. Lecteurs vulgaires, pardonnez-moi mes paradoxes : il en faut faire quand on réfléchit; & quoi que vous puiſſiez dire, j'aime mieux être homme à paradoxes qu'homme à préjugés. Le plus dangereux intervalle de la vie humaine, eſt celui de la naiſſance à l'âge de douze ans. C'eſt le tems où germent les erreurs & les vices, ſans qu'on ait encore aucun inſtrument pour les détruire; & quand l'inſtrument vient, les racines ſont ſi profondes, qu'il n'eſt plus tems de les arracher. Si les enfans ſautoient tout d'un coup de la mamelle à l'âge de raiſon, l'éducation qu'on leur donne pourroit leur convenir; mais ſelon le progrès naturel, il leur en faut une toute contraire. Il faudroit qu'ils ne fiſſent rien de leur ame juſqu'à ce qu'elle eût toutes ſes facultés; car il eſt impoſſible qu'elle apperçoive le flambeau que vous lui préſentez tandis qu'elle eſt aveugle, & qu'elle ſuive dans l'immenſe plaine des idées une route que la raiſon trace encore ſi légerement pour les meilleurs yeux.

La premiere éducation doit donc être purement négative. Elle conſiſte, non point à enſeigner la vertu ni la vérité; mais à garantir le cœur du vice & l'eſprit de l'erreur. Si vous pouviez ne rien faire & ne rien laiſſer faire : ſi vous

pouviez amener votre Eleve ſain & robuſte à l'âge de douze ans, ſans qu'il ſçût diſtinguer ſa main droite de ſa main gauche, dès vos premieres leçons, les yeux de ſon entendement s'ouvriroient à la raiſon; ſans préjugé, ſans habitude, il n'auroit rien en lui qui pût contrarier l'effet de vos ſoins. Bientôt il deviendroit entre vos mains le plus ſage des hommes, & en commençant par ne rien faire, vous auriez fait un prodige d'éducation.

Prenez le contre-pied de l'uſage, & vous ferez preſque toujours bien. Comme on ne veut pas faire d'un enfant un enfant, mais un Docteur, les peres & les maîtres n'ont jamais aſſez-tôt tancé, corrigé, réprimandé, flatté, menacé, promis, inſtruit, parlé raiſon. Faites mieux, ſoyez raiſonnable, & ne raiſonnez point avec votre Eleve, ſur-tout pour lui faire approuver ce qui lui déplait; car amener ainſi toujours la raiſon dans les choſes déſagréables, ce n'eſt que la lui rendre ennuyeuſe, & la décréditer de bonne heure dans un eſprit qui n'eſt pas encore en état de l'entendre. Exercez ſon corps, ſes organes, ſes ſens, ſes forces, mais tenez ſon ame oiſive auſſi long-tems qu'il ſe pourra. Redoutez tous les ſentimens antérieurs au jugement qui les apprécie. Retenez, arrêtez les impreſſions étrangeres : & pour empêcher le mal de naître, ne vous preſſez point de faire le bien; car il n'eſt jamais tel, que quand la raiſon l'éclaire. Regardez tous les délais comme des avantages; c'eſt gagner beaucoup que d'avancer vers le terme ſans rien perdre; laiſſez meurir l'enfance dans les enfans. Enfin quelque leçon leur devient-elle néceſſaire? gardez-vous de la donner

aujourd'hui, si vous pouvez différer jusqu'à demain sans danger.

Une autre considération qui confirme l'utilité de cette méthode, est celle du génie particulier de l'enfant, qu'il faut bien connoître pour savoir quel régime moral lui convient. Chaque esprit a sa forme propre, selon laquelle il a besoin d'être gouverné ; & il importe au succès des soins qu'on prend, qu'il soit gouverné par cette forme & non par une autre. Homme prudent, épiez long-tems la nature, observez bien votre Eleve avant de lui dire le premier mot; laissez d'abord le germe de son caractere en pleine liberté de se montrer, ne le contraignez en quoi que ce puisse être, afin de le mieux voir tout entier. Pensez-vous que ce tems de liberté soit perdu pour lui ? tout au contraire, il sera le mieux employé ; car c'est ainsi que vous apprendrez à ne pas perdre un seul moment dans un tems plus précieux : au lieu que si vous commencez d'agir avant de savoir ce qu'il faut faire, vous agirez au hazard; sujet à vous tromper, il faudra revenir sur vos pas ; vous serez plus éloigné du but que si vous eussiez été moins pressé de l'atteindre. Ne faites donc pas comme l'avare qui perd beaucoup pour ne vouloir rien perdre. Sacrifiez dans le premier âge un tems que vous regagnerez avec usure dans un âge plus avancé. Le sage Médecin ne donne pas étourdiment des ordonnances à la premiere vue, mais il étudie premierement le tempérament du malade avant de lui rien prescrire : il commence tard à le traiter, mais il le guérit; tandis que le Médecin trop pressé le tue.

Mais où placerons-nous cet enfant pour l'élever comme un être insensible, comme un automate? Le tiendrons-nous dans le globe de la Lune, dans une Isle déserte? L'écarterons-nous de tous les humains? N'aura-t-il pas continuellement, dans le monde, le spectacle & l'exemple des passions d'autrui? Ne verra-t-il jamais d'autres enfans de son âge? Ne verra-t-il pas ses parens, ses voisins, sa nourrice, sa gouvernante, son laquais, son gouverneur même, qui après tout ne sera pas un Ange?

Cette objection est forte & solide. Mais vous ai-je dit que ce fût une entreprise aisée qu'une éducation naturelle? O hommes, est-ce ma faute si vous avez rendu difficile tout ce qui est bien? Je sens ces difficultés, j'en conviens: peut-être sont-elles insurmontables. Mais toujours est-il sûr qu'en s'appliquant à les prévenir, on les prévient jusqu'à certain point. Je montre le but qu'il faut qu'on se propose: je ne dis pas qu'on y puisse arriver; mais je dis que celui qui en approchera davantage aura le mieux réussi.

Souvenez-vous qu'avant d'oser entreprendre de former un homme, il faut s'être fait homme soi-même; il faut trouver en soi l'exemple qu'il se doit proposer. Tandis que l'enfant est encore sans connoissance, on a le tems de préparer tout ce qui l'approche, à ne frapper ses premiers regards que des objets qu'il lui convient de voir. Rendez-vous respectable à tout le monde; commencez par vous faire aimer, afin que chacun cherche à vous complaire. Vous ne serez point maître de l'enfant, si vous ne l'êtes de tout ce qui l'entoure, & cette autorité ne sera jamais suffisante, si

elle n'eſt fondée ſur l'eſtime de la vertu. Il ne s'agit point d'épuiſer ſa bourſe & de verſer l'argent à pleines mains; je n'ai jamais vu que l'argent fît aimer perſonne. Il ne faut point être avare & dur, ni plaindre la miſere qu'on peut ſoulager; mais vous aurez beau ouvrir vos coffres, ſi vous n'ouvrez auſſi votre cœur, celui des autres vous reſtera toujours fermé. C'eſt votre tems, ce ſont vos ſoins, vos affections, c'eſt vous-même qu'il faut donner; car quoi que vous puiſſiez faire, on ſent toujours que votre argent n'eſt point vous. Il y a des témoignages d'intérêt & de bienveillance qui font plus d'effet, & ſont réellement plus utiles que tous les dons: combien de malheureux, de malades ont plus beſoin de conſolations que d'aumônes! combien d'opprimés à qui la protection ſert plus que l'argent! Raccommodez les gens qui ſe brouillent, prévenez les procès, portez les enfans au devoir, les peres à l'indulgence, favoriſez d'heureux mariages, empêchez les vexations, employez, prodiguez le crédit des parens de votre Eleve en faveur du foible à qui on refuſe juſtice, & que le puiſſant accable. Déclarez-vous hautement le protecteur des malheureux. Soyez juſte, humain, bienfaiſant. Ne faites pas ſeulement l'aumône, faites la charité; les œuvres de miſéricorde ſoulagent plus de maux que l'argent: aimez les autres, & ils vous aimeront; ſervez-les, & ils vous ſerviront; ſoyez leur frere, & ils ſeront vos enfans.

C'eſt encore ici une des raiſons pourquoi je veux élever Emile à la campagne, loin de la canaille des valets, les derniers des hommes après leurs maîtres; loin des noires

mœurs

mœurs des villes que le vernis dont on les couvre rend séduisantes & contagieuses pour les enfans ; au lieu que les vices des paysans, sans apprêt & dans toute leur grossiereté, sont plus propres à rebuter qu'à séduire, quand on n'a nul intérêt à les imiter.

Au village un Gouverneur sera beaucoup plus maître des objets qu'il voudra présenter à l'enfant ; sa réputation, ses discours, son exemple, auront une autorité qu'ils ne sauroient avoir à la ville : étant utile à tout le monde, chacun s'empressera de l'obliger, d'être estimé de lui, de se montrer au disciple tel que le maître voudroit qu'on fût en effet ; & si l'on ne se corrige pas du vice, on s'abstiendra du scandale ; c'est tout ce dont nous avons besoin pour notre objet.

Cessez de vous en prendre aux autres de vos propres fautes : le mal que les enfans voyent les corrompt moins que celui que vous leur apprenez. Toujours sermoneurs, toujours moralistes, toujours pédans, pour une idée que vous leur donnez la croyant bonne, vous leur en donnez à la fois vingt autres qui ne valent rien ; plein de ce qui se passe dans votre tête, vous ne voyez pas l'effet que vous produisez dans la leur. Parmi ce long flux de paroles dont vous les excedez incessamment, pensez-vous qu'il n'y en ait pas une qu'ils saisissent à faux ? Pensez-vous qu'ils ne commentent pas à leur maniere vos explications diffuses, & qu'ils n'y trouvent pas de quoi se faire un systême à leur portée qu'ils sauront vous opposer dans l'occasion ?

Ecoutez un petit bon-homme qu'on vient d'endoctriner ; laissez-le jaser, questionner, extravaguer à son aise, &

vous allez être ſurpris du tour étrange qu'ont pris vos raiſonnemens dans ſon eſprit : il confond tout, il renverſe tout, il vous impatiente, il vous déſole quelquefois par des objections imprévues. Il vous réduit à vous taire, ou à le faire taire : & que peut-il penſer de ce ſilence de la part d'un homme qui aime tant à parler ? Si jamais il remporte cet avantage, & qu'il s'en apperçoive, adieu l'éducation ; tout eſt fini dès ce moment, il ne cherche plus à s'inſtruire, il cherche à vous réfuter.

Maîtres zelés, ſoyez ſimples, diſcrets, retenus ; ne vous hâtez jamais d'agir que pour empêcher d'agir les autres ; je le répéterai ſans ceſſe, renvoyez, s'il ſe peut, une bonne inſtruction, de peur d'en donner une mauvaiſe. Sur cette terre dont la nature eût fait le premier paradis de l'homme, craignez d'exercer l'emploi du tentateur en voulant donner à l'innocence la connoiſſance du bien & du mal : ne pouvant empêcher que l'enfant ne s'inſtruiſe au-dehors par des exemples, bornez toute votre vigilance à imprimer ces exemples dans ſon eſprit ſous l'image qui lui convient.

Les paſſions impétueuſes produiſent un grand effet ſur l'enfant qui en eſt témoin, parce qu'elles ont des ſignes très-ſenſibles qui le frappent & le forcent d'y faire attention. La colere ſur-tout eſt ſi bruyante dans ſes emportemens, qu'il eſt impoſſible de ne pas s'en appercevoir étant à portée. Il ne faut pas demander ſi c'eſt là pour un pédagogue l'occaſion d'entamer un beau diſcours. Eh ! point de beaux diſcours : rien du tout, pas un ſeul mot. Laiſſez venir l'enfant : étonné du ſpectacle, il ne manquera pas de vous queſtionner. La

réponse est simple ; elle se tire des objets mêmes qui frappent ses sens. Il voit un visage enflammé, des yeux étincelans, un geste menaçant, il entend des cris ; tous signes que le corps n'est pas dans son assiette. Dites-lui posément, sans affectation, sans mystere ; ce pauvre homme est malade, il est dans un accès de fievre. Vous pouvez de-là tirer occasion de lui donner, mais en peu de mots, une idée des maladies & de leurs effets : car cela aussi est de la nature, & c'est un des liens de la nécessité auxquels il se doit sentir assujetti.

Se peut-il que sur cette idée, qui n'est pas fausse, il ne contracte pas de bonne heure une certaine répugnance à se livrer aux excès des passions, qu'il regardera comme des maladies ; & croyez-vous qu'une pareille notion donnée à propos ne produira pas un effet aussi salutaire que le plus ennuyeux sermon de morale ? Mais voyez dans l'avenir les conséquences de cette notion ! vous voilà autorisé, si jamais vous y êtes contraint, à traiter un enfant mutin comme un enfant malade ; à l'enfermer dans sa chambre, dans son lit s'il le faut ; à le tenir au régime, à l'effrayer lui-même de ses vices naissans, à les lui rendre odieux & redoutables, sans que jamais il puisse regarder comme un châtiment la sévérité dont vous serez peut-être forcé d'user pour l'en guérir. Que s'il vous arrive à vous-même, dans quelque moment de vivacité, de sortir du sang-froid & de la modération dont vous devez faire votre étude, ne cherchez point à lui déguiser votre faute : mais dites-lui franchement avec un tendre reproche : mon ami, vous m'avez fait mal.

Au reſte, il importe que toutes les naïvetés que peut produire dans un enfant la ſimplicité des idées dont il eſt nourri, ne ſoient jamais relevées en ſa préſence, ni citées de maniere qu'il puiſſe l'apprendre. Un éclat de rire indiſcret peut gâter le travail de ſix mois, & faire un tort irréparable pour toute la vie. Je ne puis aſſez redire que pour être le maître de l'enfant, il faut être ſon propre maître. Je me repréſente mon petit Emile, au fort d'une rixe entre deux voiſines, s'avançant vers la plus furieuſe, & lui diſant d'un ton de commiſération : *Ma bonne, vous êtes malade, j'en ſuis bien fâché.* A coup ſûr cette ſaillie ne reſtera pas ſans effet ſur les ſpectateurs ni peut-être ſur les actrices. Sans rire, ſans le gronder, ſans le louer, je l'emmene de gré ou de force avant qu'il puiſſe appercevoir cet effet, ou du moins avant qu'il y penſe, & je me hâte de le diſtraire ſur d'autres objets qui le lui faſſent bien vîte oublier.

Mon deſſein n'eſt point d'entrer dans tous les détails, mais ſeulement d'expoſer les maximes générales, & de donner des exemples dans les occaſions difficiles. Je tiens pour impoſſible qu'au ſein de la ſociété, l'on puiſſe amener un enfant à l'âge de douze ans, ſans lui donner quelque idée des rapports d'homme à homme, & de la moralité des actions humaines. Il ſuffit qu'on s'applique à lui rendre ces notions néceſſaires le plus tard qu'il ſe pourra, & que quand elles deviendront inévitables on les borne à l'utilité préſente, ſeulement pour qu'il ne ſe croie pas le maître de tout, & qu'il ne faſſe pas du mal à autrui ſans ſcrupule & ſans le ſavoir. Il y a des caracteres doux & tranquilles qu'on peut mener

loin ſans danger dans leur premiere innocence ; mais il y a auſſi des naturels violens dont la férocité ſe développe de bonne heure, & qu'il faut ſe hâter de faire hommes pour n'être pas obligé de les enchaîner.

Nos premiers devoirs ſont envers nous ; nos ſentimens primitifs ſe concentrent en nous-mêmes ; tous nos mouvemens naturels ſe rapportent d'abord à notre conſervation & à notre bien-être. Ainſi le premier ſentiment de la juſtice ne nous vient pas de celle que nous devons, mais de celle qui nous eſt due, & c'eſt encore un des contre-ſens des éducations communes, que parlant d'abord aux enfans de leurs devoirs, jamais de leurs droits, on commence par leur dire le contraire de ce qu'il faut, ce qu'ils ne ſauroient entendre, & ce qui ne peut les intéreſſer.

Si j'avois donc à conduire un de ceux que je viens de ſuppoſer, je me dirois ; un enfant ne s'attaque pas aux perſonnes (7), mais aux choſes ; & bientôt il apprend par l'expérience à reſpecter quiconque le paſſe en âge & en force, mais les choſes ne ſe défendent pas elles-mêmes. La premiere idée qu'il faut lui donner eſt donc moins celle de la

(7) On ne doit jamais ſouffrir qu'un enfant ſe joue aux grandes perſonnes comme avec ſes inférieurs, ni même comme avec ſes égaux. S'il oſoit frapper ſérieuſement quelqu'un, fût-ce ſon Laquais, fût-ce le Bourreau, faites qu'on lui rende toujours ſes coups avec uſure, & de maniere à lui ôter l'envie d'y revenir. J'ai vu d'imprudentes Gouvernantes animer la mutinerie d'un enfant, l'exciter à battre, s'en laiſſer battre elles mêmes, & rire de ſes foibles coups, ſans ſonger qu'ils étoient autant de meurtres dans l'intention du petit furieux, & que celui qui veut battre étant jeune, voudra tuer étant grand.

liberté, que de la propriété; & pour qu'il puiſſe avoir cette idée, il faut qu'il ait quelque choſe en propre. Lui citer ſes hardes, ſes meubles, ſes jouets, c'eſt ne lui rien dire, puiſque bien qu'il diſpoſe de ces choſes, il ne ſait ni pourquoi ni comment il les a. Lui dire qu'il les a parce qu'on les lui a données, c'eſt ne faire gueres mieux, car pour donner il faut avoir : voilà donc une propriété antérieure à la ſienne, & c'eſt le principe de la propriété qu'on lui veut expliquer; ſans compter que le don eſt une convention, & que l'enfant ne peut ſavoir encore ce que c'eſt que convention (8). Lecteurs, remarquez, je vous prie, dans cet exemple & dans cent mille autres, comment, fourrant dans la tête des enfans des mots qui n'ont aucun ſens à leur portée, on croit pourtant les avoir fort bien inſtruits.

Il s'agit donc de remonter à l'origine de la propriété; car c'eſt de-là que la premiere idée en doit naître. L'enfant, vivant à la campagne, aura pris quelque notion des rravaux champêtres; il ne faut pour cela que des yeux, du loiſir, & il aura l'un & l'autre. Il eſt de tout âge, ſur-tout du ſien, de vouloir créer, imiter, produire, donner des ſignes de puiſſance & d'activité. Il n'aura pas vu deux fois labourer un jardin, ſemer, lever, croître des légumes, qu'il voudra jardiner à ſon tour.

Par les principes ci-devant établis, je ne m'oppoſe point

(8) Voilà pourquoi la plupart des enfans veulent ravoir ce qu'ils ont donné, & pleurent quand on ne le leur veut pas rendre. Cela ne leur arrive plus quand ils ont bien conçu ce que c'eſt que don : ſeulement ils ſont alors plus circonſpects à donner.

à ſon envie ; au contraire je la favoriſe, je partage ſon goût, je travaille avec lui, non pour ſon plaiſir, mais pour le mien ; du moins il le croit ainſi : je deviens ſon garçon jardinier ; en attendant qu'il ait des bras je laboure pour lui la terre ; il en prend poſſeſſion en y plantant une fêve, & ſurement cette poſſeſſion eſt plus ſacrée & plus reſpectable que celle que prenoit Nunès Balbao de l'Amérique méridionale au nom du Roi d'Eſpagne, en plantant ſon étendard ſur les côtes de la mer du Sud.

On vient tous les jours arroſer les fêves, on les voit lever dans des tranſports de joie. J'augmente cette joie en lui diſant, cela vous appartient ; & lui expliquant alors ce terme d'appartenir, je lui fais ſentir qu'il a mis là ſon tems, ſon travail, ſa peine, ſa perſonne enfin ; qu'il y a dans cette terre quelque choſe de lui-même qu'il peut reclamer contre qui que ce ſoit, comme il pourroit retirer ſon bras de la main d'un autre homme qui voudroit le retenir malgré lui.

Un beau jour il arrive empreſſé & l'arroſoir à la main. O ſpectacle ! ô douleur ! toutes les fêves ſont arrachées, tout le terrein eſt bouleverſé, la place même ne ſe reconnoit plus. Ah ! qu'eſt devenu mon travail, mon ouvrage, le doux fruit de mes ſoins & de mes ſueurs ? Qui m'a ravi mon bien ? qui m'a pris mes fêves ? Ce jeune cœur ſe ſouleve ; le premier ſentiment de l'injuſtice y vient verſer ſa triſte amertume. Les larmes coulent en ruiſſeaux : l'enfant déſolé remplit l'air de gémiſſemens & de cris. On prend part à ſa peine, à ſon indignation ; on cherche, on s'informe, on fait des perquiſitions. Enfin, l'on décou-

vre que le jardinier a fait le coup : on le fait venir. Mais nous voici bien loin de compte. Le jardinier apprenant de quoi l'on se plaint, commence à se plaindre plus haut que nous. Quoi, Messieurs ! c'est vous qui m'avez ainsi gâté mon ouvrage ? J'avois semé là des melons de Malte dont la graine m'avoit été donnée comme un trésor, & desquels j'espérois vous régaler quand ils seroient mûrs : mais voilà que pour y planter vos misérables fêves, vous m'avez détruit mes melons déjà tout levés, & que je ne remplacerai jamais. Vous m'avez fait un tort irréparable, & vous vous êtes privés vous-mêmes du plaisir de manger des melons exquis.

Jean-Jaques.

„ Excusez-nous, mon pauvre Robert. Vous aviez mis „ là votre travail, votre peine. Je vois bien que nous „ avons eu tort de gâter votre ouvrage ; mais nous vous „ ferons venir d'autre graine de Malte, & nous ne tra- „ vaillerons plus la terre avant de savoir si quelqu'un n'y „ a point mis la main avant nous.

Robert.

„ Oh bien, Messieurs ! vous pouvez donc vous reposer ; „ car il n'y a plus gueres de terre en friche. Moi, je „ travaille celle que mon pere a bonifiée ; chacun en fait „ autant de son côté, & toutes les terres que vous voyez „ sont occupées depuis long-tems.

Emile.



Chacun respecte le travail des autres, afin que le sien soit en sûreté.

Emile.

» Monfieur Robert, il y a donc fouvent de la graine » de melon perdue ?

Robert.

» Pardonnez-moi, mon jeune cadet ; car il ne nous » vient pas fouvent de petits Meffieurs auffi étourdis que » vous. Perfonne ne touche au jardin de fon voifin ; chacun » refpecte le travail des autres, afin que le fien foit en » fureté.

Emile.

» Mais moi, je n'ai point de jardin.

Robert.

» Que m'importe ? fi vous gâtez le mien, je ne vous » y laifferai plus promener ; car, voyez-vous, je ne veux » pas perdre ma peine.

Jean-Jaques.

» Ne pourroit-on pas propofer un arrangement au bon » Robert ? Qu'il nous accorde, à mon petit ami & à » moi, un coin de fon jardin pour le cultiver, à condi- » tion qu'il aura la moitié du produit.

Robert.

» Je vous l'accorde fans condition. Mais fouvenez-vous » que j'irai labourer vos fêves, fi vous touchez à mes » melons.

Dans cet essai de la maniere d'inculquer aux enfans les notions primitives, on voit comment l'idée de la propriété remonte naturellement au droit de premier occupant par le travail. Cela est clair, net, simple, & toujours à la portée de l'enfant. De là jusqu'au droit de propriété & aux échanges il n'y a plus qu'un pas, après lequel il faut s'arrêter tout court.

On voit encore qu'une explication que je renferme ici dans deux pages d'écriture sera peut-être l'affaire d'un an pour la pratique : car dans la carriere des idées morales on ne peut avancer trop lentement, ni trop bien s'affermir à chaque pas. Jeunes maîtres, pensez, je vous prie, à cet exemple, & souvenez-vous qu'en toute chose vos leçons doivent être plus en actions qu'en discours; car les enfans oublient aisément ce qu'ils ont dit & ce qu'on leur a dit, mais non pas ce qu'ils ont fait & ce qu'on leur a fait.

De pareilles instructions se doivent donner, comme je l'ai dit, plutôt ou plus tard, selon que le naturel paisible ou turbulent de l'Eleve en accélere ou retarde le besoin; leur usage est d'une évidence qui saute aux yeux : mais pour ne rien omettre d'important dans les choses difficiles, donnons encore un exemple.

Votre enfant discole gâte tout ce qu'il touche : ne vous fâchez point; mettez hors de sa portée ce qu'il peut gâter. Il brise les meubles dont il se sert : ne vous hâtez point de lui en donner d'autres; laissez-lui sentir le préjudice de la privation. Il casse les fenêtres de sa chambre : laissez le vent souffler sur lui nuit & jour sans vous soucier des rhumes;

car il vaut mieux qu'il ſoit enrhumé que fou. Ne vous plaignez jamais des incommodités qu'il vous cauſe, mais faites qu'il les ſente le premier. A la fin vous faites raccommoder les vitres, toujours ſans rien dire : il les caſſe encore ; changez alors de méthode ; dites-lui ſéchement, mais ſans colere ; les fenêtres ſont à moi, elles ont été miſes là par mes ſoins, je veux les garantir, puis vous l'enfermerez à l'obſcurité dans un lieu ſans fenêtre. A ce procédé ſi nouveau il commence par crier, tempêter ; perſonne ne l'écoute. Bientôt il ſe laſſe & change de ton. Il ſe plaint, il gémit : un domeſtique ſe préſente, le mutin le prie de le délivrer. Sans chercher de prétextes pour n'en rien faire, le domeſtique répond : *j'ai auſſi des vitres à conſerver*, & s'en va. Enfin après que l'enfant aura demeuré là pluſieurs heures, aſſez long-tems pour s'y ennuyer & s'en ſouvenir, quelqu'un lui ſuggerera de vous propoſer un accord au moyen duquel vous lui rendriez la liberté, & il ne caſſeroit plus des vitres : il ne demandera pas mieux. Il vous fera prier de le venir voir, vous viendrez ; il vous fera ſa propoſition, & vous l'accepterez à l'inſtant en lui diſant : c'eſt très - bien penſé, nous y gagnerons tous deux ; que n'avez-vous eu plutôt cette bonne idée ? Et puis, ſans lui demander ni proteſtation ni confirmation de ſa promeſſe, vous l'embraſſerez avec joie & l'emmenerez ſur-le-champ dans ſa chambre, regardant cet accord comme ſacré & inviolable autant que ſi le ſerment y avoit paſſé. Quelle idée penſez-vous qu'il prendra, ſur ce procédé, de la foi des engagemens & de leur utilité ? Je ſuis trompé s'il y a ſur la terre un ſeul enfant, non déjà gâté, à l'épreuve

de cette conduite, & qui s'avife après cela de caffer une fenêtre à deffein (9). Suivez la chaîne de tout cela. Le petit méchant ne fongeoit gueres, en faifant un trou pour planter fa fève, qu'il fe creufoit un cachot où fa fcience ne tarderoit pas à le faire enfermer.

Nous voilà dans le monde moral; voilà la porte ouverte au vice. Avec les conventions & les devoirs naiffent la tromperie & le menfonge. Dès qu'on peut faire ce qu'on ne doit pas, on veut cacher ce qu'on n'a pas dû faire. Dès qu'un intérêt fait promettre, un intérêt plus grand peut faire violer la promeffe; il ne s'agit plus que de la violer impunément. La reffource eft naturelle; on fe cache & l'on ment. N'ayant pu prévenir le vice, nous voici déjà dans le cas de le punir : voilà les miferes de la vie humaine, qui commencent avec fes erreurs.

J'en ai dit affez pour faire entendre qu'il ne faut jamais

(9) Au refte, quand ce devoir de tenir fes engagemens ne feroit pas affermi dans l'efprit de l'enfant par le poids de fon utilité, bientôt le fentiment interieur commençant à poindre, le lui impoferoit comme une loi de la confcience; comme un principe inné qui n'attend pour fe développer, que les connoiffances auxquelles il s'applique. Ce premier trait n'eft point marqué par la main des hommes, mais gravé dans nos cœurs par l'Auteur de toute juftice. Otez la Loi primitive des conventions & l'obligation qu'elle impofe; tout eft illufoire, & vain dans la fociété humaine : qui ne tient que par fon profit à fa promeffe, n'eft gueres plus lié que s'il n'eût rien promis; ou tout au plus il en fera du pouvoir de la violer comme de la bifque des Joueurs, qui ne tardent à s'en prévaloir, que pour attendre le moment de s'en prevaloir avec plus d'avantage. Ce principe eft de la derniere importance & mérite d'être approfondi; car c'eft ici que l'homme commence à fe mettre en contradiction avec lui-même.

infliger aux enfans le châtiment comme châtiment, mais qu'il doit toujours leur arriver comme une ſuite naturelle de leur mauvaiſe action. Ainſi vous ne déclamerez point contre le menſonge, vous ne les punirez point préciſément pour avoir menti; mais vous ferez que tous les mauvais effets du menſonge, comme de n'être point cru quand on dit la vérité, d'être accuſé du mal qu'on n'a point fait, quoiqu'on s'en défende, ſe raſſemblent ſur leur tête quand ils ont menti. Mais expliquons ce que c'eſt que mentir pour les enfans.

Il y a deux ſortes de menſonges; celui de fait qui regarde le paſſé, celui de droit qui regarde l'avenir. Le premier a lieu quand on nie d'avoir fait ce qu'on a fait, ou quand on affirme avoir fait ce qu'on n'a pas fait, & en général quand on parle ſciemment contre la vérité des choſes. L'autre a lieu quand on promet ce qu'on n'a pas deſſein de tenir, & en général quand on montre une intention contraire à celle qu'on a. Ces deux menſonges peuvent quelquefois ſe raſſembler dans le même (10); mais je les conſidere ici par ce qu'ils ont de différent.

Celui qui ſent le beſoin qu'il a du ſecours des autres, & qui ne ceſſe d'éprouver leur bienveillance, n'a nul intérêt de les tromper; au contraire, il a un intérêt ſenſible qu'ils voient les choſes comme elles ſont, de peur qu'ils ne ſe trompent à ſon préjudice. Il eſt donc clair que le menſonge

(10) Comme lorſqu'accuſé d'une mauvaiſe action, le coupable s'en défend en ſe diſant honnête homme. Il ment alors dans le fait & dans le droit.

de fait n'eſt pas naturel aux enfans ; mais c'eſt la loi de l'obéiſſance qui produit la néceſſité de mentir, parce que l'obéiſſance étant pénible, on s'en diſpenſe en ſecret le plus qu'on peut, & que l'intérêt préſent d'éviter le châtiment ou le reproche, l'emporte ſur l'intérêt éloigné d'expoſer la vérité. Dans l'éducation naturelle & libre, pourquoi donc votre enfant vous mentiroit-il ? Qu'a-t-il à vous cacher ? Vous ne le reprenez point, vous ne le puniſſez de rien, vous n'exigez rien de lui. Pourquoi ne vous diroit-il pas tout ce qu'il a fait, auſſi naïvement qu'à ſon petit camarade ? Il ne peut voir à cet aveu plus de danger d'un côté que de l'autre.

Le menſonge de droit eſt moins naturel encore, puiſque les promeſſes de faire ou de s'abſtenir ſont des actes conventionnels, qui ſortent de l'état de nature & dérogent à la liberté. Il y a plus ; tous les engagemens des enfans ſont nuls par eux-mêmes, attendu que leur vue bornée ne pouvant s'étendre au-delà du préſent, en s'engageant ils ne ſavent ce qu'ils font. A peine l'enfant peut-il mentir quand il s'engage ; car ne ſongeant qu'à ſe tirer d'affaire dans le moment préſent, tout moyen qui n'a pas un effet préſent lui devient égal : en promettant pour un tems futur il ne promet rien, & ſon imagination encore endormie ne ſait point étendre ſon être ſur deux tems différens. S'il pouvoit éviter le fouet, ou obtenir un cornet de dragées en promettant de ſe jetter demain par la fenêtre, il le promettroit à l'inſtant. Voilà pourquoi les loix n'ont aucun égard aux engagemens des enfans ; & quand les peres & les maîtres plus

féveres exigent qu'ils les rempliffent, c'eft feulement dans ce que l'enfant devroit faire, quand même il ne l'auroit pas promis.

L'enfant ne fachant ce qu'il fait quand il s'engage, ne peut donc mentir en s'engageant. Il n'en eft pas de même quand il manque à fa promeffe, ce qui eft encore une efpece de menfonge rétroactif; car il fe fouvient très-bien d'avoir fait cette promeffe; mais ce qu'il ne voit pas, c'eft l'importance de la tenir. Hors d'état de lire dans l'avenir, il ne peut prévoir les conféquences des chofes, & quand il viole fes engagemens, il ne fait rien contre la raifon de fon âge.

Il fuit de-là que les menfonges des enfans font tous l'ouvrage des maîtres, & que vouloir leur apprendre à dire la vérité, n'eft autre chofe que leur apprendre à mentir. Dans l'empreffement qu'on a de les régler, de les gouverner, de les inftruire, on ne fe trouve jamais affez d'inftrumens pour en venir à bout. On veut fe donner de nouvelles prifes dans leur efprit par des maximes fans fondement, par des préceptes fans raifon, & l'on aime mieux qu'ils fachent leurs leçons & qu'ils mentent, que s'ils demeuroient ignorans & vrais.

Pour nous qui ne donnons à nos Eleves que des leçons de pratique, & qui aimons mieux qu'ils foient bons que favans, nous n'exigeons point d'eux la vérité, de peur qu'ils ne la déguifent, & nous ne leur faifons rien promettre qu'ils foient tentés de ne pas tenir. S'il s'eft fait en mon abfence quelque mal, dont j'ignore l'auteur, je me garderai d'accufer

Emile, & de lui dire : *eſt-ce vous* (11)? Car en cela que ferois-je autre choſe ſinon lui apprendre à le nier? Que ſi ſon naturel difficile me force à faire avec lui quelque convention, je prendrai ſi bien mes meſures que la propoſition en vienne toujours de lui, jamais de moi; que quand il s'eſt engagé il ait toujours un intérêt préſent & ſenſible à remplir ſon engagement; & que ſi jamais il y manque, ce menſonge attire ſur lui des maux qu'il voye ſortir de l'ordre même des choſes, & non pas de la vengeance de ſon Gouverneur. Mais loin d'avoir beſoin de recourir à de ſi cruels expédiens, je ſuis preſque ſûr qu'Emile apprendra fort tard ce que c'eſt que mentir, & qu'en l'apprenant il ſera fort étonné, ne pouvant concevoir à quoi peut être bon le menſonge. Il eſt très-clair que plus je rends ſon bien-être indépendant, ſoit des volontés, ſoit des jugemens des autres, plus je coupe en lui tout intérêt de mentir.

Quand on n'eſt point preſſé d'inſtruire, on n'eſt point preſſé d'exiger, & l'on prend ſon tems pour ne rien exiger qu'à propos. Alors l'enfant ſe forme, en ce qu'il ne ſe gâte point. Mais quand un étourdi de Précepteur, ne ſachant comment s'y prendre, lui fait à chaque inſtant promettre ceci ou cela, ſans diſtinction, ſans choix, ſans meſure, l'enfant ennuyé, ſurchargé de toutes ces promeſſes, les

(11) Rien n'eſt plus indiſcret qu'une pareille queſtion, ſur-tout quand l'enfant eſt coupable : alors s'il croit que vous ſavez ce qu'il a fait, il verra que vous lui tendez un piege, & cette opinion ne peut manquer de l'indiſpoſer contre vous. S'il ne le croit pas, il ſe dira, pourquoi découvrirois-je ma faute? & voilà la premiere tentation du menſonge devenue l'effet de votre imprudente queſtion.

néglige, les oublie, les dédaigne enfin; & les regardant comme autant de vaines formules, se fait un jeu de les faire & de les violer. Voulez-vous donc qu'il soit fidele à tenir sa parole? soyez discret à l'exiger.

Le détail dans lequel je viens d'entrer sur le mensonge, peut à bien des égards s'appliquer à tous les autres devoirs, qu'on ne prescrit aux enfans qu'en les leur rendant non-seulement haïssables, mais impraticables. Pour paroître leur prêcher la vertu, on leur fait aimer tous les vices: on les leur donne en leur défendant de les avoir. Veut-on les rendre pieux? on les mene s'ennuyer à l'Eglise; en leur faisant incessamment marmoter des prieres, on les force d'aspirer au bonheur de ne plus prier Dieu. Pour leur inspirer la charité, on leur fait donner l'aumône, comme si l'on dédaignoit de la donner soi-même. Eh! ce n'est pas l'enfant qui doit donner, c'est le maître: quelque attachement qu'il ait pour son Eleve, il doit lui disputer cet honneur, il doit lui faire juger qu'à son âge on n'en est point encore digne. L'aumône est une action d'homme qui connoit la valeur de ce qu'il donne, & le besoin que son semblable en a. L'enfant qui ne connoit rien de cela, ne peut avoir aucun mérite à donner, il donne sans charité, sans bienfaisance; il est presque honteux de donner, quand fondé sur son exemple & le vôtre, il croit qu'il n'y a que les enfans qui donnent, & qu'on ne fait plus l'aumône étant grand.

Remarquez qu'on ne fait jamais donner par l'enfant que des choses dont il ignore la valeur; des pieces de métal qu'il a dans sa poche, & qui ne lui servent qu'à cela. Un

enfant donneroit plutôt cent louis qu'un gâteau. Mais engagez ce prodigue distributeur à donner les choses qui lui sont chéres, des jouets, des bonbons, son goûté, & nous saurons bientôt si vous l'avez rendu vraiment libéral.

On trouve encore un expédient à cela; c'est de rendre bien vîte à l'enfant ce qu'il a donné, de sorte qu'il s'accoutume à donner tout ce qu'il sait bien qui lui va revenir. Je n'ai gueres vu dans les enfans que ces deux especes de générosité; donner ce qui ne leur est bon à rien, ou donner ce qu'ils sont sûrs qu'on va leur rendre. Faites en sorte, dit Locke, qu'ils soient convaincus par expérience que le plus libéral est toujours le mieux partagé. C'est là rendre un enfant libéral en apparence, & avare en effet. Il ajoute que les enfans contracteront ainsi l'habitude de la libéralité; oui, d'une libéralité usuriere, qui donne un œuf pour avoir un bœuf. Mais quand il s'agira de donner tout de bon, adieu l'habitude; lorsqu'on cessera de leur rendre, ils cesseront bientôt de donner. Il faut regarder à l'habitude de l'ame plutôt qu'à celle des mains. Toutes les autres vertus qu'on apprend aux enfans ressemblent à celle-là, & c'est à leur prêcher ces solides vertus qu'on use leurs jeunes ans dans la tristesse. Ne voilà-t-il pas une savante éducation!

Maîtres, laissez les simagrées, soyez vertueux & bons; que vos exemples se gravent dans la mémoire de vos Eleves, en attendant qu'ils puissent entrer dans leurs cœurs. Au lieu de me hâter d'exiger du mien des actes de charité, j'aime mieux les faire en sa présence, & lui ôter même le moyen de m'imiter en cela, comme un honneur qui n'est pas de son âge;

car il importe qu'il ne s'accoutume pas à regarder les devoirs des hommes ſeulement comme des devoirs d'enfans. Que ſi me voyant aſſiſter les pauvres, il me queſtionne là-deſſus, & qu'il ſoit tems de lui répondre (12), je lui dirai : « Mon » ami, c'eſt que quand les pauvres ont bien voulu qu'il y » eût des riches, les riches ont promis de nourrir tous ceux » qui n'auroient de quoi vivre ni par leur bien ni par leur » travail. Vous avez donc auſſi promis cela ? « reprendra-t-il. » Sans doute : Je ne ſuis maître du bien qui paſſe par » mes mains qu'avec la condition qui eſt attachée à ſa » propriété.

Après avoir entendu ce diſcours, (& l'on a vu comment on peut mettre un enfant en état de l'entendre) un autre qu'Emile ſeroit tenté de m'imiter & de ſe conduire en homme riche ; en pareil cas, j'empêcherois au moins que ce ne fût avec oſtentation ; j'aimerois mieux qu'il me dérobât mon droit & ſe cachât pour donner. C'eſt une fraude de ſon âge, & la ſeule que je lui pardonnerois.

Je ſais que toutes ces vertus par imitation ſont des vertus de ſinge, & que nulle bonne action n'eſt moralement bonne que quand on la fait comme telle, & non parce que d'autres la font. Mais dans un âge, où le cœur ne ſent rien encore, il faut bien faire imiter aux enfans les actes dont on veut leur donner l'habitude, en attendant qu'ils les puiſſent faire

(12) On doit concevoir que je ne réſous pas ſes queſtions quand il lui plait, mais quand il me plait ; autrement ce ſeroit m'aſſervir à ſes volontés, & me mettre dans la plus dangereuſe dépendance où un Gouverneur puiſſe être de ſon Eleve.

par discernement & par amour du bien. L'homme est imitateur, l'animal même l'est; le goût de l'imitation est de la nature bien ordonnée, mais il dégénere en vice dans la société. Le singe imite l'homme qu'il craint, & n'imite pas les animaux qu'il méprise; il juge bon ce que fait un être meilleur que lui. Parmi nous, au contraire, nos Arlequins de toute espece imitent le beau pour le dégrader, pour le rendre ridicule; ils cherchent dans le sentiment de leur bassesse à s'égaler ce qui vaut mieux qu'eux, ou s'ils s'efforcent d'imiter ce qu'ils admirent, on voit dans le choix des objets le faux goût des imitateurs; ils veulent bien plus en imposer aux autres ou faire applaudir leur talent, que se rendre meilleurs ou plus sages. Le fondement de l'imitation parmi nous, vient du desir de se transporter toujours hors de soi. Si je réussis dans mon entreprise, Emile n'aura surement pas ce desir. Il faut donc nous passer du bien apparent qu'il peut produire.

Approfondissez toutes les regles de votre éducation, vous les trouverez ainsi toutes à contre-sens, sur-tout en ce qui concerne les vertus & les mœurs. La seule leçon de morale qui convienne à l'enfance & la plus importante à tout âge, est de ne jamais faire de mal à personne. Le précepte même de faire du bien, s'il n'est subordonné à celui-là, est dangereux, faux, contradictoire. Qui est-ce qui ne fait pas du bien? tout le monde en fait, le méchant comme les autres; il fait un heureux aux dépens de cent misérables, & de-là viennent toutes nos calamités. Les plus sublimes vertus sont négatives: elles sont aussi les plus difficiles, parce qu'elles sont

ſans oſtentation, & au-deſſus même de ce plaiſir ſi doux au cœur de l'homme, d'en renvoyer un autre content de nous. O quel bien fait néceſſairement à ſes ſemblables celui d'entre eux, s'il en eſt un, qui ne leur fait jamais de mal! De quelle intrépidité d'ame, de quelle vigueur de caractere il a beſoin pour cela! Ce n'eſt pas en raiſonnant ſur cette maxime, c'eſt en tâchant de la pratiquer, qu'on ſent combien il eſt grand & pénible d'y réuſſir (13).

Voilà quelques foibles idées des précautions avec leſquelles je voudrois qu'on donnât aux enfans les inſtructions qu'on ne peut quelquefois leur refuſer ſans les expoſer à nuire à eux-mêmes & aux autres, & ſur-tout à contracter de mauvaiſes habitudes dont on auroit peine enſuite à les corriger: mais ſoyons ſûrs que cette néceſſité ſe préſentera rarement pour les enfans élevés comme ils doivent l'être; parce qu'il eſt impoſſible qu'ils deviennent indociles, méchans, menteurs, avides, quand on n'aura pas ſemé dans leurs cœurs les vices qui les rendent tels. Ainſi ce que j'ai dit ſur ce point ſert plus aux excep-

(13) Le précepte de ne jamais nuire à autrui emporte celui de tenir à la ſociété humaine le moins qu'il eſt poſſible; car dans l'état ſocial le bien de l'un fait néceſſairement le mal de l'autre. Ce rapport eſt dans l'eſſence de la choſe & rien ne ſauroit le changer; qu'on cherche ſur ce principe lequel eſt le meilleur de l'homme ſocial ou du ſolitaire. Un Auteur illuſtre dit qu'il n'y a que le méchant qui ſoit ſeul; moi je dis qu'il n'y a que le bon qui ſoit ſeul; ſi cette propoſition eſt moins ſententieuſe, elle eſt plus vraie & mieux raiſonnée que la précédente. Si le méchant étoit ſeul quel mal feroit-il? C'eſt dans la ſociété qu'il dreſſe ſes machines pour nuire aux autres. Si l'on veut rétorquer cet argument pour l'homme de bien, je réponds par l'article auquel appartient cette note.

tions qu'aux regles ; mais ces exceptions ſont plus fréquentes à meſure que les enfans ont plus d'occaſions de ſortir de leur état, & de contracter les vices des hommes. Il faut néceſſairement à ceux qu'on éleve au milieu du monde des inſtructions plus précoces qu'à ceux qu'on éleve dans la retraite. Cette éducation ſolitaire feroit donc préférable, quand elle ne feroit que donner à l'enfance le tems de meurir.

Il eſt un autre genre d'exceptions contraires pour ceux qu'un heureux naturel éleve au-deſſus de leur âge. Comme il y a des hommes qui ne ſortent jamais de l'enfance, il y en a d'autres qui, pour ainſi dire, n'y paſſent point, & ſont hommes preſque en naiſſant. Le mal eſt que cette derniere exception eſt très-rare, très-difficile à connoître, & que chaque mere, imaginant qu'un enfant peut être un prodige, ne doute point que le ſien n'en ſoit un. Elles font plus, elles prennent pour des indices extraordinaires, ceux mêmes qui marquent l'ordre accoutumé : la vivacité, les ſaillies, l'étourderie, la piquante naïveté ; tous ſignes caractériſtiques de l'âge, & qui montrent le mieux qu'un enfant n'eſt qu'un enfant. Eſt-il étonnant que celui qu'on fait beaucoup parler & à qui l'on permet de tout dire, qui n'eſt gêné par aucun égard, par aucune bienſéance, faſſe par hazard quelque heureuſe rencontre ? Il le feroit bien plus qu'il n'en fît jamais, comme il le feroit qu'avec mille menſonges un Aſtrologue ne prédît jamais aucune vérité. Ils mentiront tant, diſoit Henri IV, qu'à la fin ils diront vrai. Quiconque veut trouver quelques bons mots, n'a qu'à dire beaucoup de ſottiſes. Dieu garde de mal les gens à la mode qui n'ont pas d'autre mérite pour être fêtés.

Les penſées les plus brillantes peuvent tomber dans le cerveau des enfans, ou plutôt les meilleurs mots dans leur bouche, comme les diamans du plus grand prix ſous leurs mains, ſans que pour cela ni les penſées, ni les diamans leur appartiennent; il n'y a point de véritable propriété pour cet âge en aucun genre. Les choſes que dit un enfant ne ſont pas pour lui ce qu'elles ſont pour nous, il n'y joint pas les mêmes idées. Ces idées, ſi tant eſt qu'il en ait, n'ont dans ſa tête ni ſuite ni liaiſon; rien de fixe, rien d'aſſuré dans tout ce qu'il penſe. Examinez votre prétendu prodige. En de certains momens vous lui trouverez un reſſort d'une extrême activité, une clarté d'eſprit à percer les nues. Le plus ſouvent ce même eſprit vous paroit lâche, moîte, & comme environné d'un épais brouillard. Tantôt il vous dévance & tantôt il reſte immobile. Un inſtant vous diriez, c'eſt un génie, & l'inſtant d'après, c'eſt un ſot: vous vous tromperiez toujours; c'eſt un enfant. C'eſt un aiglon qui fend l'air un inſtant, & retombe l'inſtant après dans ſon aire.

Traitez-le donc ſelon ſon âge malgré les apparences, & craignez d'épuiſer ſes forces pour les avoir voulu trop exercer. Si ce jeune cerveau s'échauffe, ſi vous voyez qu'il commence à bouillonner, laiſſez-le d'abord fermenter en liberté, mais ne l'excitez jamais, de peur que tout ne s'exhale; & quand les premiers eſprits ſe ſeront évaporés, retenez, comprimez les autres, juſqu'à ce qu'avec les années tout ſe tourne en chaleur & en véritable force. Autrement vous perdrez votre tems & vos ſoins; vous détruirez votre propre ouvrage, & après vous être indiſcretement enivrés de toutes ces va-

peurs inflammables, il ne vous reſtera qu'un marc ſans vigueur.

Des enfans étourdis viennent les hommes vulgaires; je ne ſache point d'obſervation plus générale & plus certaine que celle-là. Rien n'eſt plus difficile que de diſtinguer dans l'enfance la ſtupidité réelle, de cette apparente & trompeuſe ſtupidité qui eſt l'annonce des ames fortes. Il paroit d'abord étrange que les deux extrêmes ayent des ſignes ſi ſemblables, & cela doit pourtant être; car dans un âge où l'homme n'a encore nulles véritables idées, toute la différence qui ſe trouve entre celui qui a du génie & celui qui n'en a pas, eſt que le dernier n'admet que de fauſſes idées, & que le premier n'en trouvant que de telles n'en admet aucune; il reſſemble donc au ſtupide en ce que l'un n'eſt capable de rien, & que rien ne convient à l'autre. Le ſeul ſigne qui peut les diſtinguer dépend du hazard qui peut offrir au dernier quelque idée à ſa portée, au lieu que le premier eſt toujours le même partout. Le jeune Caton, durant ſon enfance, ſembloit un imbécille dans la maiſon. Il étoit taciturne & opiniâtre: voilà tout le jugement qu'on portoit de lui. Ce ne fut que dans l'anti-chambre de Sylla que ſon oncle apprit à le connoître. S'il ne fût point entré dans cette anti-chambre, peut-être eût-il paſſé pour une brute juſqu'à l'âge de raiſon: ſi Céſar n'eût point vécu, peut-être eût-on toujours traité de viſionnaire ce même Caton, qui pénétra ſon funeſte génie & prévit tous ſes projets de ſi loin. O que ceux qui jugent ſi précipitamment les enfans ſont ſujets à ſe tromper! Ils ſont ſouvent plus enfans qu'eux. J'ai vu dans un âge aſſez avancé un homme

homme qui m'honoroit de son amitié, passer dans sa famille & chez ses amis, pour un esprit borné; cette excellente tête se meurissoit en silence. Tout-à-coup il s'est montré philosophe, & je ne doute pas que la postérité ne lui marque une place honorable & distinguée parmi les meilleurs raisonneurs & les plus profonds métaphysiciens de son siecle.

Respectez l'enfance, & ne vous pressez point de la juger, soit en bien, soit en mal. Laissez les exceptions s'indiquer, se prouver, se confirmer long-tems avant d'adopter pour elles des méthodes particulieres. Laissez long-tems agir la nature avant de vous mêler d'agir à sa place, de peur de contrarier ses opérations. Vous connoissez, dites-vous, le prix du tems, & n'en voulez point perdre. Vous ne voyez pas que c'est bien plus le perdre d'en mal user que de n'en rien faire; & qu'un enfant mal instruit, est plus loin de la sagesse, que celui qu'on n'a point instruit du tout. Vous êtes allarmé de le voir consumer ses premieres années à ne rien faire! Comment! n'est-ce rien que d'être heureux? N'est-ce rien que de sauter, jouer, courir toute la journée? De sa vie il ne sera si occupé. Platon, dans sa République qu'on croit si austere, n'éleve les enfans qu'en fêtes, jeux, chansons, passe-tems; on diroit qu'il a tout fait quand il leur a bien appris à se réjouir; & Seneque parlant de l'ancienne Jeunesse Romaine, elle étoit, dit-il, toujours debout, on ne lui enseignoit rien qu'elle dût apprendre assise. En valoit-elle moins parvenue à l'âge viril? Effrayez-vous donc peu de cette oisiveté prétendue. Que diriez-vous d'un homme qui pour mettre toute la vie à profit ne voudroit jamais dormir? Vous

diriez ; cet homme eſt inſenſé ; il ne jouit pas du tems, il ſe l'ôte ; pour fuir le ſommeil il court à la mort. Songez donc que c'eſt ici la même choſe, & que l'enfance eſt le ſommeil de la raiſon.

L'apparente facilité d'apprendre eſt cauſe de la perte des enfans. On ne voit pas que cette facilité même eſt la preuve qu'ils n'apprennent rien. Leur cerveau liſſe & poli, rend comme un miroir les objets qu'on lui préſente ; mais rien ne reſte, rien ne pénetre. L'enfant retient les mots, les idées ſe réfléchiſſent ; ceux qui l'écoutent les entendent, lui ſeul ne les entend point.

Quoique la mémoire & le raiſonnement ſoient deux facultés eſſentiellement différentes ; cependant l'une ne ſe développe véritablement qu'avec l'autre. Avant l'âge de raiſon l'enfant ne reçoit pas des idées, mais des images ; & il y a cette différence entre les unes & les autres, que les images ne ſont que des peintures abſolues des objets ſenſibles, & que les idées ſont des notions des objets, déterminées par des rapports. Une image peut être ſeule dans l'eſprit qui ſe la repréſente ; mais toute idée en ſuppoſe d'autres. Quand on imagine, on ne fait que voir ; quand on conçoit, on compare. Nos ſenſations ſont purement paſſives, au lieu que toutes nos perceptions ou idées naiſſent d'un principe actif qui juge. Cela ſera démontré ci-après.

Je dis donc que les enfans n'étant pas capables de jugement n'ont point de véritable mémoire. Ils retiennent des ſons, des figures, des ſenſations, rarement des idées, plus rarement leurs liaiſons. En m'objectant qu'ils apprennent

quelques élémens de Géométrie, on croit bien prouver contre moi, & tout au contraire, c'eſt pour moi qu'on prouve : on montre que loin de ſavoir raiſonner d'eux-mêmes, ils ne ſavent pas même retenir les raiſonnemens d'autrui ; car ſuivez ces petits Géometres dans leur méthode, vous voyez auſſi-tôt qu'ils n'ont retenu que l'exacte impreſſion de la figure & les termes de la démonſtration. A la moindre objection nouvelle, ils n'y ſont plus ; renverſez la figure, ils n'y ſont plus. Tout leur ſavoir eſt dans la ſenſation, rien n'a paſſé juſqu'à l'entendement. Leur mémoire elle-même n'eſt gueres plus parfaite que leurs autres facultés ; puiſqu'il faut preſque toujours qu'ils rapprennent étant grands les choſes dont ils ont appris les mots dans l'enfance.

Je ſuis cependant bien éloigné de penſer que les enfans n'aient aucune eſpece de raiſonnement (14). Au contraire, je vois qu'ils raiſonnent très-bien dans tout ce qu'ils connoiſſent, & qui ſe rapporte à leur intérêt préſent & ſenſible. Mais c'eſt ſur leurs connoiſſances que l'on ſe trompe, en leur prêtant celles qu'ils n'ont pas, & les faiſant raiſonner ſur ce qu'ils ne ſauroient comprendre. On ſe trompe encore

(14) J'ai fait cent fois réflexion en écrivant, qu'il eſt impoſſible dans un long ouvrage, de donner toujours les mêmes ſens aux mêmes mots. Il n'y a point de langue aſſez riche pour fournir autant de termes, de tours & de phraſes, que nos idées peuvent avoir de modifications. La méthode de définir tous les termes, & de ſubſtituer ſans ceſſe la définition à la place du défini eſt belle, mais impraticable ; car comment éviter le cercle ? Les définitions pourroient être bonnes ſi l'on n'employoit pas des mots pour les faire. Malgré cela, je ſuis perſuadé qu'on peut être clair, même dans la pauvreté de notre

en voulant les rendre attentifs à des considérations qui ne les touchent en aucune maniere, comme celle de leur intérêt à venir, de leur bonheur étant hommes, de l'estime qu'on aura pour eux quand ils seront grands; discours qui, tenus à des êtres dépourvus de toute prévoyance, ne signifient absolument rien pour eux. Or, toutes les études forcées de ces pauvres infortunés tendent à ces objets entierement étrangers à leurs esprits. Qu'on juge de l'attention qu'ils y peuvent donner!

Les Pédagogues qui nous étalent en grand appareil les instructions qu'ils donnent à leurs disciples, sont payés pour tenir un autre langage: cependant on voit, par leur propre conduite, qu'ils pensent exactement comme moi; car que leur apprennent-ils enfin? Des mots, encore des mots, & toujours des mots. Parmi les diverses Sciences qu'ils se vantent de leur enseigner, ils se gardent bien de choisir celles qui leur seroient véritablement utiles, parce que ce seroient des sciences de choses, & qu'ils n'y réussiroient pas; mais celles qu'on paroit savoir quand on en sait les termes: le Blason, la Géographie, la Chronologie, les Langues, &c.

Langue; non pas en donnant toujours les mêmes acceptions aux mêmes mots, mais en faisant en sorte, autant de fois qu'on emploie chaque mot, que l'acception qu'on lui donne soit suffisamment déterminée par les idées qui s'y rapportent, & que chaque période où ce mot se trouve lui serve, pour ainsi dire, de définition. Tantôt je dis que les enfans sont incapables de raisonnement & tantôt je les fais raisonner avec assez de finesse; je ne crois pas en cela me contredire dans mes idées, mais je ne puis disconvenir que je ne me contredise souvent dans mes expressions.

Toutes études ſi loin de l'homme, & ſur-tout de l'enfant, que c'eſt une merveille ſi rien de tout cela lui peut être utile une ſeule fois en ſa vie.

On ſera ſurpris que je compte l'étude des Langues au nombre des inutilités de l'éducation ; mais on ſe ſouviendra que je ne parle ici que des études du premier âge, & quoi qu'on puiſſe dire, je ne crois pas que juſqu'à l'âge de douze ou quinze ans nul enfant, les prodiges à part, ait jamais vraiment appris deux Langues.

Je conviens que ſi l'étude des Langues n'étoit que celle des mots, c'eſt-à-dire, des figures ou des ſons qui les expriment, cette étude pourroit convenir aux enfans ; mais les Langues en changeant les ſignes modifient auſſi les idées qu'ils repréſentent. Les têtes ſe forment ſur les langages, les penſées prennent la teinte des idiomes. La raiſon ſeule eſt commune ; l'eſprit en chaque Langue a ſa forme particuliere : différence qui pourroit bien être en partie la cauſe ou l'effet des caracteres nationaux ; & ce qui paroit confirmer cette conjecture, eſt que chez toutes les nations du monde la Langue ſuit les viciſſitudes des mœurs, & ſe conſerve ou s'altere comme elles.

De ces formes diverſes l'uſage en donne une à l'enfant, & c'eſt la ſeule qu'il garde juſqu'à l'âge de raiſon. Pour en avoir deux, il faudroit qu'il ſçût comparer des idées ; & comment les compareroit-il, quand il eſt à peine en état de les concevoir ? Chaque choſe peut avoir pour lui mille ſignes différens ; mais chaque idée ne peut avoir qu'une forme, il ne peut donc apprendre à parler qu'une Langue.

Il en apprend cependant plusieurs, me dit-on : je le nie. J'ai vu de ces petits prodiges qui croyoient parler cinq ou six Langues. Je les ai entendus successivement parler allemand, en termes latins, en termes françois, en termes italiens; ils se servoient à la vérité de cinq ou six dictionnaires ; mais ils ne parloient toujours qu'allemand. En un mot, donnez aux enfans tant de synonymes qu'il vous plaira ; vous changerez les mots, non la Langue ; ils n'en sauront jamais qu'une.

C'est pour cacher en ceci leur inaptitude qu'on les exerce par préférence sur les Langues mortes, dont il n'y a plus de juges qu'on ne puisse recuser. L'usage familier de ces Langues étant perdu depuis long-tems, on se contente d'imiter ce qu'on en trouve écrit dans les livres; & l'on appelle cela les parler. Si tel est le grec & le latin des maîtres, qu'on juge de celui des enfans ! A peine ont-ils appris par cœur leur rudiment, auquel ils n'entendent absolument rien, qu'on leur apprend d'abord à rendre un discours françois en mots latins; puis, quand ils sont plus avancés, à coudre en prose des phrases de Ciceron, & en vers des centons de Virgile. Alors ils croyent parler latin : qui est-ce qui viendra les contredire ?

En quelqu'étude que ce puisse être, sans l'idée des choses représentées les signes représentans ne sont rien. On borne pourtant toujours l'enfant à ces signes, sans jamais pouvoir lui faire comprendre aucune des choses qu'ils représentent. En pensant lui apprendre la description de la terre, on ne lui apprend qu'à connoître des cartes ; on lui apprend des

noms de villes, de pays, de rivieres, qu'il ne conçoit pas exiſter ailleurs que ſur le papier où l'on les lui montre. Je me ſouviens d'avoir vu quelque part une géographie qui commençoit ainſi. *Qu'eſt-ce que le monde? C'eſt un globe de carton.* Telle eſt préciſément la géographie des enfans. Je poſe en fait qu'après deux ans de ſphere & de coſmographie, il n'y a pas un ſeul enfant de dix ans, qui, ſur les regles qu'on lui a données, ſçût ſe conduire de Paris à Saint-Denis: Je poſe en fait qu'il n'y en a pas un, qui, ſur un plan du jardin de ſon pere, fût en état d'en ſuivre les détours ſans s'égarer. Voilà ces docteurs qui ſavent à point nommé où ſont Pekin, Iſpahan, le Mexique, & tous les pays de la terre.

J'entends dire qu'il convient d'occuper les enfans à des études où il ne faille que des yeux; cela pourroit être s'il y avoit quelque étude où il ne falût que des yeux; mais je n'en connois point de telle.

Par une erreur encore plus ridicule, on leur fait étudier l'Hiſtoire: on s'imagine que l'Hiſtoire eſt à leur portée parce qu'elle n'eſt qu'un recueil de faits; mais qu'entend-on par ce mot de faits? Croit-on que les rapports qui déterminent les faits hiſtoriques, ſoient ſi faciles à ſaiſir, que les idées s'en forment ſans peine dans l'eſprit des enfans? Croit-on que la véritable connoiſſance des événemens ſoit ſéparable de celle de leurs cauſes, de celle de leurs effets, & que l'hiſtorique tienne ſi peu au moral qu'on puiſſe connoître l'un ſans l'autre? Si vous ne voyez dans les actions des hommes que les mouvemens extérieurs & purement phyſiques, qu'apprenez-vous

dans l'Histoire ? absolument rien ; & cette étude dénuée de tout intérêt ne vous donne pas plus de plaisir que d'instruction. Si vous voulez apprécier ces actions par leurs rapports moraux, essayez de faire entendre ces rapports à vos Eleves, & vous verrez alors si l'Histoire est de leur âge.

Lecteurs, souvenez-vous toujours que celui qui vous parle, n'est ni un savant ni un Philosophe; mais un homme simple, ami de la vérité, sans parti, sans systême; un solitaire, qui vivant peu avec les hommes, a moins d'occasions de s'imboire de leurs préjugés, & plus de tems pour réfléchir sur ce qui le frappe quand il commerce avec eux. Mes raisonnemens sont moins fondés sur des principes que sur des faits; & je crois ne pouvoir mieux vous mettre à portée d'en juger, que de vous rapporter souvent quelque exemple des observations qui me les suggerent.

J'étois allé passer quelques jours à la campagne chez une bonne mere de famille qui prenoit grand soin de ses enfans & de leur éducation. Un matin que j'étois présent aux leçons de l'aîné, son Gouverneur, qui l'avoit très-bien instruit de l'Histoire ancienne, reprenant celle d'Alexandre, tomba sur le trait connu du Médecin Philippe qu'on a mis en tableau, & qui surement en valoit bien la peine. Le Gouverneur, homme de mérite, fit sur l'intrépidité d'Alexandre plusieurs réflexions qui ne me plurent point, mais que j'évitai de combattre, pour ne pas le décréditer dans l'esprit de son Eleve. A table, on ne manqua pas, selon la méthode françoise, de faire beaucoup babiller le petit bon-homme. La vivacité naturelle à son âge, & l'attente d'un applaudissement sûr,

ſûr, lui firent débiter mille ſottiſes, tout-à-travers leſquelles partoient de tems en tems quelques mots heureux qui faiſoient oublier le reſte. Enfin vint l'hiſtoire du Médecin Philippe : il la raconta fort nettement & avec beaucoup de grace. Après l'ordinaire tribut d'éloges qu'exigeoit la mere & qu'attendoit le fils, on raiſonna ſur ce qu'il avoit dit. Le plus grand nombre blâma la témérité d'Alexandre; quelques-uns, à l'exemple du Gouverneur, admiroient ſa fermeté, ſon courage : ce qui me fit comprendre qu'aucun de ceux qui étoient préſens ne voyoit en quoi conſiſtoit la véritable beauté de ce trait. Pour moi, leur dis-je, il me paroit que s'il y a le moindre courage, la moindre fermeté dans l'action d'Alexandre, elle n'eſt qu'une extravagance. Alors tout le monde ſe réunit, & convint que c'étoit une extravagance. J'allois répondre & m'échauffer, quand une femme qui étoit à côté de moi, & qui n'avoit pas ouvert la bouche, ſe pencha vers mon oreille, & me dit tout bas : tai-toi, Jean-Jaques; ils ne t'entendront pas. Je la regardai, je fus frappé, & je me tus.

Après le dîné, ſoupçonnant ſur pluſieurs indices que mon jeune Docteur n'avoit rien compris du tout à l'hiſtoire qu'il avoit ſi bien racontée, je le pris par la main, je fis avec lui un tour de parc, & l'ayant queſtionné tout à mon aiſe, je trouvai qu'il admiroit plus que perſonne le courage ſi vanté d'Alexandre : mais ſavez-vous où il voyoit ce courage? uniquement dans celui d'avaler d'un ſeul trait un breuvage de mauvais goût, ſans héſiter, ſans marquer la moindre répugnance. Le pauvre enfant, à qui l'on avoit fait prendre mé-

decine il n'y avoit pas quinze jours, & qui ne l'avoit prise qu'avec une peine infinie, en avoit encore le déboire à la bouche. La mort, l'empoisonnement ne passoient dans son esprit que pour des sensations désagréables, & il ne concevoit pas, pour lui, d'autre poison que du séné. Cependant il faut avouer que la fermeté du Héros avoit fait une grande impression sur son jeune cœur, & qu'à la premiere médecine qu'il faudroit avaler, il avoit bien résolu d'être un Alexandre. Sans entrer dans des éclaircissemens qui passoient évidemment sa portée, je le confirmai dans ces dispositions louables, & je m'en retournai riant en moi-même de la haute sagesse des Peres & des Maîtres, qui pensent apprendre l'Histoire aux enfans.

Il est aisé de mettre dans leurs bouches les mots de Rois, d'Empires, de Guerres, de Conquêtes, de Révolutions, de Loix; mais quand il sera question d'attacher à ces mots des idées nettes, il y aura loin de l'entretien du Jardinier Robert à toutes ces explications.

Quelques lecteurs mécontens du *tai-toi Jean-Jaques*, demanderont, je le prévois, ce que je trouve enfin de si beau dans l'action d'Alexandre? Infortunés! s'il faut vous le dire, comment le comprendrez-vous? c'est qu'Alexandre croyoit à la vertu; c'est qu'il y croyoit sur sa tête, sur sa propre vie; c'est que sa grande ame étoit faite pour y croire. O que cette médecine avalée étoit une belle profession de foi! Non jamais mortel n'en fit une si sublime: s'il est quelque moderne Alexandre, qu'on me le montre à de pareils traits.

S'il n'y a point de ſcience de mots, il n'y a point d'étude propre aux enfans. S'ils n'ont pas de vraies idées, ils n'ont point de véritable mémoire; car je n'appelle pas ainſi celle qui ne retient que des ſenſations. Que ſert d'inſcrire dans leur tête un catalogue de ſignes qui ne repréſentent rien pour eux? En apprenant les choſes n'apprendront-ils pas les ſignes? Pourquoi leur donner la peine inutile de les apprendre deux fois? & cependant quels dangereux préjugés ne commence-t-on pas à leur inſpirer, en leur faiſant prendre pour de la ſcience des mots qui n'ont aucun ſens pour eux. C'eſt du premier mot dont l'enfant ſe paye, c'eſt de la premiere choſe qu'il apprend ſur la parole d'autrui, ſans en voir l'utilité lui-même, que ſon jugement eſt perdu: il aura long-tems à briller aux yeux des ſots, avant qu'il répare une telle perte (15).

Non, ſi la nature donne au cerveau d'un enfant cette ſoupleſſe qui le rend propre à recevoir toutes ſortes d'impreſ-

(15) La plupart des Savans le ſont à la maniere des enfans. La vaſte érudition réſulte moins d'une multitude d'idées que d'une multitude d'images. Les dates, les noms propres, les lieux, tous les objets iſolés ou dénués d'idées ſe retiennent uniquement par la mémoire des ſignes, & rarement ſe rappelle-t-on quelqu'une de ces choſes ſans voir en même-tems le *recto* ou le *verſo* de la page où on l'a lue, ou la figure ſous laquelle on la vit la premiere fois. Telle étoit à peu près la ſcience à la mode les ſiecles derniers; celle de notre ſiecle eſt autre choſe. On n'étudie plus, on n'obſerve plus, on rêve, & l'on nous donne gravement pour de la Philoſophie les rêves de quelques mauvaiſes nuits. On me dira que je rêve auſſi; j'en conviens: mais, ce que les autres n'ont garde de faire, je donne mes rêves pour des rêves, laiſſant chercher au lecteur s'ils ont quelque choſe d'utile aux gens éveillés.

ſions, ce n'eſt pas pour qu'on y grave des mots de Rois, des dates, des termes de blazon, de ſphere, de géographie, & tous ces mots ſans aucun ſens pour ſon âge, & ſans aucune utilité pour quelque âge que ce ſoit, dont on accable ſa triſte & ſtérile enfance; mais c'eſt pour que toutes les idées qu'il peut concevoir & qui lui ſont utiles, toutes celles qui ſe rapportent à ſon bonheur, & doivent l'éclairer un jour ſur ſes devoirs, s'y tracent de bonne heure en caracteres ineffaçables, & lui ſervent à ſe conduire pendant ſa vie d'une maniere convenable à ſon être & à ſes facultés.

Sans étudier dans les livres, l'eſpece de mémoire que peut avoir un enfant ne reſte pas pour cela oiſive; tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frappe & il s'en ſouvient; il tient regiſtre en lui-même des actions, des diſcours des hommes, & tout ce qui l'environne eſt le livre dans lequel, ſans y ſonger, il enrichit continuellement ſa mémoire, en attendant que ſon jugement puiſſe en profiter. C'eſt dans le choix de ces objets, c'eſt dans le ſoin de lui préſenter ſans ceſſe ceux qu'il peut connoître & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer, que conſiſte le véritable art de cultiver en lui cette premiere faculté; & c'eſt par-là qu'il faut tâcher de lui former un magaſin de connoiſſances qui ſervent à ſon éducation durant ſa jeuneſſe, & à ſa conduite dans tous les tems. Cette méthode, il eſt vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les Gouvernantes & les Précepteurs; mais elle forme des hommes judicieux, robuſtes, ſains de corps & d'entendement, qui ſans s'être fait admirer étant jeunes, ſe font honorer étant grands.

Emile n'apprendra jamais rien par cœur, pas même des fables, pas même celles de La Fontaine, toutes naïves, toutes charmantes qu'elles sont; car les mots des fables ne sont pas plus les fables, que les mots de l'Histoire ne sont l'Histoire. Comment peut-on s'aveugler assez pour appeller les fables la morale des enfans? sans songer que l'apologue en les amusant les abuse, que séduits par le mensonge ils laissent échapper la vérité, & que ce qu'on fait pour leur rendre l'instruction agréable les empêche d'en profiter. Les fables peuvent instruire les hommes, mais il faut dire la vérité nue aux enfans; sitôt qu'on la couvre d'un voile, ils ne se donnent plus la peine de le lever.

On fait apprendre les fables de La Fontaine à tous les enfans, & il n'y en a pas un seul qui les entende. Quand ils les entendroient, ce seroit encore pis; car la morale en est tellement mêlée & si disproportionnée à leur âge, qu'elle les porteroit plus au vice qu'à la vertu. Ce sont encore là, direz-vous, des paradoxes; soit: mais voyons si ce sont des vérités.

Je dis qu'un enfant n'entend point les fables qu'on lui fait apprendre; parce que quelque effort qu'on fasse pour les rendre simples, l'instruction qu'on en veut tirer force d'y faire entrer des idées qu'il ne peut saisir, & que le tour même de la poésie en les lui rendant plus faciles à retenir, les lui rend plus difficiles à concevoir; en sorte qu'on achete l'agrément aux dépens de la clarté. Sans citer cette multitude de fables qui n'ont rien d'intelligible ni d'utile pour les enfans, & qu'on leur fait indiscretement apprendre avec les autres parce qu'elles

s'y trouvent mêlées, bornons-nous à celles que l'Auteur semble avoir faites spécialement pour eux.

Je ne connois dans tout le Recueil de La Fontaine, que cinq ou six fables où brille éminemment la naïveté puérile : de ces cinq ou six, je prends pour exemple la premiere de toutes (*), parce que c'est celle dont la morale est le plus de tout âge, celle que les enfans saisissent le mieux, celle qu'ils apprennent avec le plus de plaisir, enfin celle que pour cela même l'Auteur a mise par préférence à la tête de son livre. En lui supposant réellement l'objet d'être entendu des enfans, de leur plaire & de les instruire, cette fable est assurément son chef-d'œuvre : qu'on me permette donc de la suivre & de l'examiner en peu de mots.

LE CORBEAU ET LE RENARD,

FABLE.

Maître Corbeau, sur un arbre perché,

Maître! que signifie ce mot en lui-même? que signifie-t-il au devant d'un nom propre? quel sens a-t-il dans cette occasion?

Qu'est-ce qu'un Corbeau?

Qu'est-ce qu'*un arbre perché?* l'on ne dit pas; *sur un arbre perché :* l'on dit, *perché sur un arbre.* Par conséquent il faut parler des inversions de la Poésie; il faut dire ce que c'est que Prose & que Vers.

(*) C'est la seconde & non la premiere, comme l'a très-bien remarqué M. Formey.

Tenoit dans son bec un fromage.

Quel fromage ? étoit-ce un fromage de Suisse, de Brie, ou de Hollande ? Si l'enfant n'a point vu de Corbeaux, que gagnez-vous à lui en parler? s'il en a vu, comment concevra-t-il qu'ils tiennent un fromage à leur bec ? Faisons toujours des images d'après nature.

Maître Renard, par l'odeur alléché,

Encore un maître! mais pour celui-ci c'est à bon titre: il est maître passé dans les tours de son métier. Il faut dire ce que c'est qu'un Renard, & distinguer son vrai naturel, du caractere de convention qu'il a dans les fables.

Alléché. Ce mot n'est pas usité. Il le faut expliquer : il faut dire qu'on ne s'en sert plus qu'en Vers. L'enfant demandera pourquoi l'on parle autrement en Vers qu'en Prose. Que lui répondrez-vous ?

Alléché par l'odeur d'un fromage ! Ce fromage tenu par un Corbeau perché sur un arbre, devoit avoir beaucoup d'odeur pour être senti par le Renard dans un taillis ou dans son terrier! Est-ce ainsi que vous exercez votre Eleve à cet esprit de critique judicieuse, qui ne s'en laisse imposer qu'à bonnes enseignes, & sait discerner la vérité du mensonge, dans les narrations d'autrui ?

Lui tint à peu près ce langage :

Ce *langage !* les Renards parlent donc ? ils parlent donc la même Langue que les Corbeaux ? Sage Précepteur,

prends garde à toi : pese bien ta réponse avant de la faire. Elle importe plus que tu n'as pensé.

Eh ! bon jour, Monsieur le Corbeau !

Monsieur ! titre que l'enfant voit tourner en dérision, même avant qu'il sache que c'est un titre d'honneur. Ceux qui disent *Monsieur du Corbeau* auront bien d'autres affaires avant que d'avoir expliqué ce *du*.

Que vous êtes charmant ! que vous me semblez beau !

Cheville, redondance inutile. L'enfant, voyant répéter la même chose en d'autres termes, apprend à parler lâchement. Si vous dites que cette redondance est un art de l'Auteur, & entre dans le dessein du Renard, qui veut paroître multiplier les éloges avec les paroles ; cette excuse sera bonne pour moi, mais non pas pour mon Eleve.

Sans mentir, si votre ramage

Sans mentir ! on ment donc quelquefois ? Où en sera l'enfant, si vous lui apprenez que le Renard ne dit, *sans mentir*, que parce qu'il ment ?

Répondoit à votre plumage.

Répondoit ! Que signifie ce mot ? Apprenez à l'enfant à comparer des qualités aussi différentes que la voix & le plumage ; vous verrez comme il vous entendra.

Vous

Vous feriez le Phénix des hôtes de ces bois.

Le Phénix ! Qu'eſt-ce qu'un Phénix ? Nous voici tout-à-coup jettés dans la menteuſe antiquité ; preſque dans la mythologie.

Les hôtes de ces bois ! Quel diſcours figuré ! Le flatteur ennoblit ſon langage & lui donne plus de dignité pour le rendre plus ſéduiſant. Un enfant entendra-t-il cette fineſſe ? ſait-il ſeulement, peut-il ſavoir, ce que c'eſt qu'un ſtile noble & un ſtile bas ?

A ces mots, le Corbeau ne ſe ſent pas de joie.

Il faut avoir éprouvé déjà des paſſions bien vives pour ſentir cette expreſſion proverbiale.

Et pour montrer ſa belle voix ;

N'oubliez pas que pour entendre ce vers & toute la fable, l'enfant doit ſavoir ce que c'eſt que la belle voix du corbeau.

Il ouvre un large bec, laiſſe tomber ſa proie.

Ce vers eſt admirable ; l'harmonie ſeule en fait image. Je vois un grand vilain bec ouvert ; j'entens tomber le fromage à travers les branches : mais ces ſortes de beautés ſont perdues pour les enfans.

Le Renard s'en ſaiſit, & dit ; mon bon Monſieur ;

Voilà donc déjà la bonté transformée en bêtiſe : aſſurément on ne perd pas de tems pour inſtruire les enfans.

Apprenez que tout flatteur

Maxime générale ; nous n'y sommes plus.

Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

Jamais enfant de dix ans n'entendit ce vers là.

Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.

Ceci s'entend, & la pensée est très-bonne. Cependant il y aura encore bien peu d'enfans qui sachent comparer une leçon à un fromage, & qui ne préférassent le fromage à la leçon. Il faut donc leur faire entendre que ce propos n'est qu'une raillerie. Que de finesse pour des enfans!

Le Corbeau, honteux & confus,

Autre pléonasme ; mais celui-ci est inexcusable.

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

Jura ! Quel est le sot de Maître qui ose expliquer à l'enfant ce que c'est qu'un serment ?

Voilà bien des détails ; bien moins cependant qu'il n'en faudroit pour analyser toutes les idées de cette fable, & les réduire aux idées simples & élémentaires dont chacune d'elles est composée. Mais qui est-ce qui croit avoir besoin de cette analyse pour se faire entendre à la jeunesse ? Nul de nous n'est assez philosophe pour savoir se mettre à la place d'un enfant. Passons maintenant à la morale.

Je demande ſi c'eſt à des enfans de ſix ans qu'il faut apprendre qu'il y a des hommes qui flattent & mentent pour leur profit? On pourroit tout au plus leur apprendre qu'il y a des railleurs qui perſiflent les petits garçons, & ſe moquent en ſecret de leur ſotte vanité : mais le fromage gâte tout; on leur apprend moins à ne pas le laiſſer tomber de leur bec, qu'à le faire tomber du bec d'un autre. C'eſt ici mon ſecond paradoxe, & ce n'eſt pas le moins important.

Suivez les enfans apprenant leurs fables, & vous verrez que quand ils ſont en état d'en faire l'application, ils en font preſque toujours une contraire à l'intention de l'Auteur, & qu'au lieu de s'obſerver ſur le défaut dont on les veut guérir ou préſerver, ils penchent à aimer le vice avec lequel on tire parti des défauts des autres. Dans la fable précédente, les enfans ſe moquent du corbeau, mais ils s'affectionnent tous au renard. Dans la fable qui ſuit; vous croyez leur donner la cigale pour exemple, & point du tout, c'eſt la fourmi qu'ils choiſiront. On n'aime point à s'humilier ; ils prendront toujours le beau rôle ; c'eſt le choix de l'amour-propre, c'eſt un choix très-naturel. Or, quelle horrible leçon pour l'enfance! Le plus odieux de tous les monſtres ſeroit un enfant avare & dur, qui ſauroit ce qu'on lui demande & ce qu'il refuſe. La fourmi fait plus encore, elle lui apprend à railler dans ſes refus.

Dans toutes les fables où le lion eſt un des perſonnages, comme c'eſt d'ordinaire le plus brillant, l'enfant ne manque point de ſe faire lion; & quand il préſide à quelque partage,

bien inſtruit par ſon modele, il a grand ſoin de s'emparer de tout. Mais quand le moucheron terraſſe le lion, c'eſt une autre affaire ; alors l'enfant n'eſt plus lion, il eſt moucheron. Il apprend à tuer un jour à coup d'aiguillon ceux qu'il n'oſeroit attaquer de pied ferme.

Dans la fable du loup maigre & du chien gras, au lieu d'une leçon de modération qu'on prétend lui donner, il en prend une de licence. Je n'oublierai jamais d'avoir vu beaucoup pleurer une petite fille qu'on avoit déſolée avec cette fable, tout en lui prêchant toujours la docilité. On eut peine à ſavoir la cauſe de ſes pleurs, on la ſçut enfin. La pauvre enfant s'ennuyoit d'être à la chaîne : elle ſe ſentoit le cou pelé ; elle pleuroit de n'être pas loup.

Ainſi donc la morale de la premiere fable citée eſt pour l'enfant une leçon de la plus baſſe flatterie ; celle de la ſeconde une leçon d'inhumanité ; celle de la troiſieme une leçon d'injuſtice ; celle de la quatrieme une leçon de ſatyre ; celle de la cinquieme une leçon d'indépendance. Cette derniere leçon, pour être ſuperflue à mon Eleve, n'en eſt pas plus convenable aux vôtres. Quand vous leur donnez des préceptes qui ſe contrediſent, quel fruit eſpérez-vous de vos ſoins ? Mais peut-être, à cela près, toute cette morale qui me ſert d'objection contre les fables, fournit-elle autant de raiſons de les conſerver. Il faut une morale en paroles & une en actions dans la ſociété, & ces deux morales ne ſe reſſemblent point. La premiere eſt dans le Catéchiſme, où on la laiſſe ; l'autre eſt dans les fables de La Fontaine pour les enfans, & dans ſes

contes pour les meres. Le même Auteur suffit à tout.

Composons, Monsieur de La Fontaine. Je promets, quant à moi, de vous lire avec choix, de vous aimer, de m'instruire dans vos fables; car j'espere ne pas me tromper sur leur objet. Mais pour mon Eleve, permettez que je ne lui en laisse pas étudier une seule, jusqu'à ce que vous m'ayez prouvé qu'il est bon pour lui d'apprendre des choses dont il ne comprendra pas le quart; que dans celles qu'il pourra comprendre il ne prendra jamais le change, & qu'au lieu de se corriger sur la dupe, il ne se formera pas sur le fripon.

En ôtant ainsi tous les devoirs des enfans, j'ôte les instrumens de leur plus grande misere, savoir les livres. La lecture est le fléau de l'enfance, & presque la seule occupation qu'on lui sait donner. A peine à douze ans Emile saura-t-il ce que c'est qu'un livre. Mais il faut bien, au moins, dira-t-on, qu'il sache lire. J'en conviens: il faut qu'il sache lire quand la lecture lui est utile; jusqu'alors elle n'est bonne qu'à l'ennuyer.

Si l'on ne doit rien exiger des enfans par obéissance, il s'ensuit qu'ils ne peuvent rien apprendre dont ils ne sentent l'avantage actuel & présent, soit d'agrément soit d'utilité; autrement quel motif les porteroit à l'apprendre? L'art de parler aux absens & de les entendre, l'art de leur communiquer au loin sans médiateur nos sentimens, nos volontés, nos desirs, est un art dont l'utilité peut être rendue sensible à tous les âges. Par quel prodige cet art si utile & si agréable est-il devenu un tourment pour l'enfance? parce qu'on

la contraint de s'y appliquer malgré elle, & qu'on le met à des usages auxquels elle ne comprend rien. Un enfant n'est pas fort curieux de perfectionner l'instrument avec lequel on le tourmente; mais faites que cet instrument serve à ses plaisirs, & bientôt il s'y appliquera malgré vous.

On se fait une grande affaire de chercher les meilleures méthodes d'apprendre à lire; on invente des bureaux, des cartes; on fait de la chambre d'un enfant un attelier d'Imprimerie : Locke veut qu'il apprenne à lire avec des dez. Ne voilà-t-il pas une invention bien trouvée? Quelle pitié! Un moyen plus sûr que tous ceux-là, & celui qu'on oublie toujours, est le desir d'apprendre. Donnez à l'enfant ce desir, puis laissez-là vos bureaux & vos dez; toute méthode lui sera bonne.

L'intérêt présent; voilà le grand mobile, le seul qui mene surement & loin. Emile reçoit quelquefois de son pere, de sa mere, de ses parens, de ses amis, des billets d'invitation pour un dîné, pour une promenade, pour une partie sur l'eau, pour voir quelque fête publique. Ces billets sont courts, clairs, nets, bien écrits. Il faut trouver quelqu'un qui les lui lise; ce quelqu'un, ou ne se trouve pas toujours à point nommé, ou rend à l'enfant le peu de complaisance que l'enfant eut pour lui la veille. Ainsi l'occasion, le moment se passe. On lui lit enfin le billet, mais il n'est plus tems. Ah! si l'on eût sçu lire soi-même! On en reçoit d'autres; ils sont si courts! le sujet en est si intéressant! on voudroit essayer de les déchiffrer, on trouve tantôt de l'aide & tantôt des refus. On s'évertue; on déchiffre enfin la moitié d'un billet;

il s'agit d'aller demain manger de la crême........ on ne ſait où ni avec qui........ combien on fait d'efforts pour lire le reſte ! je ne crois pas qu'Emile ait beſoin du bureau. Parlerai-je à préſent de l'écriture ? Non, j'ai honte de m'amuſer à ces niaiſeries dans un traité de l'éducation.

J'ajouterai ce ſeul mot qui fait une importante maxime ; c'eſt que d'ordinaire on obtient très-ſurement & très-vîte ce qu'on n'eſt point preſſé d'obtenir. Je ſuis preſque ſûr qu'Emile ſaura parfaitement lire & écrire avant l'âge de dix ans, précifément parce qu'il m'importe fort peu qu'il le ſache avant quinze ; mais j'aimerois mieux qu'il ne ſçût jamais lire que d'acheter cette ſcience au prix de tout ce qui peut la rendre utile : de quoi lui ſervira la lecture quand on l'en aura rebuté pour jamais ? *Id in primis cavere oportebit, ne ſtudia, qui amare nondum poterit, oderit, & amaritudinem ſemel perceptam etiam ultrà rudes annos reſormidet* (16).

Plus j'inſiſte ſur ma méthode inactive, plus je ſens les objections ſe renforcer. Si votre Eleve n'apprend rien de vous, il apprendra des autres. Si vous ne prévenez l'erreur par la vérité, il apprendra des menſonges ; les préjugés que vous craignez de lui donner, il les recevra de tout ce qui l'environne ; ils entreront par tous ſes ſens ; ou ils corrompront ſa raiſon, même avant qu'elle ſoit formée, ou ſon eſprit engourdi par une longue inaction s'abſorbera dans la

(16) Quintil. L. 1. c. 1.

matiere. L'inhabitude de penser dans l'enfance en ôte la faculté durant le reste de la vie.

Il me semble que je pourrois aisément répondre à cela; mais pourquoi toujours des réponses? Si ma méthode répond d'elle-même aux objections, elle est bonne; si elle n'y répond pas, elle ne vaut rien : je poursuis.

Si sur le plan que j'ai commencé de tracer, vous suivez des regles directement contraires à celles qui sont établies, si au lieu de porter au loin l'esprit de votre Eleve, si au lieu de l'égarer sans cesse en d'autres lieux, en d'autres climats, en d'autres siecles, aux extrêmités de la terre & jusques dans les Cieux, vous vous appliquez à le tenir toujours en lui-même & attentif à ce qui le touche immédiatement; alors vous le trouverez capable de perception, de mémoire, & même de raisonnement; c'est l'ordre de la nature. A mesure que l'être sensitif devient actif, il acquiert un discernement proportionnel à ses forces; & ce n'est qu'avec la force surabondante à celle dont il a besoin pour se conserver, que se développe en lui la faculté spéculative propre à employer cet excès de force à d'autres usages. Voulez-vous donc cultiver l'intelligence de votre Eleve, cultivez les forces qu'elle doit gouverner. Exercez continuellement son corps, rendez-le robuste & sain pour le rendre sage & raisonnable; qu'il travaille, qu'il agisse, qu'il coure, qu'il crie, qu'il soit toujours en mouvement; qu'il soit homme par la vigueur, & bientôt il le sera par la raison.

Vous l'abrutiriez, il est vrai, par cette méthode, si vous alliez toujours le dirigeant, toujours lui disant, va, viens, reste,

reſte, fais ceci, ne fais pas cela. Si votre tête conduit toujours ſes bras, la ſienne lui devient inutile. Mais ſouvenez-vous de nos conventions; ſi vous n'êtes qu'un pédant, ce n'eſt pas la peine de me lire.

C'eſt une erreur bien pitoyable d'imaginer que l'exercice du corps nuiſe aux opérations de l'eſprit; comme ſi ces deux actions ne devoient pas marcher de concert, & que l'une ne dût pas toujours diriger l'autre!

Il y a deux ſortes d'hommes dont les corps ſont dans un exercice continuel, & qui ſurement ſongent auſſi peu les uns que les autres à cultiver leur ame, ſavoir, les payſans & les Sauvages. Les premiers ſont ruſtres, groſſiers, mal-adroits; les autres, connus par leur grand ſens, le ſont encore par la ſubtilité de leur eſprit: généralement il n'y a rien de plus lourd qu'un Payſan, ni rien de plus fin qu'un Sauvage. D'où vient cette différence? c'eſt que le premier faiſant toujours ce qu'on lui commande, ou ce qu'il a vu faire à ſon pere, ou ce qu'il a fait lui-même dès ſa jeuneſſe, ne va jamais que par routine; & dans ſa vie preſque automate, occupé ſans ceſſe des mêmes travaux, l'habitude & l'obéiſſance lui tiennent lieu de raiſon.

Pour le Sauvage, c'eſt autre choſe; n'étant attaché à aucun lieu, n'ayant point de tâche preſcrite, n'obéiſſant à perſonne, ſans autre loi que ſa volonté, il eſt forcé de raiſonner à chaque action de ſa vie; il ne fait pas un mouvement, pas un pas, ſans en avoir d'avance enviſagé les ſuites. Ainſi, plus ſon corps s'exerce, plus ſon eſprit s'éclaire; ſa force & ſa raiſon croiſſent à la fois, & s'étendent l'une par l'autre.

Savant Précepteur, voyons lequel de nos deux Eleves ressemble au Sauvage, & lequel ressemble au Paysan? Soumis en tout à une autorité toujours enseignante, le vôtre ne fait rien que sur parole; il n'ose manger quand il a faim, ni rire quand il est gai, ni pleurer quand il est triste, ni présenter une main pour l'autre, ni remuer le pied que comme on le lui prescrit, bientôt il n'osera respirer que sur vos regles. A quoi voulez-vous qu'il pense, quand vous pensez à tout pour lui? Assuré de votre prévoyance, qu'a-t-il besoin d'en avoir? Voyant que vous vous chargez de sa conservation, de son bien-être, il se sent délivré de ce soin; son jugement se repose sur le vôtre; tout ce que vous ne lui défendez pas, il le fait sans réflexion, sachant bien qu'il le fait sans risque. Qu'a-t-il besoin d'apprendre à prévoir la pluie? Il sait que vous regardez au Ciel pour lui. Qu'a-t-il besoin de régler sa promenade? Il ne craint pas que vous lui laissiez passer l'heure du dîné. Tant que vous ne lui défendez pas de manger, il mange; quand vous le lui défendez, il ne mange plus; il n'écoute plus les avis de son estomac, mais les vôtres. Vous avez beau ramollir son corps dans l'inaction, vous n'en rendez pas son entendement plus flexible. Tout au contraire, vous achevez de décréditer la raison dans son esprit, en lui faisant user le peu qu'il en a sur les choses qui lui paroissent le plus inutiles. Ne voyant jamais à quoi elle est bonne, il juge enfin qu'elle n'est bonne à rien. Le pis qui pourra lui arriver de mal raisonner sera d'être repris, & il l'est si souvent qu'il n'y songe gueres; un danger si commun ne l'effraye plus.

Vous lui trouvez pourtant de l'eſprit, & il en a pour babiller avec les femmes, ſur le ton dont j'ai déjà parlé; mais qu'il ſoit dans le cas d'avoir à payer de ſa perſonne, à prendre un parti dans quelque occaſion difficile, vous le verrez cent fois plus ſtupide & plus bête que le fils du plus gros manant.

Pour mon Eleve, ou plutôt celui de la nature, exercé de bonne heure à ſe ſuffire à lui-même, autant qu'il eſt poſſible, il ne s'accoutume point à recourir ſans ceſſe aux autres, encore moins à leur étaler ſon grand ſavoir. En revanche il juge, il prévoit, il raiſonne en tout ce qui ſe rapporte immédiatement à lui. Il ne jaſe pas, il agit; il ne ſait pas un mot de ce qui ſe fait dans le monde, mais il ſait fort bien faire ce qui lui convient. Comme il eſt ſans ceſſe en mouvement, il eſt forcé d'obſerver beaucoup de choſes, de connoître beaucoup d'effets; il acquiert de bonne heure une grande expérience, il prend ſes leçons de la nature & non pas des hommes; il s'inſtruit d'autant mieux qu'il ne voit nulle part l'intention de l'inſtruire. Ainſi ſon corps & ſon eſprit s'exercent à la fois. Agiſſant toujours d'après ſa penſée, & non d'après celle d'un autre, il unit continuellement deux opérations; plus il ſe rend fort & robuſte, plus il devient ſenſé & judicieux. C'eſt le moyen d'avoir un jour ce qu'on croit incompatible, & ce que preſque tous les grands hommes ont réuni : la force du corps & celle de l'ame; la raiſon d'un ſage & la vigueur d'un athlete.

Jeune Inſtituteur, je vous prêche un art difficile; c'eſt de

gouverner ſans préceptes, & de tout faire en ne faiſant rien. Cet art, j'en conviens, n'eſt pas de votre âge; il n'eſt pas propre à faire briller d'abord vos talens, ni à vous faire valoir auprès des peres; mais c'eſt le ſeul propre à réuſſir. Vous ne parviendrez jamais à faire des ſages, ſi vous ne faites d'abord des poliſſons: c'étoit l'éducation des Spartiates; au lieu de les coller ſur des livres, on commençoit par leur apprendre à voler leur dîné. Les Spartiates étoient-ils pour cela groſſiers étant grands? Qui ne connoit la force & le ſel de leurs reparties? Toujours faits pour vaincre, ils écraſoient leurs ennemis en toute eſpece de guerre, & les babillards Athéniens craignoient autant leurs mots que leurs coups.

Dans les éducations les plus ſoignées, le Maître commande & croit gouverner; c'eſt en effet l'enfant qui gouverne. Il ſe ſert de ce que vous exigez de lui pour obtenir de vous ce qu'il lui plait, & il ſait toujours vous faire payer une heure d'aſſiduité par huit jours de complaiſance. A chaque inſtant il faut pactiſer avec lui. Ces traités, que vous propoſez à votre mode, & qu'il exécute à la ſienne, tournent toujours au profit de ſes fantaiſies; ſur-tout quand on a la mal-adreſſe de mettre en condition pour ſon profit ce qu'il eſt bien ſûr d'obtenir, ſoit qu'il rempliſſe ou non la condition qu'on lui impoſe en échange. L'enfant, pour l'ordinaire, lit beaucoup mieux dans l'eſprit du Maître, que le Maître dans le cœur de l'enfant, & cela doit être; car toute la ſagacité qu'eût employé l'enfant livré à lui-même à pourvoir à la conſervation de ſa perſonne, il l'emploie à

ſauver ſa liberté naturelle des chaînes de ſon tyran. Au lieu que celui-ci, n'ayant nul intérêt ſi preſſant à pénétrer l'autre, trouve quelquefois mieux ſon compte à lui laiſſer ſa pareſſe ou ſa vanité.

Prenez une route oppoſée avec votre Eleve; qu'il croie toujours être le maître, & que ce ſoit toujours vous qui le ſoyez. Il n'y a point d'aſſujettiſſement ſi parfait que celui qui garde l'apparence de la liberté; on captive ainſi la volonté même. Le pauvre enfant qui ne ſait rien, qui ne peut rien, qui ne connoit rien, n'eſt-il pas à votre merci? Ne diſpoſez-vous pas, par rapport à lui, de tout ce qui l'environne? N'êtes-vous pas le maître de l'affecter comme il vous plait? Ses travaux, ſes jeux, ſes plaiſirs, ſes peines, tout n'eſt-il pas dans vos mains ſans qu'il le ſache? Sans doute, il ne doit faire que ce qu'il veut; mais il ne doit vouloir que ce que vous voulez qu'il faſſe; il ne doit pas faire un pas que vous ne l'ayez prévu, il ne doit pas ouvrir la bouche que vous ne ſachiez ce qu'il va dire.

C'eſt alors qu'il pourra ſe livrer aux exercices du corps, que lui demande ſon âge, ſans abrutir ſon eſprit; c'eſt alors qu'au lieu d'aiguiſer ſa ruſe à éluder un incommode empire, vous le verrez s'occuper uniquement à tirer de tout ce qui l'environne le parti le plus avantageux pour ſon bien-être actuel; c'eſt alors que vous ſerez étonné de la ſubtilité de ſes inventions, pour s'approprier tous les objets auxquels il peut atteindre, & pour jouir vraiment des choſes, ſans le ſecours de l'opinion.

En le laiſſant ainſi maître de ſes volontés, vous ne fo-

menterez point ſes caprices. En ne faiſant jamais que ce qui lui convient, il ne fera bientôt que ce qu'il doit faire; & bien que ſon corps ſoit dans un mouvement continuel, tant qu'il s'agira de ſon intérêt préſent & ſenſible, vous verrez toute la raiſon dont il eſt capable ſe développer beaucoup mieux, & d'une maniere beaucoup plus appropriée à lui, que dans des études de pure ſpéculation.

Ainſi, ne vous voyant point attentif à contrarier, ne ſe défiant point de vous, n'ayant rien à vous cacher, il ne vous trompera point, il ne vous mentira point, il ſe montrera tel qu'il eſt ſans crainte; vous pourrez l'étudier tout à votre aiſe, & diſpoſer tout autour de lui les leçons que vous voulez lui donner, ſans qu'il penſe jamais en recevoir aucune.

Il n'épiera point, non plus, vos mœurs avec une curieuſe jalouſie, & ne ſe fera point un plaiſir ſecret de vous prendre en faute. Cet inconvénient que nous prévenons eſt très-grand. Un des premiers ſoins des enfans eſt, comme je l'ai dit, de découvrir le foible de ceux qui les gouvernent. Ce penchant porte à la méchanceté, mais il n'en vient pas: il vient du beſoin d'éluder une autorité qui les importune. Surchargés du joug qu'on leur impoſe, ils cherchent à le ſecouer, & les défauts qu'ils trouvent dans les maîtres, leur fourniſſent de bons moyens pour cela. Cependant l'habitude ſe prend d'obſerver les gens par leurs défauts, & de ſe plaire à leur en trouver. Il eſt clair que voilà encore une ſource de vices bouchée dans le cœur d'Emile; n'ayant nul intérêt à me trou-

ver des défauts, il ne m'en cherchera pas, & fera peu tenté d'en chercher à d'autres.

Toutes ces pratiques femblent difficiles parce qu'on ne s'en avife pas, mais dans le fond elles ne doivent point l'être. On eft en droit de vous fuppofer les lumieres néceffaires pour exercer le métier que vous avez choifi; on doit préfumer que vous connoiffez la marche naturelle du cœur humain, que vous favez étudier l'homme & l'individu, que vous favez d'avance à quoi fe pliera la volonté de votre Eleve, à l'occafion de tous les objets intéreffans pour fon âge que vous ferez paffer fous fes yeux. Or, avoir les inftrumens & bien favoir leur ufage, n'eft-ce pas être maître de l'opération ?

Vous objectez les caprices de l'enfant : & vous avez tort. Le caprice des enfans n'eft jamais l'ouvrage de la nature, mais d'une mauvaife difcipline : c'eft qu'ils ont obéi ou commandé ; & j'ai dit cent fois qu'il ne faloit ni l'un ni l'autre. Votre Eleve n'aura donc de caprices que ceux que vous lui aurez donnés ; il eft jufte que vous portiez la peine de vos fautes. Mais, direz-vous, comment y remédier ? Cela fe peut encore, avec une meilleure conduite & beaucoup de patience.

Je m'étois chargé, durant quelques femaines, d'un enfant accoutumé non-feulement à faire fes volontés, mais encore à les faire faire à tout le monde, par conféquent plein de fantaifies. Dès le premier jour, pour mettre à l'effai ma complaifance, il voulut fe lever à minuit. Au plus fort de mon fommeil il faute à bas de fon lit, prend fa robe-de-

chambre, & m'appelle. Je me leve, j'allume la chandelle; il n'en vouloit pas davantage : au bout d'un quart d'heure le ſommeil le gagne, & il ſe recouche content de ſon épreuve. Deux jours après, il la réitere avec le même ſuccès, & de ma part ſans le moindre ſigne d'impatience. Comme il m'embraſſoit en ſe recouchant, je lui dis très-poſément : mon petit ami, cela va fort bien, mais n'y revenez plus. Ce mot excita ſa curioſité, & dès le lendemain, voulant voir un peu comment j'oſerois lui déſobéir, il ne manqua pas de ſe relever à la même heure, & de m'appeller. Je lui demandai ce qu'il vouloit? Il me dit qu'il ne pouvoit dormir. *Tant-pis*, repris-je, & je me tins coi. Il me pria d'allumer la chandelle : *pourquoi faire?* & je me tins coi. Ce ton laconique commençoit à l'embarraſſer. Il s'en fut à tâtons chercher le fuſil, qu'il fit ſemblant de battre, & je ne pouvois m'empêcher de rire en l'entendant ſe donner des coups ſur les doigts. Enfin, bien convaincu qu'il n'en viendroit pas à bout, il m'apporta le briquet à mon lit : je lui dis que je n'en avois que faire, & me tournai de l'autre côté. Alors il ſe mit à courir étourdiment par la chambre, criant, chantant, faiſant beaucoup de bruit, ſe donnant à la table & aux chaiſes des coups, qu'il avoit grand ſoin de modérer, & dont il ne laiſſoit pas de crier bien fort, eſpérant me cauſer de l'inquiétude. Tout cela ne prenoit point, & je vis que comptant ſur de belles exhortations ou ſur de la colere, il ne s'étoit nullement arrangé pour ce ſang-froid.

Cependant, réſolu de vaincre ma patience à force d'opiniâtreté,

niâtreté, il continua son tintamarre avec un tel succès qu'à la fin je m'échauffai, & pressentant que j'allois tout gâter par un emportement hors de propos, je pris mon parti d'une autre maniere. Je me levai sans rien dire, j'allai au fusil que je ne trouvai point; je le lui demande, il me le donne, pétillant de joie d'avoir enfin triomphé de moi. Je bats le fusil, j'allume la chandelle, je prends par la main mon petit bon-homme, je le mene tranquillement dans un cabinet voisin dont les volets étoient bien fermés, & où il n'y avoit rien à casser; je l'y laisse sans lumiere, puis fermant sur lui la porte à la clef, je retourne me coucher sans lui avoir dit un seul mot. Il ne faut pas demander si d'abord il y eut du vacarme; je m'y étois attendu, je ne m'en émus point. Enfin le bruit s'appaise; j'écoute, je l'entends s'arranger, je me tranquillise. Le lendemain j'entre au jour dans le cabinet, je trouve mon petit mutin couché sur un lit de repos, & dormant d'un profond sommeil, dont, après tant de fatigue, il devoit avoir grand besoin.

L'affaire ne finit pas là. La mere apprit que l'enfant avoit passé les deux tiers de la nuit hors de son lit. Aussi-tôt tout fut perdu, c'étoit un enfant autant que mort. Voyant l'occasion bonne pour se venger, il fit le malade, sans prévoir qu'il n'y gagneroit rien. Le Médecin fut appellé. Malheureusement pour la mere, ce Médecin étoit un plaisant, qui, pour s'amuser de ses frayeurs, s'appliquoit à-les augmenter. Cependant il me dit à l'oreille : laissez-moi faire; je vous promets que l'enfant sera guéri pour quelque tems de la fantaisie d'être malade : en effet la diete & la chambre furent

prefcrites, & il fut recommandé à l'Apothicaire. Je foupirois de voir cette pauvre mere ainfi la dupe de tout ce qui l'environnoit, excepté moi feul, qu'elle prit en haine, précifément parce que je ne la trompois pas.

Après des reproches affez durs, elle me dit que fon fils étoit délicat, qu'il étoit l'unique héritier de fa famille, qu'il faloit le conferver à quelque prix que ce fût, & qu'elle ne vouloit pas qu'il fût contrarié. En cela j'étois bien d'accord avec elle ; mais elle entendoit par le contrarier ne lui pas obéir en tout. Je vis qu'il faloit prendre avec la mere le même ton qu'avec l'enfant. Madame, lui dis-je affez froidement, je ne fais point comment on éleve un héritier, &, qui plus eft, je ne veux pas l'apprendre ; vous pouvez vous arranger là-deffus. On avoit befoin de moi pour quelque tems encore : le pere appaifa tout, la mere écrivit au Précepteur de hâter fon retour ; & l'enfant, voyant qu'il ne gagnoit rien à troubler mon fommeil ni à être malade, prit enfin le parti de dormir lui-même & de fe bien porter.

On ne fauroit imaginer à combien de pareils caprices le petit tyran avoit affervi fon malheureux Gouverneur ; car l'éducation fe faifoit fous les yeux de la mere qui ne fouffroit pas que l'héritier fût défobéi en rien. A quelque heure qu'il voulût fortir, il faloit être prêt pour le mener, ou plutôt pour le fuivre, & il avoit toujours grand foin de choifir le moment où il voyoit fon Gouverneur le plus occupé. Il voulut ufer fur moi du même empire, & fe venger, le jour, du repos qu'il étoit forcé de me laiffer la

nuit. Je me prêtai de bon cœur à tout, & je commençai par bien conſtater à ſes propres yeux le plaiſir que j'avois à lui complaire. Après cela, quand il fut queſtion de le guérir de ſa fantaiſie, je m'y pris autrement.

Il falut d'abord le mettre dans ſon tort, & cela ne fut pas difficile. Sachant que les enfans ne ſongent jamais qu'au préſent, je pris ſur lui le facile avantage de la prévoyance : j'eus ſoin de lui procurer au logis un amuſement que je ſavois être extrêmement de ſon goût ; & dans le moment où je l'en vis le plus engoué, j'allai lui propoſer un tour de promenade, il me renvoya bien loin : j'inſiſtai, il ne m'écouta pas ; il falut me rendre, & il nota précieuſement en lui-même ce ſigne d'aſſujettiſſement.

Le lendemain ce fut mon tour. Il s'ennuya, j'y avois pourvu : moi, au contraire, je paroiſſois profondément occupé. Il n'en faloit pas tant pour le déterminer. Il ne manqua pas de venir m'arracher à mon travail pour le mener promener au plus vîte. Je refuſai, il s'obſtina ; non, lui dis-je, en faiſant votre volonté vous m'avez appris à faire la mienne ; je ne veux pas ſortir. Hé bien, reprit-il vivement, je ſortirai tout ſeul. Comme vous voudrez ; & je reprends mon travail.

Il s'habille, un peu inquiet de voir que je le laiſſois faire, & que je ne l'imitois pas. Prêt à ſortir il vient me ſaluer, je le ſalue : il tâche de m'allarmer par le récit des courſes qu'il va faire ; à l'entendre, on eût cru qu'il alloit au bout du monde. Sans m'émouvoir, je lui ſouhaite un bon voyage. Son embarras redouble. Cependant il fait

bonne contenance, & prêt à sortir, il dit à son laquais de le suivre. Le laquais, déjà prévenu, répond qu'il n'a pas le tems, & qu'occupé par mes ordres il doit m'obéir plutôt qu'à lui. Pour le coup, l'enfant n'y est plus. Comment concevoir qu'on le laisse sortir seul, lui qui se croit l'être important à tous les autres, & pense que le Ciel & la terre sont intéressés à sa conservation ? Cependant il commence à sentir sa foiblesse ; il comprend qu'il se va trouver seul au milieu de gens qui ne le connoissent pas ; il voit d'avance les risques qu'il va courir : l'obstination seule le soutient encore ; il descend l'escalier lentement & fort interdit. Il entre enfin dans la rue, se consolant un peu du mal qui lui peut arriver, par l'espoir qu'on m'en rendra responsable.

C'étoit là que je l'attendois. Tout étoit préparé d'avance ; & comme il s'agissoit d'une espece de scene publique, je m'étois muni du consentement du pere. A peine avoit-il fait quelques pas qu'il entend à droite & à gauche différens propos sur son compte. Voisin, le joli Monsieur ! où va-t-il ainsi tout seul ? Il va se perdre : je veux le prier d'entrer chez nous. Voisine, gardez-vous en bien. Ne voyez-vous pas que c'est un petit libertin qu'on a chassé de la maison de son pere, parce qu'il ne vouloit rien valoir ? Il ne faut pas retirer les libertins ; laissez-le aller où il voudra. Hé bien donc ! que Dieu le conduise ; je serois fâchée qu'il lui arrivât malheur. Un peu plus loin il rencontre des polissons à peu près de son âge, qui l'agacent & se moquent de lui. Plus il avance, plus il trouve

d'embarras. Seul & ſans protection, il ſe voit le jouet de tout le monde, & il éprouve avec beaucoup de ſurpriſe que ſon nœud d'épaule & ſon parement d'or ne le font pas plus reſpecter.

Cependant un de mes amis qu'il ne connoiſſoit point, & que j'avois chargé de veiller ſur lui, le ſuivoit pas à pas ſans qu'il y prit garde, & l'accoſta quand il en fut tems. Ce rôle, qui reſſembloit à celui de Sbrigani dans Pourceaugnac, demandoit un homme d'eſprit, & fut parfaitement rempli. Sans rendre l'enfant timide & craintif en le frappant d'un trop grand effroi, il lui fit ſi bien ſentir l'imprudence de ſon équipée, qu'au bout d'une demi-heure il me le ramena ſouple, confus, & n'oſant lever les yeux.

Pour achever le déſaſtre de ſon expédition, préciſément au moment qu'il rentroit, ſon pere deſcendoit pour ſortir & le rencontra ſur l'eſcalier. Il falut dire d'où il venoit, & pourquoi je n'étois pas avec lui (17)? Le pauvre enfant eût voulu être cent pieds ſous terre. Sans s'amuſer à lui faire une longue réprimande, le pere lui dit plus ſéchement que je ne m'y ſerois attendu, quand vous voudrez ſortir ſeul, vous en êtes le maître; mais comme je ne veux point d'un bandit dans ma maiſon, quand cela vous arrivera ayez ſoin de n'y plus rentrer.

Pour moi, je le reçus ſans reproche & ſans raillerie, mais avec un peu de gravité; & de peur qu'il ne ſoupçonnât

(17) En cas pareil on peut ſans riſque exiger d'un enfant la vérité, car il ſait bien alors qu'il ne ſauroit la déguiſer, & que s'il oſoit dire un menſonge, il en ſeroit à l'inſtant convaincu.

que tout ce qui s'étoit paſſé n'étoit qu'un jeu, je ne voulus point le mener promener le même jour. Le lendemain je vis avec grand plaiſir qu'il paſſoit avec moi d'un air de triomphe devant les mêmes gens qui s'étoient moqués de lui la veille pour l'avoir rencontré tout ſeul. On conçoit bien qu'il ne me menaça plus de ſortir ſans moi.

C'eſt par ces moyens & d'autres ſemblables, que, durant le peu de tems que je fus avec lui, je vins à bout de lui faire faire tout ce que je voulois ſans lui rien preſcrire, ſans lui rien défendre, ſans ſermons, ſans exhortations, ſans l'ennuyer de leçons inutiles. Auſſi, tant que je parlois il étoit content, mais mon ſilence le tenoit en crainte; il comprenoit que quelque choſe n'alloit pas bien, & toujours la leçon lui venoit de la choſe même; mais revenons.

Non-ſeulement ces exercices continuels ainſi laiſſés à la ſeule direction de la nature en fortifiant le corps n'abrutiſſent point l'eſprit, mais au contraire ils forment en nous la ſeule eſpece de raiſon dont le premier âge ſoit ſuſceptible, & la plus néceſſaire à quelque âge que ce ſoit. Ils nous apprennent à bien connoître l'uſage de nos forces, les rapports de nos corps aux corps environnans, l'uſage des inſtrumens naturels qui ſont à notre portée, & qui conviennent à nos organes. Y a-t-il quelque ſtupidité pareille à celle d'un enfant élevé toujours dans la chambre & ſous les yeux de ſa mere, lequel ignorant ce que c'eſt que poids & que réſiſtance veut arracher un grand arbre, ou ſoulever un rocher? La premiere fois que je ſortis de Geneve, je voulois ſuivre un

cheval au galop, je jettois des pierres contre la montagne de Saleve, qui étoit à deux lieues de moi; jouet de tous les enfans du village, j'étois un véritable idiot pour eux. A dix-huit ans on apprend en Philosophie ce que c'est qu'un lévier: il n'y a point de petit Paysan à douze qui ne sache se servir d'un lévier mieux que le premier Méchanicien de l'Académie. Les leçons que les écoliers prennent entre eux dans la cour du College leur sont cent fois plus utiles que tout ce qu'on leur dira jamais dans la Classe.

Voyez un chat entrer pour la premiere fois dans une chambre; il visite, il regarde, il flaire, il ne reste pas un moment en repos, il ne se fie à rien qu'après avoir tout examiné, tout connu. Ainsi fait un enfant commençant à marcher, & entrant, pour ainsi dire, dans l'espace du monde. Toute la différence est, qu'à la vue commune à l'enfant & au chat, le premier joint, pour observer, les mains que lui donna la nature, & l'autre l'odorat subtil dont elle l'a doué. Cette disposition bien ou mal cultivée est ce qui rend les enfans adroits ou lourds, pesans ou dispos, étourdis ou prudens.

Les premiers mouvemens naturels de l'homme étant donc de se mesurer avec tout ce qui l'environne, & d'éprouver dans chaque objet qu'il apperçoit toutes les qualités sensibles qui peuvent se rapporter à lui, sa premiere étude est une sorte de Physique expérimentale relative à sa propre conservation, & dont on le détourne par des études spéculatives avant qu'il ait reconnu sa place ici-bas. Tandis que ses organes délicats & flexibles peuvent s'ajuster aux corps sur

lesquels ils doivent agir, tandis que ses sens encore purs sont exempts d'illusions, c'est le tems d'exercer les uns & les autres aux fonctions qui leur sont propres, c'est le tems d'apprendre à connoître les rapports sensibles que les choses ont avec nous. Comme tout ce qui entre dans l'entendement humain y vient par les sens, la premiere raison de l'homme est une raison sensitive; c'est elle qui sert de base à la raison intellectuelle : nos premiers maîtres de Philosophie sont nos pieds, nos mains, nos yeux. Substituer des livres à tout cela, ce n'est pas nous apprendre à raisonner, c'est nous apprendre à nous servir de la raison d'autrui; c'est nous apprendre à beaucoup croire, & à ne jamais rien savoir.

Pour exercer un art, il faut commencer par s'en procurer les instrumens; & pour pouvoir employer utilement ces instrumens, il faut les faire assez solides pour résister à leur usage. Pour apprendre à penser, il faut donc exercer nos membres, nos sens, nos organes, qui sont les instrumens de notre intelligence; & pour tirer tout le parti possible de ces instrumens, il faut que le corps, qui les fournit, soit robuste & sain. Ainsi, loin que la véritable raison de l'homme se forme indépendamment du corps, c'est la bonne constitution du corps qui rend les opérations de l'esprit faciles & sûres.

En montrant à quoi l'on doit employer la longue oisiveté de l'enfance, j'entre dans un détail qui paroîtra ridicule. Plaisantes leçons, me dira-t-on, qui, retombant sous votre critique, se bornent à enseigner ce que nul n'a besoin d'apprendre!

prendre ! Pourquoi consumer le tems à des instructions qui viennent toujours d'elles-mêmes, & ne coûtent ni peines ni soins? Quel enfant de douze ans ne sait pas tout ce que vous voulez apprendre au vôtre, & de plus, ce que ses maîtres lui ont appris?

Messieurs, vous vous trompez; j'enseigne à mon Eleve un art très-long, très-pénible, & que n'ont assurément pas les vôtres; c'est celui d'être ignorant; car la science de quiconque ne croit savoir que ce qu'il sait, se réduit à bien peu de chose. Vous donnez la science, à la bonne heure; moi je m'occupe de l'instrument propre à l'acquérir. On dit qu'un jour les Vénitiens montrant en grande pompe leur trésor de Saint Marc à un Ambassadeur d'Espagne, celui-ci pour tout compliment, ayant regardé sous les tables, leur dit : *Qui non c'è la radice.* Je ne vois jamais un Précepteur étaler le savoir de son disciple, sans être tenté de lui en dire autant.

Tous ceux qui ont réfléchi sur la maniere de vivre des Anciens, attribuent aux exercices de la gymnastique cette vigueur de corps & d'ame qui les distingue le plus sensiblement des Modernes. La maniere dont Montaigne appuye ce sentiment, montre qu'il en étoit fortement pénétré; il y revient sans cesse & de mille façons. En parlant de l'éducation d'un enfant; pour lui roidir l'ame, il faut, dit-il, lui durcir les muscles; en l'accoutumant au travail, on l'accoutume à la douleur; il le faut rompre à l'âpreté des exercices, pour le dresser à l'âpreté de la dislocation, de la colique & de tous les maux. Le sage Locke, le bon Rollin, le savant Fleuri, le

pédant de Crousaz, si différens entre eux dans tout le reste, s'accordent tous en ce seul point d'exercer beaucoup les corps des enfans. C'est le plus judicieux de leurs préceptes; c'est celui qui est & sera toujours le plus négligé. J'ai déjà suffisamment parlé de son importance; & comme on ne peut là-dessus donner de meilleures raisons ni des regles plus sensées que celles qu'on trouve dans le livre de Locke, je me contenterai d'y renvoyer, après avoir pris la liberté d'ajouter quelques observations aux siennes.

Les membres d'un corps qui croît, doivent être tous au large dans leur vêtement; rien ne doit gêner leur mouvement ni leur accroissement; rien de trop juste, rien qui colle au corps, point de ligature. L'habillement françois, gênant & mal-sain pour les hommes, est pernicieux sur-tout aux enfans. Les humeurs, stagnantes, arrêtées dans leur circulation, croupissent dans un repos qu'augmente la vie inactive & sédentaire, se corrompent & causent le scorbut, maladie tous les jours plus commune parmi nous, & presque ignorée des Anciens, que leur maniere de se vêtir & de vivre en préservoit. L'habillement de Houssard, loin de remédier à cet inconvénient, l'augmente, & pour sauver aux enfans quelques ligatures, les presse par tout le corps. Ce qu'il y a de mieux à faire, est de les laisser en jacquette aussi long-tems qu'il est possible, puis de leur donner un vêtement fort large, & de ne se point piquer de marquer leur taille, ce qui ne sert qu'à la déformer. Leurs défauts du corps & de l'esprit viennent presque tous de la même cause; on les veut faire hommes avant le tems.

Il y a des couleurs gaies & des couleurs triſtes; les premieres ſont plus du goût des enfans; elles leur ſiéent mieux auſſi, & je ne vois pas pourquoi l'on ne conſulteroit pas en ceci des convenances ſi naturelles; mais du moment qu'ils préferent une étoffe parce qu'elle eſt riche, leurs cœurs ſont déjà livrés au luxe, à toutes les fantaiſies de l'opinion, & ce goût ne leur eſt ſurement pas venu d'eux-mêmes. On ne ſauroit dire combien le choix des vêtemens & les motifs de ce choix influent ſur l'éducation. Non-ſeulement d'aveugles meres promettent à leurs enfans des parures pour récompenſe; on voit même d'inſenſés Gouverneurs menacer leurs Eleves d'un habit plus groſſier & plus ſimple, comme d'un châtiment. Si vous n'étudiez mieux, ſi vous ne conſervez mieux vos hardes, on vous habillera comme ce petit payſan. C'eſt comme s'ils leur diſoient : Sachez que l'homme n'eſt rien que par ſes habits, que votre prix eſt tout dans les vôtres. Faut-il s'étonner que de ſi ſages leçons profitent à la jeuneſſe, qu'elle n'eſtime que la parure & qu'elle ne juge du mérite que ſur le ſeul extérieur ?

Si j'avois à remettre la tête d'un enfant ainſi gâté, j'aurois ſoin que ſes habits les plus riches fuſſent les plus incommodes; qu'il y fût toujours gêné, toujours contraint, toujours aſſujetti de mille manieres : je ferois fuir la liberté, la gaieté devant ſa magnificence : s'il vouloit ſe mêler aux jeux d'autres enfans plus ſimplement mis, tout ceſſeroit, tout diſparoîtroit à l'inſtant. Enfin, je l'ennuyerois, je le raſſaſierois tellement de ſon faſte, je le rendrois tellement l'eſclave de ſon habit doré, que j'en ferois le fléau de ſa vie, & qu'il

verroit avec moins d'effroi le plus noir cachot que les apprêts de sa parure. Tant qu'on n'a pas asservi l'enfant à nos préjugés, être à son aise & libre est toujours son premier desir ; le vêtement le plus simple, le plus commode, celui qui l'assujettit le moins, est toujours le plus précieux pour lui.

Il y a une habitude du corps convenable aux exercices, & une autre plus convenable à l'inaction. Celle-ci, laissant aux humeurs un cours égal & uniforme, doit garantir le corps des altérations de l'air ; l'autre le faisant passer sans cesse de l'agitation au repos, & de la chaleur au froid, doit l'accoutumer aux mêmes altérations. Il suit de-là que les gens casaniers & sédentaires doivent s'habiller chaudement en tout tems, afin de se conserver le corps dans une température uniforme, la même à peu près dans toutes les saisons & à toutes les heures du jour. Ceux, au contraire, qui vont & viennent, au vent, au soleil, à la pluie, qui agissent beaucoup, & passent la plupart de leur tems *sub dio*, doivent être toujours vêtus légerement, afin de s'habituer à toutes les vicissitudes de l'air, & à tous les degrés de température, sans en être incommodés. Je conseillerois aux uns & aux autres de ne point changer d'habits selon les saisons, & ce sera la pratique constante de mon Emile, en quoi je n'entends pas qu'il porte l'été ses habits d'hiver, comme les gens sédentaires, mais qu'il porte l'hiver ses habits d'été, comme les gens laborieux. Ce dernier usage a été celui du Chevalier Newton pendant toute sa vie, & il a vécu quatre-vingts ans.

Peu ou point de coëffure en toute saison. Les anciens Egyptiens avoient toujours la tête nue; les Perses la couvroient de grosses tiares, & la couvrent encore de gros turbans, dont, selon Chardin, l'air du pays leur rend l'usage nécessaire. J'ai remarqué dans un autre endroit (18) la distinction que fit Hérodote sur un champ de bataille entre les crânes des Perses & ceux des Egyptiens. Comme donc il importe que les os de la tête deviennent plus durs, plus compactes, moins fragiles & moins poreux pour mieux armer le cerveau non-seulement contre les blessures, mais contre les rhumes, les fluxions, & toutes les impressions de l'air, accoutumez vos enfans à demeurer été & hiver, jour & nuit, toujours tête nue. Que si pour la propreté & pour tenir leurs cheveux en ordre, vous leur voulez donner une coëffure durant la nuit, que ce soit un bonnet mince à claire voie, & semblable au rezeau dans lequel les Basques enveloppent leurs cheveux. Je sais bien que la plupart des meres, plus frappées de l'observation de Chardin que de mes raisons, croiront trouver par-tout l'air de Perse; mais moi je n'ai pas choisi mon Eleve Européen pour en faire un Asiatique.

En général, on habille trop les enfans & sur-tout durant le premier âge. Il faudroit plutôt les endurcir au froid qu'au chaud; le grand froid ne les incommode jamais quand on les y laisse exposés de bonne heure : mais le

(18) Lettre à M. d'Alembert sur les Spectacles. Page 109, premiere Edition.

tiſſu de leur peau, trop tendre & trop lâche encore, laiſſant un trop libre paſſage à la tranſpiration, les livre par l'extrême chaleur à un épuiſement inévitable. Auſſi remarque-t-on qu'il en meurt plus dans le mois d'Août que dans aucun autre mois. D'ailleurs, il paroit conſtant, par la comparaiſon des Peuples du Nord & de ceux du Midi, qu'on ſe rend plus robuſte en ſupportant l'excès du froid que l'excès de la chaleur; mais à meſure que l'enfant grandit, & que ſes fibres ſe fortifient, accoutumez-le peu-à-peu à braver les rayons du ſoleil; en allant par degrés vous l'endurciriez ſans danger aux ardeurs de la Zone torride.

Locke, au milieu des préceptes mâles & ſenſés qu'il nous donne, retombe dans des contradictions qu'on n'attendroit pas d'un raiſonneur auſſi exact. Ce même homme qui veut que les enfans ſe baignent l'été dans l'eau glacée, ne veut pas, quand ils ſont échauffés, qu'ils boivent frais ni qu'ils ſe couchent par terre dans des endroits humides (19). Mais puiſqu'il veut que les ſouliers des enfans prennent l'eau dans tous les tems, la prendront-ils moins quand l'enfant aura chaud, & ne peut-on pas lui faire du corps par rapport aux pieds les mêmes inductions qu'il fait des pieds par rapport aux mains, & du corps par rapport au viſage? Si vous voulez, lui dirois-je, que l'homme ſoit tout viſage,

(19) Comme ſi les petits Payſans choiſiſſoient la terre bien ſeche pour s'y aſſeoir ou pour s'y coucher, & qu'on eût jamais oui dire que l'humidité de la terre eût fait du mal à pas un d'eux? A écouter là-deſſus les Médecins, on croiroit les Sauvages tout perclus de rhumatiſmes,

pourquoi me blâmez - vous de vouloir qu'il ſoit tout pieds?

Pour empêcher les enfans de boire quand ils ont chaud, il preſcrit de les accoutumer à manger préalablement un morceau de pain avant que de boire. Cela eſt bien étrange, que quand l'enfant a ſoif, il faille lui donner à manger; j'aimerois mieux, quand il a faim, lui donner à boire. Jamais on ne me perſuadera que nos premiers appétits ſoient ſi déréglés, qu'on ne puiſſe les ſatisfaire ſans nous expoſer à périr. Si cela étoit, le genre humain ſe fût cent fois détruit avant qu'on eût appris ce qu'il faut faire pour le conſerver.

Toutes les fois qu'Emile aura ſoif, je veux qu'on lui donne à boire. Je veux qu'on lui donne de l'eau pure & ſans aucune préparation, pas même de la faire dégourdir, fût-il tout en nage, & fût-on dans le cœur de l'hiver. Le ſeul ſoin que je recommande, eſt de diſtinguer la qualité des eaux. Si c'eſt de l'eau de riviere, donnez-la lui ſur-le-champ telle qu'elle ſort de la riviere. Si c'eſt de l'eau de ſource, il la faut laiſſer quelque tems à l'air avant qu'il la boive. Dans les ſaiſons chaudes, les rivieres ſont chaudes; il n'en eſt pas de même des ſources, qui n'ont pas reçu le contact de l'air. Il faut attendre qu'elles ſoient à la température de l'athmoſphere. L'hiver, au contraire, l'eau de ſource eſt à cet égard moins dangereuſe que l'eau de riviere. Mais il n'eſt ni naturel ni fréquent qu'on ſe mette l'hiver en ſueur, ſur-tout en plein air. Car l'air froid, frappant inceſſamment ſur la peau, répercute en dedans la ſueur, & empêche les pores de s'ouvrir aſſez pour lui donner un

paſſage libre. Or, je ne prétends pas qu'Emile s'exerce l'hiver au coin d'un bon feu, mais dehors en pleine campagne au milieu des glaces. Tant qu'il ne s'échauffera qu'à faire & lancer des balles de neige, laiſſons-le boire quand il aura ſoif, qu'il continue de s'exercer après avoir bu, & n'en craignons aucun accident. Que ſi par quelqu'autre exercice il ſe met en ſueur, & qu'il ait ſoif; qu'il boive froid, même en ce tems là. Faites ſeulement en ſorte de le mener au loin & à petits pas chercher ſon eau. Par le froid qu'on ſuppoſe, il ſera ſuffiſamment rafraîchi en arrivant, pour la boire ſans aucun danger. Sur-tout prenez ces précautions ſans qu'il s'en apperçoive. J'aimerois mieux qu'il fût quelquefois malade que ſans ceſſe attentif à ſa ſanté.

Il faut un long ſommeil aux enfans, parce qu'ils font un extrême exercice. L'un ſert de correctif à l'autre; auſſi voit-on qu'ils ont beſoin de tous deux. Le tems du repos eſt celui de la nuit, il eſt marqué par la nature. C'eſt une obſervation conſtante que le ſommeil eſt plus tranquille & plus doux tandis que le ſoleil eſt ſous l'horizon; & que l'air échauffé de ſes rayons ne maintient pas nos ſens dans un ſi grand calme. Ainſi l'habitude la plus ſalutaire eſt certainement de ſe lever & de ſe coucher avec le ſoleil. D'où il ſuit que dans nos climats l'homme & tous les animaux ont en général beſoin de dormir plus long-tems l'hiver que l'été. Mais la vie civile n'eſt pas aſſez ſimple, aſſez naturelle, aſſez exempte de révolutions, d'accidens, pour qu'on doive accoutumer l'homme à cette uniformité, au point de la lui rendre néceſſaire. Sans doute il faut s'aſſujettir

jettir aux regles ; mais la premiere eſt de pouvoir les enfreindre ſans riſque, quand la néceſſité le veut. N'allez donc pas amollir indiſcretement votre Eleve dans la continuité d'un paiſible ſommeil, qui ne ſoit jamais interrompu. Livrez-le d'abord ſans gêne à la loi de la nature, mais n'oubliez pas que parmi nous il doit être au-deſſus de cette loi ; qu'il doit pouvoir ſe coucher tard, ſe lever matin, être éveillé bruſquement, paſſer les nuits debout, ſans en être incommodé. En s'y prenant aſſez tôt, en allant toujours doucement & par degrés, on forme le tempérament aux mêmes choſes qui le détruiſent, quand on l'y ſoumet déjà tout formé.

Il importe de s'accoutumer d'abord à être mal couché ; c'eſt le moyen de ne plus trouver de mauvais lit. En général, la vie dure, une fois tournée en habitude, multiplie les ſenſations agréables : la vie molle en prépare une infinité de déplaiſantes. Les gens élevés trop délicatement ne trouvent plus le ſommeil que ſur le duvet ; les gens accoutumés à dormir ſur des planches le trouvent par-tout : il n'y a point de lit dur pour qui s'endort en ſe couchant.

Un lit mollet, où l'on s'enſevelit dans la plume ou dans l'édredon, fond & diſſoud le corps, pour ainſi dire. Les reins enveloppés trop chaudement s'échauffent. De-là réſultent ſouvent la pierre ou d'autres incommodités, & infailliblement une complexion délicate qui les nourrit toutes.

Le meilleur lit eſt celui qui procure un meilleur ſommeil. Voilà celui que nous nous préparons Emile & moi pendant

la journée. Nous n'avons pas besoin qu'on nous amene des esclaves de Perse pour faire nos lits ; en labourant la terre nous remuons nos matelas.

Je sais par expérience que quand un enfant est en santé l'on est maître de le faire dormir & veiller presqu'à volonté. Quand l'enfant est couché, & que de son babil il ennuie sa Bonne, elle lui dit, *dormez ;* c'est comme si elle lui disoit, *portez-vous bien*, quand il est malade. Le vrai moyen de le faire dormir est de l'ennuyer lui-même. Parlez tant, qu'il soit forcé de se taire, & bientôt il dormira : les sermons sont toujours bons à quelque chose ; autant vaut le prêcher que le bercer : mais si vous employez le soir ce narcotique, gardez-vous de l'employer le jour.

J'éveillerai quelquefois Emile, moins de peur qu'il ne prenne l'habitude de dormir trop long-tems, que pour l'accoutumer à tout, même à être éveillé brusquement. Au surplus j'aurois bien peu de talent pour mon emploi, si je ne savois pas le forcer à s'éveiller de lui-même, & à se lever, pour ainsi dire, à ma volonté, sans que je lui dise un seul mot.

S'il ne dort pas assez, je lui laisse entrevoir pour le lendemain une matinée ennuyeuse, & lui-même regardera comme autant de gagné tout ce qu'il pourra laisser au sommeil : s'il dort trop, je lui montre à son réveil un amusement de son goût. Veux-je qu'il s'éveille à point nommé, je lui dis ; demain à six heures on part pour la pêche, on se va promener à un tel endroit, voulez-vous en être ? il consent, il me prie de l'éveiller ; je promets, ou je ne promets point,

ſelon le beſoin : s'il s'éveille trop tard, il me trouve parti. Il y aura du malheur ſi bientôt il n'apprend à s'éveiller de lui-même.

Au reſte, s'il arrivoit, ce qui eſt rare, que quelqu'enfant indolent eût du penchant à croupir dans la pareſſe, il ne faut point le livrer à ce penchant, dans lequel il s'engourdiroit tout-à-fait, mais lui adminiſtrer quelque ſtimulant qui l'éveille. On conçoit bien qu'il n'eſt pas queſtion de le faire agir par force, mais de l'émouvoir par quelque appétit qui l'y porte, & cet appétit, pris avec choix dans l'ordre de la nature, nous mene à la fois à deux fins.

Je n'imagine rien dont, avec un peu d'adreſſe, on ne pût inſpirer le goût, même la fureur aux enfans, ſans vanité, ſans émulation, ſans jalouſie. Leur vivacité, leur eſprit imitateur ſuffiſent; ſur-tout leur gaieté naturelle, inſtrument dont la priſe eſt ſûre, & dont jamais précepteur ne ſçut s'aviſer. Dans tous les jeux où ils ſont bien perſuadés que ce n'eſt que jeu, ils ſouffrent ſans ſe plaindre, & même en riant, ce qu'ils ne ſouffriroient jamais autrement, ſans verſer des torrens de larmes. Les longs jeûnes, les coups, la brûlure, les fatigues de toute eſpece ſont les amuſemens des jeunes Sauvages; preuve que la douleur même a ſon aſſaiſonnement, qui peut en ôter l'amertume; mais il n'appartient pas à tous les maîtres de ſavoir apprêter ce ragoût, ni peut-être à tous les diſciples de le ſavourer ſans grimace. Me voilà de nouveau, ſi je n'y prends garde, égaré dans les exceptions.

Ce qui n'en ſouffre point eſt cependant l'aſſujettiſſement de l'homme à la douleur, aux maux de ſon eſpece, aux accidens,

aux périls de la vie, enfin à la mort ; plus on le familiarisera avec toutes ces idées, plus on le guérira de l'importune sensibilité qui ajoute au mal l'impatience de l'endurer ; plus on l'apprivoisera avec les souffrances qui peuvent l'atteindre, plus on leur ôtera, comme eût dit Montaigne, la pointure de l'étrangeté, & plus aussi l'on rendra son ame invulnérable & dure ; son corps sera la cuirasse qui rebouchera tous les traits dont il pourroit être atteint au vif. Les approches même de la mort n'étant point la mort, à peine la sentira-t-il comme telle ; il ne mourra pas, pour ainsi dire : il sera vivant ou mort ; rien de plus. C'est de lui que le même Montaigne eût pu dire, comme il a dit d'un Roi de Maroc, que nul homme n'a vécu si avant dans la mort. La constance & la fermeté sont, ainsi que les autres vertus, des apprentissages de l'enfance : mais ce n'est pas en apprenant leurs noms aux enfans qu'on les leur enseigne, c'est en les leur faisant goûter sans qu'ils sachent ce que c'est.

Mais à propos de mourir, comment nous conduirons-nous avec notre Eleve, relativement au danger de la petite vérole ? La lui ferons-nous inoculer en bas âge, ou si nous attendrons qu'il la prenne naturellement ? Le premier parti, plus conforme à notre pratique, garantit du péril l'âge où la vie est la plus précieuse, au risque de celui où elle l'est le moins ; si toutefois on peut donner le nom de risque à l'inoculation bien administrée.

Mais le second est plus dans nos principes généraux, de laisser faire en tout la nature, dans les soins qu'elle aime à prendre seule, & qu'elle abandonne aussi-tôt que l'homme veut

s'en mêler. L'homme de la nature est toujours préparé : laissons-le inoculer par le maître ; il choisira mieux le moment que nous.

N'allez pas de-là conclure que je blâme l'inoculation : car le raisonnement sur lequel j'en exempte mon Eleve iroit très-mal aux vôtres. Votre éducation les prépare à ne point échapper à la petite vérole au moment qu'ils en seront attaqués : si vous la laissez venir au hazard, il est probable qu'ils en périront. Je vois que dans les différens pays on résiste d'autant plus à l'inoculation qu'elle y devient plus nécessaire, & la raison de cela se sent aisément. A peine aussi daignerai-je traiter cette question pour mon Emile. Il sera inoculé, ou il ne le sera pas, selon les tems, les lieux, les circonstances : cela est presque indifférent pour lui. Si on lui donne la petite vérole, on aura l'avantage de prévoir & connoître son mal d'avance ; c'est quelque chose : mais s'il la prend naturellement, nous l'aurons préservé du Médecin ; c'est encore plus.

Une éducation exclusive, qui tend seulement à distinguer du peuple ceux qui l'ont reçue, préfere toujours les instructions les plus coûteuses aux plus communes, & par cela même aux plus utiles. Ainsi les jeunes gens élevés avec soin apprennent tous à monter à cheval, parce qu'il en coûte beaucoup pour cela ; mais presqu'aucun d'eux n'apprend à nager, parce qu'il n'en coûte rien, & qu'un Artisan peut savoir nager aussi bien que qui que ce soit. Cependant, sans avoir fait son académie, un voyageur monte à cheval, s'y tient & s'en sert assez pour le besoin ; mais dans l'eau si l'on

ne nage on se noye, & l'on ne nage point sans l'avoir appris. Enfin, l'on n'est pas obligé de monter à cheval sous peine de la vie, au lieu que nul n'est sûr d'éviter un danger auquel on est si souvent exposé. Emile sera dans l'eau comme sur la terre; que ne peut-il vivre dans tous les élémens! Si l'on pouvoit apprendre à voler dans les airs, j'en ferois un aigle; j'en ferois une salamandre, si l'on pouvoit s'endurcir au feu.

On craint qu'un enfant ne se noye en apprenant à nager; qu'il se noye en apprenant ou pour n'avoir pas appris, ce sera toujours votre faute. C'est la seule vanité qui nous rend téméraires; on ne l'est point quand on n'est vu de personne: Emile ne le seroit pas quand il seroit vu de tout l'Univers. Comme l'exercice ne dépend pas du risque, dans un canal du parc de son pere il apprendroit à traverser l'Hellespont; mais il faut s'apprivoiser au risque même, pour apprendre à ne s'en pas troubler; c'est une partie essentielle de l'apprentissage dont je parlois tout-à-l'heure. Au reste, attentif à mesurer le danger à ses forces, & à le partager toujours avec lui, je n'aurai gueres d'imprudence à craindre, quand je réglerai le soin de sa conservation sur celui que je dois à la mienne.

Un enfant est moins grand qu'un homme; il n'a ni sa force ni sa raison; mais il voit & entend aussi-bien que lui, ou à très-peu près; il a le goût aussi sensible quoiqu'il l'ait moins délicat, & distingue aussi-bien les odeurs quoiqu'il n'y mette pas la même sensualité. Les premieres facultés qui se forment & se perfectionnent en nous sont les sens. Ce sont donc les

premieres qu'il faudroit cultiver ; ce ſont les ſeules qu'on oublie, ou celles qu'on néglige le plus.

Exercer les ſens n'eſt pas ſeulement en faire uſage, c'eſt apprendre à bien juger par eux, c'eſt apprendre, pour ainſi dire, à ſentir; car nous ne ſavons ni toucher, ni voir, ni entendre que comme nous avons appris.

Il y a un exercice purement naturel & méchanique, qui ſert à rendre le corps robuſte, ſans donner aucune priſe au jugement : nager, courir, ſauter, fouetter un ſabot, lancer des pierres; tout cela eſt fort bien : mais n'avons-nous que des bras & des jambes? N'avons-nous pas auſſi des yeux, des oreilles, & ces organes ſont-ils ſuperflus à l'uſage des premiers? N'exercez donc pas ſeulement les forces, exercez tous les ſens qui les dirigent, tirez de chacun d'eux tout le parti poſſible, puis vérifiez l'impreſſion de l'un par l'autre. Meſurez, comptez, peſez, comparez. N'employez la force qu'après avoir eſtimé la réſiſtance : faites toujours en ſorte que l'eſtimation de l'effet précede l'uſage des moyens. Intéreſſez l'enfant à ne jamais faire d'efforts inſuffiſans ou ſuperflus. Si vous l'accoutumez à prévoir ainſi l'effet de tous ſes mouvemens, & à redreſſer ſes erreurs par l'expérience, n'eſt-il pas clair que plus il agira, plus il deviendra judicieux?

S'agit-il d'ébranler une maſſe? S'il prend un lévier trop long il dépenſera trop de mouvement, s'il le prend trop court il n'aura pas aſſez de force : l'expérience lui peut apprendre à choiſir préciſément le bâton qu'il lui faut. Cette ſageſſe n'eſt donc pas au-deſſus de ſon âge. S'agit-il de porter un fardeau? S'il veut le prendre, auſſi peſant qu'il peut le porter, & n'en

point essayer qu'il ne souleve, ne sera-t-il pas forcé d'en estimer le poids à la vue ? Sait-il comparer des masses de même matiere & de différentes grosseurs ? Qu'il choisisse entre des masses de même grosseur & de différentes matieres ; il faudra bien qu'il s'applique à comparer leurs poids spécifiques. J'ai vu un jeune homme, très-bien élevé, qui ne voulut croire qu'après l'épreuve, qu'un seau plein de gros coupeaux de bois de chêne fût moins pesant que le même seau rempli d'eau.

Nous ne sommes pas également maîtres de l'usage de tous nos sens. Il y en a un, savoir le toucher, dont l'action n'est jamais suspendue durant la veille ; il a été répandu sur la surface entiere de notre corps, comme une garde continuelle, pour nous avertir de tout ce qui peut l'offenser. C'est aussi celui dont, bon gré malgré, nous acquérons le plutôt l'expérience par cet exercice continuel, & auquel par conséquent nous avons moins besoin de donner une culture particuliere. Cependant nous observons que les aveugles ont le tact plus sûr & plus fin que nous ; parce que, n'étant pas guidés par la vue, ils sont forcés d'apprendre à tirer uniquement du premier sens les jugemens que nous fournit l'autre. Pourquoi donc ne nous exerce-t-on pas à marcher comme eux dans l'obscurité, à connoître les corps que nous pouvons atteindre, à juger des objets qui nous environnent, à faire, en un mot, de nuit & sans lumiere, tout ce qu'ils font de jour & sans yeux ? Tant que le soleil luit, nous avons sur eux l'avantage ; dans les ténebres ils sont nos guides à leur tour. Nous sommes aveugles la moitié de la vie ; avec la différence que les

vrais aveugles ſavent toujours ſe conduire, & que nous n'oſons faire un pas au cœur de la nuit. On a de la lumiere, me dira-t-on : Eh quoi! toujours des machines! Qui vous répond qu'elles vous ſuivront par-tout au beſoin ? Pour moi, j'aime mieux qu'Emile ait des yeux au bout de ſes doigts, que dans la boutique d'un Chandelier.

Etes-vous enfermé dans un édifice au milieu de la nuit, frappez des mains ; vous appercevrez au réſonnement du lieu, ſi l'eſpace eſt grand ou petit, ſi vous êtes au milieu ou dans un coin. A demi-pied d'un mur, l'air moins ambiant & plus réfléchi vous porte une autre ſenſation au viſage. Reſtez en place, & tournez-vous ſucceſſivement de tous les côtés ; s'il y a une porte ouverte, un léger courant d'air vous l'indiquera. Etes-vous dans un bateau, vous connoîtrez, à la maniere dont l'air vous frappera le viſage, non-ſeulement en quel ſens vous allez, mais ſi le fil de la riviere vous entraîne lentement ou vîte. Ces obſervations & mille autres ſemblables, ne peuvent bien ſe faire que de nuit ; quelque attention que nous voulions leur donner en plein jour, nous ſerons aidés ou diſtraits par la vue, elles nous échapperont. Cependant il n'y a encore ici ni mains, ni bâton : que de connoiſſances oculaires on peut acquérir par le toucher, même ſans rien toucher du tout !

Beaucoup de jeux de nuit. Cet avis eſt plus important qu'il ne ſemble. La nuit effraye naturellement les hommes, & quelquefois les animaux (20). La raiſon, les connoiſſances,

(20) Cet effroi devient très-manifeſte dans les grandes éclipſes de ſoleil.

l'efprit, le courage, délivrent peu de gens de ce tribut. J'ai vu des raifonneurs, des efprits-forts, des Philofophes, des Militaires intrépides en plein jour, trembler la nuit, comme des femmes, au bruit d'une feuille d'arbre. On attribue cet effroi aux contes des nourrices, on fe trompe; il y a une caufe naturelle. Quelle eft cette caufe? La même qui rend les fourds défians & le peuple fuperftitieux, l'ignorance des chofes qui nous environnent & de ce qui fe paffe autour de nous (21). Accoutumé d'appercevoir de loin les objets, &

(21) En voici encore une autre caufe bien expliquée par un philofophe dont je cite fouvent le Livre, & dont les grandes vues m'inftruifent encore plus fouvent.

" Lorfque par des circonftances „ particulieres nous ne pouvons avoir „ une idée jufte de la diftance, „ & que nous ne pouvons juger des „ objets que par la grandeur de „ l'angle, ou plutôt de l'image qu'ils „ forment dans nos yeux, nous „ nous trompons alors néceffairement „ fur la grandeur de ces objets; „ tout le monde a éprouvé qu'en voya- „ geant la nuit, on prend un buif- „ fon dont on eft près pour un grand „ arbre dont on eft loin, ou bien on „ prend un grand arbre éloigné pour „ un buiffon qui eft voifin: de même „ fi on ne connoit pas les objets par „ leur forme, & qu'on ne puiffe avoir „ par ce moyen aucune idée de „ diftance, on fe trompera encore „ néceffairement; une mouche qui „ paffera avec rapidité à quelques „ pouces de diftance de nos yeux, „ nous paroitra dans ce cas être un „ oifeau qui en feroit à une très-grande „ diftance; un cheval qui feroit fans „ mouvement dans le milieu d'une „ campagne & qui feroit dans une „ attitude femblable, par exemple, „ à celle d'un mouton, ne nous pa- „ roitra plus qu'un gros mouton, „ tant que nous ne reconnoitrons „ pas que c'eft un cheval; mais dès „ que nous l'aurons reconnu, il „ nous paroitra dans l'inftant gros „ comme un cheval, & nous recti- „ fierons fur-le-champ notre pre- „ mier jugement.

„ Toutes les fois qu'on fe trouve- „ ra dans la nuit dans des lieux „ inconnus où l'on ne pourra juger „ de la diftance, & où l'on ne „ pourra reconnoitre la forme des „ chofes à caufe de l'obfcurité, on

de prévoir leurs impreſſions d'avance, comment, ne voyant plus rien de ce qui m'entoure, n'y ſuppoſerois-je pas mille êtres, mille mouvemens qui peuvent me nuire, & dont il m'eſt impoſſible de me garantir? J'ai beau ſavoir que je ſuis en ſureté dans le lieu où je me trouve; je ne le ſais jamais auſſi-bien que ſi je le voyois actuellement: j'ai donc toujours un ſujet de crainte que je n'avois pas en plein jour. Je ſais, il eſt vrai, qu'un corps étranger ne peut gueres agir ſur le mien, ſans s'annoncer par quelque bruit; auſſi combien j'ai ſans ceſſe l'oreille alerte! Au moindre bruit dont je ne puis diſcerner la cauſe, l'intérêt de ma conſervation me fait d'abord

„ ſera en danger de tomber à tout » inſtant dans l'erreur au ſujet des „ jugemens que l'on ſera ſur les » objets qui ſe préſenteront; c'eſt » de-là que vient la frayeur & l'eſpece „ de crainte intérieure que l'obſcu- » rité de la nuit fait ſentir à preſ- » que tous les hommes; c'eſt ſur „ cela qu'eſt fondée l'apparence des » ſpectres & des figures giganteſques „ & épouvantables que tant de gens „ diſent avoir vues: on leur ré- » pond communément que ces fi- „ gures étoient dans leur imagina- „ tion; cependant elles pouvoient être » réellement dans leurs yeux, & il » eſt très-poſſible qu'ils aient en „ effet vu ce qu'ils diſent avoir vu: „ car il doit arriver néceſſairement » toutes les fois qu'on ne pourra » juger d'un objet que par l'angle » qu'il forme dans l'œil, que cet » objet inconnu groſſira & grandi- » ra, à meſure qu'on en ſera plus » voiſin, & que s'il a d'abord paru » au Spectateur qui ne peut con- » noître ce qu'il voit, ni juger, » à quelle diſtance il le voit, que „ s'il a paru, dis-je d'abord de la » hauteur de quelques pieds lorſqu'il „ étoit à la diſtance de vingt ou „ trente pas, il doit paroître haut „ de pluſieurs toiſes lorſqu'il n'en » ſera plus éloigné que de quel- „ ques pieds, ce qui doit en effet „ l'étonner & l'effrayer, juſqu'à ce » qu'enfin il vienne à toucher l'ob- „ jet ou à le reconnoître; car dans „ l'inſtant même qu'il reconnoîtra „ ce que c'eſt, cet objet qui lui pa- „ roiſſoit giganteſque, diminuera „ tout-à-coup, & ne lui paroîtra „ plus avoir que ſa grandeur réel- „ le; mais ſi l'on fuit ou qu'on

ſuppoſer tout ce qui doit le plus m'engager à me tenir ſur mes gardes, & par conſéquent tout ce qui eſt le plus propre à m'effrayer.

N'entends-je abſolument rien ? Je ne ſuis pas pour cela tranquille ; car enfin ſans bruit on peut encore me ſurprendre. Il faut que je ſuppoſe les choſes telles qu'elles étoient auparavant, telles qu'elles doivent encore être, que je voye ce que je ne vois pas. Ainſi forcé de mettre en jeu mon imagination, bientôt je n'en ſuis plus maître, & ce que j'ai fait pour me raſſurer, ne ſert qu'à m'alarmer davantage. Si j'entends du bruit, j'entends des voleurs ; ſi je n'entends rien, je vois des fantômes : la vigilance que m'inſpire le ſoin de me conſerver ne me donne que ſujets de crainte. Tout ce qui doit me raſſurer n'eſt que dans ma raiſon, l'inſtinct plus fort me

» n'oſe approcher, il eſt certain » qu'on n'aura d'autre idée de cet » objet que celle de l'image qu'il » formoit dans l'œil, & qu'on aura réellement vu une figure giganteſque ou épouvantable par la » grandeur & par la forme. Le » préjugé des ſpectres eſt donc fondé dans la nature, & ces apparences ne dépendent pas comme » le croient les Philoſophes, uniquement de l'imagination.

» *Hiſt. Nat. T. VI. pag.* 22. in-12.

J'ai tâché de montrer dans le texte comment il en dépend toujours en partie, & quant à la cauſe expliquée dans ce paſſage, on voit que l'habitude de marcher la nuit, doit nous apprendre à diſtinguer les apparences que la reſſemblance des formes & la diverſité des diſtances font prendre aux objets à nos yeux dans l'obſcurité : car lorſque l'air eſt encore aſſez éclairé pour nous laiſſer appercevoir les contours des objets, comme il y a plus d'air interpoſé dans un plus grand éloignement, nous devons toujours voir ces contours moins marqués quand l'objet eſt plus loin de nous, ce qui ſuffit à force d'habitude pour nous garantir de l'erreur qu'explique ici M. de Buffon. Quelque explication qu'on préfere, ma méthode eſt donc toujours efficace, & c'eſt ce que l'expérience confirme parfaitement.

parle tout autrement qu'elle. A quoi bon penſer qu'on n'a rien à craindre, puiſqu'alors on n'a rien à faire ?

La cauſe du mal trouvée indique le remede. En toute choſe l'habitude tue l'imagination, il n'y a que les objets nouveaux qui la réveillent. Dans ceux que l'on voit tous les jours, ce n'eſt plus l'imagination qui agit, c'eſt la mémoire, & voilà la raiſon de l'axiome *ab aſſuetis non fit paſſio* ; car ce n'eſt qu'au feu de l'imagination que les paſſions s'allument. Ne raiſonnez donc pas avec celui que vous voulez guérir de l'horreur des ténebres ; menez-l'y ſouvent, & ſoyez ſûr que tous les argumens de la Philoſophie ne vaudront pas cet uſage. La tête ne tourne point aux couvreurs ſur les toits, & l'on ne voit plus avoir peur dans l'obſcurité quiconque eſt accoutumé d'y être.

Voilà donc pour nos jeux de nuit un autre avantage ajouté au premier : mais pour que ces jeux réuſſiſſent, je n'y puis trop recommander la gaieté. Rien n'eſt ſi triſte que les ténebres : n'allez pas enfermer votre enfant dans un cachot. Qu'il rie en entrant dans l'obſcurité ; que le rire le reprenne avant qu'il en ſorte ; que, tandis qu'il y eſt, l'idée des amuſemens qu'il quitte, & de ceux qu'il va retrouver, le défende des imaginations fantaſtiques qui pourroient l'y venir chercher.

Il eſt un terme de la vie au-delà duquel on rétrograde en avançant. Je ſens que j'ai paſſé ce terme. Je recommence, pour ainſi dire, une autre carriere. Le vuide de l'âge mûr, qui s'eſt fait ſentir à moi, me retrace le doux tems du premier âge. En vieilliſſant je redeviens enfant, & je me rappelle

plus volontiers ce que j'ai fait à dix ans, qu'à trente. Lecteurs, pardonnez-moi donc de tirer quelquefois mes exemples de moi-même; car pour bien faire ce livre, il faut que je le fasse avec plaisir.

J'étois à la campagne en pension, chez un Ministre appellé M. Lambercier. J'avois pour camarade un cousin plus riche que moi, & qu'on traitoit en héritier, tandis qu'éloigné de mon pere, je n'étois qu'un pauvre orphelin. Mon grand cousin Bernard étoit singulierement poltron, sur-tout la nuit. Je me moquai tant de sa frayeur, que M. Lambercier, ennuyé de mes vanteries, voulut mettre mon courage à l'épreuve. Un soir d'automne, qu'il faisoit très-obscur, il me donna la clef du Temple, & me dit d'aller chercher dans la chaire la Bible qu'on y avoit laissée. Il ajouta, pour me piquer d'honneur, quelques mots qui me mirent dans l'impuissance de reculer.

Je partis sans lumiere; si j'en avois eu, ç'auroit peut-être été pis encore. Il faloit passer par le cimetiere; je le traversai gaillardement; car tant que je me sentois en plein air, je n'eus jamais de frayeurs nocturnes.

En ouvrant la porte, j'entendis à la voûte un certain retentissement que je crus ressembler à des voix, & qui commença d'ébranler ma fermeté romaine. La porte ouverte, je voulus entrer: mais à peine eus-je fait quelques pas, que je m'arrêtai. En appercevant l'obscurité profonde qui régnoit dans ce vaste lieu, je fus saisi d'une terreur qui me fit dresser les cheveux; je rétrograde, je sors, je me mets à fuir tout tremblant. Je trouvai dans la cour un petit chien nommé *Sultan*, dont

les careſſes me raſſurerent. Honteux de ma frayeur, je revins ſur mes pas, tâchant pourtant d'emmener avec moi *Sultan*, qui ne voulut pas me ſuivre. Je franchis bruſquement la porte, j'entre dans l'Egliſe. A peine y fus-je rentré, que la frayeur me reprit, mais ſi fortement, que je perdis la tête; & quoique la chaire fût à droite, & que je le ſçuſſe très-bien, ayant tourné ſans m'en appercevoir, je la cherchai long-tems à gauche, je m'embarraſſai dans les bancs, je ne ſavois plus où j'étois; & ne pouvant trouver ni la chaire, ni la porte, je tombai dans un bouleverſement inexprimable. Enfin j'apperçois la porte, je viens à bout de ſortir du Temple, & je m'en éloigne comme la premiere fois, bien réſolu de n'y jamais rentrer ſeul qu'en plein jour.

Je reviens juſqu'à la maiſon. Prêt à entrer, je diſtingue la voix de M. Lambercier à de grands éclats de rire. Je les prends pour moi d'avance, & confus de m'y voir expoſé, j'héſite à ouvrir la porte. Dans cet intervalle, j'entends Mademoiſelle Lambercier s'inquiéter de moi, dire à la ſervante de prendre la lanterne, & M. Lambercier ſe diſpoſer à me venir chercher, eſcorté de mon intrépide couſin, auquel enſuite on n'auroit pas manqué de faire tout l'honneur de l'expédition. A l'inſtant toutes mes frayeurs ceſſent, & ne me laiſſent que celle d'être ſurpris dans ma fuite: je cours, je vole au Temple, ſans m'égarer, ſans tâtonner, j'arrive à la chaire, j'y monte, je prends la Bible, je m'élance en bas, dans trois ſauts je ſuis hors du Temple, dont j'oubliai même de fermer la porte, j'entre dans la chambre hors d'haleine, je jette la Bible ſur la table, effaré,

mais palpitant d'aiſe d'avoir prévenu le ſecours qui m'étoit deſtiné.

On me demandera ſi je donne ce trait pour un modele à ſuivre, & pour un exemple de la gaieté que j'exige dans ces ſortes d'exercices? Non; mais je le donne pour preuve que rien n'eſt plus capable de raſſurer quiconque eſt effrayé des ombres de la nuit, que d'entendre dans une chambre voiſine une compagnie aſſemblée rire & cauſer tranquillement. Je voudrois qu'au lieu de s'amuſer ainſi ſeul avec ſon Eleve, on raſſemblât les ſoirs beaucoup d'enfans de bonne humeur; qu'on ne les envoyât pas d'abord ſéparément, mais pluſieurs enſemble, & qu'on n'en hazardât aucun parfaitement ſeul, qu'on ne ſe fût bien aſſuré d'avance qu'il n'en ſeroit pas trop effrayé.

Je n'imagine rien de ſi plaiſant & de ſi utile que de pareils jeux, pour peu qu'on voulût uſer d'adreſſe à les ordonner. Je ferois dans une grande ſalle une eſpece de labyrinthe, avec des tables, des fauteuils, des chaiſes, des paravents. Dans les inextricables tortuoſités de ce labyrinthe, j'arrangerois au milieu de huit ou dix boîtes d'attrapes une autre boîte preſque ſemblable, bien garnie de bonbons; je déſignerois en termes clairs, mais ſuccincts, le lieu précis où ſe trouve la bonne boîte; je donnerois le renſeignement ſuffiſant pour la diſtinguer à des gens plus attentifs & moins étourdis que des enfans (22); puis, après avoir fait tirer au ſort les

(22) Pour les exercer à l'attention ne leur dites jamais que des choſes qu'ils aient un intérêt ſenſible & préſent à bien entendre; ſur-tout point de longueurs, jamais un mot ſuperflu. Mais auſſi ne laiſſez dans vos diſcours ni obſcurité ni équivoque.

petits

petits concurrens, je les enverrois tous l'un après l'autre, jusqu'à ce que la bonne boîte fût trouvée ; ce que j'aurois soin de rendre difficile, à proportion de leur habileté.

Figurez-vous un petit Hercule arrivant une boîte à la main, tout fier de son expédition. La boîte se met sur la table, on l'ouvre en cérémonie. J'entends d'ici les éclats de rire, les huées de la bande joyeuse, quand, au lieu des confitures qu'on attendoit, on trouve bien proprement arrangés sur de la mousse ou sur du coton, un hanneton, un escargot, du charbon, du gland, un navet, ou quelque autre pareille denrée. D'autres fois, dans une piece nouvellement blanchie on suspendra, près du mur, quelque jouet, quelque petit meuble qu'il s'agira d'aller chercher, sans toucher au mur. A peine celui qui l'apportera sera-t-il rentré, que, pour peu qu'il ait manqué à la condition, le bout de son chapeau blanchi, le bout de ses souliers, la basque de son habit, sa manche trahiront sa mal-adresse. En voilà bien assez, trop peut-être, pour faire entendre l'esprit de ces sortes de jeux. S'il faut tout vous dire, ne me lisez point.

Quels avantages un homme ainsi élevé n'aura-t-il pas la nuit sur les autres hommes ? Ses pieds accoutumés à s'affermir dans les ténebres, ses mains exercées à s'appliquer aisément à tous les corps environnans, le conduiront sans peine dans la plus épaisse obscurité. Son imagination pleine des jeux nocturnes de sa jeunesse, se tournera difficilement sur des objets effrayans. S'il croit entendre des éclats de rire, au lieu de ceux des esprits follets, ce seront ceux de ses anciens camarades : s'il se peint une assemblée, ce ne sera

point pour lui le ſabbat, mais la chambre de ſon Gouverneur. La nuit ne lui rappellant que des idées gaies, ne lui ſera jamais affreuſe; au lieu de la craindre, il l'aimera. S'agit-il d'une expédition militaire, il ſera prêt à toute heure, auſſi-bien ſeul qu'avec ſa troupe. Il entrera dans le camp de Saül, il le parcourra ſans s'égarer, il ira juſqu'à la tente du Roi ſans éveiller perſonne, il s'en retournera ſans être apperçu. Faut-il enlever les chevaux de Rheſus, adreſſez-vous à lui ſans crainte. Parmi les gens autrement élevés, vous trouverez difficilement un Ulyſſe.

J'ai vu des gens vouloir, par des ſurpriſes, accoutumer les enfans à ne s'effrayer de rien la nuit. Cette méthode eſt très-mauvaiſe; elle produit un effet tout contraire à celui qu'on cherche, & ne ſert qu'à les rendre toujours plus craintifs. Ni la raiſon, ni l'habitude ne peuvent raſſurer ſur l'idée d'un danger préſent, dont on ne peut connoître le degré, ni l'eſpece, ni ſur la crainte des ſurpriſes qu'on a ſouvent éprouvées. Cependant, comment s'aſſurer de tenir toujours votre Eleve exempt de pareils accidens? Voici le meilleur avis, ce me ſemble, dont on puiſſe le prévenir là-deſſus. Vous êtes alors, dirois-je à mon Emile, dans le cas d'une juſte défenſe; car l'aggreſſeur ne vous laiſſe pas juger s'il veut vous faire mal ou peur, & comme il a pris ſes avantages, la fuite même n'eſt pas un réfuge pour vous. Saiſiſſez donc hardiment celui qui vous ſurprend de nuit, homme ou bête, il n'importe; ſerrez-le, empoignez-le de toute votre force; s'il ſe débat, frappez, ne marchandez point les coups, & quoiqu'il puiſſe dire ou faire, ne lâchez jamais priſe, que

vous ne ſachiez bien ce que c'eſt : l'éclairciſſement vous apprendra probablement qu'il n'y avoit pas beaucoup à craindre, & cette maniere de traiter les plaiſans doit naturellement les rebuter d'y revenir.

Quoique le toucher ſoit de tous nos ſens celui dont nous avons le plus continuel exercice, ſes jugemens reſtent pourtant, comme je l'ai dit, imparfaits & groſſiers, plus que ceux d'aucun autre ; parce que nous mêlons continuellement à ſon uſage celui de la vue, & que l'œil atteignant à l'objet plutôt que la main, l'eſprit juge preſque toujours ſans elle. En revanche, les jugemens du tact ſont les plus ſûrs, préciſément, parce qu'ils ſont les plus bornés : car ne s'étendant qu'auſſi loin que nos mains peuvent atteindre, ils rectifient l'étourderie des autres ſens, qui s'élancent au loin ſur des objets qu'ils apperçoivent à peine, au lieu que tout ce qu'apperçoit le toucher, il l'apperçoit bien. Ajoutez que, joignant, quand il nous plait, la force des muſcles à l'action des nerfs, nous uniſſons, par une ſenſation ſimultanée, au jugement de la température, des grandeurs, des figures, le jugement du poids & de la ſolidité. Ainſi le toucher étant de tous les ſens celui qui nous inſtruit le mieux de l'impreſſion que les corps étrangers peuvent faire ſur le nôtre, eſt celui dont l'uſage eſt le plus fréquent, & nous donne le plus immédiatement la connoiſſance néceſſaire à notre conſervation.

Comme le toucher exercé ſupplée à la vue, pourquoi ne pourroit-il pas auſſi ſuppléer à l'ouie juſqu'à certain point, puiſque les ſons excitent dans les corps ſonores des ébranlemens ſenſibles au tact ? En poſant une main ſur le corps

d'un violonćelle, on peut, ſans le ſecours des yeux ni des oreilles diſtinguer à la ſeule maniere dont le bois vibre & frémit, ſi le ſon qu'il rend eſt grave ou aigu, s'il eſt tiré de la chanterelle ou du bourdon. Qu'on exerce le ſens à ces différences, je ne doute pas qu'avec le tems, on n'y pût devenir ſenſible au point d'entendre un air entier par les doigts. Or ceci ſuppoſé, il eſt clair qu'on pourroit aiſément parler aux ſourds en muſique; car les ſons & les tems, n'étant pas moins ſuſceptibles de combinaiſons régulieres que les articulations & les voix, peuvent être pris de même pour les élémens du diſcours.

Il y a des exercices qui émouſſent le ſens du toucher, & le rendent plus obtus : d'autres au contraire l'aiguiſent & le rendent plus délicat & plus fin. Les premiers, joignant beaucoup de mouvement & de force à la continuelle impreſſion des corps durs, rendent la peau rude, calleuſe, & lui ôtent le ſentiment naturel; les ſeconds ſont ceux qui varient ce même ſentiment par un tact léger & fréquent, en ſorte que l'eſprit attentif à des impreſſions inceſſamment répétées, acquiert la facilité de juger toutes leurs modifications. Cette différence eſt ſenſible dans l'uſage des inſtrumens de muſique : le toucher dur & meurtriſſant du violoncelle, de la contrebaſſe, du violon même, en rendant les doigts plus flexibles, raccornit leurs extrémités. Le toucher liſſe & poli du clavecin les rend auſſi flexibles & plus ſenſibles en même tems. En ceci donc le clavecin eſt à préférer.

Il importe que la peau s'endurciſſe aux impreſſions de l'air, & puiſſe braver ſes altérations; car c'eſt elle qui défend

tout le reste. A cela près, je ne voudrois pas que la main trop servilement appliquée aux mêmes travaux, vînt à s'endurcir, ni que sa peau devenue presque osseuse perdît ce sentiment exquis, qui donne à connoître quels sont les corps sur lesquels on la passe, &, selon l'espece de contact, nous fait quelquefois, dans l'obscurité, frissonner en diverses manieres.

Pourquoi faut-il que mon Eleve soit forcé d'avoir toujours sous ses pieds une peau de bœuf? Quel mal y auroit-il que la sienne propre pût au besoin lui servir de semelle? Il est clair qu'en cette partie, la délicatesse de la peau ne peut jamais être utile à rien & peut souvent beaucoup nuire. Eveillés à minuit au cœur de l'hiver par l'ennemi dans leur ville, les Genevois trouverent plutôt leurs fusils que leurs souliers. Si nul d'eux n'avoit sçu marcher nuds pieds, qui sait si Geneve n'eût point été prise?

Armons toujours l'homme contre les accidens imprévus. Qu'Emile coure les matins à pieds nuds, en toute saison, par la chambre, par l'escalier, par le jardin; loin de l'en gronder, je l'imiterai; seulement j'aurai soin d'écarter le verre. Je parlerai bientôt des travaux & des jeux manuels; du reste, qu'il apprenne à faire tous les pas qui favorisent les évolutions du corps, à prendre dans toutes les attitudes une position aisée & solide; qu'il sache sauter en éloignement, en hauteur, grimper sur un arbre, franchir un mur; qu'il trouve toujours son équilibre; que tous ses mouvemens, ses gestes soient ordonnés selon les loix de la pondération, long-tems avant que la Statique se mêle de les lui expliquer. A la maniere

dont ſon pied poſe à terre, & dont ſon corps porte ſur ſa jambe, il doit ſentir s'il eſt bien ou mal. Une aſſiette aſſurée a toujours de la grace, & les poſtures les plus fermes ſont auſſi les plus élégantes. Si j'étois maître à danſer, je ne ferois pas toutes les ſingeries de Marcel (23), bonnes pour le pays où il les fait : mais au lieu d'occuper éternellement mon Eleve à des gambades, je le menerois au pied d'un rocher : là, je lui montrerois quelle attitude il faut prendre, comment il faut porter le corps & la tête, quel mouvement il faut faire, de quelle maniere il faut poſer, tantôt le pied, tantôt la main, pour ſuivre légerement les ſentiers eſcarpés, raboteux & rudes, & s'élancer de pointe en pointe, tant en montant qu'en deſcendant. J'en ferois l'émule d'un chevreuil, plutôt qu'un Danſeur de l'Opéra.

Autant le toucher concentre ſes opérations autour de l'homme, autant la vue étend les ſiennes au-delà de lui. C'eſt là ce qui rend celles-ci trompeuſes ; d'un coup-d'œil un homme embraſſe la moitié de ſon horizon. Dans cette multitude de ſenſations ſimultanées & de jugemens qu'elles excitent, comment ne ſe tromper ſur aucun ? Ainſi la vue eſt de tous nos ſens le plus fautif, préciſément parce qu'il

(23) Célebre Maitre à danſer de Paris, lequel, connoiſſant bien ſon monde faiſoit l'extravagant par ruſe, & donnoit à ſon art une importance qu'on feignoit de trouver ridicule, mais pour laquelle on lui portoit au fond le plus grand reſpect. Dans un autre art, non moins frivole, on voit encore aujourd'hui un Artiſte Comédien faire ainſi l'important & le fou, & ne reuſſir pas moins bien. Cette methode eſt toujours ſûre en France. Le vrai talent, plus ſimple & moins charlatan, n'y fait point fortune. La modeſtie y eſt la vertu des ſots.

eſt le plus étendu, & que, précédant de bien loin tous les autres, ſes opérations ſont trop promptes & trop vaſtes, pour pouvoir être rectifiées par eux. Il y a plus; les illuſions mêmes de la perſpective nous ſont néceſſaires pour parvenir à connoître l'étendue, & à comparer ſes parties. Sans les fauſſes apparences, nous ne verrions rien dans l'éloignement; ſans les gradations de grandeur & de lumiere, nous ne pourrions eſtimer aucune diſtance, ou plutôt il n'y en auroit point pour nous. Si de deux arbres égaux, celui qui eſt à cent pas de nous, nous paroiſſoit auſſi grand & auſſi diſtinct que celui qui eſt à dix, nous les placerions à côté l'un de l'autre. Si nous appercevions toutes les dimenſions des objets ſous leur véritable meſure, nous ne verrions aucun eſpace, & tout nous paroîtroit ſur notre œil.

Le ſens de la vue n'a, pour juger la grandeur des objets & leur diſtance, qu'une même meſure; ſavoir l'ouverture de l'angle qu'ils font dans notre œil; & comme cette ouverture eſt un effet ſimple d'une cauſe compoſée, le jugement qu'il excite en nous laiſſe chaque cauſe particuliere indéterminée, ou devient néceſſairement fautif. Car comment diſtinguer à la ſimple vue ſi l'angle par lequel je vois un objet plus petit qu'un autre, eſt tel parce que ce premier objet eſt en effet plus petit, ou parce qu'il eſt plus éloigné?

Il faut donc ſuivre ici une méthode contraire à la précédente; au lieu de ſimplifier la ſenſation, la doubler, la vérifier toujours par une autre; aſſujettir l'organe viſuel à l'organe tactile, & réprimer, pour ainſi dire, l'impétuoſité du premier ſens par la marche peſante & réglée du ſecond. Faute de

nous asservir à cette pratique, nos mesures par estimation sont très-inexactes. Nous n'avons nulle précision dans le coup-d'œil pour juger les hauteurs, les longueurs, les profondeurs, les distances; & la preuve que ce n'est pas tant la faute du sens que de son usage, c'est que les Ingénieurs, les Arpenteurs, les Architectes, les Maçons, les Peintres, ont en général le coup-d'œil beaucoup plus sûr que nous, & apprécient les mesures de l'étendue avec plus de justesse; parce que leur métier leur donnant en ceci l'expérience que nous négligeons d'acquérir, ils ôtent l'équivoque de l'angle, par les apparences qui l'accompagnent, & qui déterminent plus exactement à leurs yeux, le rapport des deux causes de cet angle.

Tout ce qui donne du mouvement au corps sans le contraindre, est toujours facile à obtenir des enfans. Il y a mille moyens de les intéresser à mesurer, à connoître, à estimer les distances. Voilà un cerisier fort haut, comment ferons-nous pour cueillir des cerises? l'échelle de la grange est-elle bonne pour cela? Voilà un ruisseau fort large, comment le traverserons-nous? une des planches de la cour posera-t-elle sur les deux bords? Nous voudrions de nos fenêtres, pêcher dans les fossés du Château; combien de brasses doit avoir notre ligne? Je voudrois faire une escarpolette entre ces deux arbres, une corde de deux toises nous suffira-t-elle? On me dit que dans l'autre maison notre chambre aura vingt-cinq pieds quarrés; croyez-vous qu'elle nous convienne? sera-t-elle plus grande que celle-ci? Nous avons grand faim, voilà deux villages, auquel des deux serons-nous plutôt pour dîner? &c.

Il

Il s'agiſſoit d'exercer à la courſe un enfant indolent & pareſſeux, qui ne ſe portoit pas de lui-même à cet exercice ni à aucun autre, quoiqu'on le deſtinât à l'état militaire : il s'étoit perſuadé, je ne ſais comment, qu'un homme de ſon rang ne devoit rien faire ni rien ſavoir, & que ſa nobleſſe devoit lui tenir lieu de bras, de jambes, ainſi que de toute eſpece de mérite. A faire d'un tel Gentilhomme un Achille au pied-léger, l'adreſſe de Chiron même eût eu peine à ſuffire. La difficulté étoit d'autant plus grande que je ne voulois lui preſcrire abſolument rien : J'avois banni de mes droits les exhortations, les promeſſes, les menaces, l'émulation, le deſir de briller : comment lui donner celui de courir ſans lui rien dire ? courir moi-même eût été un moyen peu ſûr & ſujet à inconvénient. D'ailleurs, il s'agiſſoit encore de tirer de cet exercice quelque objet d'inſtruction pour lui, afin d'accoutumer les opérations de la machine & celles du jugement à marcher toujours de concert. Voici comment je m'y pris : moi, c'eſt-à-dire, celui qui parle dans cet exemple.

En m'allant promener avec lui les après-midi, je mettois quelquefois dans ma poche deux gâteaux d'une eſpece qu'il aimoit beaucoup ; nous en mangions chacun un à la promenade (24), & nous revenions fort contens. Un jour il s'apper-

(24) Promenade champêtre, comme on verra dans l'inſtant. Les promenades pub'iques des villes ſont pernicieuſes aux enfans de l'un & de l'autre ſexe. C'eſt là qu'ils commencent à ſe rendre vains & à vouloir être regardés ; c'eſt au Luxembourg, aux Tuilleries, ſur-tout au Palais-royal, que la belle Jeuneſſe de Paris va prendre cet air impertinent & fat qui la rend ſi ridicule, & la fait huer & déteſter dans toute l'Europe.

çut que j'avois trois gâteaux ; il en auroit pu manger ſix ſans s'incommoder : il dépêche promptement le ſien pour me demander le troiſieme. Non, lui dis-je, je le mangerois fort bien moi-même, ou nous le partagerions, mais j'aime mieux le voir diſputer à la courſe par ces deux petits garçons que voilà. Je les appellai, je leur montrai le gâteau & leur propoſai la condition. Ils ne demanderent pas mieux. Le gâteau fut poſé ſur une grande pierre qui ſervit de but. La carriere fut marquée, nous allâmes nous aſſeoir ; au ſignal donné les petits garçons partirent : le victorieux ſe ſaiſit du gâteau, & le mangea ſans miséricorde aux yeux des ſpectateurs & du vaincu.

Cet amuſement valoit mieux que le gâteau, mais il ne prit pas d'abord & ne produiſit rien. Je ne me rebutai ni ne me preſſai ; l'inſtitution des enfans eſt un métier où il faut ſavoir perdre du tems pour en gagner. Nous continuâmes nos promenades ; ſouvent on prenoit trois gâteaux, quelquefois quatre, & de tems à autre il y en avoit un, même deux pour les coureurs. Si le prix n'étoit pas grand, ceux qui le diſputoient n'étoient pas ambitieux ; celui qui le remportoit étoit loué, fêté, tout ſe faiſoit avec appareil. Pour donner lieu aux révolutions & augmenter l'intérêt, je marquois la carriere plus longue, j'y ſouffrois pluſieurs concurrens. A peine étoient-ils dans la lice que tous les paſſans s'arrêtoient pour les voir ; les acclamations, les cris, les battemens de mains les animoient ; je voyois quelquefois mon petit bon-homme treſſaillir, ſe lever, s'écrier quand l'un étoit prêt d'atteindre ou de paſſer l'autre : c'étoient pour lui les Jeux Olympiques.



Piqué de ma raillerie il s'évertue et remporte le prix.

Cependant les concurrens usoient quelquefois de supercherie; ils se retenoient mutuellement ou se faisoient tomber, ou poussoient des cailloux au passage l'un de l'autre. Cela me fournit un sujet de les séparer, & de les faire partir de différens termes, quoiqu'également éloignés du but; on verra bientôt la raison de cette prévoyance; car je dois traiter cette importante affaire dans un grand détail.

Ennuyé de voir toujours manger sous ses yeux des gâteaux qui lui faisoient grande envie, Monsieur le Chevalier s'avisa de soupçonner enfin que bien courir pouvoit être bon à quelque chose, & voyant qu'il avoit aussi deux jambes il commença de s'essayer en secret. Je me gardai d'en rien voir; mais je compris que mon stratagême avoit réussi. Quand il se crut assez fort, (& je lus avant lui dans sa pensée) il affecta de m'importuner pour avoir le gâteau restant. Je le refuse; il s'obstine, & d'un air dépité il me dit à la fin : Hé bien, mettez-le sur la pierre, marquez le champ, & nous verrons. Bon! lui dis-je en riant, est-ce qu'un Chevalier sait courir? Vous gagnerez plus d'appétit, & non de quoi le satisfaire. Piqué de ma raillerie, il s'évertue & remporte le prix d'autant plus aisément que j'avois fait la lice très-courte, & pris soin d'écarter le meilleur coureur. On conçoit comment ce premier pas étant fait, il me fut aisé de le tenir en haleine. Bientôt il prit un tel goût à cet exercice, que, sans faveur, il étoit presque sûr de vaincre mes polissons à la course, quelque longue que fût la carriere.

Cet avantage obtenu en produisit un autre auquel je n'avois pas songé. Quand il remportoit rarement le prix, il le man-

geoit presque toujours seul, ainsi que faisoient ses concurrens; mais en s'accoutumant à la victoire, il devint généreux, & partageoit souvent avec les vaincus. Cela me fournit à moi-même une observation morale, & j'appris par-là quel étoit le vrai principe de la générosité.

En continuant avec lui de marquer en différens lieux les termes d'où chacun devoit partir à la fois, je fis, sans qu'il s'en apperçût, les distances inégales, de sorte que l'un, ayant à faire plus de chemin que l'autre pour arriver au même but, avoit un désavantage visible : mais quoique je laissasse le choix à mon disciple, il ne savoit pas s'en prévaloir. Sans s'embarrasser de la distance, il préféroit toujours le beau chemin; de sorte que, prévoyant aisément son choix, j'étois à peu près le maître de lui faire perdre ou gagner le gâteau à ma volonté, & cette adresse avoit aussi son usage à plus d'une fin. Cependant, comme mon dessein étoit qu'il s'apperçût de la différence, je tâchois de la lui rendre sensible; mais quoiqu'indolent dans le calme, il étoit si vif dans ses jeux, & se défioit si peu de moi, que j'eus toutes les peines du monde à lui faire appercevoir que je le trichois. Enfin, j'en vins à bout malgré son étourderie; il m'en fit des reproches. Je lui dis, de quoi vous plaignez-vous? Dans un don que je veux bien faire, ne suis-je pas maître de mes conditions? Qui vous force à courir? Vous ai-je promis de faire les lices égales? N'avez-vous pas le choix? Prenez la plus courte, on ne vous en empêche point : comment ne voyez-vous pas que c'est vous que je favorise, & que l'inégalité dont vous murmurez est toute à votre avantage si vous savez vous en

prévaloir? Cela étoit clair, il le comprit, & pour choisir, il falut y regarder de plus près. D'abord on voulut compter les pas; mais la mesure des pas d'un enfant est lente & fautive; de plus, je m'avisai de multiplier les courses dans un même jour, & alors l'amusement devenant une espece de passion, l'on avoit regret de perdre à mesurer les lices le tems destiné à les parcourir. La vivacité de l'enfance s'accommode mal de ces lenteurs; on s'exerça donc à mieux voir, à mieux estimer une distance à la vue. Alors j'eus peu de peine à étendre & nourrir ce goût. Enfin, quelques mois d'épreuves & d'erreurs corrigées, lui formerent tellement le compas visuel, que quand je lui mettois par la pensée un gâteau sur quelque objet éloigné, il avoit le coup-d'œil presque aussi sûr que la chaîne d'un arpenteur.

Comme la vue est de tous les sens celui dont on peut le moins séparer les jugemens de l'esprit, il faut beaucoup de tems pour apprendre à voir; il faut avoir long-tems comparé la vue au toucher pour accoutumer le premier de ces deux sens à nous faire un rapport fidele des figures & des distances: sans le toucher, sans le mouvement progressif, les yeux du monde les plus perçans ne sauroient nous donner aucune idée de l'étendue. L'Univers entier ne doit être qu'un point pour une huître; il ne lui paroîtroit rien de plus quand même une ame humaine informeroit cette huître. Ce n'est qu'à force de marcher, de palper, de nombrer, de mesurer les dimensions qu'on apprend à les estimer: mais aussi si l'on mesuroit toujours, le sens se reposant sur l'instrument n'acquerroit aucune justesse. Il ne faut pas non plus que l'en-

ſant paſſe tout d'un coup de la meſure à l'eſtimation; il faut d'abord que, continuant à comparer par parties ce qu'il ne ſauroit comparer tout d'un coup, à des aliquotes préciſes, il ſubſtitue des aliquotes par appréciation, & qu'au lieu d'appliquer toujours avec la main la meſure, il s'accoutume à l'appliquer ſeulement avec les yeux. Je voudrois pourtant qu'on vérifiât ſes premieres opérations par des meſures réelles afin qu'il corrigeât ſes erreurs, & que s'il reſte dans le ſens quelque fauſſe apparence, il apprît à la rectifier par un meilleur jugement. On a des meſures naturelles qui ſont à peu près les mêmes en tous lieux; les pas d'un homme, l'étendue de ſes bras, ſa ſtature. Quand l'enfant eſtime la hauteur d'un étage, ſon Gouverneur peut lui ſervir de toiſe; s'il eſtime la hauteur d'un clocher, qu'il le toiſe avec les maiſons. S'il veut ſavoir les lieues de chemin, qu'il compte les heures de marche; & ſur-tout qu'on ne faſſe rien de tout cela pour lui, mais qu'il le faſſe lui-même.

On ne ſauroit apprendre à bien juger de l'étendue & de la grandeur des corps, qu'on n'apprenne à connoître auſſi leurs figures & même à les imiter; car au fond cette imitation ne tient abſolument qu'aux loix de la perſpective, & l'on ne peut eſtimer l'étendue ſur ſes apparences, qu'on n'ait quelque ſentiment de ces loix. Les enfans, grands imitateurs, eſſayent tous de deſſiner; je voudrois que le mien cultivât cet art, non préciſément pour l'art même, mais pour ſe rendre l'œil juſte & la main flexible; & en général il importe fort peu qu'il ſache tel ou tel exercice, pourvu qu'il acquiere la perſpicacité du ſens & la bonne habitude du corps qu'on gagne par cet

exercice. Je me garderai donc bien de lui donner un maître à deſſiner, qui ne lui donneroit à imiter que des imitations, & ne le feroit deſſiner que ſur des deſſins : je veux qu'il n'ait d'autre maître que la nature, ni d'autre modele que les objets. Je veux qu'il ait ſous les yeux l'original même & non pas le papier qui le repréſente, qu'il crayonne une maiſon ſur une maiſon, un arbre ſur un arbre, un homme ſur un homme, afin qu'il s'accoutume à bien obſerver les corps & leurs apparences, & non pas à prendre des imitations fauſſes & conventionnelles pour de véritables imitations. Je le détournerai même de rien tracer de mémoire en l'abſence des objets, juſqu'à ce que, par des obſervations fréquentes, leurs figures exactes s'impriment bien dans ſon imagination; de peur que, ſubſtituant à la vérité des choſes, des figures bizarres & fantaſtiques, il ne perde la connoiſſance des proportions, & le goût des beautés de la nature.

Je ſais bien que de cette maniere, il barbouillera longtems ſans rien faire de reconnoiſſable, qu'il prendra tard l'élégance des contours & le trait léger des Deſſinateurs, peut-être jamais le diſcernement des effets pittoreſques & le bon goût du deſſin ; en revanche il contractera certainement un coup-d'œil plus juſte, une main plus ſûre, la connoiſſance des vrais rapports de grandeur & de figure qui ſont entre les animaux, les plantes, les corps naturels, & une plus prompte expérience du jeu de la perſpective : voilà préciſément ce que j'ai voulu faire, & mon intention n'eſt pas tant qu'il ſache imiter les objets que les connoître ; j'aime mieux qu'il me montre une plante

d'acanthe, & qu'il trace moins bien le feuillage d'un chapiteau.

Au reste, dans cet exercice, ainsi que dans tous les autres, je ne prétends pas que mon Eleve en ait seul l'amusement. Je veux le lui rendre plus agréable encore en le partageant sans cesse avec lui. Je ne veux point qu'il ait d'autre émule que moi, mais je serai son émule sans relâche & sans risque; cela mettra de l'intérêt dans ses occupations sans causer de jalousie entre nous. Je prendrai le crayon à son exemple, je l'employerai d'abord aussi mal-adroitement que lui. Je serois un Apelles que je ne me trouverai qu'un barbouilleur. Je commencerai par tracer un homme, comme les laquais les tracent contre les murs; une barre pour chaque bras, une barre pour chaque jambe, & les doigts plus gros que le bras. Bien long-tems après nous nous appercevrons l'un ou l'autre de cette disproportion; nous remarquerons qu'une jambe a de l'épaisseur, que cette épaisseur n'est pas par-tout la même, que le bras a sa longueur déterminée par rapport au corps, &c. Dans ce progrès je marcherai tout au plus à côté de lui, ou je le devancerai de si peu, qu'il lui sera toujours aisé de m'atteindre, & souvent de me surpasser. Nous aurons des couleurs, des pinceaux; nous tâcherons d'imiter le coloris des objets & toute leur apparence aussi bien que leur figure. Nous enluminerons, nous peindrons, nous barbouillerons; mais dans tous nos barbouillages nous ne cesserons d'épier la nature; nous ne ferons jamais rien que sous les yeux du maître.

Nous étions en peine d'ornemens pour notre chambre, en

voilà

voilà de tout trouvés. Je fais encadrer nos deſſins; je les fais couvrir de beaux verres, afin qu'on n'y touche plus, & que, les voyant reſter dans l'état où nous les avons mis, chacun ait intérêt de ne pas négliger les ſiens. Je les arrange par ordre autour de la chambre, chaque deſſin répété vingt, trente fois, & montrant à chaque exemplaire le progrès de l'auteur, depuis le moment où la maiſon n'eſt qu'un quarré preſqu'informe, juſqu'à celui où ſa façade, ſon profil, ſes proportions, ſes ombres, ſont dans la plus exacte vérité. Ces gradations ne peuvent manquer de nous offrir ſans ceſſe des tableaux intéreſſans pour nous, curieux pour d'autres, & d'exciter toujours plus notre émulation. Aux premiers, aux plus groſſiers de ces deſſins je mets des cadres bien brillans, bien dorés, qui les rehauſſent; mais quand l'imitation devient plus exacte, & que le deſſin eſt véritablement bon, alors je ne lui donne plus qu'un cadre noir très-ſimple; il n'a plus beſoin d'autre ornement que lui-même, & ce ſeroit dommage que la bordure partageât l'attention que mérite l'objet. Ainſi, chacun de nous aſpire à l'honneur du cadre uni; & quand l'un veut dédaigner un deſſin de l'autre, il le condamne au cadre doré. Quelque jour, peut-être, ces cadres dorés paſſeront entre nous en proverbe, & nous admirerons combien d'hommes ſe rendent juſtice, en ſe faiſant encadrer ainſi.

J'ai dit que la Géométrie n'étoit pas à la portée des enfans; mais c'eſt notre faute. Nous ne ſentons pas que leur méthode n'eſt point la nôtre, & que ce qui devient pour nous l'art de raiſonner, ne doit être pour eux que l'art de voir. Au lieu de leur donner notre méthode, nous ferions mieux de pren-

dre la leur. Car notre maniere d'apprendre la Géométrie eſt bien autant une affaire d'imagination que de raiſonnement. Quand la propoſition eſt énoncée, il faut en imaginer la démonſtration, c'eſt-à-dire, trouver de quelle propoſition déjà ſçue celle-là doit être une conſéquence, & de toutes les conſéquences qu'on peut tirer de cette même propoſition, choiſir précisément celle dont il s'agit.

De cette maniere le raiſonneur le plus exact, s'il n'eſt inventif, doit reſter court. Auſſi qu'arrive-t-il de-là? Qu'au lieu de nous faire trouver les démonſtrations, on nous les dicte; qu'au lieu de nous apprendre à raiſonner, le maître raiſonne pour nous, & n'exerce que notre mémoire.

Faites des figures exactes, combinez-les, poſez-les l'une ſur l'autre, examinez leurs rapports, vous trouverez toute la Géométrie élémentaire en marchant d'obſervation en obſervation, ſans qu'il ſoit queſtion ni de définitions ni de problêmes, ni d'aucune autre forme démonſtrative que la ſimple ſuperpoſition. Pour moi je ne prétends point apprendre la Géométrie à Emile, c'eſt lui qui me l'apprendra; je chercherai les rapports & il les trouvera; car je les chercherai de maniere à les lui faire trouver. Par exemple, au lieu de me ſervir d'un compas pour tracer un cercle, je le tracerai avec une pointe au bout d'un fil tournant ſur un pivot. Après cela quand je voudrai comparer les rayons entre eux, Emile ſe moquera de moi, & il me fera comprendre que le même fil toujours tendu ne peut avoir tracé des diſtances inégales.

Si je veux meſurer un angle de ſoixante degrés, je décris

du ſommet de cet angle, non pas un arc, mais un cercle entier; car avec les enfans il ne faut jamais rien ſous-entendre. Je trouve que la portion du cercle, compriſe entre les deux côtés de l'angle, eſt la ſixieme partie du cercle. Après cela je décris du même ſommet un autre plus grand cercle, & je trouve que ce ſecond arc eſt encore la ſixieme partie de ſon cercle, je décris un troiſieme cercle concentrique ſur lequel je fais la même épreuve, & je la continue ſur de nouveaux cercles, juſqu'à ce qu'Emile, choqué de ma ſtupidité, m'avertiſſe que chaque arc grand ou petit compris par le même angle ſera toujours la ſixieme partie de ſon cercle, &c. Nous voilà tout-à-l'heure à l'uſage du rapporteur.

Pour prouver que les angles de ſuite ſont égaux à deux droits, on décrit un cercle; moi, tout au contraire, je fais en ſorte qu'Emile remarque cela; premierement dans le cercle, & puis je lui dis; ſi l'on ôtoit le cercle, & qu'on laiſſât les lignes droites, les angles auroient-ils changé de grandeur? &c.

On néglige la juſteſſe des figures, on la ſuppoſe, & l'on s'attache à la démonſtration. Entre nous, au contraire, il ne ſera jamais queſtion de démonſtration. Notre plus importante affaire ſera de tirer des lignes bien droites, bien juſtes, bien égales; de faire un quarré bien parfait, de tracer un cercle bien rond. Pour vérifier la juſteſſe de la figure, nous l'examinerons par toutes ſes propriétés ſenſibles, & cela nous donnera occaſion d'en découvrir chaque jour de nouvelles. Nous plierons par le diametre les deux demi-cercles, par la diagonale les deux moitiés du quarré: nous comparerons nos deux

figures pour voir celle dont les bords conviennent le plus exactement, & par conséquent la mieux faite; nous disputerons si cette égalité de partage doit avoir toujours lieu dans les parallélogrammes, dans les trapezes, &c. On essayera quelquefois de prévoir le succès de l'expérience avant de la faire, on tâchera de trouver des raisons, &c.

La Géométrie n'est pour mon Eleve que l'art de se bien servir de la regle & du compas; il ne doit point la confondre avec le dessin, où il n'employera ni l'un ni l'autre de ces instrumens. La regle & le compas seront renfermés sous la clef, & l'on ne lui en accordera que rarement l'usage & pour peu de tems, afin qu'il ne s'accoutume pas à barbouiller; mais nous pourrons quelquefois porter nos figures à la promenade, & causer de ce que nous aurons fait ou de ce que nous voudrons faire.

Je n'oublierai jamais d'avoir vu à Turin un jeune homme, à qui, dans son enfance, on avoit appris les rapports des contours & des surfaces, en lui donnant chaque jour à choisir dans toutes les figures géométriques des gauffres isopérimetres. Le petit gourmand avoit épuisé l'art d'Archimede pour trouver dans laquelle il y avoit le plus à manger.

Quand un enfant joue au volant, il s'exerce l'œil & le bras à la justesse; quand il fouette un sabot, il accroît sa force en s'en servant, mais sans rien apprendre. J'ai demandé quelquefois pourquoi l'on n'offroit pas aux enfans les mêmes jeux d'adresse qu'ont les hommes: la paume, le mail, le billard, l'arc, le balon, les instrumens de musique. On m'a répondu que quelques-uns de ces jeux étoient au-dessus de

leurs forces, & que leurs membres & leurs organes n'étoient pas aſſez formés pour les autres. Je trouve ces raiſons mauvaiſes : un enfant n'a pas la taille d'un homme, & ne laiſſe pas de porter un habit fait comme le ſien. Je n'entends pas qu'il joue avec nos maſſes ſur un billard haut de trois pieds; je n'entends pas qu'il aille peloter dans nos tripots, ni qu'on charge ſa petite main d'une raquette de Paumier, mais qu'il joue dans une ſalle dont on aura garanti les fenêtres; qu'il ne ſe ſerve que de balles molles, que ſes premieres raquettes ſoient de bois, puis de parchemin, & enfin de corde à boyau bandée à proportion de ſon progrès. Vous préférez le volant, parce qu'il fatigue moins & qu'il eſt ſans danger. Vous avez tort par ces deux raiſons. Le volant eſt un jeu de femmes; mais il n'y en a pas une que ne fît fuir une balle en mouvement. Leurs blanches peaux ne doivent pas s'endurcir aux meurtriſſures, & ce ne ſont pas des contuſions qu'attendent leurs viſages. Mais nous, faits pour être vigoureux, croyons-nous le devenir ſans peine; & de quelle défenſe ſerons-nous capables, ſi nous ne ſommes jamais attaqués? On joue toujours lâchement les jeux où l'on peut être mal-adroit ſans riſque; un volant qui tombe ne fait de mal à perſonne, mais rien ne dégourdit les bras comme d'avoir à couvrir la tête, rien ne rend le coup-d'œil ſi juſte que d'avoir à garantir les yeux. S'élancer du bout d'une ſalle à l'autre, juger le bond d'une balle encore en l'air, la renvoyer d'une main forte & ſûre, de tels jeux conviennent moins à l'homme qu'ils ne ſervent à le former.

Les fibres d'un enfant, dit-on, ſont trop molles; elles ont

moins de reſſort, mais elles en ſont plus flexibles; ſon bras eſt foible, mais enfin c'eſt un bras; on en doit faire, proportion gardée, tout ce qu'on fait d'une autre machine ſemblable. Les enfans n'ont dans les mains nulle adreſſe; c'eſt pour cela que je veux qu'on leur en donne; un homme auſſi peu exercé qu'eux n'en auroit pas davantage; nous ne pouvons connoître l'uſage de nos organes qu'après les avoir employés. Il n'y a qu'une longue expérience qui nous apprenne à tirer parti de nous-mêmes, & cette expérience eſt la véritable étude à laquelle on ne peut trop tôt nous appliquer.

Tout ce qui ſe fait eſt faiſable. Or rien n'eſt plus commun que de voir des enfans adroits & découplés, avoir dans les membres la même agilité que peut avoir un homme. Dans preſque toutes les Foires on en voit faire des équilibres, marcher ſur les mains, ſauter, danſer ſur la corde. Durant combien d'années des troupes d'enfans n'ont-elles pas attiré par leurs ballets des Spectateurs à la Comédie Italienne? Qui eſt-ce qui n'a pas ouï parler en Allemagne & en Italie de la Troupe pantomime du célebre Nicolini? Quelqu'un a-t-il jamais remarqué dans ces enfans des mouvemens moins développés, des attitudes moins gracieuſes, une oreille moins juſte, une danſe moins légere que dans les Danſeurs tout formés? Qu'on ait d'abord les doigts épais, courts, peu mobiles, les mains potelées & peu capables de rien empoigner, cela empêche-t-il que pluſieurs enfans ne ſachent écrire ou deſſiner à l'âge où d'autres ne ſavent pas encore tenir le crayon ni la plume? Tout Paris

ſe ſouvient encore de la petite Angloiſe qui faiſoit à dix ans des prodiges ſur le clavecin (*). J'ai vu chez un Magiſtrat, ſon fils, petit bon-homme de huit ans, qu'on mettoit ſur la table au deſſert comme une ſtatue au milieu des plateaux, jouer là d'un violon preſque auſſi grand que lui, & ſurprendre par ſon exécution les Artiſtes mêmes.

Tous ces exemples & cent mille autres prouvent, ce me ſemble, que l'inaptitude qu'on ſuppoſe aux enfans pour nos exercices eſt imaginaire, & que, ſi on ne les voit point réuſſir dans quelques-uns, c'eſt qu'on ne les y a jamais exercés.

On me dira que je tombe ici par rapport au corps dans le défaut de la culture prématurée que je blâme dans les enfans par rapport à l'eſprit. La différence eſt très-grande; car l'un de ces progrès n'eſt qu'apparent, mais l'autre eſt réel. J'ai prouvé que l'eſprit qu'ils paroiſſent avoir ils ne l'ont pas, au lieu que tout ce qu'ils paroiſſent faire ils le font. D'ailleurs on doit toujours ſonger que tout ceci n'eſt ou ne doit être que jeu, direction facile & volontaire des mouvemens que la nature leur demande, art de varier leurs amuſemens pour les leur rendre plus agréables, ſans que jamais la moindre contrainte les tourne en travail : car enfin de quoi s'amuſeront-ils, dont je ne puiſſe faire un objet d'inſtruction pour eux? & quand je ne le pourrois pas, pourvu qu'ils s'amuſent ſans inconvénient & que le tems ſe paſſe, leur progrès en toute choſe n'importe pas quant à préſent;

(*) Un petit garçon de ſept ans en a fait depuis ce tems là de plus étonnans encore.

au lieu que lorſqu'il faut néceſſairement leur apprendre ceci ou cela, comme qu'on s'y prenne, il eſt toujours impoſſible qu'on en vienne à bout ſans contrainte, ſans fâcherie & ſans ennui.

Ce que j'ai dit ſur les deux ſens dont l'uſage eſt le plus continu & le plus important, peut ſervir d'exemple de la maniere d'exercer les autres. La vue & le toucher s'appliquent également ſur les corps en repos & ſur les corps qui ſe meuvent; mais comme il n'y a que l'ébranlement de l'air qui puiſſe émouvoir le ſens de l'ouie, il n'y a qu'un corps en mouvement qui faſſe du bruit ou du ſon, & ſi tout étoit en repos, nous n'entendrions jamais rien. La nuit donc où, ne nous mouvant nous-mêmes qu'autant qu'il nous plait, nous n'avons à craindre que les corps qui ſe meuvent, il nous importe d'avoir l'oreille alerte, de pouvoir juger par la ſenſation qui nous frappe, ſi le corps qui la cauſe eſt grand ou petit, éloigné ou proche, ſi ſon ébranlement eſt violent ou foible. L'air ébranlé eſt ſujet à des répercuſſions qui le réfléchiſſent, qui produiſant des échos répétent la ſenſation, & font entendre le corps bruyant ou ſonore en un autre lieu que celui où il eſt. Si dans une plaine ou dans une vallée on met l'oreille à terre, on entend la voix des hommes & le pas des chevaux de beaucoup plus loin qu'en reſtant debout.

Comme nous avons comparé la vue au toucher, il eſt bon de la comparer de même à l'ouie, & de ſavoir laquelle des deux impreſſions partant à la fois du même corps arrivera le plutôt à ſon organe. Quand on voit le feu d'un canon

canon on peut encore ſe mettre à l'abri du coup ; mais ſitôt qu'on entend le bruit, il n'eſt plus tems, le boulet eſt là. On peut juger de la diſtance où ſe fait le tonnerre, par l'intervalle de tems qui ſe paſſe de l'éclair au coup. Faites en ſorte que l'enfant connoiſſe toutes ces expériences ; qu'il faſſe celles qui ſont à ſa portée, & qu'il trouve les autres par induction ; mais j'aime cent fois mieux qu'il les ignore, que s'il faut que vous les lui diſiez.

Nous avons un organe qui répond à l'ouie, ſavoir celui de la voix ; nous n'en avons pas de même qui réponde à la vue, & nous ne rendons pas les couleurs comme les ſons. C'eſt un moyen de plus pour cultiver le premier ſens, en exerçant l'organe actif & l'organe paſſif l'un par l'autre.

L'homme a trois ſortes de voix, ſavoir, la voix parlante ou articulée, la voix chantante ou mélodieuſe, & la voix pathétique ou accentuée, qui ſert de langage aux paſſions, & qui anime le chant & la parole. L'enfant a ces trois ſortes de voix ainſi que l'homme, ſans les ſavoir allier de même : il a comme nous le rire, les cris, les plaintes, l'exclamation, les gémiſſemens, mais il ne ſait pas en mêler les inflexions aux deux autres voix. Une muſique parfaite eſt celle qui réunit le mieux ces trois voix. Les enfans ſont incapables de cette muſique là, & leur chant n'a jamais d'ame. De même dans la voix parlante leur langage n'a point d'accent ; ils crient, mais ils n'accentuent pas ; & comme dans leur diſcours il y a peu d'accent, il y a peu d'énergie dans leur voix. Notre Eleve aura le parler plus uni, plus ſimple encore, parce que ſes paſſions n'étant pas éveillées ne mêleront

point leur langage au ſien. N'allez donc pas lui donner à réciter des rôles de Tragédie & de Comédie, ni vouloir lui apprendre, comme on dit, à déclamer. Il aura trop de ſens pour ſavoir donner un ton à des choſes qu'il ne peut entendre, & de l'expreſſion à des ſentimens qu'il n'éprouva jamais.

Apprenez-lui à parler uniment, clairement, à bien articuler, à prononcer exactement & ſans affectation, à connoître & à ſuivre l'accent grammatical & la proſodie, à donner toujours aſſez de voix pour être entendu, mais à n'en donner jamais plus qu'il ne faut; défaut ordinaire aux enfans élevés dans les Colleges: en toute choſe rien de ſuperflu.

De même dans le chant rendez ſa voix juſte, égale, flexible, ſonore, ſon oreille ſenſible à la meſure & à l'harmonie, mais rien de plus. La muſique imitative & théâtrale n'eſt pas de ſon âge, je ne voudrois pas même qu'il chantât des paroles; s'il en vouloit chanter, je tâcherois de lui faire des chanſons exprès, intéreſſantes pour ſon âge, & auſſi ſimples que ſes idées.

On penſe bien qu'étant ſi peu preſſé de lui apprendre à lire l'écriture, je ne le ſerai pas, non plus, de lui apprendre à lire la muſique. Ecartons de ſon cerveau toute attention trop pénible, & ne nous hâtons point de fixer ſon eſprit ſur des ſignes de convention. Ceci, je l'avoue, ſemble avoir ſa difficulté; car ſi la connoiſſance des notes ne paroit pas d'abord plus néceſſaire pour ſavoir chanter que celle des lettres pour ſavoir parler, il y a pourtant cette différence, qu'en parlant nous rendons nos propre idées, & qu'en chan-

tant nous ne rendons gueres que celles d'autrui. Or pour les rendre, il faut les lire.

Mais premierement, au lieu de les lire on les peut ouir, & un chant se rend à l'oreille encore plus fidélement qu'à l'œil. De plus, pour bien savoir la musique il ne suffit pas de la rendre, il la faut composer, & l'un doit s'apprendre avec l'autre, sans quoi l'on ne la sait jamais bien. Exercez votre petit Musicien d'abord à faire des phrases bien régulieres, bien cadencées; ensuite à les lier entre elles par une modulation très-simple; enfin à marquer leurs différens rapports par une ponctuation correcte, ce qui se fait par le bon choix des cadences & des repos. Sur-tout jamais de chant bizarre, jamais de pathétique ni d'expression. Une mélodie toujours chantante & simple, toujours dérivante des cordes essentielles du ton, & toujours indiquant tellement la basse qu'il la sente & l'accompagne sans peine; car pour se former la voix & l'oreille, il ne doit jamais chanter qu'au clavecin.

Pour mieux marquer les sons on les articule en les prononçant, de-là l'usage de solfier avec certaines syllabes. Pour distinguer les degrés il faut donner des noms & à ces degrés & à leurs différens termes fixes; de-là les noms des intervalles, & aussi les lettres de l'alphabet dont on marque les touches du clavier & les notes de la gamme. C & A désignent des sons fixes, invariables, toujours rendus par les mêmes touches. *Ut* & *la* sont autre chose. *Ut* est constamment la tonique d'un mode majeur, ou la médiante d'un mode mineur. *La* est constamment la tonique d'un mode mineur,

ou la ſixieme note d'un mode majeur. Ainſi les lettres marquent les termes immuables des rapports de notre ſyſtême muſical, & les ſyllabes marquent les termes homologues des rapports ſemblables en divers tons. Les lettres indiquent les touches du clavier, & les ſyllabes les degrés du mode. Les Muſiciens François ont étrangement brouillé ces diſtinctions; ils ont confondu le ſens des ſyllabes avec le ſens des lettres, & doublant inutilement les ſignes des touches, ils n'en ont point laiſſé pour exprimer les cordes des tons; en ſorte que pour eux *ut* & C ſont toujours la même choſe, ce qui n'eſt pas, & ne doit pas être, car alors de quoi ſerviroit C? Auſſi leur maniere de ſolfier eſt-elle d'une difficulté exceſſive ſans être d'aucune utilité, ſans porter aucune idée nette à l'eſprit, puiſque par cette méthode ces deux ſyllabes *ut* & *mi*, par exemple, peuvent également ſignifier une tierce majeure, mineure, ſuperflue, ou diminuée. Par quelle étrange fatalité le pays du monde où l'on écrit les plus beaux livres ſur la muſique, eſt-il précisément celui où on l'apprend le plus difficilement?

Suivons avec notre Eleve une pratique plus ſimple & plus claire; qu'il n'y ait pour lui que deux modes dont les rapports ſoient toujours les mêmes & toujours indiqués par les mêmes ſyllabes. Soit qu'il chante ou qu'il joue d'un inſtrument, qu'il ſache établir ſon mode ſur chacun des douze tons qui peuvent lui ſervir de baſe, & que, ſoit qu'on module en D, en C, en G, &c. la finale ſoit toujours *ut* ou *la* ſelon le mode. De cette maniere il vous concevra toujours, les rapports eſſentiels du mode pour chanter & jouer juſte ſeront

toujours préſens à ſon eſprit, ſon exécution ſera plus nette & ſon progrès plus rapide. Il n'y a rien de plus bizarre que ce que les François appellent ſolfier au naturel; c'eſt éloigner les idées de la choſe pour en ſubſtituer d'étrangeres qui ne font qu'égarer. Rien n'eſt plus naturel que de ſolfier par tranſpoſition, lorſque le mode eſt tranſpoſé. Mais c'en eſt trop ſur la muſique; enſeignez-la comme vous voudrez, pourvu qu'elle ne ſoit jamais qu'un amuſement.

Nous voilà bien avertis de l'état des corps étrangers par rapport au nôtre, de leur poids, de leur figure, de leur couleur, de leur ſolidité, de leur grandeur, de leur diſtance, de leur température, de leur repos, de leur mouvement. Nous ſommes inſtruits de ceux qu'il nous convient d'approcher ou d'éloigner de nous, de la maniere dont il faut nous y prendre pour vaincre leur réſiſtance, ou pour leur en oppoſer une qui nous préſerve d'en être offenſés; mais ce n'eſt pas aſſez; notre propre corps s'épuiſe ſans-ceſſe, il a beſoin d'être ſans-ceſſe renouvellé. Quoique nous ayons la faculté d'en changer d'autres en notre propre ſubſtance, le choix n'eſt pas indifférent: tout n'eſt pas aliment pour l'homme; & des ſubſtances qui peuvent l'être, il y en a de plus ou de moins convenables, ſelon la conſtitution de ſon eſpece, ſelon le climat qu'il habite, ſelon ſon tempérament particulier, & ſelon la maniere de vivre que lui preſcrit ſon état.

Nous mourrions affamés ou empoiſonnés, s'il faloit attendre, pour choiſir les nourritures qui nous conviennent, que l'expérience nous eût appris à les connoître & à les choiſir: mais la ſuprême Bonté qui a fait, du plaiſir des êtres ſen-

ſibles, l'inſtrument de leur conſervation, nous avertit, par ce qui plait à notre palais, de ce qui convient à notre eſtomac. Il n'y a point naturellement pour l'homme de Médecin plus ſûr que ſon propre appétit; & à le prendre dans ſon état primitif, je ne doute point qu'alors les alimens qu'il trouvoit les plus agréables ne lui fuſſent auſſi les plus ſains.

Il y a plus. L'Auteur des choſes ne pourvoit pas ſeulement aux beſoins qu'il nous donne, mais encore à ceux que nous nous donnons nous-mêmes; & c'eſt pour mettre toujours le deſir à côté du beſoin, qu'il fait que nos goûts changent & s'alterent avec nos manieres de vivre. Plus nous nous éloignons de l'état de nature, plus nous perdons de nos goûts naturels; ou plutôt l'habitude nous fait une ſeconde nature que nous ſubſtituons tellement à la premiere, que nul d'entre nous ne connoit plus celle-ci.

Il ſuit de-là, que les goûts les plus naturels doivent être auſſi les plus ſimples; car ce ſont ceux qui ſe transforment le plus aiſément; au lieu qu'en s'aiguiſant, en s'irritant par nos fantaiſies, ils prennent une forme qui ne change plus. L'homme qui n'eſt encore d'aucun pays ſe fera ſans peine aux uſages de quelque pays que ce ſoit, mais l'homme d'un pays ne devient plus celui d'un autre.

Ceci me paroit vrai dans tous les ſens, & bien plus, appliqué au goût proprement dit. Notre premier aliment eſt le lait, nous ne nous accoutumons que par degrés aux ſaveurs fortes, d'abord elles nous répugnent. Des fruits, des légumes, des herbes, & enfin quelques viandes grillées, ſans aſſaiſonnement & ſans ſel, firent les feſtins des premiers hom-

mes (25). La premiere fois qu'un Sauvage boit du vin, il fait la grimace & le rejette, & même parmi nous, quiconque a vécu jusqu'à vingt ans sans goûter de liqueurs fermentées, ne peut plus s'y accoutumer; nous serions tous abstêmes si l'on ne nous eût donné du vin dans nos jeunes ans. Enfin, plus nos goûts sont simples, plus ils sont universels; les répugnances les plus communes tombent sur des mets composés. Vit-on jamais personne avoir en dégoût l'eau ni le pain? Voilà la trace de la nature, voilà donc aussi notre regle. Conservons à l'enfant son goût primitif le plus qu'il est possible; que sa nourriture soit commune & simple, que son palais ne se familiarise qu'à des saveurs peu relevées, & ne se forme point un goût exclusif.

Je n'examine pas ici si cette maniere de vivre est plus saine ou non, ce n'est pas ainsi que je l'envisage. Il me suffit de savoir, pour la préférer, que c'est la plus conforme à la nature, & celle qui peut le plus aisément se plier à toute autre. Ceux qui disent qu'il faut accoutumer les enfans aux alimens dont ils useront étant grands, ne raisonnent pas bien, ce me semble. Pourquoi leur nourriture doit-elle être la même tandis que leur maniere de vivre est si différente? Un homme épuisé de travail, de soucis, de peines, a besoin d'alimens succulens qui lui portent de nouveaux esprits au cerveau; un enfant qui vient de s'ébattre, & dont le corps croît, a besoin d'une nourriture abondante qui lui fasse beaucoup de chyle. D'ailleurs, l'homme-fait a déjà son état, son

(25) Voyez l'Arcadie de Pausanias; voyez aussi le morceau de Plutarque transcrit ci-après.

emploi, son domicile ; mais qui est-ce qui peut être sûr de ce que la fortune réserve à l'enfant ? En toute chose ne lui donnons point une forme si déterminée, qu'il lui en coûte trop d'en changer au besoin. Ne faisons pas qu'il meure de faim dans d'autres pays s'il ne traîne par-tout à sa suite un cuisinier François, ni qu'il dise un jour qu'on ne sait manger qu'en France. Voilà, par parenthese, un plaisant éloge ! Pour moi, je dirois au contraire, qu'il n'y a que les François qui ne savent pas manger, puisqu'il faut un art si particulier pour leur rendre les mets mangeables.

De nos sensations diverses, le goût donne celles qui généralement nous affectent le plus. Aussi sommes-nous plus intéressés à bien juger des substances qui doivent faire partie de la nôtre, que de celles qui ne font que l'environner. Mille choses sont indifférentes au toucher, à l'ouie, à la vue ; mais il n'y a presque rien d'indifférent au goût. De plus, l'activité de ce sens est toute physique & matérielle, il est le seul qui ne dit rien à l'imagination, du moins celui dans les sensations duquel elle entre le moins, au lieu que l'imitation & l'imagination mêlent souvent du moral à l'impression de tous les autres. Aussi généralement les cœurs tendres & voluptueux, les caracteres passionnés & vraiment sensibles, faciles à émouvoir par les autres sens, sont-ils assez tiedes sur celui-ci. De cela même qui semble mettre le goût au-dessous d'eux, & rendre plus méprisable le penchant qui nous y livre, je conclurois au contraire, que le moyen le plus convenable pour gouverner les enfans est de les mener par leur bouche. Le mobile de la gourmandise est sur-tout préférable à celui

de la vanité, en ce que la premiere eſt un appétit de la nature, tenant immédiatement au ſens, & que la ſeconde eſt un ouvrage de l'opinion, ſujet au caprice des hommes & à toutes ſortes d'abus. La gourmandiſe eſt la paſſion de l'enfance; cette paſſion ne tient devant aucune autre; à la moindre concurrence elle diſparoit. Eh croyez-moi! l'enfant ne ceſſera que trop tôt de ſonger à ce qu'il mange, & quand ſon cœur ſera trop occupé, ſon palais ne l'occupera gueres. Quand il ſera grand, mille ſentimens impétueux donneront le change à la gourmandiſe, & ne feront qu'irriter la vanité; car cette derniere paſſion ſeule fait ſon profit des autres, & à la fin les engloutit toutes. J'ai quelquefois examiné ces gens qui donnoient de l'importance aux bons morceaux, qui ſongeoient en s'éveillant à ce qu'ils mangeroient dans la journée, & décrivoient un repas avec plus d'exactitude que n'en met Polybe à décrire un combat. J'ai trouvé que tous ces prétendus hommes n'étoient que des enfans de quarante ans, ſans vigueur & ſans conſiſtance, *fruges conſumere nati.* La gourmandiſe eſt le vice des cœurs qui n'ont point d'étoffe. L'ame d'un gourmand eſt toute dans ſon palais, il n'eſt fait que pour manger; dans ſa ſtupide incapacité il n'eſt qu'à table à ſa place, il ne ſait juger que des plats : laiſſons-lui ſans regret cet emploi : mieux lui vaut celui-là qu'un autre, autant pour nous que pour lui.

Craindre que la gourmandiſe ne s'enracine dans un enfant capable de quelque choſe, eſt une précaution de petit eſprit. Dans l'enfance on ne ſonge qu'à ce qu'on mange; dans l'adoleſcence on n'y ſonge plus, tout nous eſt bon, & l'on

a bien d'autres affaires. Je ne voudrois pourtant pas qu'on allât faire un usage indiscret d'un ressort si bas, ni étayer d'un bon morceau l'honneur de faire une belle action. Mais je ne vois pas pourquoi, toute l'enfance n'étant ou ne devant être que jeux & folâtres amusemens, des exercices purement corporels n'auroient pas un prix matériel & sensible. Qu'un petit Majorquain, voyant un panier sur le haut d'un arbre, l'abatte à coups de fronde, n'est-il pas bien juste qu'il en profite, & qu'un bon déjeûner répare la force qu'il use à le gagner (26)? Qu'un jeune Spartiate à travers les risques de cent coups de fouet se glisse habilement dans une cuisine, qu'il y vole un renardeau tout vivant, qu'en l'emportant dans sa robe il en soit égratigné, mordu, mis en sang, & que pour n'avoir pas la honte d'être surpris, l'enfant se laisse déchirer les entrailles sans sourciller, sans pousser un seul cri, n'est-il pas juste qu'il profite enfin de sa proie, & qu'il la mange après en avoir été mangé? Jamais un bon repas ne doit être une récompense, mais pourquoi ne seroit-il pas l'effet des soins qu'on a pris pour se le procurer? Emile ne regarde point le gâteau que j'ai mis sur la pierre comme le prix d'avoir bien couru; il sait seulement que le seul moyen d'avoir ce gâteau est d'y arriver plutôt qu'un autre.

Ceci ne contredit point les maximes que j'avançois tout-à-l'heure sur la simplicité des mets; car pour flatter l'appétit des enfans il ne s'agit pas d'exciter leur sensualité, mais seulement de la satisfaire; & cela s'obtiendra par les choses

(26) Il y a bien des siecles que les Majorquains ont perdu cet usage; il est du tems de la célébrité de leurs Frondeurs.

du monde les plus communes, ſi l'on ne travaille pas à leur rafiner le goût. Leur appétit continuel qu'excite le beſoin de croître, eſt un aſſaiſonnement ſûr qui leur tient lieu de beaucoup d'autres. Des fruits, du laitage, quelque piece de four un peu plus délicate que le pain ordinaire, ſur-tout l'art de diſpenſer ſobrement tout cela, voilà de quoi mener des armées d'enfans au bout du monde, ſans leur donner du goût pour les ſaveurs vives, ni riſquer de leur blaſer le palais.

Une des preuves que le goût de la viande n'eſt pas naturel à l'homme, eſt l'indifférence que les enfans ont pour ce mets là, & la préférence qu'ils donnent tous à des nourritures végétales, telles que le laitage, la pâtiſſerie, les fruits, &c. Il importe ſur-tout de ne pas dénaturer ce goût primitif, & de ne point rendre les enfans carnaſſiers : ſi ce n'eſt pour leur ſanté, c'eſt pour leur caractere ; car de quelque maniere qu'on explique l'expérience, il eſt certain que les grands mangeurs de viande ſont en général cruels & féroces plus que les autres hommes ; cette obſervation eſt de tous les lieux & de tous les tems : la barbarie angloiſe eſt connue (27) ; les Gaures, au contraire, ſont les plus doux des hommes (28). Tous les Sauvages ſont cruels, &

(27) Je ſais que les Anglois vantent beaucoup leur humanité & le bon naturel de leur Nation, qu'ils appellent *Good natured people* ; mais ils ont beau crier cela tant qu'ils peuvent, perſonne ne le répete après eux.

(28) Les Banians, qui s'abſtiennent de toute chair plus ſévérement que les Gaures, ſont preſque auſſi doux qu'eux ; mais comme leur morale eſt moins pure & leur culte moins raiſonnable, ils ne ſont pas ſi honnêtes gens.

leurs mœurs ne les portent point à l'être, cette cruauté vient de leurs alimens. Ils vont à la guerre comme à la chasse, & traitent les hommes comme les ours. En Angleterre même les Bouchers ne sont pas reçus en témoignage (*), non plus que les Chirurgiens; les grands scélérats s'endurcissent au meurtre en buvant du sang. Homere fait des Cyclopes, mangeurs de chair, des hommes affreux, & des Lotophages un peuple si aimable, qu'aussi-tôt qu'on avoit essayé de leur commerce, on oublioit jusqu'à son pays pour vivre avec eux.

„ Tu me demandes, " disoit Plutarque, „ pourquoi „ Pythagore s'abstenoit de manger de la chair des bêtes; „ mais moi je te demande, au contraire, quel courage „ d'homme eut le premier qui approcha de sa bouche une „ chair meurtrie, qui brisa de sa dent les os d'une bête „ expirante, qui fit servir devant lui des corps morts, des „ cadavres, & engloutit dans son estomac des membres, „ qui le moment d'auparavant bêloient, mugissoient, mar- „ choient & voyoient? Comment sa main put-elle enfoncer „ un fer dans le cœur d'un être sensible? Comment ses yeux „ purent-ils supporter un meurtre? Comment put-il voir sai- „ gner, écorcher, démembrer un pauvre animal sans défense? „ Comment put-il supporter l'aspect des chairs pantelantes? „ Comment leur odeur ne lui fit-elle pas soulever le cœur?

(*) Un des traducteurs anglois de ce livre a relevé ici ma méprise & tous deux l'ont corrigée. Les bouchers & les chirurgiens sont reçus en témoignage, mais les premiers ne sont point admis comme Jurés ou Pairs au jugement des crimes, & les chirurgiens le sont.

„ Comment ne fut-il pas dégoûté, repouſſé, ſaiſi d'horreur, „ quand il vint à manier l'ordure de ces bleſſures, à nettoyer „ le ſang noir & figé qui les couvroit?

» Les peaux rampoient ſur la terre écorchées ;
„ Les chairs au feu mugiſſoient embrochées ;
„ L'homme ne put les manger ſans frémir ,
„ Et dans ſon ſein les entendit gemir.

„ Voilà ce qu'il dut imaginer & ſentir la premiere fois „ qu'il ſurmonta la nature pour faire cet horrible repas, la „ premiere fois qu'il eut faim d'une bête en vie, qu'il voulut „ ſe nourrir d'un animal qui paiſſoit encore, & qu'il dit „ comment il faloit égorger, dépecer, cuire la brebis qui lui „ léchoit les mains. C'eſt de ceux qui commencerent ces „ cruels feſtins, & non de ceux qui les quittent, qu'on a „ lieu de s'étonner : encore ces premiers-là pourroient-ils „ juſtifier leur barbarie par des excuſes qui manquent à la „ nôtre, & dont le défaut nous rend cent fois plus barbares „ qu'eux.

„ Mortels bien-aimés des Dieux, nous diroient ces pre- „ miers hommes, comparez les tems; voyez combien vous „ êtes heureux & combien nous étions miſérables! La terre „ nouvellement formée & l'air chargé de vapeurs étoient „ encore indociles à l'ordre des ſaiſons; le cours incertain „ des rivieres dégradoit leurs rives de toutes parts : des „ étangs, des lacs, de profonds marécages inondoient les „ trois quarts de la ſurface du monde, l'autre quart étoit „ couvert de bois & de forêts ſtériles. La terre ne produi-

» ſoit nuls bons fruits ; nous n'avions nuls inſtrumens de » labourage, nous ignorions l'art de nous en ſervir, & le » tems de la moiſſon ne venoit jamais pour qui n'avoit » rien ſemé. Ainſi la faim ne nous quittoit point. L'hiver, » la mouſſe & l'écorce des arbres étoient nos mets ordi- » naires. Quelques racines vertes de chiendent & de bruyere » étoient pour nous un régal ; & quand les hommes avoient » pu trouver des feines, des noix & du gland, ils en » danſoient de joie autour d'un chêne ou d'un hêtre au » ſon de quelque chanſon ruſtique, appellant la terre leur » nourrice & leur mere ; c'étoit là leur unique fête, c'étoient » leurs uniques jeux : tout le reſte de la vie humaine n'étoit » que douleur, peine & miſere.

» Enfin, quand la terre dépouillée & nue ne nous offroit » plus rien, forcés d'outrager la nature pour nous conſerver, » nous mangeâmes les compagnons de notre miſere plutôt » que de périr avec eux. Mais vous, hommes cruels, qui » vous force à verſer du ſang ? Voyez quelle affluence de » biens vous environne ! Combien de fruits vous produit la » terre ! Que de richeſſes vous donnent les champs & les » vignes ! Que d'animaux vous offrent leur lait pour vous » nourrir, & leur toiſon pour vous habiller ! Que leur de- » mandez-vous de plus, & quelle rage vous porte à com- » mettre tant de meurtres, raſſaſiés de biens & regorgeant » de vivres ? Pourquoi mentez-vous contre notre mere en » l'accuſant de ne pouvoir vous nourrir ? Pourquoi péchez- » vous contre Cerès, inventrice des ſaintes Loix, & contre » le gracieux Bacchus, conſolateur des hommes, comme ſi

„ leurs dons prodigués ne ſuffiſoient pas à la conſervation
„ du genre humain? Comment avez-vous le cœur de mêler
„ avec leurs doux fruits des oſſemens ſur vos tables, & de
„ manger avec le lait le ſang des bêtes qui vous le don-
„ nent! Les pantheres & les lions, que vous appellez bêtes
„ féroces, ſuivent leur inſtinct par force & tuent les autres
„ animaux pour vivre. Mais vous, cent fois plus féroces
„ qu'elles, vous combattez l'inſtinct ſans néceſſité pour vous
„ livrer à vos cruelles délices; les animaux que vous mangez
„ ne ſont pas ceux qui mangent les autres; vous ne les
„ mangez pas ces animaux carnaſſiers, vous les imitez. Vous
„ n'avez faim que des bêtes innocentes & douces, qui ne
„ font de mal à perſonne, qui s'attachent à vous, qui vous
„ ſervent, & que vous dévorez pour prix de leurs ſervices.

„ O meurtrier contre nature, ſi tu t'obſtines à ſoutenir
„ qu'elle t'a fait pour dévorer tes ſemblables, des êtres de
„ chair & d'os, ſenſibles & vivans comme toi, étouffe
„ donc l'horreur qu'elle t'inſpire pour ces affreux repas; tue
„ les animaux toi-même, je dis, de tes propres mains,
„ ſans ferremens, ſans coutelas; déchire-les avec tes ongles,
„ comme font les lions & les ours; mords ce bœuf & le
„ mets en pieces, enfonce tes griffes dans ſa peau; mange
„ cet agneau tout vif, dévore ſes chairs toutes chaudes,
„ bois ſon ame avec ſon ſang. Tu frémis, tu n'oſes ſentir
„ palpiter ſous ta dent une chair vivante? Homme pitoyable!
„ tu commences par tuer l'animal, & puis tu le manges,
„ comme pour le faire mourir deux fois. Ce n'eſt pas aſſez,
„ la chair morte te répugne encore, tes entrailles ne peu-

„ vent la ſupporter, il la faut transformer par le feu, la „ bouillir, la rôtir, l'aſſaiſonner de drogues qui la déguiſent; „ il te faut des Chaircuitiers, des Cuiſiniers, des Rôtiſ- „ ſeurs, des gens pour t'ôter l'horreur du meurtre & t'ha- „ biller des corps morts, afin que le ſens du goût trompé „ par ces déguiſemens ne rejette point ce qui lui eſt étrange, „ & ſavoure avec plaiſir des cadavres dont l'œil même eût „ peine à ſouffrir l'aſpect „.

Quoique ce morceau ſoit étranger à mon ſujet, je n'ai pu réſiſter à la tentation de le tranſcrire, & je crois que peu de Lecteurs m'en ſauront mauvais gré.

Au reſte, quelque ſorte de régime que vous donniez aux enfans, pourvu que vous ne les accoutumiez qu'à des mets communs & ſimples, laiſſez-les manger, courir & jouer tant qu'il leur plait, & ſoyez ſûrs qu'ils ne mangeront jamais trop & n'auront point d'indigeſtions : mais ſi vous les affamez la moitié du tems, & qu'ils trouvent le moyen d'échapper à votre vigilance, ils ſe dédommageront de toute leur force, ils mangeront juſqu'à regorger, juſqu'à crever. Notre appétit n'eſt démeſuré que parce que nous voulons lui donner d'autres regles que celles de la nature. Toujours réglant, preſcrivant, ajoutant, retranchant, nous ne faiſons rien que la balance à la main; mais cette balance eſt à la meſure de nos fantaiſies, & non pas à celle de notre eſtomac. J'en reviens à mes exemples. Chez les Payſans, la huche & le fruitier ſont toujours ouverts, & les enfans, non plus que les hommes, n'y ſavent ce que c'eſt qu'indigeſtions.

S'il

S'il arrivoit pourtant qu'un enfant mangeât trop, ce que je ne crois pas possible par ma méthode, avec des amusemens de son goût, il est si aisé de le distraire, qu'on parviendroit à l'épuiser d'inanition sans qu'il y songeât. Comment des moyens si sûrs & si faciles échappent-ils à tous les Instituteurs? Hérodote raconte que les Lydiens, pressés d'une extrême disette, s'aviserent d'inventer les jeux & d'autres divertissemens avec lesquels ils donnoient le change à leur faim, & passoient des jours entiers sans songer à manger (29). Vos savans Instituteurs ont peut-être lu cent fois ce passage, sans voir l'application qu'on en peut faire aux enfans. Quelqu'un d'eux me dira peut-être qu'un enfant ne quitte pas volontiers son dîner pour aller étudier sa leçon. Maître, vous avez raison : je ne pensois pas à cet amusement là.

Le sens de l'odorat est au goût ce que celui de la vue est au toucher : il le prévient, il l'avertit de la maniere dont telle ou telle substance doit l'affecter, & dispose à la rechercher ou à la fuir, selon l'impression qu'on en reçoit d'avance. J'ai ouï dire que les Sauvages avoient l'odorat tout autrement affecté que le nôtre, & jugeoient tout différemment des bonnes & des mauvaises odeurs. Pour moi, je le croi-

(29) Les anciens Historiens sont remplis de vues dont on pourroit faire usage, quand même les faits qui les présentent seroient faux : mais nous ne savons tirer aucun vrai parti de l'Histoire ; la critique d'érudition absorbe tout, comme s'il importoit beaucoup qu'un fait fût vrai, pourvu qu'on en pût tirer une instruction utile. Les hommes sensés doivent regarder l'Histoire comme un tissu de fables dont la morale est très-appropriée au cœur humain.

rois bien. Les odeurs par elles-mêmes font des fenfations foibles; elles ébranlent plus l'imagination que le fens, & n'affectent pas tant par ce qu'elles donnent que par ce qu'elles font attendre. Cela fuppofé, les goûts des uns devenus, par leurs manieres de vivre, fi différens des goûts des autres, doivent leur faire porter des jugemens bien oppofés des faveurs, & par conféquent des odeurs qui les annoncent. Un Tartare doit flairer avec autant de plaifir un quartier puant de cheval mort, qu'un de nos chaffeurs une perdrix à moitié pourrie.

Nos fenfations oifeufes, comme d'être embaumé des fleurs d'un parterre, doivent être infenfibles à des hommes qui marchent trop pour aimer à fe promener, & qui ne travaillent pas affez pour fe faire une volupté du repos. Des gens toujours affamés ne fauroient prendre un grand plaifir à des parfums qui n'annoncent rien à manger.

L'odorat eft le fens de l'imagination. Donnant aux nerfs un ton plus fort, il doit beaucoup agiter le cerveau; c'eft pour cela qu'il ranime un moment le tempérament & l'épuife à la longue. Il a dans l'amour des effets affez connus: le doux parfum d'un cabinet de toilette n'eft pas un piége auffi foible qu'on penfe; & je ne fais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme fage & peu fenfible, que l'odeur des fleurs que fa maîtreffe a fur le fein ne fit jamais palpiter.

L'odorat ne doit pas être fort actif dans le premier âge, où l'imagination que peu de paffions ont encore animée n'eft gueres fufceptible d'émotion, & où l'on n'a pas encore affez d'expérience pour prévoir avec un fens ce que nous en pro-

met un autre. Auſſi cette conſéquence eſt-elle parfaitement confirmée par l'obſervation ; & il eſt certain que ce ſens eſt encore obtus & preſque hébété chez la plupart des enfans. Non que la ſenſation ne ſoit en eux auſſi fine & peut-être plus que dans les hommes ; mais parce que, n'y joignant aucune autre idée, ils ne s'en affectent pas aiſément d'un ſentiment de plaiſir ou de peine, & qu'ils n'en ſont ni flattés ni bleſſés comme nous. Je crois que ſans ſortir du même ſyſtême, & ſans recourir à l'anatomie comparée des deux ſexes, on trouveroit aiſément la raiſon pourquoi les femmes en général s'affectent plus vivement des odeurs que les hommes.

On dit que les Sauvages du Canada ſe rendent dès leur jeuneſſe l'odorat ſi ſubtil, que, quoiqu'ils aient des chiens, ils ne daignent pas s'en ſervir à la chaſſe, & ſe ſervent de chiens à eux-mêmes. Je conçois en effet que ſi l'on élevoit les enfans à éventer leur dîner, comme le chien évente le gibier, on parviendroit peut-être à leur perfectionner l'odorat au même point ; mais je ne vois pas au fond qu'on puiſſe en eux tirer de ce ſens un uſage fort utile, ſi ce n'eſt pour leur faire connoître ſes rapports avec celui du goût. La nature a pris ſoin de nous forcer à nous mettre au fait de ces rapports. Elle a rendu l'action de ce dernier ſens preſque inſéparable de celle de l'autre en rendant leurs organes voiſins, & plaçant dans la bouche une communication immédiate entre les deux, en ſorte que nous ne goûtons rien ſans le flairer. Je voudrois ſeulement qu'on n'altérât pas ces rapports naturels pour tromper un enfant, en couvrant, par

exemple, d'un aromate agréable le déboire d'une médecine; car la difcorde des deux fens eft trop grande alors pour pouvoir l'abufer; le fens le plus actif abforbant l'effet de l'autre, il n'en prend pas la médecine avec moins de dégoût; ce dégoût s'étend à toutes les fenfations qui le frappent en même tems; à la préfence de la plus foible fon imagination lui rappelle auffi l'autre; un parfum très-fuave n'eft plus pour lui qu'une odeur dégoûtante, & c'eft ainfi que nos indifcretes précautions augmentent la fomme des fenfations déplaifantes aux dépens des agréables.

Il me refte à parler dans les livres fuivans de la culture d'une efpece de fixieme fens appellé fens-commun, moins parce qu'il eft commun à tous les hommes, que parce qu'il réfulte de l'ufage bien réglé des autres fens, & qu'il nous inftruit de la nature des chofes par le concours de toutes leurs apparences. Ce fixieme fens n'a point par conféquent d'organe particulier; il ne réfide que dans le cerveau, & fes fenfations purement internes s'appellent perceptions ou idées. C'eft par le nombre de ces idées que fe mefure l'étendue de nos connoiffances; c'eft leur netteté, leur clarté qui fait la jufteffe de l'efprit; c'eft l'art de les comparer entre elles qu'on appelle raifon humaine. Ainfi ce que j'appellois raifon fenfitive ou puérile, confifte à former des idées fimples par le concours de plufieurs fenfations, & ce que j'appelle raifon intellectuelle ou humaine, confifte à former des idées complexes par le concours de plufieurs idées fimples.

Suppofant donc que ma méthode foit celle de la nature & que je ne me fois pas trompé dans l'application, nous

avons amené notre Eleve à travers le pays des ſenſations juſqu'aux confins de la raiſon puérile : le premier pas que nous allons faire au-delà doit être un pas d'homme. Mais avant d'entrer dans cette nouvelle carriere, jettons un moment les yeux ſur celle que nous venons de parcourir. Chaque âge, chaque état de la vie a ſa perfection convenable, ſa ſorte de maturité qui lui eſt propre. Nous avons ſouvent ouï parler d'un homme-fait, mais conſidérons un enfant-fait : ce ſpectacle ſera plus nouveau pour nous, & ne ſera peut-être pas moins agréable.

L'exiſtence des êtres finis eſt ſi pauvre & ſi bornée, que quand nous ne voyons que ce qui eſt, nous ne ſommes jamais émus. Ce ſont les chimeres qui ornent les objets réels, & ſi l'imagination n'ajoute un charme à ce qui nous frappe, le ſtérile plaiſir qu'on y prend ſe borne à l'organe, & laiſſe toujours le cœur froid. La terre parée des tréſors de l'automne étale une richeſſe que l'œil admire, mais cette admiration n'eſt point touchante ; elle vient plus de la réflexion que du ſentiment. Au printems la campagne preſque nue n'eſt encore couverte de rien ; les bois n'offrent point d'ombre, la verdure ne fait que de poindre, & le cœur eſt touché à ſon aſpect. En voyant renaître ainſi la nature on ſe ſent ranimer ſoi-même ; l'image du plaiſir nous environne : Ces compagnes de la volupté, ces douces larmes toujours prêtes à ſe joindre à tout ſentiment délicieux, ſont déjà ſur le bord de nos paupieres ; mais l'aſpect des vendanges a beau être animé, vivant, agréable ; on le voit toujours d'un œil ſec.

Pourquoi cette différence? C'est qu'au spectacle du printems l'imagination joint celui des saisons qui le doivent suivre; à ces tendres bourgeons que l'œil apperçoit, elle ajoute les fleurs, les fruits, les ombrages, quelquefois les mysteres qu'ils peuvent couvrir. Elle réunit en un point des tems qui se doivent succéder, & voit moins les objets comme ils seront que comme elle les desire, parce qu'il dépend d'elle de les choisir. En automne au contraire, on n'a plus à voir que ce qui est. Si l'on veut arriver au printems, l'hiver nous arrête, & l'imagination glacée expire sur la neige & sur les frimats.

Telle est la source du charme qu'on trouve à contempler une belle enfance, préférablement à la perfection de l'âge mûr. Quand est-ce que nous goûtons un vrai plaisir à voir un homme? C'est quand la mémoire de ses actions nous fait rétrograder sur sa vie & le rajeunit, pour ainsi dire, à nos yeux. Si nous sommes réduits à le considérer tel qu'il est, ou à le supposer tel qu'il sera dans la vieillesse, l'idée de la nature déclinante efface tout notre plaisir. Il n'y en a point à voir avancer un homme à grands pas vers sa tombe, & l'image de la mort enlaidit tout.

Mais quand je me figure un enfant de dix à douze ans, vigoureux, bien formé pour son âge, il ne me fait pas naître une idée qui ne soit agréable, soit pour le présent, soit pour l'avenir: je le vois bouillant, vif, animé, sans souci rongeant, sans longue & pénible prévoyance; tout entier à son être actuel, & jouissant d'une plénitude de vie qui semble vouloir s'étendre hors de lui. Je le prévois dans un autre

âge exerçant le ſens, l'eſprit, les forces qui ſe développent en lui de jour en jour, & dont il donne à chaque inſtant de nouveaux indices : je le contemple enfant, & il me plait; je l'imagine homme, & il me plait davantage; ſon ſang ardent ſemble réchauffer le mien; je crois vivre de ſa vie, & ſa vivacité me rajeunit.

L'heure ſonne, quel changement! A l'inſtant ſon œil ſe ternit, ſa gaieté s'efface, adieu la joie, adieu les folâtres jeux. Un homme ſévere & fâché le prend par la main, lui dit gravement, *allons Monſieur*, & l'emmene. Dans la chambre où ils entrent j'entrevois des livres. Des livres! quel triſte ameublement pour ſon âge! le pauvre enfant ſe laiſſe entraîner, tourne un œil de regret ſur tout ce qui l'environne, ſe tait, & part les yeux gonflés de pleurs qu'il n'oſe répandre, & le cœur gros de ſoupirs qu'il n'oſe exhaler.

O toi qui n'as rien de pareil à craindre, toi pour qui nul tems de la vie n'eſt un tems de gêne & d'ennui, toi qui vois venir le jour ſans inquiétude, la nuit ſans impatience, & ne comptes les heures, que par tes plaiſirs, viens mon heureux, mon aimable Eleve, nous conſoler par ta préſence du départ de cet infortuné, viens . . . . il arrive, & je ſens à ſon approche un mouvement de joie que je lui vois partager. C'eſt ſon ami, ſon camarade, c'eſt le compagnon de ſes jeux qu'il aborde; il eſt bien ſûr en me voyant qu'il ne reſtera pas long-tems ſans amuſement; nous ne dépendons jamais l'un de l'autre, mais nous nous accordons toujours, & nous ne ſommes avec perſonne auſſi bien qu'enſemble.

Sa figure, ſon port, ſa contenance annoncent l'aſſurance & le contentement; la ſanté brille ſur ſon viſage; ſes pas affermis lui donnent un air de vigueur; ſon teint, délicat encore ſans être fade, n'a rien d'une molleſſe efféminée, l'air & le ſoleil y ont déjà mis l'empreinte honorable de ſon ſexe; ſes muſcles encore arrondis commencent à marquer quelques traits d'une phyſionomie naiſſante; ſes yeux que le feu du ſentiment n'anime point encore, ont au moins toute leur ſérénité native (30); de longs chagrins ne les ont point obſcurcis, des pleurs ſans fin n'ont point ſillonné ſes joues. Voyez dans ſes mouvemens prompts, mais ſûrs, la vivacité de ſon âge, la fermeté de l'indépendance, l'expérience des exercices multipliés. Il a l'air ouvert & libre, mais non pas inſolent ni vain; ſon viſage qu'on n'a pas collé ſur des livres ne tombe point ſur ſon eſtomac: on n'a pas beſoin de lui dire, *levez la tête;* la honte ni la crainte ne la lui firent jamais baiſſer.

Faiſons-lui place au milieu de l'aſſemblée; Meſſieurs, examinez-le, interrogez-le en toute confiance; ne craignez ni ſes importunités, ni ſon babil, ni ſes queſtions indiſcretes. N'ayez pas peur qu'il s'empare de vous, qu'il prétende vous occuper de lui ſeul, & que vous ne puiſſiez plus vous en défaire.

N'attendez pas, non plus, de lui des propos agréables, ni qu'il vous diſe ce que je lui aurai dicté; n'en attendez

(30) *Natia.* J'emploie ce mot dans une acception italienne, faute de lui trouver un ſynonyme en françois. Si j'ai tort, peu importe, pourvu qu'on m'entende.

que la vérité naïve & ſimple, ſans ornement, ſans apprêt, ſans vanité. Il vous dira le mal qu'il a fait ou celui qu'il penſe, tout auſſi librement que le bien, ſans s'embarraſſer en aucune ſorte de l'effet que fera ſur vous ce qu'il aura dit; il uſera de la parole dans toute la ſimplicité de ſa premiere inſtitution.

L'on aime à bien augurer des enfans, & l'on a toujours regret à ce flux d'inepties qui vient preſque toujours renverſer les eſpérances qu'on voudroit tirer de quelque heureuſe rencontre, qui par hazard leur tombe ſur la langue. Si le mien donne rarement de telles eſpérances, il ne donnera jamais ce regret; car il ne dit jamais un mot inutile, & ne s'épuiſe pas ſur un babil qu'il ſait qu'on n'écoute point. Ses idées ſont bornées, mais nettes; s'il ne ſait rien par cœur, il ſait beaucoup par expérience. S'il lit moins bien qu'un autre enfant dans nos livres, il lit mieux dans celui de la nature; ſon eſprit n'eſt pas dans ſa langue, mais dans ſa tête; il a moins de mémoire que de jugement; il ne ſait parler qu'un langage, mais il entend ce qu'il dit, & s'il ne dit pas ſi bien que les autres diſent, en revanche il fait mieux qu'ils ne font.

Il ne ſait ce que c'eſt que routine, uſage, habitude; ce qu'il fit hier n'influe point ſur ce qu'il fait aujourd'hui (31): il ne ſuit jamais de formule, ne cede point à l'autorité ni à

(31) L'attrait de l'habitude vient de la pareſſe naturelle à l'homme, & cette pareſſe augmente en s'y livrant: on fait plus aiſément ce qu'on a déjà fait, la route étant frayée en devient plus facile à ſuivre. Auſſi peut-on remarquer que l'empire de l'habitude eſt très-grand ſur les Vieillards & ſur les gens indolens, très-petit ſur la jeuneſſe & ſur les gens vifs. Ce

l'exemple, & n'agit ni ne parle que comme il lui convient. Ainſi n'attendez pas de lui des diſcours dictés ni des manieres étudiées, mais toujours l'expreſſion fidele de ſes idées, & la conduite qui naît de ſes penchans.

Vous lui trouvez un petit nombre de notions morales qui ſe rapportent à ſon état actuel, aucune ſur l'état relatif des hommes : & de quoi lui ſerviroient-elles, puiſqu'un enfant n'eſt pas encore un membre actif de la ſociété ? Parlez-lui de liberté, de propriété, de convention même : il peut en ſavoir juſques-là ; il ſait pourquoi ce qui eſt à lui eſt à lui, & pourquoi ce qui n'eſt pas à lui n'eſt pas à lui. Paſſé cela, il ne ſait plus rien. Parlez-lui de devoir, d'obéiſſance, il ne ſait ce que vous voulez dire ; commandez-lui quelque choſe, il ne vous entendra pas ; mais dites-lui ; ſi vous me faiſiez tel plaiſir, je vous le rendrois dans l'occaſion : à l'inſtant il s'empreſſera de vous complaire ; car il ne demande pas mieux que d'étendre ſon domaine, & d'acquérir ſur vous des droits qu'il ſait être inviolables. Peut-être même n'eſt-il pas fâché de tenir une place, de faire nombre, d'être compté pour quelque choſe ; mais s'il a ce dernier motif, le voilà déjà ſorti de la nature, & vous n'avez pas bien bouché d'avance toutes les portes de la vanité.

De ſon côté, s'il a beſoin de quelque aſſiſtance, il la demandera indifféremment au premier qu'il rencontre, il la

régime n'eſt bon qu'aux ames foibles, & les affoiblit davantage de jour en jour. La ſeule habitude utile aux enfans eſt de s'aſſervir ſans peine à la néceſſité des choſes, & la ſeule habitude utile aux hommes, eſt de s'aſſervir ſans peine à la raiſon. Toute autre habitude eſt un vice.

demanderoit au Roi comme à ſon laquais : tous les hommes ſont encore égaux à ſes yeux. Vous voyez à l'air dont il prie, qu'il ſent qu'on ne lui doit rien. Il ſait que ce qu'il demande eſt une grace, il ſait auſſi que l'humanité porte à en accorder. Ses expreſſions ſont ſimples & laconiques. Sa voix, ſon regard, ſon geſte, ſont d'un être également accoutumé à la complaiſance & au refus. Ce n'eſt ni la rampante & ſervile ſoumiſſion d'un eſclave, ni l'impérieux accent d'un maître ; c'eſt une modeſte confiance en ſon ſemblable, c'eſt la noble & touchante douceur d'un être libre, mais ſenſible & foible, qui implore l'aſſiſtance d'un être libre, mais fort & bienfaiſant. Si vous lui accordez ce qu'il vous demande, il ne vous remerciera pas, mais il ſentira qu'il a contracté une dette. Si vous le lui refuſez, il ne ſe plaindra point, il n'inſiſtera point, il ſait que cela ſeroit inutile : il ne ſe dira point ; on m'a refuſé : mais il ſe dira ; cela ne pouvoit pas être ; &, comme je l'ai déjà dit, on ne ſe mutine gueres contre la néceſſité bien reconnue.

Laiſſez-le ſeul en liberté, voyez-le agir ſans lui rien dire ; conſidérez ce qu'il fera & comment il s'y prendra. N'ayant pas beſoin de ſe prouver qu'il eſt libre, il ne fait jamais rien par étourderie & ſeulement pour faire un acte de pouvoir ſur lui-même ; ne ſait-il pas qu'il eſt toujours maître de lui ? Il eſt alerte, léger, diſpos ; ſes mouvemens ont toute la vivacité de ſon âge, mais vous n'en voyez pas un qui n'ait une fin. Quoi qu'il veuille faire, il n'entreprendra jamais rien qui ſoit au-deſſus de ſes forces, car il les a bien éprouvées & les connoit ; ſes moyens ſont toujours appropriés à ſes

desseins, & rarement il agira sans être assuré du succès. Il aura l'œil attentif & judicieux; il n'ira pas niaisement interrogeant les autres sur tout ce qu'il voit, mais il l'examinera lui-même, & se fatiguera pour trouver ce qu'il veut apprendre, avant de le demander. S'il tombe dans des embarras imprévus, il se troublera moins qu'un autre; s'il y a du risque il s'effrayera moins aussi. Comme son imagination reste encore inactive & qu'on n'a rien fait pour l'animer, il ne voit que ce qui est, n'estime les dangers que ce qu'ils valent, & garde toujours son sang-froid. La nécessité s'appésantit trop souvent sur lui pour qu'il regimbe encore contre elle; il en porte le joug dès sa naissance, l'y voilà bien accoutumé; il est toujours prêt à tout.

Qu'il s'occupe ou qu'il s'amuse, l'un & l'autre est égal pour lui, ses jeux sont ses occupations, il n'y sent point de différence. Il met à tout ce qu'il fait un intérêt qui fait rire & une liberté qui plait, en montrant à la fois le tour de son esprit & la sphere de ses connoissances. N'est-ce pas le spectacle de cet âge, un spectacle charmant & doux de voir un joli enfant, l'œil vif & gai, l'air content & serein, la physionomie ouverte & riante, faire en se jouant les choses les plus sérieuses, ou profondément occupé des plus frivoles amusemens?

Voulez-vous à présent le juger par comparaison? Mêlez-le avec d'autres enfans, & laissez-le faire. Vous verrez bientôt lequel est le plus vraiment formé, lequel approche le mieux de la perfection de leur âge. Parmi les enfans de la ville, nul n'est plus adroit que lui, mais il est plus fort qu'aucun

autre. Parmi de jeunes payſans, il les égale en force & les paſſe en adreſſe. Dans tout ce qui eſt à portée de l'enfance, il juge, il raiſonne, il prévoit mieux qu'eux tous. Eſt-il queſtion d'agir, de courir, de ſauter, d'ébranler des corps, d'enlever des maſſes, d'eſtimer des diſtances, d'inventer des jeux, d'emporter des prix? on diroit que la nature eſt à ſes ordres, tant il ſait aiſément plier toute choſe à ſes volontés. Il eſt fait pour guider, pour gouverner ſes égaux : le talent, l'expérience lui tiennent lieu de droit & d'autorité. Donnez-lui l'habit & le nom qu'il vous plaira, peu importe; il primera par-tout, il deviendra par-tout le chef des autres; ils ſentiront toujours ſa ſupériorité ſur eux. Sans vouloir commander il ſera le maître, ſans croire obéir ils obéiront.

Il eſt parvenu à la maturité de l'enfance, il a vécu de la vie d'un enfant, il n'a point acheté ſa perfection aux dépens de ſon bonheur : au contraire, ils ont concouru l'un à l'autre. En acquérant toute la raiſon de ſon âge, il a été heureux & libre autant que ſa conſtitution lui permet de l'être. Si la fatale faux vient moiſſonner en lui la fleur de nos eſpérances, nous n'aurons point à pleurer à la fois ſa vie & ſa mort, nous n'aigrirons point nos douleurs du ſouvenir de celles que nous lui aurons cauſées; nous nous dirons; au moins il a joui de ſon enfance; nous ne lui avons rien fait perdre de ce que la nature lui avoit donné.

Le grand inconvénient de cette premiere éducation, eſt qu'elle n'eſt ſenſible qu'aux hommes clairvoyans, & que dans un enfant élevé avec tant de ſoin, des yeux vulgaires

ne voyent qu'un polisson. Un Précepteur songe à son intérêt plus qu'à celui de son Disciple, il s'attache à prouver qu'il ne perd pas son tems & qu'il gagne bien l'argent qu'on lui donne; il le pourvoit d'un acquis de facile étalage & qu'on puisse montrer quand on veut; il n'importe que ce qu'il lui apprend soit utile, pourvu qu'il se voye aisément. Il accumule sans choix, sans discernement, cent fatras dans sa mémoire. Quand il s'agit d'examiner l'enfant, on lui fait déployer sa marchandise, il l'étale, on est content, puis il replie son ballot & s'en va. Mon Eleve n'est pas si riche, il n'a point de ballot à déployer, il n'a rien à montrer que lui même. Or un enfant, non plus qu'un homme, ne se voit pas en un moment. Où sont les Observateurs qui sachent saisir au premier coup-d'œil les traits qui le caractérisent? Il en est, mais il en est peu, & sur cent mille peres, il ne s'en trouvera pas un de ce nombre.

Les questions trop multipliées ennuyent & rebutent tout le monde, à plus forte raison les enfans. Au bout de quelques minutes leur attention se lasse, ils n'écoutent plus ce qu'un obstiné questionneur leur demande, & ne répondent plus qu'au hazard. Cette maniere de les examiner est vaine & pédantesque; souvent un mot pris à la volée peint mieux leur sens & leur esprit que ne feroient de longs discours: mais il faut prendre garde que ce mot ne soit ni dicté ni fortuit. Il faut avoir beaucoup de jugement soi-même pour apprécier celui d'un enfant.

J'ai ouï raconter à feu Milord Hyde, qu'un de ses amis revenu d'Italie après trois ans d'absence, voulut examiner

les progrès de ſon fils âgé de neuf à dix ans. Ils vont un ſoir ſe promener, avec ſon Gouverneur & lui dans une plaine où des Ecoliers s'amuſoient à guider des cerfs-volans. Le pere en paſſant dit à ſon fils, *où eſt le cerf-volant dont voilà l'ombre?* ſans héſiter, ſans lever la tête, l'enfant dit, *ſur le grand chemin.* Et en effet, ajoutoit Milord, le grand chemin étoit entre le ſoleil & nous. Le pere à ce mot embraſſe ſon fils, & finiſſant-là ſon examen, s'en va ſans rien dire. Le lendemain il envoya au Gouverneur l'acte d'une penſion viagere outre ſes appointemens.

Quel homme que ce pere là, & quel fils lui étoit promis? La queſtion eſt préciſément de l'âge : la réponſe eſt bien ſimple; mais voyez quelle netteté de judiciaire enfantine elle ſuppoſe! C'eſt ainſi que l'Eleve d'Ariſtote apprivoiſoit ce Courſier célebre qu'aucun Ecuyer n'avoit pu dompter.

Fin du Livre deuxieme.

EMILE,

EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE TROISIEME.

QUOIQUE jusqu'à l'adolescence tout le cours de la vie soit un tems de foiblesse, il est un point dans la durée de ce premier âge où, le progrès des forces ayant passé celui des besoins, l'animal croissant, encore absolument foible, devient fort par relation. Ses besoins n'étant pas tous développés, ses forces actuelles sont plus que suffisantes pour pourvoir à ceux qu'il a. Comme homme il seroit très-foible ; comme enfant il est très-fort.

D'où vient la foiblesse de l'homme ? De l'inégalité qui se trouve entre sa force & ses desirs. Ce sont nos passions qui nous rendent foibles, parce qu'il faudroit pour les contenter plus de forces que ne nous en donna la Nature. Diminuez donc les desirs, c'est comme si vous augmentiez les forces ; celui qui peut plus qu'il ne desire, en a de reste : il est certainement un être très-fort. Voilà le troisieme état de l'enfance, & celui dont j'ai maintenant à parler. Je continue à l'appeller enfance, faute de terme propre à l'exprimer ; car cet âge approche de l'adolescence, sans être encore celui de la puberté.

A douze ou treize ans les forces de l'enfant ſe développent bien plus rapidement que ſes beſoins. Le plus violent, le plus terrible ne s'eſt pas encore fait ſentir à lui ; l'organe même en reſte dans l'imperfection, & ſemble pour en ſortir attendre que ſa volonté l'y force. Peu ſenſible aux injures de l'air & des ſaiſons, il les brave ſans peine ; ſa chaleur naiſſante lui tient lieu d'habit, ſon appétit lui tient lieu d'aſſaiſonnement ; tout ce qui peut nourrir eſt bon à ſon âge ; s'il a ſommeil, il s'étend ſur la terre & dort ; il ſe voit par-tout entouré de tout ce qui lui eſt néceſſaire ; aucun beſoin imaginaire ne le tourmente ; l'opinion ne peut rien ſur lui ; ſes deſirs ne vont pas plus loin que ſes bras : non-ſeulement il peut ſe ſuffire à lui-même, il a de la force au-delà de ce qu'il lui en faut ; c'eſt le ſeul tems de ſa vie où il ſera dans ce cas.

Je preſſens l'objection. L'on ne dira pas que l'enfant a plus de beſoins que je ne lui en donne, mais on niera qu'il ait la force que je lui attribue : on ne ſongera pas que je parle de mon Eleve, non de ces poupées ambulantes qui voyagent d'une chambre à l'autre, qui labourent dans une caiſſe, & portent des fardeaux de carton. L'on me dira que la force virile ne ſe manifeſte qu'avec la virilité, que les eſprits vitaux élaborés dans les vaiſſeaux convenables & répandus dans tout le corps, peuvent ſeuls donner aux muſcles la conſiſtance, l'activité, le ton, le reſſort d'où réſulte une véritable force. Voilà la philoſophie du cabinet, mais moi j'en appelle à l'expérience. Je vois dans vos campagnes de grands garçons labourer, biner, tenir la charrue, charger

un tonneau de vin, mener la voiture tout comme leur pere; on les prendroit pour des hommes, ſi le ſon de leur voix ne les trahiſſoit pas. Dans nos villes mêmes de jeunes ouvriers, forgerons, taillandiers, maréchaux, ſont preſque auſſi robuſtes que les maîtres, & ne ſeroient gueres moins adroits ſi on les eût exercés à tems. S'il y a de la différence, & je conviens qu'il y en a, elle eſt beaucoup moindre, je le répete, que celle des deſirs fougueux d'un homme aux deſirs bornés d'un enfant. D'ailleurs il n'eſt pas ici queſtion ſeulement de forces phyſiques, mais ſur-tout de la force & capacité de l'eſprit qui les ſupplée ou qui les dirige.

Cet intervalle où l'individu peut plus qu'il ne deſire, bien qu'il ne ſoit pas le tems de ſa plus grande force abſolue, eſt, comme je l'ai dit, celui de ſa plus grande force relative. Il eſt le tems le plus précieux de la vie; tems qui ne vient qu'une ſeule fois; tems très-court, & d'autant plus court, comme on verra dans la ſuite, qu'il lui importe plus de le bien employer.

Que fera-t-il donc de cet excédent de facultés & de forces qu'il a de trop à préſent, & qui lui manquera dans un autre âge? Il tâchera de l'employer à des ſoins qui lui puiſſent profiter au beſoin. Il jettera, pour ainſi dire, dans l'avenir le ſuperflu de ſon être actuel: l'enfant robuſte fera des proviſions pour l'homme foible: mais il n'établira ſes magaſins ni dans des coffres qu'on peut lui voler, ni dans des granges qui lui ſont étrangeres; pour s'approprier véritablement ſon acquis, c'eſt dans ſes bras, dans ſa tête, c'eſt dans lui qu'il le logera. Voici donc le tems des travaux, des

inſtructions, des études; & remarquez que ce n'eſt pas moi qui fais arbitrairement ce choix, c'eſt la Nature elle-même qui l'indique.

L'intelligence humaine a ſes bornes, & non-ſeulement un homme ne peut pas tout ſavoir, il ne peut pas même ſavoir en entier le peu que ſavent les autres hommes. Puiſque la contradictoire de chaque propoſition fauſſe eſt une vérité, le nombre des vérités eſt inépuiſable comme celui des erreurs. Il y a donc un choix dans les choſes qu'on doit enſeigner, ainſi que dans le tems propre à les apprendre. Des connoiſſances qui ſont à notre portée, les unes ſont fauſſes, les autres ſont inutiles, les autres ſervent à nourrir l'orgueil de celui qui les a. Le petit nombre de celles qui contribuent réellement à notre bien-être eſt ſeul digne des recherches d'un homme ſage, & par conſéquent d'un enfant qu'on veut rendre tel. Il ne s'agit point de ſavoir ce qui eſt, mais ſeulement ce qui eſt utile.

De ce petit nombre il faut ôter encore ici les vérités qui demandent pour être compriſes un entendement déjà tout formé; celles qui ſuppoſent la connoiſſance des rapports de l'homme, qu'un enfant ne peut acquérir; celles qui, bien que vraies en elles-mêmes, diſpoſent une ame inexpérimentée à penſer faux ſur d'autres ſujets.

Nous voilà réduits à un bien petit cercle relativement à l'exiſtence des choſes; mais que ce cercle forme encore une ſphere immenſe pour la meſure de l'eſprit d'un enfant! Ténebres de l'entendement humain, quelle main téméraire oſa toucher à votre voile? Que d'abymes je vois creuſer par nos vaines

ſciences autour de ce jeune infortuné ! O toi qui vas le conduire dans ces périlleux ſentiers, & tirer devant ſes yeux le rideau ſacré de la Nature, tremble. Aſſure-toi bien premierement de ſa tête & de la tienne ; crains qu'elle ne tourne à l'un ou à l'autre, & peut-être à tous les deux. Crains l'attrait ſpécieux du menſonge, & les vapeurs enivrantes de l'orgueil. Souviens-toi, ſouviens-toi ſans ceſſe que l'ignorance n'a jamais fait de mal, que l'erreur ſeule eſt funeſte, & qu'on ne s'égare point par ce qu'on ne ſait pas, mais par ce qu'on croit ſavoir.

Ses progrès dans la géométrie vous pourroient ſervir d'épreuve & de meſure certaine pour le développement de ſon intelligence ; mais ſitôt qu'il peut diſcerner ce qui eſt utile & ce qui ne l'eſt pas, il importe d'uſer de beaucoup de ménagement & d'art pour l'amener aux études ſpéculatives. Voulez-vous, par exemple, qu'il cherche une moyenne proportionnelle entre deux lignes ? commencez par faire en ſorte qu'il ait beſoin de trouver un quarré égal à un rectangle donné : s'il s'agiſſoit de deux moyennes proportionnelles, il faudroit d'abord lui rendre le problême de la duplication du cube intéreſſant, &c. Voyez comment nous approchons par degrés des notions morales qui diſtinguent le bien & le mal ! Juſqu'ici nous n'avons connu de loi que celle de la néceſſité : maintenant nous avons égard à ce qui eſt utile ; nous arriverons bientôt à ce qui eſt convenable & bon.

Le même inſtinct anime les diverſes facultés de l'homme. A l'activité du corps qui cherche à ſe développer, ſuccede l'activité de l'eſprit qui cherche à s'inſtruire. D'abord les

enfans ne ſont que remuans; enſuite ils ſont curieux, & cette curioſité bien dirigée eſt le mobile de l'âge où nous voilà parvenus. Diſtinguons toujours les penchans qui viennent de la Nature de ceux qui viennent de l'opinion. Il eſt une ardeur de ſavoir qui n'eſt fondée que ſur le deſir d'être eſtimé ſavant; il en eſt une autre qui naît d'une curioſité naturelle à l'homme, pour tout ce qui peut l'intéreſſer de près ou de loin. Le deſir inné du bien-être & l'impoſſibilité de contenter pleinement ce deſir, lui font rechercher ſans ceſſe de nouveaux moyens d'y contribuer. Tel eſt le premier principe de la curioſité; principe naturel au cœur humain, mais dont le développement ne ſe fait qu'en proportion de nos paſſions & de nos lumieres. Suppoſez un Philoſophe relégué dans une Iſle déſerte avec des inſtrumens & des livres, ſûr d'y paſſer ſeul le reſte de ſes jours; il ne s'embarraſſera plus gueres du ſyſtême du monde, des loix de l'attraction, du calcul différentiel: il n'ouvrira peut-être de ſa vie un ſeul livre; mais jamais il ne s'abſtiendra de viſiter ſon Iſle juſqu'au dernier recoin, quelque grande qu'elle puiſſe être. Rejettons donc encore de nos premieres études les connoiſſances dont le goût n'eſt point naturel à l'homme, & bornons-nous à celles que l'inſtinct nous porte à chercher.

L'Iſle du genre humain, c'eſt la terre; l'objet le plus frappant pour nos yeux c'eſt le ſoleil. Sitôt que nous commençons à nous éloigner de nous, nos premieres obſervations doivent tomber ſur l'une & ſur l'autre. Auſſi la philoſophie de preſque tous les peuples Sauvages roule-t-elle uniquement ſur d'imaginaires diviſions de la terre, & ſur la divinité du ſoleil.

Quel écart ! dira-t-on peut-être. Tout-à-l'heure nous n'étions occupés que de ce qui nous touche, de ce qui nous entoure immédiatement : tout-à-coup nous voilà parcourant le globe, & ſautant aux extrêmités de l'Univers ! Cet écart eſt l'effet du progrès de nos forces & de la pente de notre eſprit. Dans l'état de foibleſſe & d'inſuffiſance, le ſoin de nous conſerver nous concentre au-dedans de nous ; dans l'état de puiſſance & de force, le deſir d'étendre notre être nous porte au-delà, & nous fait élancer auſſi loin qu'il nous eſt poſſible : mais comme le monde intellectuel nous eſt encore inconnu, notre penſée ne va pas plus loin que nos yeux, & notre entendement ne s'étend qu'avec l'eſpace qu'il meſure.

Transformons nos ſenſations en idées, mais ne ſautons pas tout d'un coup des objets ſenſibles aux objets intellectuels. C'eſt par les premiers que nous devons arriver aux autres. Dans les premieres opérations de l'eſprit, que les ſens ſoient toujours ſes guides. Point d'autre livre que le monde, point d'autre inſtruction que les faits. L'enfant qui lit ne penſe pas, il ne fait que lire ; il ne s'inſtruit pas, il apprend des mots.

Rendez votre Eleve attentif aux phénomenes de la Nature, bientôt vous le rendrez curieux ; mais pour nourrir ſa curioſité, ne vous preſſez jamais de la ſatisfaire. Mettez les queſtions à ſa portée, & laiſſez-les lui réſoudre. Qu'il ne ſache rien parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même : qu'il n'apprenne pas la ſcience ; qu'il l'invente. Si jamais vous ſubſtituez dans ſon eſprit l'autorité à la

raiſon, il ne raiſonnera plus ; il ne ſera plus que le jouet de l'opinion des autres.

Vous voulez apprendre la géographie à cet enfant, & vous lui allez chercher des globes, des ſpheres, des cartes : que de machines ! Pourquoi toutes ces repréſentations ? Que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même, afin qu'il ſache au moins de quoi vous lui parlez.

Une belle ſoirée, on va ſe promener dans un lieu favorable, où l'horizon bien découvert laiſſe voir à plein le ſoleil couchant, & l'on obſerve les objets qui rendent reconnoiſſable le lieu de ſon coucher. Le lendemain, pour reſpirer le frais, on retourne au même lieu avant que le ſoleil ſe leve. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paroit tout en flammes : à leur éclat on attend l'aſtre long-tems avant qu'il ſe montre : à chaque inſtant on croit le voir paroître ; on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair & remplit auſſi-tôt tout l'eſpace : le voile des ténebres s'efface & tombe : L'homme reconnoit ſon ſéjour & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle ; le jour naiſſant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réſeau de roſée, qui réfléchit à l'œil la lumiere & les couleurs. Les oiſeaux en chœur ſe réuniſſent & ſaluent de concert le Pere de la vie ; en ce moment pas un ſeul ne ſe tait. Leur gazouillement foible encore, eſt plus lent & plus doux que dans le reſte de la journée, il ſe ſent de la langueur d'un paiſible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux ſens une impreſſion de fraicheur qui

qui ſemble pénétrer juſqu'à l'ame. Il y a là un quart-d'heure d'enchantement auquel nul homme ne réſiſte : un ſpectacle ſi grand, ſi beau, ſi délicieux n'en laiſſe aucun de ſang-froid.

Plein de l'enthouſiaſme qu'il éprouve, le maître veut le communiquer à l'enfant : il croit l'émouvoir, en le rendant attentif aux ſenſations dont il eſt ému lui-même. Pure bêtiſe ! C'eſt dans le cœur de l'homme qu'eſt la vie du ſpectacle de la Nature ; pour le voir il faut le ſentir. L'enfant apperçoit les objets ; mais il ne peut appercevoir les rapports qui les lient, il ne peut entendre la douce harmonie de leur concert. Il faut une expérience qu'il n'a point acquiſe, il faut des ſentimens qu'il n'a point éprouvés, pour ſentir l'impreſſion compoſée qui réſulte à la fois de toutes ces ſenſations. S'il n'a long-tems parcouru des plaines arides, ſi des ſables ardens n'ont brûlé ſes pieds, ſi la réverbération ſuffoquante des rochers frappés du ſoleil ne l'oppreſſa jamais, comment goûtera-t-il l'air frais d'une belle matinée ? Comment le parfum des fleurs, le charme de la verdure, l'humide vapeur de la roſée, le marcher mol & doux ſur la pelouſe, enchanteront-ils ſes ſens ? Comment le chant des oiſeaux lui cauſera-t-il une émotion voluptueuſe, ſi les accens de l'amour & du plaiſir lui ſont encore inconnus? Avec quels tranſports verra-t-il naître une ſi belle journée, ſi ſon imagination ne fait pas lui peindre ceux dont on peut la remplir ? Enfin comment s'attendrira-t-il ſur la beauté du ſpectacle de la Nature, s'il ignore quelle main prit ſoin de l'orner ?

Ne tenez point à l'enfant des diſcours qu'il ne peut enten-

dre. Point de descriptions, point d'éloquence, point de figures, point de poésie. Il n'est pas maintenant question de sentiment ni de goût. Continuez d'être clair, simple & froid; le tems ne viendra que trop tôt de prendre un autre langage.

Elevé dans l'esprit de nos maximes, accoutumé à tirer tous ses instrumens de lui-même, & à ne recourir jamais à autrui qu'après avoir reconnu son insuffisance, à chaque nouvel objet qu'il voit il l'examine long-tems sans rien dire. Il est pensif & non questionneur. Contentez-vous donc de lui présenter à propos les objets; puis quand vous verrez sa curiosité suffisamment occupée, faites-lui quelque question laconique qui le mette sur la voie de la résoudre.

Dans cette occasion après avoir bien contemplé avec lui le soleil levant, après lui avoir fait remarquer du même côté les montagnes & les autres objets voisins, après l'avoir laissé causer là-dessus tout à son aise, gardez quelques momens le silence comme un homme qui rêve, & puis vous lui direz; je songe qu'hier au soir le soleil s'est couché là, & qu'il s'est levé là ce matin. Comment cela se peut-il faire? N'ajoutez rien de plus; s'il vous fait des questions n'y répondez point; parlez d'autre chose. Laissez-le à lui-même, & soyez sûr qu'il y pensera.

Pour qu'un enfant s'accoutume à être attentif, & qu'il soit bien frappé de quelque vérité sensible, il faut qu'elle lui donne quelques jours d'inquiétude avant de la découvrir. S'il ne conçoit pas assez celle-ci de cette maniere, il y a moyen de la lui rendre plus sensible encore, & ce moyen c'est de

retourner la queſtion. S'il ne ſait pas comment le ſoleil parvient de ſon coucher à ſon lever, il ſait au moins comment il parvient de ſon lever à ſon coucher ; ſes yeux ſeuls le lui apprennent. Eclairciſſez donc la premiere queſtion par l'autre : ou votre Eleve eſt abſolument ſtupide, ou l'analogie eſt trop claire pour lui pouvoir échapper. Voilà ſa premiere leçon de Coſmographie.

Comme nous procédons toujours lentement, d'idée ſenſible en idée ſenſible, que nous nous familiariſons long-tems avec la même avant de paſſer à une autre, & qu'enfin nous ne forçons jamais notre Eleve d'être attentif, il y a loin de cette premiere leçon à la connoiſſance du cours du ſoleil & de la figure de la terre : mais comme tous les mouvemens apparens des corps céleſtes tiennent au même principe, & que la premiere obſervation mene à toutes les autres, il faut moins d'effort, quoiqu'il faille plus de tems, pour arriver d'une révolution diurne au calcul des éclipſes, que pour bien comprendre le jour & la nuit.

Puiſque le ſoleil tourne autour du monde il décrit un cercle, & tout cercle doit avoir un centre, nous ſavons déjà cela. Ce centre ne ſauroit ſe voir, car il eſt au cœur de la terre, mais on peut ſur la ſurface marquer deux points qui lui correſpondent. Une broche paſſant par les trois points & prolongée juſqu'au Ciel de part & d'autre, ſera l'axe du monde & du mouvement journalier du ſoleil. Un toton rond tournant ſur ſa pointe repréſente le Ciel tournant ſur ſon axe, les deux pointes du toton ſont les deux poles ; l'enfant ſera fort aiſe d'en connoître un : je le lui montre à la queue

de la petite ourſe. Voilà de l'amuſement pour la nuit ; peu-à-peu l'on ſe familiariſe avec les étoiles, & de-là naît le premier goût de connoître les planetes, & d'obſerver les conſtellations.

Nous avons vu lever le ſoleil à la St. Jean; nous l'allons voir auſſi lever à Noël ou quelque autre beau jour d'hiver : car on ſait que nous ne ſommes pas pareſſeux & que nous nous faiſons un jeu de braver le froid. J'ai ſoin de faire cette ſeconde obſervation dans le même lieu où nous avons fait la premiere, & moyennant quelque adreſſe pour préparer la remarque, l'un ou l'autre ne manquera pas de s'écrier. Oh, oh! voilà qui eſt plaiſant! le ſoleil ne ſe leve plus à la même place! Ici ſont nos anciens renſeignemens, & à préſent il s'eſt levé là; &c. Il y a donc un orient d'été & un orient d'hiver, &c..... Jeune maître, vous voilà ſur la voie. Ces exemples vous doivent ſuffire pour enſeigner très-clairement la ſphere, en prenant le monde pour le monde, & le ſoleil pour le ſoleil.

En général ne ſubſtituez jamais le ſigne à la choſe, que quand il vous eſt impoſſible de la montrer. Car le ſigne abſorbe l'attention de l'enfant, & lui fait oublier la choſe repréſentée.

La ſphere armillaire me paroit une machine mal compoſée, & exécutée dans de mauvaiſes proportions. Cette confuſion de cercles & les bizarres figures qu'on y marque, lui donnent un air de grimoire qui effarouche l'eſprit des enfans. La terre eſt trop petite, les cercles ſont trop grands, trop nombreux; quelques-uns comme les colures, ſont parfaite-

ment inutiles ; chaque cercle eſt plus large que la terre ; l'épaiſſeur du carton leur donne un air de ſolidité qui les fait prendre pour des maſſes circulaires réellement exiſtantes, & quand vous dites à l'enfant que ces cercles ſont imaginaires, il ne ſait ce qu'il voit, il n'entend plus rien.

Nous ne ſavons jamais nous mettre à la place des enfans, nous n'entrons pas dans leurs idées, nous leur prêtons les nôtres, & ſuivant toujours nos propres raiſonnemens, avec des chaînes de vérités, nous n'entaſſons qu'extravagances & qu'erreurs dans leur tête.

On diſpute ſur le choix de l'analyſe ou de la ſyntheſe pour étudier les ſciences. Il n'eſt pas toujours beſoin de choiſir. Quelquefois on peut réſoudre & compoſer dans les mêmes recherches, & guider l'enfant par la méthode enſeignante, lorſqu'il croit ne faire qu'analyſer. Alors en employant en même tems l'une & l'autre, elles ſe ſerviroient mutuellement de preuves. Partant à la fois des deux points oppoſés, ſans penſer faire la même route, il ſeroit tout ſurpris de ſe rencontrer, & cette ſurpriſe ne pourroit qu'être fort agréable. Je voudrois, par exemple, prendre la géographie par ſes deux termes, & joindre à l'étude des révolutions du globe la meſure de ſes parties, à commencer du lieu qu'on habite. Tandis que l'enfant étudie la ſphere & ſe tranſporte ainſi dans les Cieux, ramenez-le à la diviſion de la terre & montrez-lui d'abord ſon propre ſéjour.

Ses deux premiers points de géographie ſeront la ville où il demeure & la maiſon de campagne de ſon pere ; enſuite les lieux intermédiaires, enſuite les rivieres du voiſinage,

enfin l'aſpect du ſoleil & la maniere de s'orienter. C'eſt ici le point de réunion. Qu'il faſſe lui-même la carte de tout cela; carte très-ſimple & d'abord formée de deux ſeuls objets auxquels il ajoute peu-à-peu les autres, à meſure qu'il ſait, ou qu'il eſtime leur diſtance & leur poſition. Vous voyez déjà quel avantage nous lui avons procuré d'avance, en lui mettant un compas dans les yeux.

Malgré cela, ſans doute, il faudra le guider un peu, mais très-peu, ſans qu'il y paroiſſe. S'il ſe trompe, laiſſez-le faire, ne corrigez point ſes erreurs. Attendez en ſilence qu'il ſoit en état de les voir & de les corriger lui-même, ou tout au plus dans une occaſion favorable, amenez quelque opération qui les lui faſſe ſentir. S'il ne ſe trompoit jamais, il n'apprendroit pas ſi bien. Au reſte, il ne s'agit pas qu'il ſache exactement la topographie du pays, mais le moyen de s'en inſtruire; peu importe qu'il ait des cartes dans la tête, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'elles repréſentent & qu'il ait une idée nette de l'art qui ſert à les dreſſer. Voyez déjà la différence qu'il y a du ſavoir de vos Eleves à l'ignorance du mien! Ils ſavent les cartes, & lui les fait. Voici de nouveaux ornemens pour ſa chambre.

Souvenez-vous toujours que l'eſprit de mon inſtitution n'eſt pas d'enſeigner à l'enfant beaucoup de choſes, mais de ne laiſſer jamais entrer dans ſon cerveau que des idées juſtes & claires. Quand il ne ſauroit rien, peu m'importe, pourvu qu'il ne ſe trompe pas; & je ne mets des vérités dans ſa tête que pour le garantir des erreurs qu'il apprendroit à leur place. La raiſon, le jugement viennent lentement, les préjugés accou-

rent en foule, c'eſt d'eux qu'il le faut préſerver. Mais ſi vous regardez la ſcience en elle-même vous entrez dans une mer ſans fond, ſans rives, toute pleine d'écueils; vous ne vous en tirerez jamais. Quand je vois un homme épris de l'amour des connoiſſances, ſe laiſſer ſéduire à leur charme, & courir de l'une à l'autre ſans ſavoir s'arrêter, je crois voir un enfant ſur le rivage amaſſant des coquilles, & commençant par s'en charger; puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejetter, en reprendre, juſqu'à ce qu'accablé de leur multitude & ne ſachant plus que choiſir, il finiſſe par tout jetter, & retourne à vuide.

Durant le premier âge le tems étoit long; nous ne cherchions qu'à le perdre, de peur de le mal employer. Ici c'eſt tout le contraire, & nous n'en avons pas aſſez pour faire tout ce qui ſeroit utile. Songez que les paſſions approchent, & que ſitôt qu'elles frapperont à la porte, votre Eleve n'aura plus d'attention que pour elles. L'âge paiſible d'intelligence eſt ſi court, il paſſe ſi rapidement, il a tant d'autres uſages néceſſaires, que c'eſt une folie de vouloir qu'il ſuffiſe à rendre un enfant ſavant. Il ne s'agit point de lui enſeigner les ſciences, mais de lui donner du goût pour les aimer, & des méthodes pour les apprendre, quand ce goût ſera mieux développé. C'eſt là très-certainement un principe fondamental de toute bonne éducation.

Voici le tems auſſi de l'accoutumer peu-à-peu à donner une attention ſuivie au même objet; mais ce n'eſt jamais la contrainte, c'eſt toujours le plaiſir ou le deſir qui doit produire cette attention; il faut avoir grand ſoin qu'elle ne l'ac-

cable point & n'aille pas jusqu'à l'ennui. Tenez donc toujours l'œil au guet, & quoi qu'il arrive, quittez tout avant qu'il s'ennuie; car il n'importe jamais autant qu'il apprenne, qu'il importe qu'il ne fasse rien malgré lui.

S'il vous questionne lui-même, répondez autant qu'il faut pour nourrir sa curiosité, non pour la rassasier : sur-tout quand vous voyez qu'au lieu de questionner pour s'instruire, il se met à battre la campagne & à vous accabler de sottes questions, arrêtez-vous à l'instant, sûr qu'alors il ne se soucie plus de la chose, mais seulement de vous asservir à ses interrogations. Il faut avoir moins d'égard aux mots qu'il prononce, qu'au motif qui le fait parler. Cet avertissement, jusqu'ici moins nécessaire, devient de la derniere importance aussi-tôt que l'enfant commence à raisonner.

Il y a une chaîne de vérités générales, par laquelle toutes les sciences tiennent à des principes communs & se développent successivement. Cette chaîne est la méthode des Philosophes; ce n'est point de celle-là qu'il s'agit ici. Il y en a une toute différente par laquelle chaque objet particulier en attire un autre, & montre toujours celui qui le suit. Cet ordre qui nourrit par une curiosité continuelle l'attention qu'ils exigent tous, est celui que suivent la plupart des hommes, & sur-tout celui qu'il faut aux enfans. En nous orientant pour lever nos cartes, il a falu tracer des méridiennes. Deux points d'intersection entre les ombres égales du matin & du soir, donnent une méridienne excellente pour un astronome de treize ans. Mais ces méridiennes s'effacent; il faut du tems pour les tracer; elles assujettissent

à travailler toujours dans le même lieu ; tant de soins, tant de gêne l'ennuyeroient à la fin. Nous l'avons prévu ; nous y pourvoyons d'avance.

Me voici de nouveau dans mes longs & minucieux détails. Lecteurs, j'entends vos murmures & je les brave : je ne veux point sacrifier à votre impatience la partie la plus utile de ce livre. Prenez votre parti sur mes longueurs ; car pour moi j'ai pris le mien sur vos plaintes.

Depuis long-tems nous nous étions apperçus mon Eleve & moi, que l'ambre, le verre, la cire, divers corps frottés attiroient les pailles, & que d'autres ne les attiroient pas. Par hazard nous en trouvons un qui a une vertu plus singuliere encore : c'est d'attirer à quelque distance, & sans être frotté, la limaille & d'autres brins de fer. Combien de tems cette qualité nous amuse sans que nous puissions y rien voir de plus ? Enfin, nous trouvons qu'elle se communique au fer même aimanté dans un certain sens. Un jour nous allons à la foire (*) ; un Joueur de gobelets attire avec un morceau de pain un canard de cire flottant sur un bassin d'eau. Fort surpris, nous ne disons pourtant pas, c'est un Sorcier, car nous ne savons ce que c'est

(*) Je n'ai pu m'empêcher de rire en lisant une fine critique de M. de Formey sur ce petit conte. *Ce joueur de gobelets*, dit-il, *qui se pique d'émulation contre un enfant & sermone gravement son instituteur, est un individu du monde des Emiles.* Le spirituel M. de Formey n'a pu supposer que cette petite scene étoit arrangée, & que le bateleur étoit instruit du rôle qu'il avoit à faire ; car c'est en effet ce que je n'ai point dit. Mais combien de fois, en revanche, ai-je declaré que je n'ecrivois point pour les gens à qui il faloit tout dire ?

qu'un Sorcier. Sans cesse frappés d'effets dont nous ignorons les causes, nous ne nous pressons de juger de rien, & nous restons en repos dans notre ignorance, jusqu'à ce que nous trouvions l'occasion d'en sortir.

De retour au logis, à force de parler du canard de la foire, nous allons nous mettre en tête de l'imiter : nous prenons une bonne aiguille bien aimantée, nous l'entourons de cire blanche, que nous façonnons de notre mieux en forme de canard, de sorte que l'aiguille traverse le corps & que la tête fasse le bec. Nous posons sur l'eau le canard, nous approchons du bec un anneau de clef, & nous voyons avec une joie facile à comprendre que notre canard suit la clef, précisément comme celui de la foire suivoit le morceau de pain. Observer dans quelle direction le canard s'arrête sur l'eau quand on l'y laisse en repos, c'est ce que nous pourrons faire une autre fois. Quant à présent tout occupés de notre objet, nous n'en voulons pas davantage.

Dès le même soir nous retournons à la foire avec du pain préparé dans nos poches, & sitôt que le Joueur de gobelets a fait son tour, mon petit docteur, qui se contenoit à peine lui dit que ce tour n'est pas difficile, & que lui-même en fera bien autant : il est pris au mot. A l'instant il tire de sa poche le pain où est caché le morceau de fer : en approchant de la table le cœur lui bat; il présente le pain presque en tremblant ; le canard vient & le suit; l'enfant s'écrie & tressaillit d'aise. Aux battemens de mains, aux acclamations de l'assemblée la tête lui tourne, il est hors de lui. Le Bateleur interdit, vient pourtant l'embrasser, le fé-

liciter, & le prie de l'honorer encore le lendemain de sa présence, ajoutant qu'il aura soin d'assembler plus de monde encore pour applaudir à son habileté. Mon petit naturaliste enorgueilli veut babiller ; mais sur-le-champ je lui ferme la bouche & l'emmene comblé d'éloges.

L'enfant jusqu'au lendemain compte les minutes avec une risible inquiétude. Il invite tout ce qu'il rencontre, il voudroit que tout le genre humain fût témoin de sa gloire ; il attend l'heure avec peine, il la devance : on vole au rendez-vous ; la salle est déjà pleine. En entrant son jeune cœur s'épanouit. D'autres jeux doivent précéder ; le Joueur de gobelets se surpasse, & fait des choses surprenantes. L'enfant ne voit rien de tout cela : il s'agite, il sue, il respire à peine, il passe son tems à manier dans sa poche son morceau de pain d'une main tremblante d'impatience. Enfin son tour vient ; le maître l'annonce au Public avec pompe. Il s'approche un peu honteux, il tire son pain.... nouvelle vicissitude des choses humaines ! le canard, si privé la veille, est devenu sauvage aujourd'hui ; au lieu de présenter le bec, il tourne la queue & s'enfuit ; il évite le pain & la main qui le présente, avec autant de soin qu'il les suivoit auparavant. Après mille essais inutiles & toujours hués, l'enfant se plaint, dit qu'on le trompe, que c'est un autre canard qu'on a substitué au premier, & défie le Joueur de gobelets d'attirer celui-ci.

Le Joueur de gobelets sans répondre prend un morceau de pain, le présente au canard : à l'instant le canard suit le pain & vient à la main qui le retire : l'enfant prend le même

morceau de pain, mais loin de réuſſir mieux qu'auparavant; il voit le canard ſe moquer de lui & faire des pirouettes tout autour du baſſin ; il s'éloigne enfin tout confus & n'oſe plus s'expoſer aux huées.

Alors le Joueur de gobelets prend le morceau de pain que l'enfant avoit apporté & s'en ſert avec autant de ſuccès que du ſien ; il en tire le fer devant tout le monde ; autre riſée à nos dépens ; puis de ce pain, ainſi vuidé, il attire le canard comme auparavant. Il fait la même choſe avec un autre morceau coupé devant tout le monde par une main tierce ; il en fait autant avec ſon gant, avec le bout de ſon doigt. Enfin il s'éloigne au milieu de la chambre, & d'un ton d'emphaſe propre à ces gens là, déclarant que ſon canard n'obéira pas moins à ſa voix qu'à ſon geſte, il lui parle & le canard obéit ; il lui dit d'aller à droite & il va à droite, de revenir & il revient, de tourner & il tourne ; le mouvement eſt auſſi prompt que l'ordre. Les applaudiſſemens redoublés ſont autant d'affronts pour nous ; nous nous évadons ſans être apperçus, & nous nous renfermons dans notre chambre ſans aller raconter nos ſuccès à tout le monde, comme nous l'avions projetté.

Le lendemain matin l'on frappe à notre porte, j'ouvre; c'eſt l'homme aux gobelets. Il ſe plaint modeſtement de notre conduite ; que nous avoit-il fait pour nous engager à vouloir décréditer ſes jeux & lui ôter ſon gagne-pain ? Qu'y a-t-il donc de ſi merveilleux dans l'art d'attirer un canard de cire, pour acheter cet honneur aux dépens de la ſubſiſtance d'un honnête homme ? Ma foi, Meſſieurs, ſi

j'avois quelque autre talent pour vivre, je ne me glorifierois gueres de celui-ci. Vous deviez croire qu'un homme qui a passé sa vie à s'exercer à cette chétive industrie, en sait là-dessus plus que vous qui ne vous en occupez que quelques momens. Si je ne vous ai pas d'abord montré mes coups de maître, c'est qu'il ne faut pas se presser d'étaler étourdiment ce qu'on sait; j'ai toujours soin de conserver mes meilleurs tours pour l'occasion, & après celui-ci j'en ai d'autres encore pour arrêter de jeunes indiscrets. Au reste, Messieurs, je viens de bon cœur vous apprendre ce secret qui vous a tant embarrassés, vous priant de n'en pas abuser pour me nuire, & d'être plus retenus une autre fois.

Alors il nous montre sa machine, & nous voyons avec la derniere surprise qu'elle ne consiste qu'en un aimant fort & bien armé, qu'un enfant caché sous la table faisoit mouvoir sans qu'on s'en apperçût.

L'homme replie sa machine, & après lui avoir fait nos remercîmens & nos excuses, nous voulons lui faire un présent; il le refuse. « Non, Messieurs, je n'ai pas assez à me » louer de vous pour accepter vos dons; je vous laisse obli- » gés à moi malgré vous; c'est ma seule vengeance. Appre- » nez qu'il y a de la générosité dans tous les états; je » fais payer mes tours & non mes leçons ».

En sortant, il m'adresse à moi nommément & tout haut une réprimande. J'excuse volontiers, me dit-il, cet enfant; il n'a péché que par ignorance. Mais vous, Monsieur, qui deviez connoître sa faute, pourquoi la lui avoir laissé faire?

Puiſque vous vivez enſemble, comme le plus âgé vous lui devez vos ſoins, vos conſeils : votre expérience eſt l'autorité qui doit le conduire. En ſe reprochant, étant grand, les torts de ſa jeuneſſe, il vous reprochera ſans doute ceux dont vous ne l'aurez pas averti (*).

Il part & nous laiſſe tous deux très-confus. Je me blâme de ma molle facilité, je promets à l'enfant de la ſacrifier une autre fois à ſon intérêt, & de l'avertir de ſes fautes avant qu'il en faſſe ; car le tems approche où nos rapports vont changer, & où la ſévérité du maître doit ſuccéder à la complaiſance du camarade : ce changement doit s'amener par degrés ; il faut tout prévoir, & tout prévoir de fort loin.

Le lendemain nous retournons à la foire pour revoir le tour dont nous avons appris le ſecret. Nous abordons avec un profond reſpect notre Bateleur-Socrate ; à peine oſons-nous lever les yeux ſur lui : il nous comble d'honnêtetés, & nous place avec une diſtinction qui nous humilie encore. Il fait ſes tours comme à l'ordinaire ; mais il s'amuſe & ſe complait long-tems à celui du canard, en nous regardant ſouvent d'un air aſſez fier. Nous ſavons tout & nous ne ſoufflons pas. Si mon Eleve oſoit ſeulement ouvrir la bouche ce ſeroit un enfant à écraſer.

(*) Ai-je dû ſuppoſer quelque lecteur aſſez ſtupide, pour ne pas ſentir dans cette réprimande un diſcours dicté mot-à-mot par le Gouverneur pour aller à ſes vues ? A-t-on dû me ſuppoſer aſſez ſtupide moi-même pour donner naturellement ce langage à un bateleur. Je croyois avoir fait preuve, au moins, du talent aſſez médiocre de faire parler les gens dans l'eſprit de leur état. Voyez encore la fin de l'alinéa ſuivant. N'étoit-ce pas tout dire pour tout autre que M. de Formey

Tout le détail de cet exemple importe plus qu'il ne ſemble. Que de leçons dans une ſeule ! Que de ſuites mortifiantes attire le premier mouvement de vanité ! Jeune maître, épiez ce premier mouvement avec ſoin. Si vous ſavez en faire ſortir ainſi l'humiliation, les diſgraces, (*) ſoyez ſûr qu'il n'en reviendra de long-tems un ſecond. Que d'apprêts, direz-vous ! j'en conviens ; & le tout pour nous faire une bouſſole qui nous tienne lieu de méridienne.

Ayant appris que l'aimant agit à travers les autres corps, nous n'avons rien de plus preſſé que de faire une machine ſemblable à celle que nous avons vue. Une table évuidée, un baſſin très-plat ajuſté ſur cette table, & rempli de quelques lignes d'eau, un canard fait avec un peu plus de ſoin, &c. Souvent attentifs autour du baſſin, nous remarquons enfin que le canard en repos affecte toujours à peu près la même direction. Nous ſuivons cette expérience, nous examinons cette direction, nous trouvons qu'elle eſt du midi au nord ; il n'en faut pas davantage, notre bouſſole eſt trouvée, ou autant vaut ; nous voilà dans la phyſique.

Il y a divers climats ſur la terre, & diverſes températures à ces climats. Les ſaiſons varient plus ſenſiblement à meſure qu'on approche du pôle ; tous les corps ſe reſſerrent au froid & ſe dilatent à la chaleur ; cet effet eſt plus meſurable dans

(*) Cette humiliation, ces diſgraces, ſont donc de ma façon & non pas de celle du bateleur. Puiſque M. Formey vouloit de mon vivant s'emparer de mon livre, & le faire imprimer ſans autre façon que d'en ôter mon nom pour y mettre le ſien, il devoit du moins prendre la peine, je ne dis pas de le compoſer, mais de le lire.

les liqueurs, & plus ſenſible dans les liqueurs ſpiritueuſes : de-là le thermometre. Le vent frappe le viſage; l'air eſt donc un corps, un fluide, on le ſent quoiqu'on n'ait aucun moyen de le voir. Renverſez un verre dans l'eau, l'eau ne le remplira pas, à moins que vous ne laiſſiez à l'air une iſſue; l'air eſt donc capable de réſiſtance : enfoncez le verre davantage, l'eau gagnera dans l'eſpace d'air, ſans pouvoir remplir tout-à-fait cet eſpace; l'air eſt donc capable de compreſſion juſqu'à certain point. Un ballon rempli d'air comprimé, bondit mieux que rempli de toute autre matiere; l'air eſt donc un corps élaſtique. Etant étendu dans le bain, ſoulevez horizontalement le bras hors de l'eau vous le ſentirez chargé d'un poids terrible; l'air eſt donc un corps peſant. En mettant l'air en équilibre avec d'autres fluides, on peut meſurer ſon poids : de-là le barometre, le ſyphon, la canne à vent, la machine pneumatique. Toutes les loix de la ſtatique & de l'hydroſtatique ſe trouvent par des expériences tout auſſi groſſieres. Je ne veux pas qu'on entre pour rien de tout cela dans un cabinet de phyſique expérimentale. Tout cet appareil d'inſtrumens & de machines me déplait. L'air ſcientifique tue la ſcience. Ou toutes ces machines effrayent un enfant, ou leurs figures partagent & dérobent l'attention qu'il devroit à leurs effets.

Je veux que nous faſſions nous-mêmes toutes nos machines, & je ne veux pas commencer par faire l'inſtrument avant l'expérience; mais je veux qu'après avoir entrevu l'expérience, comme par hazard, nous inventions peu-à-peu l'inſtrument qui doit la vérifier. J'aime mieux que nos

inſtrumens

inſtrumens ne ſoient point ſi parfaits & ſi juſtes ; & que nous ayons des idées plus nettes de ce qu'ils doivent être, & des opérations qui doivent en réſulter. Pour ma premiere leçon de ſtatique, au lieu d'aller chercher des balances, je mets un bâton en travers ſur le dos d'une chaiſe, je meſure la longueur des deux parties du bâton en équilibre, j'ajoute de part & d'autre, des poids tantôt égaux, tantôt inégaux ; & le tirant ou le pouſſant autant qu'il eſt néceſſaire, je trouve enfin que l'équilibre réſulte d'une proportion réciproque entre la quantité des poids & la longueur des léviers. Voilà déjà mon petit phyſicien capable de rectifier des balances avant que d'en avoir vu.

Sans contredit, on prend des notions bien plus claires & bien plus ſûres des choſes qu'on apprend ainſi de ſoi-même, que de celles qu'on tient des enſeignemens d'autrui ; & outre qu'on n'accoutume point ſa raiſon à ſe ſoumettre ſervilement à l'autorité, l'on ſe rend plus ingénieux à trouver des rapports, à lier des idées, à inventer des inſtrumens, que quand, adoptant tout cela tel qu'on nous le donne, nous laiſſons affaiſſer notre eſprit dans la nonchalance, comme le corps d'un homme, qui, toujours habillé, chauſſé, ſervi par ſes gens, & traîné par ſes chevaux, perd à la fin la force & l'uſage de ſes membres. Boileau ſe vantoit d'avoir appris à Racine à rimer difficilement : parmi tant d'admirables méthodes pour abréger l'étude des ſciences, nous aurions grand beſoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

L'avantage le plus ſenſible de ces lentes & laborieuſes

recherches, eſt de maintenir, au milieu des études ſpéculatives, le corps dans ſon activité, les membres dans leur ſoupleſſe, & de former ſans ceſſe les mains au travail & aux uſages utiles à l'homme. Tant d'inſtrumens inventés pour nous guider dans nos expériences & ſuppléer à la juſteſſe des ſens, en font négliger l'exercice. Le graphometre diſpenſe d'eſtimer la grandeur des angles ; l'œil qui meſuroit avec préciſion les diſtances, s'en fie à la chaine qui les meſure pour lui ; la romaine m'exempte de juger à la main le poids que je connois par elle. Plus nos outils ſont ingénieux, plus nos organes deviennent groſſiers & mal-adroits : à force de raſſembler des machines autour de nous, nous n'en trouvons plus en nous-mêmes.

Mais quand nous mettons à fabriquer ces machines l'adreſſe qui nous en tenoit lieu, quand nous employons à les faire la ſagacité qu'il faloit pour nous en paſſer, nous gagnons ſans rien perdre, nous ajoutons l'art à la Nature, & nous devenons plus ingénieux ſans devenir moins adroits. Au lieu de coller un enfant ſur des livres, ſi je l'occupe dans un attelier, ſes mains travaillent au profit de ſon eſprit, il devient philoſophe & croit n'être qu'un ouvrier. Enfin cet exercice a d'autres uſages dont je parlerai ci-après, & l'on verra comment des jeux de la philoſophie on peut s'élever aux véritables fonctions de l'homme.

J'ai déjà dit que les connoiſſances purement ſpéculatives ne convenoient gueres aux enfans, même approchans de l'adoleſcence ; mais ſans les faire entrer bien avant dans la phyſique ſyſtématique, faites pourtant que toutes leurs ex-

périences se lient l'une à l'autre par quelque sorte de déduction ; afin qu'à l'aide de cette chaîne ils puissent les placer par ordre dans leur esprit, & se les rappeller au besoin ; car il est bien difficile que des faits, & même des raisonnemens isolés, tiennent long-tems dans la mémoire, quand on manque de prise pour les y ramener.

Dans la recherche des loix de la Nature, commencez toujours par les phénomenes les plus communs & les plus sensibles ; & accoutumez votre Eleve à ne pas prendre ces phénomenes pour des raisons, mais pour des faits. Je prends une pierre, je feins de la poser en l'air ; j'ouvre la main, la pierre tombe. Je regarde Emile attentif à ce que je fais, & je lui dis : pourquoi cette pierre est-elle tombée ?

Quel enfant restera court à cette question ? Aucun, pas même Emile, si je n'ai pris grand soin de le préparer à n'y savoir pas répondre. Tous diront que la pierre tombe parce qu'elle est pesante ; & qu'est-ce qui est pesant ? c'est ce qui tombe. La pierre tombe donc parce qu'elle tombe ? Ici mon petit philosophe est arrêté tout de bon. Voilà sa premiere leçon de physique systématique, &, soit qu'elle lui profite ou non dans ce genre, ce sera toujours une leçon de bon sens.

A mesure que l'enfant avance en intelligence, d'autres considérations importantes nous obligent à plus de choix dans ses occupations. Sitôt qu'il parvient à se connoître assez lui-même pour concevoir en quoi consiste son bien-être, sitôt qu'il peut saisir des rapports assez étendus pour juger de ce qui lui convient & de ce qui ne lui convient

pas, dès-lors il eſt en état de ſentir toute la différence du travail à l'amuſement, & de ne regarder celui-ci que comme le délaſſement de l'autre. Alors des objets d'utilité réelle peuvent entrer dans ſes études, & l'engager à y donner une application plus conſtante qu'il n'en donnoit à de ſimples amuſemens. La loi de la néceſſité toujours renaiſſante, apprend de bonne heure à l'homme à faire ce qui ne lui plait pas, pour prévenir un mal qui lui déplairoit davantage. Tel eſt l'uſage de la prévoyance; & de cette prévoyance bien ou mal réglée, naît toute la ſageſſe ou toute la miſere humaine.

Tout homme veut être heureux; mais pour parvenir à l'être, il faudroit commencer par ſavoir ce que c'eſt que bonheur. Le bonheur de l'homme naturel eſt auſſi ſimple que ſa vie; il conſiſte à ne pas ſouffrir: la ſanté, la liberté, le néceſſaire le conſtituent. Le bonheur de l'homme moral eſt autre choſe; mais ce n'eſt pas de celui-là qu'il eſt ici queſtion. Je ne ſaurois trop répéter qu'il n'y a que des objets purement phyſiques qui puiſſent intéreſſer les enfans, ſur-tout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité, & qu'on n'a point corrompus d'avance par le poiſon de l'opinion.

Lorſqu'avant de ſentir leurs beſoins ils les prévoyent, leur intelligence eſt déjà fort avancée, ils commencent à connoître le prix du tems. Il importe alors de les accoutumer à en diriger l'emploi ſur des objets utiles, mais d'une utilité ſenſible à leur âge & à la portée de leurs lumieres. Tout ce qui tient à l'ordre moral & à l'uſage de la ſociété ne doit point ſitôt leur être préſenté, parce qu'ils ne ſont pas en

état de l'entendre. C'eſt une ineptie d'exiger d'eux qu'ils s'appliquent à des choſes qu'on leur dit vaguement être pour leur bien, ſans qu'ils ſachent quel eſt ce bien, & dont on les aſſure qu'ils tireront du profit étant grands, ſans qu'ils prennent maintenant aucun intérêt à ce prétendu profit, qu'ils ne ſauroient comprendre.

Que l'enfant ne faſſe rien ſur parole ; rien n'eſt bien pour lui, que ce qu'il ſent être tel. En le jettant toujours en avant de ſes lumieres, vous croyez uſer de prévoyance & vous en manquez. Pour l'armer de quelques vains inſtrumens dont il ne ſera peut-être jamais d'uſage, vous lui ôtez l'inſtrument le plus univerſel de l'homme, qui eſt le bon ſens ; vous l'accoutumez à ſe laiſſer toujours conduire, à n'être jamais qu'une machine entre les mains d'autrui. Vous voulez qu'il ſoit docile étant petit ; c'eſt vouloir qu'il ſoit crédule & dupe étant grand. Vous lui dites ſans ceſſe : *tout ce que je vous demande eſt pour votre avantage ; mais vous n'êtes pas en état de le connoître. Que m'importe à moi*, *que vous faſſiez ou non ce que j'exige ? C'eſt pour vous ſeul que vous travaillez*. Avec tous ces beaux diſcours que vous lui tenez maintenant pour le rendre ſage, vous préparez le ſuccès de ceux que lui tiendra quelque jour un viſionnaire, un ſouffleur, un charlatan, un fourbe ou un fou de toute eſpece, pour le prendre à ſon piége, ou pour lui faire adopter ſa folie.

Il importe qu'un homme ſache bien des choſes dont un enfant ne ſauroit comprendre l'utilité ; mais faut-il, & ſe peut-il qu'un enfant apprenne tout ce qu'il importe à un

homme de ſavoir ? Tâchez d'apprendre à l'enfant tout ce qui eſt utile à ſon âge, & vous verrez que tout ſon tems ſera plus que rempli. Pourquoi voulez-vous, au préjudice des études qui lui conviennent aujourd'hui, l'appliquer à celles d'un âge auquel il eſt ſi peu ſûr qu'il parvienne ? Mais, direz-vous, ſera-t-il tems d'apprendre ce qu'on doit ſavoir quand le moment ſera venu d'en faire uſage ? Je l'ignore ; mais ce que je ſais, c'eſt qu'il eſt impoſſible de l'apprendre plutôt ; car nos vrais maîtres ſont l'expérience & le ſentiment, & jamais l'homme ne ſent bien ce qui convient à l'homme que dans les rapports où il s'eſt trouvé. Un enfant ſait qu'il eſt fait pour devenir homme ; toutes les idées qu'il peut avoir de l'état d'homme, ſont des occaſions d'inſtruction pour lui ; mais ſur les idées de cet état qui ne ſont pas à ſa portée, il doit reſter dans une ignorance abſolue. Tout mon livre n'eſt qu'une preuve continuelle de ce principe d'éducation.

Sitôt que nous ſommes parvenus à donner à notre Eleve une idée du mot *utile*, nous avons une grande priſe de plus pour le gouverner ; car ce mot le frappe beaucoup, attendu qu'il n'a pour lui qu'un ſens relatif à ſon âge, & qu'il en voit clairement le rapport à ſon bien-être actuel. Vos enfans ne ſont point frappés de ce mot, parce que vous n'avez pas eu ſoin de leur en donner une idée qui ſoit à leur portée, & que d'autres ſe chargeant toujours de pourvoir à ce qui leur eſt utile, ils n'ont jamais beſoin d'y ſonger eux-mêmes & ne ſavent ce que c'eſt qu'utilité.

A quoi cela eſt-il bon ? Voilà déſormais le mot ſacré, le

mot déterminant entre lui & moi dans toutes les actions de notre vie : voilà la queſtion, qui de ma part ſuit infailliblement toutes ſes queſtions, & qui ſert de frein à ces multitudes d'interrogations ſottes & faſtidieuſes, dont les enfans fatiguent ſans relâche & ſans fruit tous ceux qui les environnent, plus pour exercer ſur eux quelque eſpece d'empire que pour en tirer quelque profit. Celui à qui, pour ſa plus importante leçon, l'on apprend à ne vouloir rien ſavoir que d'utile, interroge comme Socrate ; il ne fait pas une queſtion ſans s'en rendre à lui-même la raiſon qu'il ſait qu'on lui en va demander avant que de la réſoudre.

Voyez quel puiſſant inſtrument je vous mets entre les mains pour agir ſur votre Eleve. Ne ſachant les raiſons de rien, le voilà preſque réduit au ſilence quand il vous plait ; & vous, au contraire, quel avantage vos connoiſſances & votre expérience ne vous donnent-elles point pour lui montrer l'utilité de tout ce que vous lui propoſez ? Car, ne vous y trompez pas, lui faire cette queſtion, c'eſt lui apprendre à vous la faire à ſon tour, & vous devez compter ſur tout ce que vous lui propoſerez dans la ſuite, qu'à votre exemple il ne manquera pas de dire ; *à quoi cela eſt-il bon ?*

C'eſt ici peut-être le piége le plus difficile à éviter pour un gouverneur. Si ſur la queſtion de l'enfant, ne cherchant qu'à vous tirer d'affaire, vous lui donnez une ſeule raiſon qu'il ne ſoit pas en état d'entendre, voyant que vous raiſonnez ſur vos idées & non ſur les ſiennes, il croira ce que vous lui dites bon pour votre âge & non pour le ſien ; il ne ſe fiera plus à vous, & tout eſt perdu : mais où eſt le

maître qui veuille bien rester court, & convenir de ses torts avec son Eleve ? Tous se font une loi de ne pas convenir même de ceux qu'ils ont, & moi je m'en ferois une de convenir même de ceux que je n'aurois pas, quand je ne pourrois mettre mes raisons à sa portée : ainsi ma conduite, toujours nette dans son esprit, ne lui seroit jamais suspecte, & je me conserverois plus de crédit en me supposant des fautes, qu'ils ne font en cachant les leurs.

Premierement, songez bien que c'est rarement à vous de lui proposer ce qu'il doit apprendre; c'est à lui de le desirer, de le chercher, de le trouver; à vous de le mettre à sa portée, de faire naître adroitement ce desir, & de lui fournir les moyens de le satisfaire. Il suit de-là que vos questions doivent être peu fréquentes, mais bien choisies, & que, comme il en aura beaucoup plus à vous faire que vous à lui, vous serez toujours moins à découvert & plus souvent dans le cas de lui dire; *en quoi ce que vous me demandez est-il utile à savoir ?*

De plus, comme il importe peu qu'il apprenne ceci ou cela, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'il apprend & l'usage de ce qu'il apprend, sitôt que vous n'avez pas à lui donner sur ce que vous lui dites un éclaircissement qui soit bon pour lui, ne lui en donnez point du tout. Dites-lui sans scrupule : je n'ai pas de bonne réponse à vous faire; j'avois tort, laissons cela. Si votre instruction étoit réellement déplacée, il n'y a pas de mal à l'abandonner tout-à-fait; si elle ne l'étoit pas, avec un peu de soin vous trouverez bientôt l'occasion de lui en rendre l'utilité sensible.

Je

Je n'aime point les explications en difcours ; les jeunes gens y font peu d'attention & ne les retiennent gueres. Les chofes, les chofes ! Je ne répeterai jamais affez que nous donnons trop de pouvoir aux mots : avec notre éducation babillarde, nous ne faifons que des babillards.

Suppofons que, tandis que j'étudie avec mon Eleve le cours du foleil & la maniere de s'orienter, tout-à-coup il m'interrompe pour me demander à quoi fert tout cela. Quel beau difcours je vais lui faire ! De combien de chofes je faifis l'occafion de l'inftruire en répondant à fa queftion, fur-tout fi nous avons des témoins de notre entretien (1) ! Je lui parlerai de l'utilité des voyages, des avantages du commerce, des productions particulieres à chaque climat, des mœurs des différens peuples, de l'ufage du calendrier, de la fupputation du retour des faifons pour l'agriculture, de l'art de la navigation, de la maniere de fe conduire fur mer & de fuivre exactement la route fans favoir où l'on eft. La politique, l'hiftoire naturelle, l'aftronomie, la morale même & le droit des gens, entreront dans mon explication de maniere à donner à mon Eleve une grande idée de toutes ces fciences, & un grand defir de les apprendre. Quand j'aurai tout dit, j'aurai fait l'étalage d'un vrai pédant auquel il n'aura pas compris une feule idée. Il auroit grande envie de me demander comme auparavant à quoi fert de

(1) J'ai fouvent remarqué que dans les doctes inftructions qu'on donne aux enfans, on fonge moins à fe faire écouter d'eux que des grandes perfonnes qui font préfentes. Je fuis très-fûr de ce que je dis là, car j'en ai fait l'obfervation fur moi-même.

s'orienter ; mais il n'ofe, de peur que je ne me fâche. Il trouve mieux fon compte à feindre d'entendre ce qu'on l'a forcé d'écouter. Ainfi fe pratiquent les belles éducations.

Mais notre Emile plus ruftiquement élevé, & à qui nous donnons avec tant de peine une conception dure, n'écoutera rien de tout cela. Du premier mot qu'il n'entendra pas, il va s'enfuir, il va folâtrer par la chambre & me laiffer perorer tout feul. Cherchons une folution plus groffiere ; mon appareil fcientifique ne vaut rien pour lui.

Nous obfervions la pofition de la forêt au nord de Montmorenci, quand il m'a interrompu par fon importune queftion, *à quoi fert cela ?* Vous avez raifon, lui dis-je, il y faut penfer à loifir, & fi nous trouvons que ce travail n'eft bon à rien, nous ne le reprendrons plus, car nous ne manquons pas d'amufemens utiles. On s'occupe d'autre chofe, & il n'eft plus queftion de géographie du refte de la journée.

Le lendemain matin je lui propofe un tour de promenade avant le déjeûner : il ne demande pas mieux ; pour courir les enfans font toujours prêts, & celui-ci a de bonnes jambes. Nous montons dans la forêt, nous parcourons les champeaux, nous nous égarons, nous ne favons plus où nous fommes, & quand il s'agit de revenir, nous ne pouvons plus retrouver notre chemin. Le tems fe paffe, la chaleur vient : nous avons faim, nous nous preffons, nous errons vainement de côté & d'autre, nous ne trouvons partout que des bois, des carrieres, des plaines, nul renfeignement pour nous reconnoître. Bien échauffés, bien re-

crus, bien affamés, nous ne faiſons avec nos courſes que nous égarer davantage. Nous nous aſſeyons enfin pour nous repoſer, pour délibérer. Emile, que je ſuppoſe élevé comme un autre enfant, ne délibere point, il pleure; il ne ſait pas que nous ſommes à la porte de Montmorenci, & qu'un ſimple taillis nous le cache; mais ce taillis eſt une forêt pour lui, un homme de ſa ſtature eſt enterré dans des buiſſons.

Après quelques momens de ſilence, je lui dis d'un air inquiet; mon cher Emile, comment ferons-nous pour ſortir d'ici?

Emile, en nage, & pleurant à chaudes larmes.

Je n'en ſais rien: je ſuis las; j'ai faim; j'ai ſoif; je n'en puis plus.

Jean-Jaques.

Me croyez-vous en meilleur état que vous, & penſez-vous que je me fiſſe faute de pleurer ſi je pouvois déjeûner de mes larmes? Il ne s'agit pas de pleurer, il s'agit de ſe reconnoître. Voyons votre montre; quelle heure eſt-il?

Emile.

Il eſt midi, & je ſuis à jeûn.

Jean-Jaques.

Cela eſt vrai; il eſt midi, & je ſuis à jeûn.

Emile.

Oh! que vous devez avoir faim!

Jean-Jaques.

Le malheur eſt que mon dîné ne viendra pas me chercher ici. Il eſt midi ? c'eſt juſtement l'heure où nous obſervions hier, de Montmorenci, la poſition de la forêt ; ſi nous pouvions de même obſerver de la forêt la poſition de Montmorenci ? ...

Emile.

Oui ; mais hier nous voyions la forêt & d'ici nous ne voyons pas la ville.

Jean-Jaques.

Voilà le mal..... Si nous pouvions nous paſſer de la voir pour trouver ſa poſition....

Emile.

O mon bon ami !

Jean-Jaques.

Ne diſions-nous pas que la forêt étoit...

Emile.

Au nord de Montmorenci.

Jean-Jaques.

Par conſéquent Montmorenci doit être...

Emile.

Au ſud de la forêt.

Jean-Jaques.

Nous avons un moyen de trouver le nord à midi.



courons vite, l'astronomie est bonne à quelque chose,

Emile.

Oui, par la direction de l'ombre.

Jean-Jaques.

Mais le ſud ?

Emile.

Comment faire ?

Jean-Jaques.

Le ſud eſt l'oppoſé du nord.

Emile.

Cela eſt vrai ; il n'y a qu'à chercher l'oppoſé de l'ombre. Oh ! voilà le ſud, voilà le ſud ! ſurement Montmorenci eſt de ce côté ; cherchons de ce côté.

Jean-Jaques.

Vous pouvez avoir raiſon ; prenons ce ſentier à travers le bois.

Emile frappant des mains, & pouſſant un cri de joie.

Ah ! je vois Montmorenci ! le voilà tout devant nous, tout à découvert. Allons déjeûner, allons dîner ; courons vîte ; l'aſtronomie eſt bonne à quelque choſe.

Prenez garde que s'il ne dit pas cette derniere phraſe, il la penſera ; peu importe, pourvu que ce ne ſoit pas moi qui la diſe. Or ſoyez ſûr qu'il n'oubliera de ſa vie la leçon de cette journée, au lieu que ſi je n'avois fait que lui ſuppoſer tout cela dans ſa chambre, mon diſcours eut été oublié

dès le lendemain. Il faut parler tant qu'on peut par les actions, & ne dire que ce qu'on ne sauroit faire.

Le Lecteur ne s'attend pas que je le méprise assez, pour lui donner un exemple sur chaque espece d'étude : mais de quoi qu'il soit question, je ne puis trop exhorter le gouverneur à bien mesurer sa preuve sur la capacité de l'Eleve; car encore une fois, le mal n'est pas dans ce qu'il n'entend point, mais dans ce qu'il croit entendre.

Je me souviens que voulant donner à un enfant du goût pour la chymie, après lui avoir montré plusieurs précipitations métalliques, je lui expliquois comment se faisoit l'encre. Je lui disois que sa noirceur ne venoit que d'un fer très-divisé, détaché du vitriol, & précipité par une liqueur alcaline. Au milieu de ma docte explication, le petit traître m'arrêta tout court avec ma question que je lui avois apprise : me voilà fort embarrassé.

Après avoir un peu rêvé, je pris mon parti. J'envoyai chercher du vin dans la cave du maître de la maison, & d'autre vin à huit sols chez un marchand de vin. Je pris dans un petit flacon de la dissolution d'alcali fixe : puis ayant devant moi dans deux verres de ces deux différens vins (2), je lui parlai ainsi.

On falsifie plusieurs denrées pour les faire paroître meilleures qu'elles ne sont. Ces falsifications trompent l'œil & le goût ; mais elles sont nuisibles, & rendent la chose

(2) A chaque explication qu'on veut donner à l'enfant, un petit appareil qui la précéde sert beaucoup à le rendre attentif.

falſifiée pire, avec ſa belle apparence, qu'elle n'étoit auparavant.

On falſifie ſur-tout les boiſſons & ſur-tout les vins, parce que la tromperie eſt plus difficile à connoître, & donne plus de profit au trompeur.

La falſification des vins verds ou aigres ſe fait avec de la litharge : la litharge eſt une préparation de plomb. Le plomb uni aux acides fait un ſel fort doux qui corrige au goût la verdeur du vin, mais qui eſt un poiſon pour ceux qui le boivent. Il importe donc, avant de boire du vin ſuſpect, de ſavoir s'il eſt lithargiré ou s'il ne l'eſt pas. Or voici comment je raiſonne pour découvrir cela.

La liqueur du vin ne contient pas ſeulement de l'eſprit inflammable, comme vous l'avez vu par l'eau-de-vie qu'on en tire; elle contient encore de l'acide, comme vous pouvez le connoître par le vinaigre & le tartre qu'on en tire auſſi.

L'acide a du rapport aux ſubſtances métalliques & s'unit avec elles par diſſolution pour former un ſel compoſé, tel par exemple que la rouille qui n'eſt qu'un fer diſſout par l'acide contenu dans l'air ou dans l'eau, & tel auſſi que le verd-de-gris qui n'eſt qu'un cuivre diſſout par le vinaigre.

Mais ce même acide a plus de rapport encore aux ſubſtances alcalines qu'aux ſubſtances métalliques, en ſorte que par l'intervention des premieres, dans les ſels compoſés dont je viens de vous parler, l'acide eſt forcé de lâcher le métal auquel il eſt uni, pour s'attacher à l'alcali.

Alors la ſubſtance métallique dégagée de l'acide qui la

tenoit diſſoute, ſe précipite & rend la liqueur opaque.

Si donc un de ces deux vins eſt lithargiré, ſon acide tient la litharge en diſſolution. Que j'y verſe de la liqueur alcaline, elle forcera l'acide de quitter priſe pour s'unir à elle ; le plomb n'étant plus tenu en diſſolution reparoîtra, troublera la liqueur & ſe précipitera enfin dans le fond du verre.

S'il n'y a point de plomb (3) ni d'aucun métal dans le vin, l'alcali s'unira paiſiblement (4) avec l'acide, le tout reſtera diſſout, & il ne ſe fera aucune précipitation.

Enſuite je verſai de ma liqueur alcaline ſucceſſivement dans les deux verres ; celui du vin de la maiſon reſta clair & diaphane, l'autre en un moment fut trouble, & au bout d'une heure on vit clairement le plomb précipité dans le fond du verre.

Voilà, repris-je, le vin naturel & pur dont on peut boire, & voici le vin falſifié qui empoiſonne. Cela ſe découvre par les mêmes connoiſſances dont vous me demandiez l'utilité. Celui qui ſait bien comment ſe fait l'encre, ſait connoître auſſi les vins frelatés.

(3) Les vins qu'on vend en détail chez les Marchands de vin de *Paris*, quoiqu'ils ne ſoient pas tous lithargirés, ſont rarement exempts de plomb ; parce que les comptoirs de ces marchands ſont garnis de ce metal, & que le vin qui ſe repand dans la meſure en paſſant & ſéjournant ſur ce plomb en diſſout toujours quelque partie. Il eſt etrange qu'un abus ſi manifeſte & ſi dangereux ſoit ſouffert par la police. Mais il eſt vrai que les gens aiſés ne buvant gueres de ces vins là, ſont peu ſujets à en être empoiſonnés.

(4) L'acide végetal eſt fort doux. Si c'étoit un acide mineral & qu'il fût moins étendu, l'union ne ſe feroit pas ſans efferveſcence.

J'etois

J'étois fort content de mon exemple, & cependant je m'apperçus que l'enfant n'en étoit point frappé. J'eus besoin d'un peu de tems pour sentir que je n'avois fait qu'une sottise. Car sans parler de l'impossibilité qu'à douze ans un enfant pût suivre mon explication, l'utilité de cette expérience n'entroit pas dans son esprit, parce qu'ayant goûté des deux vins & les trouvant bons tous deux, il ne joignoit aucune idée à ce mot de falsification que je pensois lui avoir si bien expliqué; ces autres mots *mal-sain*, *poison*, n'avoient même aucun sens pour lui, il étoit là-dessus dans le cas de l'historien du Médecin Philippe; c'est le cas de tous les enfans.

Les rapports des effets aux causes dont nous n'appercevons pas la liaison, les biens & les maux dont nous n'avons aucune idée, les besoins que nous n'avons jamais sentis sont nuls pour nous; il est impossible de nous intéresser par eux à rien faire qui s'y rapporte. On voit à quinze ans le bonheur d'un homme sage, comme à trente la gloire du paradis. Si l'on ne conçoit bien l'un & l'autre, on fera peu de chose pour les acquérir, & quand même on les concevroit, on fera peu de chose encore si on ne les desire, si on ne les sent convenables à soi. Il est aisé de convaincre un enfant que ce qu'on veut lui enseigner est utile; mais ce n'est rien de le convaincre si l'on ne sait le persuader. En vain la tranquille raison nous fait approuver ou blâmer, il n'y a que la passion qui nous fasse agir, & comment se passionner pour des intérêts qu'on n'a point encore?

Ne montrez jamais rien à l'enfant qu'il ne puisse voir. Tan-

dis que l'humanité lui eſt preſque étrangere, ne pouvant l'élever à l'état d'homme, rabaiſſez pour lui l'homme à l'état d'enfant. En ſongeant à ce qui lui peut être utile dans un autre âge, ne lui parlez que de ce dont il voit dès à préſent l'utilité. Du reſte jamais de comparaiſons avec d'autres enfans, point de rivaux, point de concurrens, même à la courſe, auſſi-tôt qu'il commence à raiſonner : j'aime cent fois mieux qu'il n'apprenne point ce qu'il n'apprendroit que par jalouſie ou par vanité. Seulement je marquerai tous les ans les progrès qu'il aura faits, je les comparerai à ceux qu'il fera l'année ſuivante : je lui dirai; vous êtes grandi de tant de lignes, voilà le foſſé que vous ſautiez, le fardeau que vous portiez; voici la diſtance où vous lanciez un caillou, la carriere que vous parcouriez d'une haleine, &c. voyons maintenant ce que vous ferez. Je l'excite ainſi ſans le rendre jaloux de perſonne; il voudra ſe ſurpaſſer, il le doit; je ne vois nul inconvénient qu'il ſoit émule de lui-même.

Je hais les livres; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne ſait pas. On dit qu'Hermès grava ſur des colonnes les élémens des ſciences, pour mettre ſes découvertes à l'abri d'un déluge. S'il les eût bien imprimées dans la tête des hommes, elles s'y ſeroient conſervées par tradition. Des cerveaux bien préparés ſont les monumens où ſe gravent le plus ſurement les connoiſſances humaines.

N'y auroit-il point moyen de rapprocher tant de leçons éparſes dans tant de livres, de les réunir ſous un objet commun qui pût être facile à voir, intéreſſant à ſuivre, & qui pût ſervir de ſtimulant, même à cet âge? Si l'on peut inven-

ter une ſituation où tous les beſoins naturels de l'homme ſe montrent d'une maniere ſenſible à l'eſprit d'un enfant, & où les moyens de pourvoir à ces mêmes beſoins ſe développent ſucceſſivement avec la même facilité, c'eſt par la peinture vive & naïve de cet état qu'il faut donner le premier exercice à ſon imagination.

Philoſophe ardent, je vois déjà s'allumer la vôtre. Ne vous mettez pas en frais; cette ſituation eſt trouvée, elle eſt décrite, & ſans vous faire tort, beaucoup mieux que vous ne la décririez vous-même; du moins avec plus de vérité & de ſimplicité. Puiſqu'il nous faut abſolument des livres, il en exiſte un qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre ſera le premier que lira mon Emile: ſeul il compoſera durant long-tems toute ſa bibliotheque, & il y tiendra toujours une place diſtinguée. Il ſera le texte auquel tous nos entretiens ſur les ſciences naturelles ne ſerviront que de commentaire. Il ſervira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement, & tant que notre goût ne ſera pas gâté, ſa lecture nous plaira toujours. Quel eſt donc ce merveilleux livre? Eſt-ce Ariſtote, eſt-ce Pline, eſt-ce Buffon? Non; c'eſt Robinſon Cruſoé.

Robinſon Cruſoé dans ſon Iſle, ſeul, dépourvu de l'aſſiſtance de ſes ſemblables & des inſtrumens de tous les arts, pourvoyant cependant à ſa ſubſiſtance, à ſa conſervation, & ſe procurant même une ſorte de bien-être; voilà un objet intéreſſant pour tout âge, & qu'on a mille moyens de rendre agréable aux enfans. Voilà comment nous réaliſons l'Iſle déſerte qui me ſervoit d'abord de comparaiſon. Cet état n'eſt

pas, j'en conviens, celui de l'homme ſocial; vraiſemblablement il ne doit pas être celui d'Emile; mais c'eſt ſur ce même état qu'il doit apprécier tous les autres. Le plus ſûr moyen de s'élever au-deſſus des préjugés, & d'ordonner ſes jugemens ſur les vrais rapports des choſes, eſt de ſe mettre à la place d'un homme iſolé, & de juger de tout comme cet homme en doit juger lui-même, eu égard à ſa propre utilité.

Ce roman, débarraſſé de tout ſon fatras, commençant au naufrage de Robinſon près de ſon Iſle, & finiſſant à l'arrivée du vaiſſeau qui vient l'en tirer, ſera tout à la fois l'amuſement & l'inſtruction d'Emile durant l'époque dont il eſt ici queſtion. Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe ſans ceſſe de ſon château, de ſes chevres, de ſes plantations; qu'il apprenne en détail, non dans des livres, mais ſur les choſes, tout ce qu'il faut ſavoir en pareil cas; qu'il penſe être Robinſon lui-même; qu'il ſe voye habillé de peaux, portant un grand bonnet, un grand ſabre, tout le groteſque équipage de la figure, au paraſol près dont il n'aura pas beſoin. Je veux qu'il s'inquiete des meſures à prendre, ſi ceci ou cela venoit à lui manquer, qu'il examine la conduite de ſon héros; qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'y avoit rien de mieux à faire; qu'il marque attentivement ſes fautes, & qu'il en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas: car ne doutez point qu'il ne projette d'aller faire un établiſſement ſemblable; c'eſt le vrai château en Eſpagne de cet heureux âge, où l'on ne connoit d'autre bonheur que le néceſſaire & la liberté.

Quelle reſſource que cette folie pour un homme habile ? qui n'a ſçu la faire naître qu'afin de la mettre à profit. L'enfant preſſé de ſe faire un magaſin pour ſon Iſle, ſera plus ardent pour apprendre, que le maître pour enſeigner. Il voudra ſavoir tout ce qui eſt utile, & ne voudra ſavoir que cela; vous n'aurez plus beſoin de le guider, nous n'aurez qu'à le retenir. Au reſte, dépêchons nous de l'établir dans cette iſle, tandis qu'il y borne ſa félicité; car le jour approche où, s'il y veut vivre encore, il n'y voudra plus vivre ſeul; & où *Vendredi*, qui maintenant ne le touche gueres, ne lui ſuffira pas long-tems.

La pratique des arts naturels, auxquels peut ſuffire un ſeul homme, mene à la recherche des arts d'induſtrie, & qui ont beſoin du concours de pluſieurs mains. Les premiers peuvent s'exercer par des ſolitaires, par des ſauvages; mais les autres ne peuvent naître que dans la ſociété, & la rendent néceſſaire. Tant qu'on ne connoit que le beſoin phyſique, chaque homme ſe ſuffit à lui-même; l'introduction du ſuperflu rend indiſpenſable le partage & la diſtribution du travail; car bien qu'un homme travaillant ſeul ne gagne que la ſubſiſtance d'un homme, cent hommes travaillant de concert, gagneront de quoi en faire ſubſiſter deux cens. Sitôt donc qu'une partie des hommes ſe repoſe, il faut que le concours des bras de ceux qui travaillent ſupplée au travail de ceux qui ne ſont rien.

Votre plus grand ſoin doit être d'écarter de l'eſprit de votre Eleve toutes les notions des relations ſociales qui ne ſont pas à ſa portée; mais quand l'enchainement des con-

noiſſances vous force à lui montrer la mutuelle dépendance des hommes, au lieu de la lui montrer par le côté moral, tournez d'abord toute ſon attention vers l'induſtrie & les arts méchaniques, qui les rendent utiles les uns aux autres. En le promenant d'attelier en attelier, ne ſouffrez jamais qu'il voye aucun travail ſans mettre lui-même la main à l'œuvre; ni qu'il en ſorte ſans ſavoir parfaitement la raiſon de tout ce qui s'y fait, ou du moins de tout ce qu'il a obſervé. Pour cela travaillez vous-même, donnez-lui par-tout l'exemple; pour le rendre maître, ſoyez par-tout apprentif; & comptez qu'une heure de travail lui apprendra plus de choſes, qu'il n'en retiendroit d'un jour d'explications.

Il y a une eſtime publique attachée aux différens arts, en raiſon inverſe de leur utilité réelle. Cette eſtime ſe meſure directement ſur leur inutilité même, & cela doit être. Les arts les plus utiles ſont ceux qui gagnent le moins, parce que le nombre des ouvriers ſe proportionne au beſoin des hommes, & que le travail néceſſaire à tout le monde reſte forcément à un prix que le pauvre peut payer. Au contraire, ces importans qu'on n'appelle pas artiſans, mais artiſtes, travaillant uniquement pour les oiſifs & les riches, mettent un prix arbitraire à leurs babioles; & comme le mérite de ces vains travaux n'eſt que dans l'opinion, leur prix même fait partie de ce mérite, & on les eſtime à proportion de ce qu'ils coûtent. Le cas qu'en fait le riche ne vient pas de leur uſage, mais de ce que le pauvre ne les peut payer. *Nolo habere bona niſi quibus populus inviderit* (5).

(5) Petron.

Que deviendront vos Eleves, ſi vous leur laiſſez adopter ce ſot préjugé, ſi vous le favoriſez vous-même, s'ils vous voyent, par-exemple, entrer avec plus d'égards dans la boutique d'un orfévre que dans celle d'un ſerrurier? Quel jugement porteront-ils du vrai mérite des arts & de la véritable valeur des choſes, quand ils verront par-tout le prix de fantaiſie en contradiction avec le prix tiré de l'utilité réelle, & que plus la choſe coûte, moins elle vaut? Au premier moment que vous laiſſerez entrer ces idées dans leur tête, abandonnez le reſte de leur éducation; malgré vous ils ſeront élevés comme tout le monde; vous avez perdu quatorze ans de ſoins.

Emile ſongeant à meubler ſon Iſle, aura d'autres manieres de voir. Robinſon eût fait beaucoup plus de cas de la boutique d'un taillandier, que de tous les colifichets de Saïde. Le premier lui eût paru un homme très-reſpectable, & l'autre un petit charlatan.

« Mon fils eſt fait pour vivre dans le monde; il ne vivra » pas avec des ſages, mais avec des foux; il faut donc qu'il » connoiſſe leurs folies, puiſque c'eſt par elles qu'ils veulent » être conduits. La connoiſſance réelle des choſes peut être » bonne, mais celle des hommes & de leurs jugemens vaut » encore mieux; car dans la ſociété humaine le plus grand » inſtrument de l'homme eſt l'homme, & le plus ſage eſt » celui qui ſe ſert le mieux de cet inſtrument. A quoi bon » donner aux enfans l'idée d'un ordre imaginaire tout con- » traire à celui qu'ils trouveront établi, & ſur lequel il faudra » qu'ils ſe reglent? Donnez leur premierement des leçons

„ pour être ſages, & puis vous leur en donnerez pour juger „ en quoi les autres ſont foux ".

Voilà les ſpécieuſes maximes ſur leſquelles la fauſſe prudence des peres travaille à rendre leurs enfans eſclaves des préjugés dont ils les nourriſſent, & jouets eux-mêmes de la tourbe inſenſée dont ils penſent faire l'inſtrument de leurs paſſions. Pour parvenir à connoître l'homme, que de choſes il faut connoître avant lui ! L'homme eſt la derniere étude du ſage & vous prétendez en faire la premiere d'un enfant ! Avant de l'inſtruire de nos ſentimens, commencez par lui apprendre à les apprécier : eſt-ce connoître une folie que de la prendre pour la raiſon? Pour être ſage, il faut diſcerner ce qui ne l'eſt pas : comment votre enfant connoîtra-t-il les hommes, s'il ne ſait ni juger leurs jugemens ni démêler leurs erreurs ? C'eſt un mal de ſavoir, ce qu'ils penſent, quand on ignore ſi ce qu'ils penſent eſt vrai ou faux. Apprenez-lui donc premierement ce que ſont les choſes en elles-mêmes ; & vous lui apprendrez après ce qu'elles ſont à nos yeux : c'eſt ainſi qu'il ſaura comparer l'opinion à la vérité, & s'élever au-deſſus du vulgaire : car on ne connoit point les préjugés quand on les adopte, & l'on ne mene point le peuple quand on lui reſſemble. Mais ſi vous commencez par l'inſtruire de l'opinion publique avant de lui apprendre à l'apprécier, aſſurez-vous que, quoi que vous puiſſiez faire, elle deviendra la ſienne, & que vous ne la détruirez plus. Je conclus que pour rendre un jeune homme judicieux, il faut bien former ſes jugemens, au lieu de lui dicter les nôtres.

Vous

Vous voyez que jusqu'ici je n'ai point parlé des hommes à mon Eleve, il auroit eu trop de bon-sens pour m'entendre; ses relations avec son espece ne lui sont pas encore assez sensibles pour qu'il puisse juger des autres par lui. Il ne connoit d'être humain que lui seul, & même il est bien éloigné de se connoître : mais s'il porte peu de jugemens sur sa personne, au moins il n'en porte que de justes. Il ignore quelle est la place des autres; mais il sent la sienne & s'y tient. Au lieu des loix sociales qu'il ne peut connoître, nous l'avons lié des chaînes de la nécessité. Il n'est presque encore qu'un être physique ; continuons de le traiter comme tel.

C'est par leur rapport sensible avec son utilité, sa sureté, sa conservation, son bien-être, qu'il doit apprécier tous les corps de la Nature & tous les travaux des hommes. Ainsi le fer doit être à ses yeux d'un beaucoup plus grand prix que l'or, & le verre que le diamant. De même il honore beaucoup plus un cordonnier, un maçon, qu'un l'Empereur, un le Blanc & tous les joailliers de l'Europe ; un pâtissier est sur-tout, à ses yeux, un homme très-important, & il donneroit toute l'Académie des Sciences pour le moindre confiseur de la rue des Lombards. Les orfévres, les graveurs, les doreurs ne sont, à son avis, que des fainéans qui s'amusent à des jeux parfaitement inutiles; il ne fait pas même un grand cas de l'horlogerie. L'heureux enfant jouit du tems sans en être esclave; il en profite & n'en connoit pas le prix. Le calme des passions qui rend pour lui sa succession toujours égale, lui tient lieu d'instrument pour le me-

ſurer au beſoin (6). En lui ſuppoſant une montre, auſſi-bien qu'en le faiſant pleurer, je me donnois un Emile vulgaire, pour être utile & me faire entendre ; car quant au véritable, un enfant ſi différent des autres ne ſerviroit d'exemple à rien.

Il y a un ordre non moins naturel, & plus judicieux encore, par lequel on conſidere les arts ſelon les rapports de néceſſité qui les lient, mettant au premier rang les plus indépendans, & au dernier ceux qui dépendent d'un plus grand nombre d'autres. Cet ordre qui fournit d'importantes conſidérations ſur celui de la ſociété générale, eſt ſemblable au précédent & ſoumis au même renverſement dans l'eſtime des hommes ; en ſorte que l'emploi des matieres premieres ſe fait dans des métiers ſans honneur, preſque ſans profit, & que plus elles changent de mains, plus la main d'œuvre augmente de prix & devient honorable. Je n'examine pas s'il eſt vrai que l'induſtrie ſoit plus grande & mérite plus de récompenſe dans les arts minucieux qui donnent la derniere forme à ces matieres, que dans le premier travail qui les convertit à l'uſage des hommes ; mais je dis qu'en chaque choſe l'art dont l'uſage eſt le plus général & le plus indiſpenſable, eſt inconteſtablement celui qui mérite le plus d'eſtime, & que celui à qui moins d'autres arts ſont néceſſaires la mérite encore par-deſſus les plus ſubordonnés,

(6) Le tems perd pour nous ſa meſure, quand nos paſſions veulent regler ſon cours à leur gré. La montre du ſage eſt l'égalité d'humeur & la paix de l'ame : il eſt toujours à ſon heure, & il la connoit toujours.

parce qu'il eſt plus libre & plus près de l'indépendance. Voilà les véritables regles de l'appréciation des arts & de l'induſtrie ; tout le reſte eſt arbitraire & dépend de l'opinion.

Le premier & le plus reſpectable de tous les arts eſt l'agriculture : je mettrois la forge au ſecond rang, la charpente au troiſieme, & ainſi de ſuite. L'enfant qui n'aura point été ſéduit par les préjugés vulgaires en jugera préciſément ainſi. Que de réflexions importantes notre Emile ne tirera-t-il point là-deſſus de ſon Robinſon ? Que penſera-t-il en voyant que les arts ne ſe perfectionnent qu'en ſe ſubdiviſant, en multipliant à l'infini les inſtrumens des uns & des autres ? Il ſe dira ; tous ces gens là ſont ſottement ingénieux : on croiroit qu'ils ont peur que leurs bras & leurs doigts ne leur ſervent à quelque choſe, tant ils inventent d'inſtrumens pour s'en paſſer. Pour exercer un ſeul art ils ſont aſſervis à mille autres, il faut une ville à chaque ouvrier. Pour mon camarade & moi nous mettons notre génie dans notre adreſſe ; nous nous faiſons des outils que nous puiſſions porter par-tout avec nous. Tous ces gens ſi fiers de leurs talens dans Paris ne ſauroient rien dans notre Iſle, & ſeroient nos apprentifs à leur tour.

Lecteur, ne vous arrêtez pas à voir ici l'exercice du corps & l'adreſſe des mains de notre Eleve ; mais conſidérez quelle direction nous donnons à ſes curioſités enfantines ; conſidérez le ſens, l'eſprit inventif, la prévoyance, conſidérez quelle tête nous allons lui former. Dans tout ce qu'il verra, dans tout ce qu'il fera, il voudra tout connoître, il voudra ſavoir la raiſon de tout : d'inſtrument en inſtrument il voudra toujours remonter au premier ; il n'admettra rien par ſuppoſition ;

il refuseroit d'apprendre ce qui demanderoit une connoissance antérieure qu'il n'auroit pas : s'il voit faire un ressort, il voudra savoir comment l'acier a été tiré de la mine ; s'il voit assembler les pieces d'un coffre, il voudra savoir comment l'arbre a été coupé. S'il travaille lui-même, à chaque outil dont il se sert, il ne manquera pas de dire ; si je n'avois pas cet outil, comment m'y prendrois-je pour en faire un semblable ou pour m'en passer ?

Au reste une erreur difficile à éviter dans les occupations pour lesquelles le maître se passionne, est de supposer toujours le même goût à l'enfant ; gardez, quand l'amusement du travail vous emporte, que lui, cependant, ne s'ennuye sans vous l'oser témoigner. L'enfant doit être tout à la chose ; mais vous devez être tout à l'enfant, l'observer, l'épier sans relâche & sans qu'il y paroisse, pressentir tous ses sentimens d'avance, & prévenir ceux qu'il ne doit pas avoir ; l'occuper enfin de maniere que non-seulement il se sente utile à la chose, mais qu'il s'y plaise à force de bien comprendre à quoi sert ce qu'il fait.

La société des arts consiste en échanges d'industrie, celle du commerce en échanges de choses, celle des banques en échanges de signes & d'argent ; toutes ces idées se tiennent, & les notions élémentaires sont déjà prises ; nous avons jetté les fondemens de tout cela dès le premier âge, à l'aide du jardinier Robert. Il ne nous reste maintenant qu'à généraliser ces mêmes idées, & les étendre à plus d'exemples pour lui faire comprendre le jeu du trafic pris en lui-même, & rendu sensible par les détails d'Histoire naturelle qui regardent les

productions particulieres à chaque pays, par les détails d'arts & de sciences qui regardent la navigation, enfin par le plus grand ou moindre embarras du transport selon l'éloignement des lieux, selon la situation des terres, des mers, des rivieres, &c.

Nulle société ne peut exister sans échange, nul échange sans mesure commune, & nulle mesure commune sans égalité. Ainsi toute société a pour premiere loi quelque égalité conventionnelle, soit dans les hommes, soit dans les choses.

L'égalité conventionnelle entre les hommes, bien différente de l'égalité naturelle, rend nécessaire le droit positif, c'est-à-dire, le gouvernement & les loix. Les connoissances politiques d'un enfant doivent être nettes & bornées : il ne doit connoître du gouvernement en général que ce qui se rapporte au droit de propriété dont il a déjà quelque idée.

L'égalité conventionnelle entre les choses, a fait inventer la monnoie; car la monnoie n'est qu'un terme de comparaison pour la valeur des choses de différentes especes, & en ce sens la monnoie est le vrai lien de la société; mais tout peut être monnoie; autrefois le bétail l'étoit, des coquillages le sont encore chez plusieurs peuples, le fer fut monnoie à Sparte, le cuir l'a été en Suede, l'or & l'argent le sont parmi nous.

Les métaux, comme plus faciles à transporter, ont été généralement choisis pour termes moyens de tous les échanges, & l'on a converti ces métaux en monnoie, pour épargner la mesure ou le poids à chaque échange : car la marque

de la monnoie n'eſt qu'une atteſtation que la piece ainſi marquée eſt d'un tel poids, & le Prince ſeul a droit de battre monnoie, attendu que lui ſeul a droit d'exiger que ſon témoignage faſſe autorité parmi tout un peuple.

L'uſage de cette invention ainſi expliquée ſe fait ſentir au plus ſtupide. Il eſt difficile de comparer immédiatement des choſes de différentes natures, du drap, par exemple, avec du bled; mais quand on a trouvé une meſure commune, ſavoir la monnoie, il eſt aiſé au fabriquant & au laboureur de rapporter la valeur des choſes qu'ils veulent échanger à cette meſure commune. Si telle quantité de drap vaut une telle ſomme d'argent, & que telle quantité de bled vaille auſſi la même ſomme d'argent, il s'enſuit que le marchand recevant ce bled pour ſon drap fait un échange équitable. Ainſi c'eſt par la monnoie que les biens d'eſpeces diverſes deviennent commenſurables, & peuvent ſe comparer.

N'allez pas plus loin que cela, & n'entrez point dans l'explication des effets moraux de cette inſtitution. En toute choſe il importe de bien expoſer les uſages avant de montrer les abus. Si vous prétendiez expliquer aux enfans comment les ſignes font négliger les choſes, comment de la monnoie ſont nées toutes les chimeres de l'opinion, comment les pays riches d'argent doivent être pauvres de tout, vous traiteriez ces enfans non-ſeulement en philoſophes, mais en hommes ſages, & vous prétendriez leur faire entendre ce que peu de philoſophes mêmes ont bien conçu.

Sur quelle abondance d'objets intéreſſants ne peut-on point tourner ainſi la curioſité d'un Eleve, ſans jamais quitter les

rapports réels & matériels qui ſont à ſa portée ni ſouffrir qu'il s'éleve dans ſon eſprit une ſeule idée qu'il ne puiſſe pas concevoir? L'art du maître eſt de ne laiſſer jamais appéſantir ſes obſervations ſur des minuties qui ne tiennent à rien, mais de le rapprocher ſans ceſſe des grandes relations qu'il doit connoître un jour pour bien juger du bon & du mauvais ordre de la ſociété civile. Il faut ſavoir aſſortir les entretiens dont on l'amuſe au tour d'eſprit qu'on lui a donné. Telle queſtion qui ne pourroit pas même effleurer l'attention d'un autre, va tourmenter Emile pendant ſix mois.

Nous allons dîner dans une maiſon opulente; nous trouvons les apprêts d'un feſtin, beaucoup de monde, beaucoup de laquais, beaucoup de plats, un ſervice élégant & fin. Tout cet appareil de plaiſir & de fête a quelque choſe d'enivrant, qui porte à la tête quand on n'y eſt pas accoutumé. Je preſſens l'effet de tout cela ſur mon jeune Eleve. Tandis que le repas ſe prolonge, tandis que les ſervices ſe ſuccedent, tandis qu'autour de la table regnent mille propos bruyans, je m'approche de ſon oreille, & je lui dis: par combien de mains eſtimeriez-vous bien qu'ait paſſé tout ce que vous voyez ſur cette table, avant que d'y arriver? Quelle foule d'idées j'éveille dans ſon cerveau par ce peu de mots! A l'inſtant voilà toutes les vapeurs du délire abattues. Il rêve, il réfléchit, il calcule, il s'inquiete. Tandis que les Philoſophes égayés par le vin, peut-être par leurs voiſines, radotent & font les enfans, le voilà lui philoſophant tout ſeul dans ſon coin; il m'interroge, je refuſe de répondre, je le renvoie à un autre tems; il s'impatiente, il oublie de manger & de

boire, il brûle d'être hors de table pour m'entretenir à son aise. Quel objet pour sa curiosité ! quel texte pour son instruction ! Avec un jugement sain que rien n'a pu corrompre, que pensera-t-il du luxe, quand il trouvera que toutes les régions du monde ont été mises à contribution, que vingt millions de mains, peut-être, ont long-tems travaillé, qu'il en a coûté la vie, peut-être, à des milliers d'hommes, & tout cela pour lui présenter en pompe à midi ce qu'il va déposer le soir dans sa garde-robe ?

Epiez avec soin les conclusions secretes qu'il tire en son cœur de toutes ses observations. Si vous l'avez moins bien gardé que je ne le suppose, il peut être tenté de tourner ses réflexions dans un autre sens, & de se regarder comme un personnage important au monde, en voyant tant de soins concourir pour apprêter son dîner. Si vous pressentez ce raisonnement, vous pouvez aisément le prévenir avant qu'il le fasse, ou du moins en effacer aussi-tôt l'impression. Ne sachant encore s'approprier les choses que par une jouissance matérielle, il ne peut juger de leur convenance ou disconvenance avec lui que par des rapports sensibles. La comparaison d'un dîner simple & rustique préparé par l'exercice, assaisonné par la faim, par la liberté, par la joie, avec son festin si magnifique & si compassé, suffira pour lui faire sentir que tout l'appareil du festin, ne lui ayant donné aucun profit réel, & son estomac sortant tout aussi content de la table du paysan que de celle du financier, il n'y avoit rien à l'un de plus qu'à l'autre qu'il pût appeller véritablement sien.

Imaginons ce qu'en pareil cas un Gouverneur pourra lui dire.

dire. Rappellez-vous bien ces deux repas, & décidez en vous-même lequel vous avez fait avec le plus de plaisir ; auquel avez-vous remarqué le plus de joie ? auquel a-t-on mangé de plus grand appétit, bu plus gaiement, ri de meilleur cœur ? lequel a duré le plus long-tems sans ennui, & sans avoir besoin d'être renouvellé par d'autres services ? Cependant voyez la différence : ce pain bis que vous trouvez si bon, vient du bled recueilli par ce paysan ; son vin noir & grossier, mais désaltérant & sain, est du crû de sa vigne ; le linge vient de son chanvre, filé l'hiver par sa femme, par ses filles, par sa servante : nulles autres mains que celles de sa famille n'ont fait les apprêts de sa table ; le moulin le plus proche & le marché voisin sont les bornes de l'univers pour lui. En quoi donc avez-vous réellement joui de tout ce qu'ont fourni de plus la terre éloignée & la main des hommes sur l'autre table ? Si tout cela ne vous a pas fait faire un meilleur repas, qu'avez-vous gagné à cette abondance ? Qu'y avoit-il là qui fût fait pour vous ? Si vous eussiez été le maître de la maison, pourra-t-il ajouter, tout cela vous fût resté plus étranger encore ; car le soin d'étaler aux yeux des autres votre jouissance eût achevé de vous l'ôter : vous auriez eu la peine & eux le plaisir.

Ce discours peut être fort beau, mais il ne vaut rien pour Emile dont il passe la portée, & à qui l'on ne dicte point ses réflexions. Parlez-lui donc plus simplement. Après ces deux épreuves, dites-lui quelque matin ; où dînerons-nous aujourd'hui ? autour de cette montagne d'argent qui couvre les trois quarts de la table, & de ces parterres de

fleurs de papier qu'on ſert au deſſert ſur des miroirs? parmi ces femmes en grand panier qui vous traitent en marionnette, & veulent que vous ayez dit ce que vous ne ſavez pas? ou bien dans ce village à deux lieues d'ici, chez ces bonnes gens qui nous reçoivent ſi joyeuſement, & nous donnent de ſi bonne crême? Le choix d'Emile n'eſt pas douteux: car il n'eſt ni babillard ni vain; il ne peut ſouffrir la gêne, & tous nos ragoûts fins ne lui plaiſent point; mais il eſt toujours prêt à courir en campagne, & il aime fort les bons fruits, les bons légumes, la bonne crême, & les bonnes gens (7). Chemin faiſant, la réflexion vient d'elle-même. Je vois que ces foules d'hommes qui travaillent à ces grands repas perdent bien leurs peines, ou qu'ils ne ſongent gueres à nos plaiſirs.

Mes exemples, bons peut-être pour un ſujet, ſeront mauvais pour mille autres. Si l'on en prend l'eſprit, on ſaura bien les varier au beſoin; le choix tient à l'étude du génie propre à chacun, & cette étude tient aux occaſions qu'on leur offre de ſe montrer. On n'imaginera pas que dans l'eſpace de trois

(7) Le goût que je ſuppoſe à mon éleve pour la campagne eſt un fruit naturel de ſon éducation. D'ailleurs n'ayant rien de cet air fat & requinqué qui plait tant aux femmes, il en eſt moins fêté que d'autres enfans: par conſequent il ſe plait moins avec elles & ſe gâte moins dans leur ſociété dont il n'eſt pas encore en état de ſentir le charme. Je me ſuis gardé de lui apprendre à leur baiſer la main, à leur dire des fadeurs, pas même à leur marquer préférablement aux hommes les égards qui leur ſont dûs: je me ſuis fait une inviolable loi de n'exiger rien de lui dont la raiſon ne fût à ſa portée, & il n'y a point de bonne raiſon pour un enfant de traiter un ſexe autrement que l'autre.

ou quatre ans que nous avons à remplir ici, nous puiſſions donner à l'enfant le plus heureuſement né, une idée de tous les arts & de toutes les ſciences naturelles, ſuffiſante pour les apprendre un jour de lui-même; mais en faiſant ainſi paſſer devant lui tous les objets qu'il lui importe de connoître, nous le mettons dans le cas de développer ſon goût, ſon talent, de faire les premiers pas vers l'objet où le porte ſon génie, & de nous indiquer la route qu'il lui faut ouvrir pour ſeconder la Nature.

Un autre avantage de cet enchaînement de connoiſſances bornées, mais juſtes, eſt de les lui montrer par leurs liaiſons, par leurs rapports, de les mettre toutes à leur place dans ſon eſtime, & de prévenir en lui les préjugés qu'ont la plupart des hommes pour les talens qu'ils cultivent, contre ceux qu'ils ont négligés. Celui qui voit bien l'ordre du tout, voit la place où doit être chaque partie; celui qui voit bien une partie, & qui la connoit à fond, peut être un ſavant homme; l'autre eſt un homme judicieux, & vous vous ſouvenez que ce que nous nous propoſons d'acquérir, eſt moins la ſcience que le jugement.

Quoi qu'il en ſoit, ma méthode eſt indépendante de mes exemples; elle eſt fondée ſur la meſure des facultés de l'homme à ſes différens âges, & ſur le choix des occupations qui conviennent à ſes facultés. Je crois qu'on trouveroit aiſément une autre méthode avec laquelle on paroîtroit faire mieux; mais ſi elle étoit moins appropriée à l'eſpece, à l'âge, au ſexe, je doute qu'elle eût le même ſuccès.

En commençant cette ſeconde période, nous avons profité

de la ſurabondance de nos forces ſur nos beſoins, pour nous porter hors de nous : nous nous ſommes élancés dans les Cieux ; nous avons meſuré la terre ; nous avons recueilli les loix de la nature ; en un mot, nous avons parcouru l'Iſle entiere ; maintenant nous revenons à nous ; nous nous rapprochons inſenſiblement de notre habitation. Trop heureux, en y rentrant, de n'en pas trouver encore en poſſeſſion l'ennemi qui nous menace, & qui s'apprête à s'en emparer !

Que nous reſte-t-il à faire après avoir obſervé tout ce qui nous environne ? D'en convertir à notre uſage tout ce que nous pouvons nous approprier, & de tirer parti de notre curioſité pour l'avantage de notre bien-être. Juſqu'ici nous avons fait proviſion d'inſtrumens de toute eſpece, ſans ſavoir deſquels nous aurions beſoin. Peut-être, inutiles à nous-mêmes, les nôtres pourront-ils ſervir à d'autres ; & peut-être, à notre tour, aurons-nous beſoin des leurs. Ainſi nous trouverions tous notre compte à ces échanges ; mais pour les faire il faut connoître nos beſoins mutuels, il faut que chacun ſache ce que d'autres ont à ſon uſage, & ce qu'il peut leur offrir en retour. Suppoſons dix hommes, dont chacun a dix ſortes de beſoins. Il faut que chacun, pour ſon néceſſaire, s'applique à dix ſortes de travaux ; mais vû la différence de génie & de talent, l'un réuſſira moins à quelqu'un de ces travaux, l'autre à un autre. Tous, propres à diverſes choſes, feront les mêmes & ſeront mal ſervis. Formons une ſociété de ces dix hommes, & que chacun s'applique pour lui ſeul & pour les neuf autres, au genre d'occupation qui lui convient le mieux ; chacun profitera des talens des autres

comme ſi lui ſeul les avoit tous ; chacun perfectionnera le ſien par un continuel exercice, & il arrivera que tous les dix, parfaitement-bien pourvus, auront encore du ſurabondant pour d'autres. Voilà le principe apparent de toutes nos inſtitutions. Il n'eſt pas de mon ſujet d'en examiner ici les conſéquences ; c'eſt ce que j'ai fait dans un autre écrit (*).

Sur ce principe, un homme qui voudroit ſe regarder comme un être iſolé, ne tenant du tout à rien & ſe ſuffiſant à lui-même, ne pourroit être que miſérable. Il lui ſeroit même impoſſible de ſubſiſter ; car trouvant la terre entiere couverte du tien & du mien, & n'ayant rien à lui que ſon corps, d'où tireroit-il ſon néceſſaire ? En ſortant de l'état de nature, nous forçons nos ſemblables d'en ſortir auſſi ; nul n'y peut demeurer malgré les autres, & ce ſeroit réellement en ſortir, que d'y vouloir reſter dans l'impoſſibilité d'y vivre. Car la premiere loi de la nature eſt le ſoin de ſe conſerver.

Ainſi ſe forment peu-à-peu dans l'eſprit d'un enfant, les idées des relations ſociales, même avant qu'il puiſſe être réellement membre actif de la ſociété. Emile voit que pour avoir des inſtrumens à ſon uſage, il lui en faut encore à l'uſage des autres, par leſquels il puiſſe obtenir en échange les choſes qui lui ſont néceſſaires, & qui ſont en leur pouvoir. Je l'amene aiſément à ſentir le beſoin de ces échanges, & à ſe mettre en état d'en profiter.

Monſeigneur, il faut que je vive ;

diſoit un malheureux auteur ſatyrique au Miniſtre qui lui

(*) Diſcours ſur l'inégalité.

reprochoit l'infamie de ce métier. *Je n'en vois pas la nécesſité*, lui repartit froidement l'homme en place. Cette réponſe excellente pour un Miniſtre, eût été barbare & fauſſe en toute autre bouche. Il faut que tout homme vive. Cet argument auquel chacun donne plus ou moins de force, à proportion qu'il a plus ou moins d'humanité, me paroit ſans réplique pour celui qui le fait, relativement à lui-même. Puiſque de toutes les averſions que nous donne la nature, la plus forte eſt celle de mourir, il s'enſuit que tout eſt permis par elle à quiconque n'a nul autre moyen poſſible pour vivre. Les principes ſur leſquels l'homme vertueux apprend à mépriſer ſa vie & à l'immoler à ſon devoir, ſont bien loin de cette ſimplicité primitive. Heureux les peuples chez leſquels on peut être bon ſans effort & juſte ſans vertu! S'il eſt quelque miſérable Etat au monde, où chacun ne puiſſe pas vivre ſans mal faire, & où les citoyens ſoient fripons par néceſſité, ce n'eſt pas le malfaiteur qu'il faut pendre, c'eſt celui qui le force à le devenir.

Sitôt qu'Emile ſaura ce que c'eſt que la vie, mon premier ſoin ſera de lui apprendre à la conſerver. Juſqu'ici je n'ai point diſtingué les états, les rangs, les fortunes, & je ne les diſtinguerai gueres plus dans la ſuite, parce que l'homme eſt le même dans tous les états; que le riche n'a pas l'eſtomac plus grand que le pauvre, & ne digere pas mieux que lui; que le maître n'a pas les bras plus longs ni plus forts que ceux de ſon eſclave; qu'un Grand n'eſt pas plus grand qu'un homme du peuple; & qu'enfin les beſoins naturels étant par-tout les mêmes, les moyens d'y

pourvoir doivent être par-tout égaux. Appropriez l'éducation de l'homme à l'homme, & non pas à ce qui n'eſt point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former excluſivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre; & que s'il plait à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux? Qu'y a-t-il de plus ridicule qu'un grand Seigneur devenu gueux, qui porte dans ſa miſere les préjugés de ſa naiſſance? Qu'y a-t-il de plus vil qu'un riche appauvri, qui, ſe ſouvenant du mépris qu'on doit à la pauvreté, ſe ſent devenu le dernier des hommes? L'un a pour toute reſſource le métier de fripon public, l'autre celui de valet rampant, avec ce beau mot : *il faut que je vive.*

Vous vous fiez à l'ordre actuel de la ſociété, ſans ſonger que cet ordre eſt ſujet à des révolutions inévitables, & qu'il vous eſt impoſſible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfans. Le Grand devient petit, le Riche devient pauvre, le Monarque devient ſujet, les coups du ſort ſont-ils ſi rares que vous puiſſiez compter d'en être exempt? Nous approchons de l'état de criſe & du ſiecle des révolutions (8). Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors? Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire : il n'y a de caracteres ineffaçables que

(8) Je tiens pour impoſſible, que les grandes monarchies de l'Europe aient encore long-tems à durer; toutes ont brillé, & tout Etat qui brille eſt ſur ſon déclin. J'ai de mon opinion des raiſons plus particulieres que cette maxime; mais il n'eſt pas à propos de les dire, & chacun ne les voit que trop.

ceux qu'imprime la nature, & la nature ne fait ni Princes; ni Riches, ni grands Seigneurs. Que fera donc, dans la bassesse, ce Satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur? Que fera, dans la pauvreté, ce publicain qui ne fait vivre que d'or? Que fera, dépourvu de tout, ce fastueux imbécille qui ne fait point user de lui-même, & ne met son être que dans ce qui est étranger à lui? Heureux celui qui fait quitter alors l'état qui le quitte, & rester homme en dépit du sort! Qu'on loue tant qu'on voudra ce Roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux sous les débris de son trône; moi je le méprise; je vois qu'il n'existe que par sa couronne, & qu'il n'est rien du tout s'il n'est Roi: mais celui qui la perd & s'en passe, est alors au-dessus d'elle. Du rang de Roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme que si peu d'hommes savent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui seul; & quand il ne lui reste à montrer que lui, il n'est point nul; il est quelque chose. Oui, j'aime mieux cent fois le Roi de Syracuse, maître d'école à Corinthe, & le Roi de Macédoine, greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne sachant que devenir s'il ne regne pas; que l'héritier du possesseur de trois Royaumes, jouet de quiconque ose insulter à sa misere, errant de Cour en Cour, cherchant par-tout des secours, & trouvant par-tout des affronts, faute de savoir faire autre chose qu'un métier qui n'est plus en son pouvoir.

L'homme & le Citoyen, quel qu'il soit, n'a d'autre bien à mettre dans la société que lui-même, tous ses autres biens

y ſont malgré lui ; & quand un homme eſt riche, ou il ne jouit pas de ſa richeſſe, ou le public en jouit auſſi. Dans le premier cas, il vole aux autres ce dont il ſe prive ; & dans le ſecond, il ne leur donne rien. Ainſi la dette ſociale lui reſte toute entiere, tant qu'il ne paye que de ſon bien. Mais mon pere, en le gagnant, a ſervi la ſociété.... Soit ; il a payé ſa dette, mais non pas la vôtre. Vous devez plus aux autres que ſi vous fuſſiez né ſans bien, puiſque vous êtes né favoriſé. Il n'eſt point juſte que ce qu'un homme a fait pour la ſociété, en décharge un autre de ce qu'il lui doit : car chacun ſe devant tout entier ne peut payer que pour lui, & nul pere ne peut tranſmettre à ſon fils le droit d'être inutile à ſes ſemblables : or c'eſt pourtant ce qu'il fait, ſelon vous, en lui tranſmettant ſes richeſſes, qui ſont la preuve & le prix du travail. Celui qui mange dans l'oiſiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole ; & un rentier que l'Etat paye pour ne rien faire, ne differe gueres, à mes yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des paſſans. Hors de la ſociété, l'homme iſolé ne devant rien à perſonne, a droit de vivre comme il lui plait : mais dans la ſociété, où il vit néceſſairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de ſon entretien ; cela eſt ſans exception. Travailler eſt donc un devoir indiſpenſable à l'homme ſocial. Riche ou pauvre, puiſſant ou foible, tout citoyen oiſif eſt un fripon.

Or de toutes les occupations qui peuvent fournir la ſubſiſtance à l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état de Nature eſt le travail des mains : de toutes les conditions, la plus indépendante de la fortune & des hommes eſt celle de l'arti-

ſan. L'artiſan ne dépend que de ſon travail ; il eſt auſſi libre que le laboureur eſt eſclave : car celui-ci tient à ſon champ dont la récolte eſt à la diſcrétion d'autrui. L'ennemi, le prince, un voiſin puiſſant, un procès lui peut enlever ce champ ; par ce champ on peut le vexer en mille manieres : mais par-tout où l'on veut vexer l'artiſan, ſon bagage eſt bientôt fait ; il emporte ſes bras & s'en va. Toutefois l'agriculture eſt le premier métier de l'homme ; c'eſt le plus honnête, le plus utile, & par conſéquent le plus noble qu'il puiſſe exercer. Je ne dis pas à Emile, apprends l'agriculture ; il la ſait. Tous les travaux ruſtiques lui ſont familiers ; c'eſt par eux qu'il a commencé ; c'eſt à eux qu'il revient ſans ceſſe. Je lui dis donc, cultive l'héritage de tes peres ; mais ſi tu perds cet héritage, ou ſi tu n'en as point, que faire ? Apprends un métier.

Un métier à mon fils ! mon fils artiſan ! Monſieur, y penſez-vous ? J'y penſe mieux que vous, Madame, qui voulez le réduire à ne pouvoir jamais être qu'un Lord, un Marquis, un Prince, & peut-être un jour moins que rien ; moi, je lui veux donner un rang qu'il ne puiſſe perdre, un rang qui l'honore dans tous les tems ; je veux l'élever à l'état d'homme, & quoique vous puiſſiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre qu'à tous ceux qu'il tiendra de vous.

La lettre tue & l'eſprit vivifie. Il s'agit moins d'apprendre un métier pour ſavoir un métier, que pour vaincre les préjugés qui le mépriſent. Vous ne ſerez jamais réduit à travailler pour vivre. Eh ! tant-pis, tant-pis pour vous ! Mais n'importe, ne travaillez point par néceſſité, travaillez par gloire. Abaiſſez-vous à l'état

d'artiſan pour être au-deſſus du vôtre. Pour vous ſoumettre la fortune & les choſes, commencez par vous en rendre indépendant. Pour régner par l'opinion, commencez par régner ſur elle.

Souvenez-vous que ce n'eſt point un talent que je vous demande ; c'eſt un métier, un vrai métier, un art purement méchanique, où les mains travaillent plus que la tête, & qui ne mene point à la fortune, mais avec lequel on peut s'en paſſer. Dans des maiſons fort au-deſſus du danger de manquer de pain, j'ai vu des peres pouſſer la prévoyance juſqu'à joindre au ſoin d'inſtruire leurs enfans celui de les pourvoir de connoiſſances, dont, à tout événement, ils puſſent tirer parti pour vivre. Ces peres prévoyans croient beaucoup faire : ils ne font rien ; parce que les reſſources qu'ils penſent ménager à leurs enfans, dépendent de cette même fortune au-deſſus de laquelle ils les veulent mettre. En ſorte qu'avec tous ces beaux talens, ſi celui qui les a, ne ſe trouve dans des circonſtances favorables pour en faire uſage, il périra de miſere comme s'il n'en avoit aucun.

Dès qu'il eſt queſtion de manége & d'intrigues, autant vaut les employer à ſe maintenir dans l'abondance, qu'à regagner, du ſein de la miſere, de quoi remonter à ſon premier état. Si vous cultivez des arts dont le ſuccès tient à la réputation de l'artiſte ; ſi vous vous rendez propre à des emplois qu'on n'obtient que par la faveur, que vous ſervira tout cela, quand juſtement dégoûté du monde vous dédaignerez les moyens, ſans leſquels on n'y peut réuſſir ? Vous avez étudié la politique & les intérêts des Princes : voilà qui va fort bien ; mais que ferez-vous de ces connoiſſances,

ſi vous ne ſavez parvenir aux Miniſtres, aux femmes de la Cour, aux Chefs des bureaux, ſi vous n'avez le ſecret de leur plaire; ſi tous ne trouvent en vous le fripon qui leur convient? Vous êtes architecte ou peintre: ſoit; mais il faut faire connoître votre talent. Penſez-vous aller de but en blanc expoſer un ouvrage au ſallon? Oh! qu'il n'en va pas ainſi! Il faut être de l'Académie; il y faut même être protégé pour obtenir au coin d'un mur quelque place obſcure. Quittez-moi la regle & le pinceau, prenez un fiacre, & courez de porte en porte: c'eſt ainſi qu'on acquiert la célébrité. Or vous devez ſavoir que toutes ces illuſtres portes ont des Suiſſes ou des portiers qui n'entendent que par geſte, & dont les oreilles ſont dans leurs mains. Voulez-vous enſeigner ce que vous avez appris, & devenir Maître de géographie, ou de mathématique, ou de langue, ou de muſique, ou de deſſin? Pour cela même il faut trouver des écoliers, par conſéquent des prôneurs. Comptez qu'il importe plus d'être charlatan qu'habile, & que ſi vous ne ſavez de métier que le vôtre, jamais vous ne ſerez qu'un ignorant.

Voyez donc combien toutes ces brillantes reſſources ſont peu ſolides, & combien d'autres reſſources vous ſont néceſſaires pour tirer parti de celles-là. Et puis, que deviendrez-vous dans ce lâche abbaiſſement? Les revers, ſans vous inſtruire, vous aviliſſent; jouet plus que jamais de l'opinion publique, comment éleverez-vous au-deſſus des préjugés, arbitres de votre ſort? Comment mépriſerez-vous la baſſeſſe & les vices dont vous avez beſoin pour ſubſiſter? Vous ne dépendiez que des richeſſes, & maintenant vous

dépendez des Riches ; vous n'avez fait qu'empirer votre eſclavage, & le ſurcharger de votre miſere. Vous voilà pauvre ſans être libre ; c'eſt le pire état où l'homme puiſſe tomber.

Mais au lieu de recourir pour vivre à ces hautes connoiſſances qui ſont faites pour nourrir l'ame & non le corps, ſi vous recourez au beſoin, à vos mains & à l'uſage que vous en ſavez faire, toutes les difficultés diſparoiſſent, tous les manéges deviennent inutiles ; la reſſource eſt toujours prête au moment d'en uſer ; la probité, l'honneur ne ſont plus un obſtacle à la vie ; vous n'avez plus beſoin d'être lâche & menteur devant les Grands, ſouple & rampant devant les fripons, vil complaiſant de tout le monde, emprunteur ou voleur, ce qui eſt à peu près la même choſe quand on n'a rien : l'opinion des autres ne vous touche point ; vous n'avez à faire votre cour à perſonne, point de ſot à flatter, point de ſuiſſe à fléchir, point de courtiſane à payer, &, qui pis eſt, à encenſer. Que des coquins menent les grandes affaires ; peu vous importe : cela ne vous empêchera pas, vous, dans votre vie obſcure, d'être honnête homme & d'avoir du pain. Vous entrez dans la premiere boutique du métier que vous avez appris. Maître, j'ai beſoin d'ouvrage ; compagnon, mettez-vous là, travaillez. Avant que l'heure du dîner ſoit venue, vous avez gagné votre dîner : ſi vous êtes diligent & ſobre, avant que huit jours ſe paſſent, vous aurez de quoi vivre huit autres jours : vous aurez vécu libre, ſain, vrai, laborieux, juſte : ce n'eſt pas perdre ſon tems que d'en gagner ainſi.

Je veux abſolument qu'Emile apprenne un métier. Un métier

honnête, au moins, direz-vous. Que signifie ce mot? Tout métier utile au public n'est-il pas honnête? Je ne veux point qu'il soit brodeur, ni doreur, ni vernisseur comme le gentilhomme de Locke; je ne veux qu'il soit ni musicien, ni comédien, ni faiseur de livres (*). A ces professions près, & celles qui leur ressemblent, qu'il prenne celle qu'il voudra; je ne prétends le gêner en rien. J'aime mieux qu'il soit cordonnier que poëte; j'aime mieux qu'il pave les grands chemins que de faire des fleurs de porcelaine. Mais, direz-vous, les archers, les espions, les bourreaux sont des gens utiles. Il ne tient qu'au Gouvernement qu'ils ne le soient point: mais passons, j'avois tort; il ne suffit pas de choisir un métier utile, il faut encore qu'il n'exige pas des gens qui l'exercent, des qualités d'ame odieuses, & incompatibles avec l'humanité. Ainsi revenant au premier mot, prenons un métier honnête: mais souvenons-nous toujours qu'il n'y a point d'honnêteté sans l'utilité.

Un célebre Auteur de ce siecle, dont les livres sont pleins de grands projets & de petites vues, avoit fait vœu, comme tous les prêtres de sa communion, de n'avoir point de femme en propre; mais se trouvant plus scrupuleux que les autres sur l'adultere, on dit qu'il prit le parti d'avoir de jolies servantes, avec lesquelles il réparoit de son mieux l'outrage qu'il avoit fait à son espece par ce téméraire engagement.

(*) Vous l'êtes bien, vous; me dira-t-on. Je le suis pour mon malheur, je l'avoue; & mes torts que je pense avoir assez expiés ne sont pas pour autrui des raisons d'en avoir de semblables. Je n'écris pas pour excuser mes fautes, mais pour empêcher mes lecteurs de les imiter.

Il regardoit comme un devoir du citoyen d'en donner d'autres à la patrie, & du tribut qu'il lui payoit en ce genre, il peuploit la claſſe des artiſans. Sitôt que ces enfans étoient en âge, il leur faiſoit apprendre à tous un métier de leur goût, n'excluant que les profeſſions oiſeuſes, futiles ou ſujettes à la mode, telles, par exemple, que celle de perruquier, qui n'eſt jamais néceſſaire, & qui peut devenir inutile d'un jour à l'autre, tant que la Nature ne ſe rebutera pas de nous donner des cheveux.

Voilà l'eſprit qui doit nous guider dans le choix du métier d'Emile ; ou plutôt ce n'eſt pas à nous de faire ce choix, c'eſt à lui ; car les maximes dont il eſt imbu, conſervant en lui le mépris naturel des choſes inutiles, jamais il ne voudra conſumer ſon tems en travaux de nulle valeur, & il ne connoit de valeur aux choſes, que celle de leur utilité réelle ; il lui faut un métier qui pût ſervir à Robinſon dans ſon Iſle.

En faiſant paſſer en revue devant un enfant les productions de la Nature & de l'art ; en irritant ſa curioſité, en le ſuivant où elle le porte, on a l'avantage d'étudier ſes goûts, ſes inclinations, ſes penchans, & de voir briller la premiere étincelle de ſon génie, s'il en a quelqu'un qui ſoit bien décidé. Mais une erreur commune & dont il faut vous préſerver, c'eſt d'attribuer à l'ardeur du talent l'effet de l'occaſion, & de prendre pour une inclination marquée vers tel ou tel art, l'eſprit imitatif commun à l'homme & au ſinge, & qui porte machinalement l'un & l'autre à vouloir faire tout ce qu'il voit faire, ſans trop ſavoir à quoi cela eſt bon. Le monde eſt plein d'artiſans & ſur-tout d'artiſtes, qui n'ont point le

talent naturel de l'art qu'ils exercent, & dans lequel on les a poussés dès leur bas âge, soit déterminé par d'autres convenances, soit trompé par un zele apparent qui les eût portés de même, vers tout autre art, s'ils l'avoient vu pratiquer aussitôt. Tel entend un tambour & se croit Général ; tel voit bâtir & veut être architecte. Chacun est tenté du métier qu'il voit faire, quand il le croit estimé.

J'ai connu un laquais, qui, voyant peindre & dessiner son maître, se mit dans la tête d'être peintre & dessinateur. Dès l'instant qu'il eut formé cette résolution, il prit le crayon, qu'il n'a plus quitté que pour prendre le pinceau, qu'il ne quittera de sa vie. Sans leçons & sans regles il se mit à dessiner tout ce qui lui tomboit sous la main. Il passa trois ans entiers collé sur ses barbouillages, sans que jamais rien pût l'en arracher que son service, & sans jamais se rebuter du peu de progrès que de médiocres dispositions lui laissoient faire. Je l'ai vu durant six mois d'un été très-ardent, dans une petite anti-chambre au midi, où l'on suffoquoit au passage, assis, ou plutôt cloué tout le jour sur sa chaise, devant un globe, dessiner ce globe, le redessiner, commencer & recommencer sans cesse avec une invincible obstination, jusqu'à ce qu'il en eût rendu la ronde-bosse assez bien pour être content de son travail. Enfin, favorisé de son maître & guidé par un artiste, il est parvenu au point de quitter la livrée, & de vivre de son pinceau. Jusqu'à certain terme la persévérance supplée au talent ; il a atteint ce terme, & ne le passera jamais. La constance & l'émulation de cet honnête garçon sont louables. Il se fera toujours estimer par son assiduité,

aſſiduité, par ſa fidélité, par ſes mœurs ; mais il ne peindra jamais que des deſſus de porte. Qui eſt-ce qui n'eût pas été trompé par ſon zele, & ne l'eût pas pris pour un vrai talent? Il y a bien de la différence entre ſe plaire à un travail, & y être propre. Il faut des obſervations plus fines qu'on ne penſe, pour s'aſſurer du vrai génie & du vrai goût d'un enfant, qui montre bien plus ſes deſirs que ſes diſpoſitions, & qu'on juge toujours par les premiers, faute de ſavoir étudier les autres. Je voudrois qu'un homme judicieux nous donnât un traité de l'art d'obſerver les enfans. Cet art ſeroit très-important à connoître : les peres & les maîtres n'en ont pas encore les élémens.

Mais peut-être donnons-nous ici trop d'importance au choix d'un métier. Puiſqu'il ne s'agit que d'un travail des mains, ce choix n'eſt rien pour Emile ; & ſon apprentiſſage eſt déjà plus d'à moitié fait, par les exercices dont nous l'avons occupé juſqu'à préſent. Que voulez-vous qu'il faſſe? Il eſt prêt à tout : il ſait déjà manier la bêche & la houe ; il ſait ſe ſervir du tour, du marteau, du rabot, de la lime ; les outils de tous les métiers lui ſont déjà familiers. Il ne s'agit plus que d'acquérir de quelqu'un de ces outils un uſage aſſez prompt, aſſez facile pour égaler en diligence les bons ouvriers qui s'en ſervent, & il a ſur ce point un grand avantage par deſſus tous, c'eſt d'avoir le corps agile, les membres flexibles, pour prendre, ſans peine, toutes ſortes d'attitudes, & prolonger, ſans effort, toutes ſortes de mouvemens. De plus, il a les organes juſtes & bien exercés ; toute la méchanique des arts lui eſt déjà connue. Pour ſavoir

travailler en maître, il ne lui manque que de l'habitude, & l'habitude ne se gagne qu'avec le tems. Auquel des métiers, dont le choix nous reste à faire, donnera-t-il donc assez de tems pour s'y rendre diligent ? Ce n'est plus que de cela qu'il s'agit.

Donnez à l'homme un métier qui convienne à son sexe, & au jeune homme un métier qui convienne à son âge. Toute profession sédentaire & casaniere, qui efféminé & ramollit le corps, ne lui plait ni ne lui convient. Jamais jeune garçon n'aspira de lui-même à être tailleur; il faut de l'art pour porter à ce métier de femmes, le sexe pour lequel il n'est pas fait (9). L'aiguille & l'épée ne sauroient être maniées par les mêmes mains. Si j'étois Souverain, je ne permettrois la couture, & les métiers à l'aiguille, qu'aux femmes, & aux boiteux réduits à s'occuper comme elles. En supposant les eunuques nécessaires, je trouve les Orientaux bien fous d'en faire exprès. Que ne se contentent-ils de ceux qu'a fait la nature, de ces foules d'hommes lâches dont elle a mutilé le cœur, ils en auroient de reste pour le besoin. Tout homme foible, délicat, craintif, est condamné par elle à la vie sédentaire ; il est fait pour vivre avec les femmes, ou à leur maniere. Qu'il exerce quelqu'un des métiers qui leur sont propres, à la bonne heure ; & s'il faut absolument de vrais eunuques, qu'on réduise à cet état les hommes qui déshonorent leur sexe en prenant des emplois qui ne lui conviennent pas. Leur choix annonce l'erreur de la Nature :

(9) Il n'y avoit point de tailleurs parmi les anciens : les habits des hommes se faisoient dans la maison par les femmes.

corrigez cette erreur de maniere ou d'autre, vous n'aurez fait que du bien.

J'interdis à mon Eleve les métiers mal-fains, mais non pas les métiers pénibles, ni même les métiers périlleux. Ils exercent à la fois la force & le courage; ils font propres aux hommes feuls, les femmes n'y prétendent point: comment n'ont-ils pas honte d'empiéter fur ceux qu'elles font?

Luctantur paucæ, comedunt colliphia paucæ.
Vos lanam trahitis, calathifque peracta refertis
Vellera ...... (10)

En Italie, on ne voit point de femmes dans les boutiques; & l'on ne peut rien imaginer de plus trifte que le coup-d'œil des rues de ce pays là, pour ceux qui font accoutumés à celles de France & d'Angleterre. En voyant des marchands de modes vendre aux Dames des rubans, des pompons, du rézeau, de la chenille, je trouvois ces parures délicates bien ridicules dans de groffes mains, faites pour fouffler la forge & frapper fur l'enclume. Je me difois; dans ce pays les femmes devroient, par repréfailles, lever des boutiques de fourbiffeurs & d'armuriers. Eh! que chacun faffe & vende les armes de fon fexe. Pour les connoître, ils les faut employer.

Jeune homme, imprime à tes travaux la main de l'homme. Apprends à manier d'un bras vigoureux la hache & la fcie, à équarrir une poutre, à monter fur un comble, à pofer le faîte, à l'affermir de jambes-de-force & d'entraits;

(10) Juven. Sat. II.

puis crie à ta sœur de venir t'aider à ton ouvrage, comme elle te disoit de travailler à son point-croisé.

J'en dis trop pour mes agréables contemporains, je le sens; mais je me laisse quelquefois entraîner à la force des conséquences. Si quelque homme que ce soit a honte de travailler en public, armé d'une doloire & ceint d'un tablier de peau, je ne vois plus en lui qu'un esclave de l'opinion, prêt à rougir de bien faire, sitôt qu'on se rira des honnêtes gens. Toutefois cédons au préjugé des peres tout ce qui ne peut nuire au jugement des enfans. Il n'est pas nécessaire d'exercer toutes les professions utiles pour les honorer toutes; il suffit de n'en estimer aucune au-dessous de soi. Quand on a le choix, & que rien d'ailleurs ne nous détermine, pourquoi ne consulteroit-on pas l'agrément, l'inclination, la convenance entre les professions de même rang? Les travaux des métaux sont utiles, & même les plus utiles de tous. Cependant, à moins qu'une raison particuliere ne m'y porte, je ne ferai point de votre fils un maréchal, un serrurier, un forgeron; je n'aimerois pas à lui voir, dans sa forge, la figure d'un cyclope. De même, je n'en ferai pas un maçon, encore moins un cordonnier. Il faut que les métiers se fassent; mais qui peut choisir, doit avoir égard à la propreté; car il n'y a point là d'opinion: sur ce point les sens nous décident. Enfin je n'aimerois pas ces stupides professions, dont les ouvriers, sans industrie & presque automates, n'exercent jamais leurs mains qu'au même travail. Les tisserands, les faiseurs de bas, les scieurs de pierre, à quoi sert d'employer à ces métiers des hom-

mes de ſens ? c'eſt une machine qui en mene une autre.

Tout bien conſidéré, le métier que j'aimerois le mieux qui fût du goût de mon Eleve, eſt celui de menuiſier. Il eſt propre, il eſt utile, il peut s'exercer dans la maiſon ; il tient ſuffiſamment le corps en haleine ; il exige, dans l'ouvrier de l'adreſſe & de l'induſtrie, & dans la forme des ouvrages que l'utilité détermine, l'élégance & le goût ne ſont pas exclus.

Que ſi par hazard le génie de votre Eleve étoit décidément tourné vers les ſciences ſpéculatives, alors je ne blâmerois pas qu'on lui donnât un métier conforme à ſes inclinations ; qu'il apprît, par exemple, à faire des inſtrumens de mathématiques, des lunettes, des téleſcopes, &c.

Quand Emile apprendra ſon métier, je veux l'apprendre avec lui ; car je ſuis convaincu qu'il n'apprendra jamais bien que ce que nous apprendrons enſemble. Nous nous mettrons donc tous deux en apprentiſſage, & nous ne prétendrons point être traités en Meſſieurs, mais en vrais apprentifs, qui ne le ſont pas pour rire : pourquoi ne le ſerions-nous pas tout de bon ? Le Czar Pierre étoit charpentier au chantier, & tambour dans ſes propres troupes : penſez-vous que ce Prince ne vous valût pas par ſa naiſſance ou par le mérite ? Vous comprenez que ce n'eſt point à Emile que je dis cela ; c'eſt à vous, qui que vous puiſſiez être.

Malheureuſement nous ne pouvons paſſer tout notre tems à l'établi. Nous ne ſommes pas ſeulement apprentifs ouvriers, nous ſommes apprentifs hommes ; & l'apprentiſſage de ce dernier métier eſt plus pénible & plus long que l'autre.

Comment ferons-nous donc ? Prendrons-nous un maître de rabot une heure par jour comme on prend un maître à danser ? Non, nous ne ferions pas des apprentifs, mais des disciples ; & notre ambition n'est pas tant d'apprendre la menuiserie, que de nous élever à l'état de menuisier. Je suis donc d'avis que nous allions toutes les semaines une ou deux fois, au moins, passer la journée entiere chez le maître, que nous nous levions à son heure, que nous soyons à l'ouvrage avant lui, que nous mangions à sa table, que nous travaillions sous ses ordres ; & qu'après avoir eu l'honneur de souper avec sa famille, nous retournions, si nous voulons, coucher dans nos lits durs. Voilà comment on apprend plusieurs métiers à la fois, & comment on s'exerce au travail des mains, sans négliger l'autre apprentissage.

Soyons simples en faisant bien. N'allons pas reproduire la vanité par nos soins pour la combattre. S'enorgueillir d'avoir vaincu les préjugés, c'est s'y soumettre. On dit que par un ancien usage de la Maison Ottomane, le Grand-Seigneur est obligé de travailler de ses mains, & chacun sait que les ouvrages d'une main royale ne peuvent être que des chefs-d'œuvre. Il distribue donc magnifiquement ces chefs-d'œuvre aux Grands de la Porte ; & l'ouvrage est payé selon la qualité de l'ouvrier. Ce que je vois de mal à cela n'est pas cette prétendue vexation ; car, au contraire, elle est un bien. En forçant les Grands de partager avec lui les dépouilles du peuple, le Prince est d'autant moins obligé de piller le peuple directement. C'est un soulagement nécef-

ſaire au deſpotiſme, & ſans lequel cet horrible Gouvernement ne ſauroit ſubſiſter.

Le vrai mal d'un pareil uſage, eſt l'idée qu'il donne à ce pauvre homme de ſon mérite. Comme le Roi Midas, il voit changer en or tout ce qu'il touche, mais il n'apperçoit pas quelles oreilles cela fait pouſſer. Pour en conſerver de courtes à notre Emile, préſervons ſes mains de ce riche talent; que ce qu'il fait ne tire pas ſon prix de l'ouvrier, mais de l'ouvrage. Ne ſouffrons jamais qu'on juge du ſien qu'en le comparant à celui des bons maîtres. Que ſon travail ſoit priſé par le travail même, & non parce qu'il eſt de lui. Dites de ce qui eſt bien fait, *voilà qui eſt bien fait;* mais n'ajoutez point, *qui eſt-ce qui a fait cela*? S'il dit lui-même d'un air fier & content de lui, *c'eſt moi qui l'ai fait;* ajoutez froidement; *vous ou un autre, il n'importe; c'eſt toujours un travail bien fait.*

Bonne mere, préſerve-toi ſur-tout des menſonges qu'on te prépare. Si ton fils fait beaucoup de choſes, défie-toi de tout ce qu'il fait: s'il a le malheur d'être élevé dans Paris & d'être riche, il eſt perdu. Tant qu'il s'y trouvera d'habiles artiſtes, il aura tous leurs talens; mais loin d'eux il n'en aura plus. A Paris le riche fait tout; il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette capitale eſt pleine d'amateurs & ſur-tout d'amatrices qui font leurs ouvrages comme M. Guillaume inventoit ſes couleurs. Je connois à ceci trois exceptions honorables parmi les hommes, il y en peut avoir davantage; mais je n'en connois aucune parmi les femmes, & je doute qu'il y en ait. En général on acquiert un nom dans les arts comme

dans la robe, on devient artiſte & juge des artiſtes comme on devient Docteur en droit & Magiſtrat.

Si donc il étoit une fois établi qu'il eſt beau de ſavoir un métier, vos enfans le ſauroient bientôt ſans l'apprendre : ils paſſeroient maîtres comme les Conſeillers de Zurich. Point de tout ce cérémonial pour Emile ; point d'apparence & toujours de la réalité. Qu'on ne diſe pas qu'il ſait ; mais qu'il apprenne en ſilence. Qu'il faſſe toujours ſon chef-d'œuvre, & que jamais il ne paſſe maître ; qu'il ne ſe montre pas ouvrier par ſon titre, mais par ſon travail.

Si juſqu'ici je me ſuis fait entendre, on doit concevoir comment avec l'habitude de l'exercice du corps & du travail des mains, je donne inſenſiblement à mon Eleve le goût de la réflexion & de la méditation, pour balancer en lui la pareſſe qui réſulteroit de ſon indifférence pour les jugemens des hommes, & du calme de ſes paſſions. Il faut qu'il travaille en payſan, & qu'il penſe en philoſophe, pour n'être pas auſſi fainéant qu'un ſauvage. Le grand ſecret de l'éducation eſt de faire que les exercices du corps & ceux de l'eſprit ſervent toujours de délaſſement les uns aux autres.

Mais gardons-nous d'anticiper ſur les inſtructions qui demandent un eſprit plus mûr. Emile ne ſera pas long-tems ouvrier, ſans reſſentir par lui-même l'inégalité des conditions, qu'il n'avoit d'abord qu'apperçue. Sur les maximes que je lui donne & qui ſont à ſa portée il voudra m'examiner à mon tour. En recevant tout de moi ſeul, en ſe voyant ſi près de l'état des pauvres, il voudra ſavoir pourquoi j'en ſuis ſi loin. Il me fera peut-être, au dépourvu, des queſtions

ſcabreuſes.

ſcabreuſes. *Vous êtes riche, vous me l'avez dit, & je le vois. Un riche doit auſſi ſon travail à la ſociété, puiſqu'il eſt homme. Mais vous, que faites-vous donc pour elle?* Que diroit à cela un beau gouverneur? Je l'ignore. Il ſeroit peut-être aſſez ſot pour parler à l'enfant des ſoins qu'il lui rend. Quant à moi, l'attelier me tire d'affaire. *Voilà, cher Emile, une excellente queſtion. Je vous promets d'y répondre pour moi, quand vous y ferez pour vous-même une réponſe dont vous ſoyez content. En attendant j'aurai ſoin de rendre à vous & aux pauvres ce que j'ai de trop, & de faire une table ou un banc par ſemaine, afin de n'être pas tout-à-fait inutile à tout.*

Nous voici revenus à nous-mêmes. Voilà notre enfant prêt à ceſſer de l'être, rentré dans ſon individu. Le voilà ſentant plus que jamais la néceſſité qui l'attache aux choſes. Après avoir commencé par exercer ſon corps & ſes ſens, nous avons exercé ſon eſprit & ſon jugement. Enfin nous avons réuni l'uſage de ſes membres à celui de ſes facultés. Nous avons fait un être agiſſant & penſant; il ne nous reſte plus, pour achever l'homme, que de faire un être aimant & ſenſible, c'eſt-à-dire de perfectionner la raiſon par le ſentiment. Mais avant d'entrer dans ce nouvel ordre de choſes, jettons les yeux ſur celui d'où nous ſortons, & voyons le plus exactement qu'il eſt poſſible juſqu'où nous ſommes parvenus.

Notre Eleve n'avoit d'abord que des ſenſations, maintenant il a des idées; il ne faiſoit que ſentir, maintenant il juge. Car de la comparaiſon de pluſieurs ſenſations ſucceſſives ou ſimultanées, & du jugement qu'on en porte, naît une

ſorte de ſenſation mixte ou complexe, que j'appelle idée.

La maniere de former les idées eſt ce qui donne un caractere à l'eſprit humain. L'eſprit qui ne forme ſes idées que ſur des rapports réels, eſt un eſprit ſolide; celui qui ſe contente des rapports apparens, eſt un eſprit ſuperficiel : celui qui voit les rapports tels qu'ils ſont, eſt un eſprit juſte; celui qui les apprécie mal, eſt un eſprit faux; celui qui controuve des rapports imaginaires qui n'ont ni réalité ni apparence, eſt un fou; celui qui ne compare point, eſt un imbécille. L'aptitude plus ou moins grande à comparer des idées & à trouver des rapports, eſt ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'eſprit, &c.

Les idées ſimples ne ſont que des ſenſations comparées. Il y a des jugemens dans les ſimples ſenſations auſſi bien que dans les ſenſations complexes que j'appelle idées ſimples. Dans la ſenſation, le jugement eſt purement paſſif, il affirme qu'on ſent ce qu'on ſent. Dans la perception ou idée, le jugement eſt actif; il rapproche, il compare, il détermine des rapports que le ſens ne détermine pas. Voilà toute la différence, mais elle eſt grande. Jamais la Nature ne nous trompe; c'eſt toujours nous qui nous trompons.

Je vois ſervir à un enfant de huit ans d'un fromage glacé. Il porte la cuiller à ſa bouche, ſans ſavoir ce que c'eſt, & ſaiſi du froid, s'écrie : *Ah ! cela me brûle !* Il éprouve une ſenſation très-vive; il n'en connoit point de plus vive que la chaleur du feu, & il croit ſentir celle-là. Cependant il s'abuſe, le ſaiſiſſement du froid le bleſſe, mais il ne le brûle pas, & ces deux ſenſations ne ſont pas ſemblables, puiſque

ceux qui ont éprouvé l'une & l'autre ne les confondent point. Ce n'eſt donc pas la ſenſation qui le trompe, mais le jugement qu'il en porte.

Il en eſt de même de celui qui voit, pour la premiere fois, un miroir ou une machine d'optique, ou qui entre dans une cave profonde, au cœur de l'hiver ou de l'été, ou qui trempe dans l'eau tiede une main très-chaude ou très-froide, ou qui fait rouler entre deux doigts croiſés une petite boule, &c. S'il ſe contente de dire ce qu'il apperçoit, ce qu'il ſent, ſon jugement étant purement paſſif, il eſt impoſſible qu'il ſe trompe; mais quand il juge de la choſe par l'apparence, il eſt actif, il compare, il établit par induction des rapports qu'il n'apperçoit pas, alors il ſe trompe ou peut ſe tromper. Pour corriger ou prévenir l'erreur, il a beſoin de l'expérience.

Montrez de nuit à votre Eleve des nuages paſſans entre la lune & lui, il croira que c'eſt la lune qui paſſe en ſens contraire, & que les nuages ſont arrêtés. Il le croira par une induction précipitée, parce qu'il voit ordinairement les petits objets ſe mouvoir préférablement aux grands, & que les nuages lui ſemblent plus grands que la lune dont il ne peut eſtimer l'éloignement. Lorſque dans un bateau qui vogue, il regarde d'un peu loin le rivage, il tombe dans l'erreur contraire, & croit voir courir la terre, parce que ne ſe ſentant point en mouvement il regarde le bateau, la mer ou la riviere, & tout ſon horizon, comme un tout immobile dont le rivage qu'il voit courir ne lui ſemble qu'une partie.

La premiere fois qu'un enfant voit un bâton à moitié

plongé dans l'eau, il voit un bâton brisé, la sensation est vraie; & elle ne laisseroit pas de l'être, quand même nous ne saurions point la raison de cette apparence. Si donc vous lui demandez ce qu'il voit, il dit : un bâton brisé, & il dit vrai; car il est très-sûr qu'il a la sensation d'un bâton brisé. Mais quand, trompé par son jugement, il va plus loin, & qu'après avoir affirmé qu'il voit un bâton brisé, il affirme encore que ce qu'il voit est en effet un bâton brisé, alors il dit faux : pourquoi cela? Parce qu'alors il devient actif, & qu'il ne juge plus par inspection, mais par induction, en affirmant ce qu'il ne sent pas, savoir, que le jugement qu'il reçoit par un sens seroit confirmé par un autre.

Puisque toutes nos erreurs viennent de nos jugemens, il est clair que si nous n'avions jamais besoin de juger, nous n'aurions nul besoin d'apprendre; nous ne serions jamais dans le cas de nous tromper; nous serions plus heureux de notre ignorance que nous ne pouvons l'être de notre savoir. Qui est-ce qui nie que les savans ne sachent mille choses vraies que les ignorans ne sauront jamais? Les savans sont-ils pour cela plus près de la vérité? Tout au contraire; ils s'en éloignent en avançant; parce que la vanité de juger faisant encore plus de progrès que les lumieres, chaque vérité qu'ils apprennent ne vient qu'avec cent jugemens faux. Il est de la derniere évidence que les Compagnies savantes de l'Europe ne sont que des écoles publiques de mensonges; & très-surement il y a plus d'erreurs dans l'Académie des Sciences que dans tout un peuple de Hurons.

Puisque plus les hommes savent, plus ils se trompent; le

ſeul moyen d'éviter l'erreur eſt l'ignorance. Ne jugez point, vous ne vous abuſerez jamais. C'eſt la leçon de la Nature auſſi-bien que de la raiſon. Hors les rapports immédiats en très-petit nombre & très-ſenſibles que les choſes ont avec nous, nous n'avons naturellement qu'une profonde indifférence pour tout le reſte. Un Sauvage ne tourneroit pas le pied pour aller voir le jeu de la plus belle machine, & tous les prodiges de l'électricité. *Que m'importe?* eſt le mot le plus familier à l'ignorant, & le plus convenable au ſage.

Mais malheureuſement ce mot ne nous va plus. Tout nous importe depuis que nous ſommes dépendans de tout; & notre curioſité s'étend néceſſairement avec nos beſoins. Voilà pourquoi j'en donne une très-grande au Philoſophe & n'en donne point au Sauvage. Celui-ci n'a beſoin de perſonne; l'autre a beſoin de tout le monde, & ſur-tout d'admirateurs.

On me dira que je ſors de la Nature; je n'en crois rien. Elle choiſit ſes inſtrumens & les regle, non ſur l'opinion, mais ſur le beſoin. Or les beſoins changent ſelon la ſituation des hommes. Il y a bien de la différence entre l'homme naturel vivant dans l'état de Nature & l'homme naturel vivant dans l'état de ſociété. Emile n'eſt pas un ſauvage à reléguer dans les déſerts; c'eſt un ſauvage fait pour habiter les villes. Il faut qu'il ſache y trouver ſon néceſſaire, tirer parti de leurs habitans, & vivre, ſinon comme eux, du moins avec eux.

Puiſqu'au milieu de tant de rapports nouveaux, dont il va dépendre, il faudra malgré lui qu'il juge, apprenons-lui donc à bien juger.

La meilleure maniere d'apprendre à bien juger, eſt celle

qui tend le plus à ſimplifier nos expériences, & à pouvoir même nous en paſſer ſans tomber dans l'erreur. D'où il ſuit qu'après avoir long-tems vérifié les rapports des ſens l'un par l'autre, il faut encore apprendre à vérifier les rapports de chaque ſens par lui-même, ſans avoir beſoin de recourir à un autre ſens; alors chaque ſenſation deviendra pour nous une idée, cette idée ſera toujours conforme à la vérité. Telle eſt la ſorte d'acquis dont j'ai tâché de remplir ce troiſieme âge de la vie humaine.

Cette maniere de procéder exige une patience & une circonſpection dont peu de maîtres ſont capables, & ſans laquelle jamais le diſciple n'apprendra à juger. Si, par exemple, lorſque celui-ci s'abuſe ſur l'apparence du bâton briſé, pour lui montrer ſon erreur vous vous preſſez de tirer le bâton hors de l'eau, vous le détromperez peut-être; mais que lui apprendrez-vous? Rien que ce qu'il auroit bientôt appris de lui-même. Oh que ce n'eſt pas là ce qu'il faut faire! Il s'agit moins de lui apprendre une vérité, que de lui montrer comment il faut s'y prendre pour découvrir toujours la vérité. Pour mieux l'inſtruire, il ne faut pas le détromper ſitôt. Prenons Emile & moi pour exemple.

Premierement, à la ſeconde des deux queſtions ſuppoſées, tout enfant élevé à l'ordinaire ne manquera pas de répondre affirmativement. C'eſt ſurement, dira-t-il, un bâton briſé. Je doute fort qu'Emile me faſſe la même réponſe. Ne voyant point la néceſſité d'être ſavant ni de le paroître, il n'eſt jamais preſſé de juger; il ne juge que ſur l'évidence, & il eſt bien éloigné de la trouver dans cette occaſion, lui qui ſait

combien nos jugemens ſur les apparences ſont ſujets à l'illuſion, ne fût-ce que dans la perſpective.

D'ailleurs, comme il ſait par expérience que mes queſtions les plus frivoles ont toujours quelque objet qu'il n'apperçoit pas d'abord, il n'a point pris l'habitude d'y répondre étourdiment. Au contraire, il s'en défie, il s'y rend attentif, il les examine avec grand ſoin avant d'y répondre. Jamais il ne me fait de réponſe qu'il n'en ſoit content lui-même; & il eſt difficile à contenter. Enfin nous ne nous piquons ni lui ni moi de ſavoir la vérité des choſes, mais ſeulement de ne pas donner dans l'erreur. Nous ſerions bien plus confus de nous payer d'une raiſon qui n'eſt pas bonne, que de n'en point trouver du tout. *Je ne ſais*, eſt un mot qui nous va ſi bien à tous deux, & que nous répétons ſi ſouvent, qu'il ne coûte plus rien à l'un ni à l'autre. Mais ſoit que cette étourderie lui échappe, ou qu'il l'évite par notre commode *je ne ſais*, ma replique eſt la même; voyons, examinons.

Ce bâton qui trempe à moitié dans l'eau eſt fixé dans une ſituation perpendiculaire. Pour ſavoir s'il eſt briſé, comme il le paroit, que de choſes n'avons-nous pas à faire avant de le tirer de l'eau, ou avant d'y porter la main?

1°. D'abord nous tournons tout autour du bâton, & nous voyons que la briſure tourne comme nous. C'eſt donc notre œil ſeul qui la change, & les regards ne remuent pas les corps.

2°. Nous regardons bien à plomb ſur le bout du bâton qui eſt hors de l'eau, alors le bâton n'eſt plus courbe, le

bout voisin de notre œil nous cache exactement l'autre bout (*). Notre œil a-t-il redressé le bâton.

3°. Nous agitons la surface de l'eau, nous voyons le bâton se plier en plusieurs pieces, se mouvoir en zigzag, & suivre les ondulations de l'eau. Le mouvement que nous donnons à cette eau suffit-il pour briser, amollir & fondre ainsi le bâton?

4°. Nous faisons écouler l'eau, & nous voyons le bâton se redresser peu-à-peu à mesure que l'eau baisse. N'en voilà-t-il pas plus qu'il ne faut pour éclaircir le fait & trouver la réfraction? Il n'est donc pas vrai que la vue nous trompe, puisque nous n'avons besoin que d'elle seule pour rectifier les erreurs que nous lui attribuons.

Supposons l'enfant assez stupide pour ne pas sentir le résultat de ces expériences; c'est alors qu'il faut appeller le toucher au secours de la vue. Au lieu de tirer le bâton hors de l'eau, laissez-le dans sa situation; & que l'enfant y passe la main d'un bout à l'autre, il ne sentira point d'angle : le bâton n'est donc pas brisé.

Vous me direz qu'il n'y a pas seulement ici des jugemens; mais des raisonnemens en forme. Il est vrai; mais ne voyez-vous pas que sitôt que l'esprit est parvenu jusqu'aux idées, tout jugement est un raisonnement. La conscience de toute sensation est une proposition, un jugement. Donc sitôt que

(*) J'ai depuis trouvé le contraire par une expérience plus exacte. La réfraction agit circulairement, & le bâton paroit plus gros par le bout qui est dans l'eau que par l'autre; mais cela ne change rien à la force du raisonnement, & la conséquence n'en est pas moins juste.

l'on

l'on compare une ſenſation à une autre, on raiſonne. L'art de juger & l'art de raiſonner, ſont exactement le même.

Emile ne ſaura jamais la dioptrique, ou je veux qu'il l'apprenne autour de ce bâton. Il n'aura point diſſéqué d'inſectes; il n'aura point compté les taches du ſoleil; il ne ſaura ce que c'eſt qu'un microſcope & un téleſcope. Vos doctes Eleves ſe moqueront de ſon ignorance. Ils n'auront pas tort; car avant de ſe ſervir de ces inſtrumens, j'entends qu'il les invente, & vous vous doutez bien que cela ne viendra pas ſitôt.

Voilà l'eſprit de toute ma méthode dans cette partie. Si l'enfant fait rouler une petite boule entre deux doigts croiſés, & qu'il croye ſentir deux boules, je ne lui permettrai point d'y regarder, qu'auparavant il ne ſoit convaincu qu'il n'y en a qu'une.

Ces éclairciſſemens ſuffiront, je penſe, pour marquer nettement le progrès qu'a fait juſqu'ici l'eſprit de mon Eleve, & la route par laquelle il a ſuivi ce progrès. Mais vous êtes effrayés, peut-être, de la quantité des choſes que j'ai fait paſſer devant lui. Vous craignez que je n'accable ſon eſprit ſous ces multitudes de connoiſſances. C'eſt tout le contraire; je lui apprends bien plus à les ignorer qu'à les ſavoir. Je lui montre la route de la ſcience aiſée, à la vérité; mais longue, immenſe, lente à parcourir. Je lui fais faire les premiers pas pour qu'il reconnoiſſe l'entrée; mais je ne lui permets jamais d'aller loin.

Forcé d'apprendre de lui-même, il uſe de ſa raiſon & non de celle d'autrui; car pour ne rien donner à l'opinion, il

ne faut rien donner à l'autorité, & la plupart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres. De cet exercice continuel il doit résulter une vigueur d'esprit, semblable à celle qu'on donne au corps par le travail & par la fatigue. Un autre avantage, est qu'on n'avance qu'à proportion de ses forces. L'esprit, non plus que le corps, ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement s'approprie les choses avant de les déposer dans la mémoire, ce qu'il en tire ensuite est à lui. Au lieu qu'en surchargeant la mémoire à son insçu, on s'expose à n'en jamais rien tirer qui lui soit propre.

Emile a peu de connoissances, mais celles qu'il a sont véritablement siennes; il ne sait rien à demi. Dans le petit nombre des choses qu'il sait, & qu'il sait bien, la plus importante est, qu'il y en a beaucoup qu'il ignore & qu'il peut savoir un jour, beaucoup plus que d'autres hommes savent & qu'il ne saura de sa vie, & une infinité d'autres, qu'aucun homme ne saura jamais. Il a un esprit universel, non par les lumieres, mais par la faculté d'en acquérir; un esprit ouvert, intelligent, prêt à tout, &, comme dit Montagne, sinon instruit, du moins instruisable. Il me suffit qu'il sache trouver l'*à quoi bon*, sur tout ce qu'il fait, & le *pourquoi*, sur tout ce qu'il croit. Encore une fois, mon objet n'est point de lui donner la science, mais de lui apprendre à l'acquérir au besoin, de la lui faire estimer exactement ce qu'elle vaut, & de lui faire aimer la vérité par-dessus tout. Avec cette méthode on avance peu, mais on ne fait jamais un pas inutile, & l'on n'est point forcé de rétrograder.

Emile n'a que des connoissances naturelles & purement

physiques. Il ne sait pas même le nom de l'Histoire, ni ce que c'est que métaphysique & morale. Il connoit les rapports essentiels de l'homme aux choses, mais nul des rapports moraux de l'homme à l'homme. Il sait peu généraliser d'idées, peu faire d'abstractions. Il voit des qualités communes à certains corps sans raisonner sur ces qualités en elles-mêmes. Il connoit l'étendue abstraite à l'aide des figures de la géométrie, il connoit la quantité abstraite à l'aide des signes de l'algébre. Ces figures & ces signes sont les supports de ces abstractions, sur lesquels ses sens se reposent. Il ne cherche point à connoître les choses par leur nature, mais seulement par les relations qui l'intéressent. Il n'estime ce qui lui est étranger que par rapport à lui ; mais cette estimation est exacte & sûre. La fantaisie, la convention n'y entrent pour rien. Il fait plus de cas de ce qui lui est plus utile, & ne se départant jamais de cette maniere d'apprécier, il ne donne rien à l'opinion.

Emile est laborieux, tempérant, patient, ferme, plein de courage. Son imagination nullement allumée ne lui grossit jamais les dangers ; il est sensible à peu de maux, & il sait souffrir avec constance, parce qu'il n'a point appris à disputer contre la destinée. A l'égard de la mort, il ne sait pas encore bien ce que c'est ; mais accoutumé à subir sans résistance la loi de la nécessité, quand il faudra mourir, il mourra sans gémir & sans se débattre ; c'est tout ce que la Nature permet dans ce moment abhorré de tous. Vivre libre & peu tenir aux choses humaines, est le meilleur moyen d'apprendre à mourir.

En un mot, Emile a de la vertu tout ce qui se rapporte à lui-même Pour avoir aussi les vertus sociales, il lui manque uniquement de connoître les relations qui les exigent, il lui manque uniquement des lumieres que son esprit est tout prêt à recevoir.

Il se considere sans égard aux autres, & trouve bon que les autres ne pensent point à lui. Il n'exige rien de personne, & ne croit rien devoir à personne. Il est seul dans la société humaine, il ne compte que sur lui seul. Il a droit aussi plus qu'un autre de compter sur lui-même, car il est tout ce qu'on peut être à son âge. Il n'a point d'erreurs ou n'a que celles qui nous sont inévitables; il n'a point de vices ou n'a que ceux dont nul homme ne peut se garantir. Il a le corps sain, les membres agiles, l'esprit juste & sans préjugés, le cœur libre & sans passions. L'amour propre, la premiere & la plus naturelle de toutes, y est encore à peine exalté. Sans troubler le repos de personne, il a vécu content, heureux & libre autant que la Nature l'a permis. Trouvez-vous qu'un enfant ainsi parvenu à sa quinzieme année ait perdu les précédentes?

Fin du Livre troisieme.

EMILE,
OU
DE L'ÉDUCATION.

LIVRE QUATRIEME.

QUE nous paſſons rapidement ſur cette terre ! le premier quart de la vie eſt écoulé, avant qu'on en connoiſſe l'uſage ; le dernier quart s'écoule encore, après qu'on a ceſſé d'en jouir. D'abord nous ne ſavons point vivre : bientôt nous ne le pouvons plus ; &, dans l'intervalle qui ſépare ces deux extrêmités inutiles, les trois quarts du tems qui nous reſte ſont conſumés par le ſommeil, par le travail, par la contrainte, par les peines de toute eſpece. La vie eſt courte, moins par le peu de tems qu'elle dure, que parce que, de ce peu de tems, nous n'en avons preſque point pour la goûter. L'inſtant de la mort a beau être éloigné de celui de la naiſſance, la vie eſt toujours trop courte, quand cet eſpace eſt mal rempli.

Nous naiſſons, pour ainſi dire, en deux fois : l'une pour exiſter, & l'autre pour vivre ; l'une pour l'eſpece, l'autre pour le ſexe. Ceux qui regardent la femme comme un homme imparfait ont tort, ſans doute ; mais l'analogie extérieure eſt pour eux. Juſqu'à l'âge nubile, les enfans des deux ſexes

n'ont rien d'apparent qui les distingue ; même visage, même figure, même teint, même voix, tout est égal : les filles sont des enfans, les garçons sont des enfans ; le même nom suffit à des êtres si semblables. Les mâles en qui l'on empêche le développement ultérieur du sexe gardent cette conformité toute leur vie ; ils sont toujours de grands enfans : & les femmes ne perdant point cette même conformité, semblent, à bien des égards, ne jamais être autre chose.

Mais l'homme en général n'est pas fait pour rester toujours dans l'enfance. Il en sort au tems prescrit par la Nature, & ce moment de crise, bien qu'assez court, a de longues influences.

Comme le mugissement de la mer précede de loin la tempête, cette orageuse révolution s'annonce par le murmure des passions naissantes : une fermentation sourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur, des emportemens fréquens, une continuelle agitation d'esprit, rendent l'enfant presque indisciplinable. Il devient sourd à la voix qui le rendoit docile : c'est un lion dans sa fievre ; il méconnoit son guide, il ne veut plus être gouverné.

Aux signes moraux d'une humeur qui s'altere, se joignent des changemens sensibles dans la figure. Sa physionomie se développe & s'empreint d'un caractere ; le coton rare & doux qui croît au bas de ses joues brunit & prend de la consistance. Sa voix mue, ou plutôt il la perd : il n'est ni enfant ni homme, & ne peut prendre le ton d'aucun des deux. Ses yeux, ces organes de l'ame, qui n'ont rien dit jusqu'ici, trouvent un langage & de l'expression ; un feu naiss-

ſant les anime, leurs regards plus vifs ont encore une ſainte innocence, mais ils n'ont plus leur premiere imbécillité : il ſent déjà qu'ils peuvent trop dire, il commence à ſavoir les baiſſer & rougir ; il devient ſenſible, avant de ſavoir ce qu'il ſent ; il eſt inquiet ſans raiſon de l'être. Tout cela peut venir lentement & vous laiſſer du tems encore ; mais ſi ſa vivacité ſe rend trop impatiente, ſi ſon emportement ſe change en fureur, s'il s'irrite & s'attendrit d'un inſtant à l'autre, s'il verſe des pleurs ſans ſujet, ſi, près des objets qui commencent à devenir dangereux pour lui, ſon pouls s'éleve & ſon œil s'enflamme, ſi la main d'une femme ſe poſant ſur la ſienne le fait friſſonner, s'il ſe trouble ou s'intimide auprès d'elle ; Ulyſſe, ô ſage Ulyſſe ! prends garde à toi ; les outres que tu fermois avec tant de ſoin ſont ouvertes ; les vents ſont déjà déchaînés ; ne quitte plus un moment le gouvernail, ou tout eſt perdu.

C'eſt ici la ſeconde naiſſance dont j'ai parlé ; c'eſt ici que l'homme naît véritablement à la vie, & que rien d'humain n'eſt étranger à lui. Juſqu'ici nos ſoins n'ont été que des jeux d'enfant, ils ne prennent qu'à préſent une véritable importance. Cette époque, où finiſſent les éducations ordinaires, eſt proprement celle où la nôtre doit commencer : mais pour bien expoſer ce nouveau plan, reprenons de plus haut l'état des choſes qui s'y rapportent.

Nos paſſions ſont les principaux inſtrumens de notre conſervation ; c'eſt donc une entrepriſe auſſi vaine que ridicule de vouloir les détruire ; c'eſt contrôler le Nature, c'eſt réformer l'ouvrage de Dieu. Si Dieu diſoit à l'homme d'anéantir

les paſſions qu'il lui donne, Dieu voudroit & ne voudroit pas, il ſe contrediroit lui-même. Jamais il n'a donné cet ordre inſenſé, rien de pareil n'eſt écrit dans le cœur humain; & ce que Dieu veut qu'un homme faſſe, il ne le lui fait pas dire par un autre homme, il le lui dit lui-même, il l'écrit au fond de ſon cœur.

Or je trouverois celui qui voudroit empêcher les paſſions de naître, preſque auſſi fou que celui qui voudroit les anéantir; & ceux qui croiroient que tel a été mon projet juſqu'ici, m'auroient ſurement fort mal entendu.

Mais raiſonneroit-on bien, ſi, de ce qu'il eſt dans la nature de l'homme d'avoir des paſſions, on alloit conclure que toutes les paſſions que nous ſentons en nous, & que nous voyons dans les autres, ſont naturelles? Leur ſource eſt naturelle, il eſt vrai; mais mille ruiſſeaux étrangers l'ont groſſie; c'eſt un grand fleuve qui s'accroît ſans ceſſe, & dans lequel on trouveroit à peine quelques gouttes de ſes premieres eaux. Nos paſſions naturelles ſont très-bornées; elles ſont les inſtrumens de notre liberté, elles tendent à nous conſerver. Toutes celles qui nous ſubjuguent & nous détruiſent nous viennent d'ailleurs; la Nature ne nous les donne pas, nous nous les approprions à ſon préjudice.

La ſource de nos paſſions, l'origine & le principe de toutes les autres, la ſeule qui naît avec l'homme & ne le quitte jamais tant qu'il vit, eſt l'amour de ſoi: paſſion primitive, innée, antérieure à toute autre, & dont toutes les autres ne ſont, en un ſens, que des modifications. En ce ſens toutes, ſi l'on veut, ſont naturelles. Mais la plupart de

ces

ces modifications ont des causes étrangeres, sans lesquelles elles n'auroient jamais lieu ; & ces mêmes modifications, loin de nous être avantageuses, nous sont nuisibles ; elles changent le premier objet, & vont contre leur principe : c'est alors que l'homme se trouve hors de la Nature, & se met en contradiction avec soi.

L'amour de soi-même est toujours bon & toujours conforme à l'ordre. Chacun étant chargé spécialement de sa propre conservation, le premier & le plus important de ses soins, est, & doit être, d'y veiller sans cesse, & comment y veilleroit-il ainsi, s'il n'y prenoit le plus grand intérêt ?

Il faut donc que nous nous aimions pour nous conserver ; il faut que nous nous aimions plus que toute chose ; & par une suite immédiate du même sentiment, nous aimons ce qui nous conserve. Tout enfant s'attache à sa nourrice : Romulus devoit s'attacher à la Louve qui l'avoit allaité. D'abord cet attachement est purement machinal. Ce qui favorise le bien-être d'un individu l'attire, ce qui lui nuit le repousse ; ce n'est là qu'un instinct aveugle. Ce qui transforme cet instinct en sentiment, l'attachement en amour, l'aversion en haine, c'est l'intention manifestée de nous nuire ou de nous être utile. On ne se passionne pas pour les êtres insensibles qui ne suivent que l'impulsion qu'on leur donne ; mais ceux dont on attend du bien ou du mal par leur disposition intérieure, par leur volonté, ceux que nous voyons agir librement pour ou contre, nous inspirent des sentimens semblables à ceux qu'ils nous montrent. Ce qui nous sert, on le cherche ; mais ce qui nous veut servir, on l'aime : ce

qui nous nuit, on le fuit; mais ce qui nous veut nuire, on le hait.

Le premier ſentiment d'un enfant eſt de s'aimer lui-même; & le ſecond, qui dérive du premier, eſt d'aimer ceux qui l'approchent; car dans l'état de foibleſſe où il eſt, il ne connoit perſonne que par l'aſſiſtance & les ſoins qu'il reçoit. D'abord l'attachement qu'il a pour ſa nourrice & ſa gouvernante n'eſt qu'habitude. Il les cherche parce qu'il a beſoin d'elles, & qu'il ſe trouve bien de les avoir; c'eſt plutôt connoiſſance que bienveillance. Il lui faut beaucoup de tems pour comprendre que non-ſeulement elles lui ſont utiles, mais qu'elles veulent l'être; & c'eſt alors qu'il commence à les aimer.

Un enfant eſt donc naturellement enclin à la bienveillance; parce qu'il voit que tout ce qui l'approche eſt porté à l'aſſiſter, & qu'il prend de cette obſervation l'habitude d'un ſentiment favorable à ſon eſpece; mais à meſure qu'il étend ſes relations, ſes beſoins, ſes dépendances actives ou paſſives, le ſentiment de ſes rapports à autrui s'éveille, & produit celui des devoirs & des préférences. Alors l'enfant devient impérieux, jaloux, trompeur, vindicatif. Si on le plie à l'obéiſſance; ne voyant point l'utilité de ce qu'on lui commande, il l'attribue au caprice, à l'intention de le tourmenter, & il ſe mutine. Si on lui obéit à lui-même; auſſi-tôt que quelque choſe lui réſiſte, il y voit une rebellion, une intention de lui réſiſter, il bat la chaiſe ou la table pour avoir déſobéi. L'amour de ſoi, qui ne regarde que nous, eſt content quand nos vrais beſoins ſont ſatisfaits; mais l'amour-propre, qui ſe

compare, n'eſt jamais content & ne ſauroit l'être; parce que ce ſentiment, en nous préférant aux autres, exige auſſi que les autres nous préferent à eux; ce qui eſt impoſſible. Voilà comment les paſſions douces & affectueuſes naiſſent de l'amour de ſoi, & comment les paſſions haineuſes & iraſcibles naiſſent de l'amour-propre. Ainſi ce qui rend l'homme eſſentiellement bon, eſt d'avoir peu de beſoins & de peu ſe comparer aux autres; ce qui le rend eſſentiellement méchant, eſt d'avoir beaucoup de beſoins & de tenir beaucoup à l'opinion. Sur ce principe, il eſt aiſé de voir comment on peut diriger au bien ou au mal toutes les paſſions des enfans & des hommes. Il eſt vrai que ne pouvant vivre toujours ſeuls, ils vivront difficilement toujours bons: cette difficulté même augmentera néceſſairement avec leurs relations; & c'eſt en ceci, ſur-tout, que les dangers de la ſociété nous rendent l'art & les ſoins plus indiſpenſables, pour prévenir dans le cœur humain la dépravation qui nait de ſes nouveaux beſoins.

L'étude convenable à l'homme eſt celle de ſes rapports. Tant qu'il ne ſe connoit que par ſon être phyſique, il doit s'étudier par ſes rapports avec les choſes; c'eſt l'emploi de ſon enfance: quand il commence à ſentir ſon être moral, il doit s'étudier par ſes rapports avec les hommes; c'eſt l'emploi de ſa vie entiere, à commencer au point où nous voilà parvenus.

Sitôt que l'homme a beſoin d'une compagne, il n'eſt plus un être iſolé, ſon cœur n'eſt plus ſeul. Toutes ſes relations avec ſon eſpece, toutes les affections de ſon ame naiſſent

avec celle-là. Sa premiere paſſion fait bientôt fermenter les autres.

Le penchant de l'inſtinct eſt indéterminé. Un ſexe eſt attiré vers l'autre, voilà le mouvement de la Nature. Le choix, les préférences, l'attachement perſonnel ſont l'ouvrage des lumieres, des préjugés, de l'habitude : il faut du tems & des connoiſſances pour nous rendre capables d'amour : on n'aime qu'après avoir jugé, on ne préfere qu'après avoir comparé. Ces jugemens ſe font ſans qu'on s'en apperçoive, mais ils n'en ſont pas moins réels. Le véritable amour, quoi qu'on en diſe, ſera toujours honoré des hommes; car, bien que ſes emportemens nous égarent, bien qu'il n'exclue pas du cœur qui le ſent des qualités odieuſes & même qu'il en produiſe, il en ſuppoſe pourtant toujours d'eſtimables ſans leſquelles on ſeroit hors d'état de le ſentir. Ce choix qu'on met en oppoſition avec la raiſon nous vient d'elle; on a fait l'Amour aveugle, parce qu'il a de meilleurs yeux que nous, & qu'il voit des rapports que nous ne pouvons appercevoir. Pour qui n'auroit nulle idée de mérite ni de beauté, toute femme ſeroit également bonne, & la premiere venue ſeroit toujours la plus aimable. Loin que l'amour vienne de la Nature, il eſt la regle & le frein de ſes penchans : c'eſt par lui, qu'excepté l'objet aimé, un ſexe n'eſt plus rien pour l'autre.

La préférence qu'on accorde, on veut l'obtenir; l'amour doit être réciproque. Pour être aimé, il faut ſe rendre aimable; pour être préféré, il faut ſe rendre plus aimable qu'un autre, plus aimable que tout autre, au moins, aux yeux de

l'objet aimé. De-là les premiers regards ſur ſes ſemblables ; de-là les premieres comparaiſons avec eux ; de-là l'émulation, les rivalités, la jalouſie. Un cœur plein d'un ſentiment qui déborde, aime à s'épancher ; du beſoin d'une maîtreſſe naît bientôt celui d'un ami ; celui qui ſent combien il eſt doux d'être aimé, voudroit l'être de tout le monde, & tous ne ſauroient vouloir de préférence, qu'il n'y ait beaucoup de mécontens. Avec l'amour & l'amitié naiſſent les diſſentions, l'inimitié, la haine. Du ſein de tant de paſſions diverſes je vois l'opinion s'élever un trône inébranlable, & les ſtupides mortels aſſervis à ſon empire, ne fonder leur propre exiſtence que ſur les jugemens d'autrui.

Etendez ces idées, & vous verrez d'où vient à notre amour-propre laforme que nous lui croyons naturelle ; & comment l'amour de ſoi, ceſſant d'être un ſentiment abſolu, devient orgueil dans les grandes ames, vanité dans les petites ; &, dans toutes, ſe nourrit ſans ceſſe aux dépens du prochain. L'eſpece de ces paſſions, n'ayant point ſon germe dans le cœur des enfans, n'y peut naître d'elle-même ; c'eſt nous ſeuls qui l'y portons, & jamais elles n'y prennent racine que par notre faute ; mais il n'en eſt plus ainſi du cœur du jeune homme ; quoi que nous puiſſions faire, elles y naîtront malgré nous. Il eſt donc tems de changer de méthode.

Commençons par quelques réflexions importantes ſur l'état critique dont il s'agit ici. Le paſſage de l'enfance à la puberté n'eſt pas tellement déterminé par la Nature qu'il ne varie dans les individus ſelon les tempéramens, & dans les peuples ſelon les climats. Tout le monde ſait les diſtinctions obſervées

ſur ce point entre les pays chauds & les pays froids, & chacun voit que les tempéramens ardens ſont formés plutôt que les autres, mais on peut ſe tromper ſur les cauſes & ſouvent attribuer au phyſique ce qu'il faut imputer au moral; c'eſt un des abus les plus fréquens de la Philoſophie de notre ſiecle. Les inſtructions de la Nature ſont tardives & lentes, celles des hommes ſont preſque toujours prématurées. Dans le premier cas, les ſens éveillent l'imagination; dans le ſecond, l'imagination éveille les ſens; elle leur donne une activité précoce qui ne peut manquer d'énerver, d'affoiblir d'abord les individus, puis l'eſpece même à la longue. Une obſervation plus générale & plus ſûre que celle de l'effet des climats, eſt que la puberté & la puiſſance du ſexe eſt toujours plus hâtive chez les peuples inſtruits & policé, que chez les peuples ignorans & barbares (12). Les enfans ont une ſagacité ſinguliere pour démêler à travers toutes les ſingeries de la décence, les mauvaiſes mœurs qu'elle couvre. Le langage épuré qu'on leur dicte, les leçons d'honnêteté qu'on leur donne, le voile du myſtere qu'on affecte de tendre devant leurs yeux, ſont autant d'aiguillons à leur curioſité. A la maniere dont

(12) *Dans les Villes*, dit M. de Buffon, *& chez les gens aiſés, les enfans accoutumés à des nourritures abondantes & ſucculentes arrivent plutôt à cet état; à la campagne & dans le pauvre peuple, les enfans ſont plus tardifs, parce qu'ils ſont mal & trop peu nourris; il leur faut deux ou trois années de plus.* Hiſt. Nat. T. IV. p. 238. J'admets l'obſervation, mais non l'explication, puiſque dans les pays ou le villageois ſe nourrit très-bien & mange beaucoup, comme dans le Valais, & même en certains cantons montueux de l'Italie comme le Frioul, l'age de puberté dans les deux ſexes eſt également plus tardif qu'au ſein des Villes, où pour ſatisfaire la vanité, l'on met ſouvent

on s'y prend, il eſt clair que ce qu'on feint de leur cacher n'eſt que pour le leur apprendre, & c'eſt, de toutes les inſtructions qu'on leur donne, celle qui leur profite le mieux.

Conſultez l'expérience, vous comprendrez à quel point cette méthode inſenſée accélere l'ouvrage de la Nature & ruine le tempérament. C'eſt ici l'une des principales cauſes qui font dégénérer les races dans les Villes. Les jeunes gens, épuiſés de bonne heure, reſtent petits, foibles, mal-faits, vieilliſſent au lieu de grandir; comme la vigne à qui l'on fait porter du fruit au printems, languit & meurt avant l'automne.

Il faut avoir vécu chez des peuples groſſiers & ſimples pour connoître juſqu'à quel âge, une heureuſe ignorance y peut prolonger l'innocence des enfans. C'eſt un ſpectacle à la fois touchant & riſible d'y voir les deux ſexes, livrés à la ſécurité de leurs cœurs, prolonger dans la fleur de l'âge & de la beauté les jeux naïfs de l'enfance, & montrer par leur familiarité même la pureté de leurs plaiſirs. Quand enfin cette aimable Jeuneſſe vient à ſe marier, les deux époux ſe

dans le manger une extrême parſimonie, & où la plupart font, comme dit le proverbe, *habit de velours & ventre de ſon.* On eſt étonné dans des montagnes de voir de grands garçons forts comme des hommes avoir encore la voix aiguë & le menton ſans barbe, & de grandes filles, d'ailleurs très-formées, n'avoir aucun ſigne périodique de leur ſexe. Différence qui me paroit venir uniquement de ce que dans la ſimplicité de leurs mœurs, leur imagination plus long-tems paiſible & calme fait plus tard fermenter leur ſang, & rend leur tempérament moins précoce.



donnant mutuellement les prémices de leur perſonne, en ſont plus chers l'un à l'autre; des multitudes d'enfans ſains & robuſtes deviennent le gage d'une union que rien n'altere, & le fruit de la ſageſſe de leurs premiers ans.

Si l'âge où l'homme acquiert la conſcience de ſon ſexe, differe autant par l'effet de l'éducation que par l'action de la Nature, il ſuit de-là qu'on peut accélerer & retarder cet âge ſelon la maniere dont on élevera les enfans; & ſi le corps gagne ou perd de la conſiſtance à meſure qu'on retarde ou qu'on accélere ce progrès, il ſuit auſſi que, plus on s'applique à le retarder, plus un jeune homme acquiert de vigueur & de force. Je ne parle encore que des effets purement phyſiques; on verra bientôt qu'ils ne ſe bornent pas là.

De ces réflexions je tire la ſolution de cette queſtion ſi ſouvent agitée, s'il convient d'éclairer les enfans de bonne heure ſur les objets de leur curioſité, ou s'il vaut mieux leur donner le change par de modeſtes erreurs? Je penſe qu'il ne faut faire ni l'un ni l'autre. Premierement, cette curioſité ne leur vient point ſans qu'on y ait donné lieu. Il faut donc faire en ſorte qu'ils ne l'aient pas. En ſecond lieu, des queſtions qu'on n'eſt pas forcé de réſoudre, n'exigent point qu'on trompe celui qui les fait: il vaut mieux lui impoſer ſilence que de lui répondre en mentant. Il ſera peu ſurpris de cette loi, ſi l'on a pris ſoin de l'y aſſervir dans les choſes indifférentes. Enfin ſi l'on prend le parti de répondre, que ce ſoit avec la plus grande ſimplicité, ſans myſtere, ſans embarras, ſans ſourire. Il y a beaucoup moins de

de danger à ſatisfaire la curioſité de l'enfant qu'à l'exciter.

Que vos réponſes ſoient toujours graves, courtes, décidées, & ſans jamais paroître héſiter. Je n'ai pas beſoin d'ajouter qu'elles doivent être vraies. On ne peut apprendre aux enfans le danger de mentir aux hommes, ſans ſentir, de la part des hommes, le danger plus grand de mentir aux enfans. Un ſeul menſonge avéré du maître à l'Eleve, ruineroit à jamais tout le fruit de l'éducation.

Une ignorance abſolue ſur certaines matieres, eſt, peut-être, ce qui conviendroit le mieux aux enfans : mais qu'ils apprennent de bonne heure ce qu'il eſt impoſſible de leur cacher toujours. Il faut, ou que leur curioſité ne s'éveille en aucune maniere, ou qu'elle ſoit ſatisfaite avant l'âge où elle n'eſt plus ſans danger. Votre conduite avec votre Eleve dépend beaucoup, en ceci, de ſa ſituation particuliere, des ſociétés qui l'environnent, des circonſtances où l'on prévoit qu'il pourra ſe trouver, &c. Il importe ici de ne rien donner au hazard, & ſi vous n'êtes pas ſûr de lui faire ignorer juſqu'à ſeize ans la différence des ſexes, ayez ſoin qu'il l'apprenne avant dix.

Je n'aime point qu'on affecte avec les enfans un langage trop épuré, ni qu'on faſſe de longs détours, dont ils s'apperçoivent, pour éviter de donner aux choſes leur véritable nom. Les bonnes mœurs, en ces matieres, ont toujours beaucoup de ſimplicité ; mais des imaginations ſouillées par le vice rendent l'oreille délicate, & forcent de rafiner ſans ceſſe ſur les expreſſions. Les termes groſſiers ſont ſans conſéquence ; ce ſont les idées laſcives qu'il faut écarter.

Quoique la pudeur ſoit naturelle à l'eſpece humaine, naturellement les enfans n'en ont point. La pudeur ne naît qu'avec la connoiſſance du mal : & comment les enfans qui n'ont ni ne doivent avoir cette connoiſſance, auroient-ils le ſentiment qui en eſt l'effet ? Leur donner des leçons de pudeur & d'honnêteté, c'eſt leur apprendre qu'il y a des choſes honteuſes & déshonnêtes, c'eſt leur donner un deſir ſecret de ces choſes là. Tôt ou tard ils en viennent à bout, & la premiere étincelle qui touche à l'imagination, accélere à coup ſûr l'embraſement des ſens. Quiconque rougit eſt déjà coupable : la vraie innocence n'a honte de rien.

Les enfans n'ont pas les mêmes deſirs que les hommes ; mais ſujets, comme eux, à la mal-propreté qui bleſſe les ſens, ils peuvent de ce ſeul aſſujettiſſement recevoir les mêmes leçons de bienſéance. Suivez l'eſprit de la Nature, qui, plaçant dans les mêmes lieux les organes des plaiſirs ſecrets, & ceux des beſoins dégoûtans, nous inſpire les mêmes ſoins à différens âges, tantôt par une idée & tantôt par une autre ; à l'homme par la modeſtie, à l'enfant par la propreté.

Je ne vois qu'un bon moyen de conſerver aux enfans leur innocence ; c'eſt que tous ceux qui les entourent la reſpectent & l'aiment. Sans cela, toute la retenue dont on tâche d'uſer avec eux ſe dément tôt ou tard ; un ſourire, un clin-d'œil, un geſte échappé, leur diſent tout ce qu'on cherche à leur taire ; il leur ſuffit pour l'apprendre, de voir qu'on le leur a voulu cacher. La délicateſſe de tours & d'expreſſions dont ſe ſervent entre eux les gens polis, ſuppoſant

des lumieres que les enfans ne doivent point avoir, eſt tout-à-fait déplacée avec eux; mais quand on honore vraiment leur ſimplicité, l'on apprend aiſément, en leur parlant, celle des termes qui leur conviennent. Il y a une certaine naïveté de langage qui ſied & qui plait à l'innocence : voilà le vrai ton qui détourne un enfant d'une dangereuſe curioſité. En lui parlant ſimplement de tout, on ne lui laiſſe pas ſoupçonner qu'il reſte rien de plus à lui dire. En joignant aux mots groſſiers les idées déplaiſantes qui leur conviennent, on étouffe le premier feu de l'imagination : on ne lui défend pas de prononcer ces mots & d'avoir ces idées; mais on lui donne, ſans qu'il y ſonge, de la répugnance à les rappeller; & combien d'embarras cette liberté naïve ne ſauve-t-elle point à ceux qui, la tirant de leur propre cœur, diſent toujours ce qu'il faut dire, & le diſent toujours comme ils l'ont ſenti?

Comment ſe font les enfans? Queſtion embarraſſante qui vient aſſez naturellement aux enfans, & dont la réponſe indiſcrete ou prudente décide quelquefois de leurs mœurs & de leur ſanté pour toute leur vie. La maniere la plus courte qu'une mere imagine pour s'en débarraſſer ſans tromper ſon fils, eſt de lui impoſer ſilence : cela ſeroit bon, ſi on l'y eût accoutumé de longue main dans des queſtions indifférentes, & qu'il ne ſoupçonnât pas du myſtere à ce nouveau ton. Mais rarement elle s'en tient là. *C'eſt le ſecret des gens mariés*, lui dira-t-elle; *de petits garçons ne doivent point être ſi curieux.* Voilà qui eſt fort bien pour tirer d'embarras la mere; mais qu'elle ſache que, piqué de cet air de mépris,

le petit garçon n'aura pas un moment de repos qu'il n'ait appris le ſecret des gens mariés, & qu'il ne tardera pas de l'apprendre.

Qu'on me permette de rapporter une réponſe bien différente que j'ai entendu faire à la même queſtion, & qui me frappa d'autant plus, qu'elle partoit d'une femme auſſi modeſte dans ſes diſcours que dans ſes manieres, mais qui ſavoit au beſoin fouler aux pieds, pour le bien de ſon fils & pour la vertu, la fauſſe crainte du blâme & les vains propos des plaiſans. Il n'y avoit pas long-tems que l'enfant avoit jetté par les urines une petite pierre qui lui avoit déchiré l'uretre ; mais le mal paſſé étoit oublié. *Maman*, dit le petit étourdi, *comment ſe font les enfans ? Mon fils*, répond la mere ſans héſiter, *les femmes les piſſent avec des douleurs qui leur coûtent quelquefois la vie.* Que les foux rient, que les ſots ſoient ſcandaliſés : mais que les ſages cherchent ſi jamais ils trouveront une réponſe plus judicieuſe, & qui aille mieux à ſes fins.

D'abord l'idée d'un beſoin naturel, & connu de l'enfant, détourne celle d'une opération myſtérieuſe. Les idées acceſſoires de la douleur & de la mort couvrent celle-là d'un voile de triſteſſe, qui amortit l'imagination & réprime la curioſité : tout porte l'eſprit ſur les ſuites de l'accouchement, & non pas ſur ſes cauſes. Les infirmités de la nature humaine, des objets dégoûtans, des images de ſouffrance, voilà les éclairciſſemens où mene cette réponſe, ſi la répugnance qu'elle inſpire permet à l'enfant de les demander. Par où l'inquiétude des deſirs aura-t-elle occaſion de naître dans des entre-

tiens ainſi dirigés ? & cependant vous voyez que la vérité n'a point été altérée, & qu'on n'a point eu beſoin d'abuſer ſon Eleve au lieu de l'inſtruire.

Vos enfans liſent ; ils prennent dans leurs lectures des connoiſſances qu'ils n'auroient pas s'ils n'avoient point lu. S'ils étudient, l'imagination s'allume & s'aiguiſe dans le ſilence du cabinet. S'ils vivent dans le monde, ils entendent un jargon bizarre, ils voyent des exemples dont ils ſont frappés ; on leur a ſi bien perſuadé qu'ils étoient hommes, que dans tout ce que font les hommes en leur préſence, ils cherchent auſſi-tôt comment cela peut leur convenir ; il faut bien que les actions d'autrui leur ſervent de modele, quand les jugemens d'autrui leur ſervent de loi. Des domeſtiques qu'on fait dépendre d'eux, par conſéquent intéreſſés à leur plaire, leur font leur cour aux dépens des bonnes mœurs ; des gouvernantes rieuſes leur tiennent à quatre ans des propos, que la plus effrontée n'oſeroit leur tenir à quinze. Bientôt elles oublient ce qu'elles ont dit ; mais ils n'oublient pas ce qu'ils ont entendu. Les entretiens poliſſons préparent les mœurs libertines ; le laquais fripon rend l'enfant débauché, & le ſecret de l'un ſert de garant à celui de l'autre.

L'enfant élevé ſelon ſon âge eſt ſeul. Il ne connoit d'attachemens que ceux de l'habitude ; il aime ſa ſœur comme ſa montre, & ſon ami comme ſon chien. Il ne ſe ſent d'aucun ſexe, d'aucune eſpece ; l'homme & la femme lui ſont également étrangers ; il ne rapporte à lui rien de ce qu'ils font ni de ce qu'ils diſent ; il ne le voit ni ne l'entend, ou n'y fait nulle attention, leurs diſcours ne l'intéreſſent pas plus que leurs exem-

ples : tout cela n'eſt point fait pour lui. Ce n'eſt pas une erreur artificieuſe qu'on lui donne par cette méthode, c'eſt l'ignorance de la Nature. Le tems vient où la même Nature prend ſoin d'éclairer ſon Eleve ; & c'eſt alors ſeulement qu'elle l'a mis en état de profiter ſans riſque des leçons qu'elle lui donne. Voilà le principe : le détail des regles n'eſt pas de mon ſujet & les moyens que je propoſe en vue d'autres objets, ſervent encore d'exemple pour celui-ci.

Voulez-vous mettre l'ordre & la regle dans les paſſions naiſſantes ? étendez l'eſpace durant lequel elles ſe développent, afin qu'elles aient le tems de s'arranger à meſure qu'elles naiſſent. Alors ce n'eſt pas l'homme qui les ordonne, c'eſt la Nature elle-même ; votre ſoin n'eſt que de la laiſſer arranger ſon travail. Si votre Eleve étoit ſeul, vous n'auriez rien à faire ; mais tout ce qui l'environne, enflamme ſon imagination. Le torrent des préjugés l'entraîne ; pour le retenir il faut le pouſſer en ſens contraire. Il faut que le ſentiment enchaîne l'imagination, & que la raiſon faſſe taire l'opinion des hommes. La ſource de toutes les paſſions eſt la ſenſibilité ; l'imagination détermine leur pente. Tout être qui ſent ſes rapports, doit être affecté quand ces rapports s'alterent, & qu'il en imagine, ou qu'il en croit imaginer de plus convenables à ſa nature. Ce ſont les erreurs de l'imagination qui transforment en vices les paſſions de tous les êtres bornés, même des Anges, s'ils en ont : car il faudroit qu'ils connuſſent la nature de tous les êtres pour ſavoir quels rapports conviennent le mieux à la leur.

Voici donc le ſommaire de toute la ſageſſe humaine dans

l'uſage des paſſions. 1°. Sentir les vrais rapports de l'homme tant dans l'eſpece que dans l'individu. 2°. Ordonner toutes les affections de l'ame ſelon ces rapports.

Mais l'homme eſt-il maître d'ordonner ſes affections ſelon tels ou tels rapports ? ſans doute, s'il eſt maître de diriger ſon imagination ſur tel ou tel objet, ou de lui donner telle ou telle habitude. D'ailleurs il s'agit moins ici de ce qu'un homme peut faire ſur lui-même, que de ce que nous pouvons faire ſur notre Eleve, par le choix des circonſtances où nous le plaçons. Expoſer les moyens propres à le maintenir dans l'ordre de la nature, c'eſt dire aſſez comment il en peut ſortir.

Tant que ſa ſenſibilité reſte bornée à ſon individu, il n'y a rien de moral dans ſes actions ; ce n'eſt que quand elle commence à s'étendre hors de lui, qu'il prend d'abord les ſentimens, enſuite les notions du bien & du mal, qui le conſtituent véritablement homme & partie intégrante de ſon eſpece. C'eſt donc à ce premier point qu'il faut d'abord fixer nos obſervations.

Elles ſont difficiles, en ce que pour les faire, il faut rejetter les exemples qui ſont ſous nos yeux, & chercher ceux où les développemens ſucceſſifs ſe font ſelon l'ordre de la Nature.

Un enfant façonné, poli, civiliſé, qui n'attend que la puiſſance de mettre en œuvre les inſtructions prématurées qu'il a reçues, ne ſe trompe jamais ſur le moment où cette puiſſance lui ſurvient. Loin de l'attendre, il l'accélere ; il donne à ſon ſang une fermentation précoce ; il ſait quel doit être

l'objet de ſes deſirs long-tems même avant qu'il les éprouve. Ce n'eſt pas la Nature qui l'excite, c'eſt lui qui la force : elle n'a plus rien à lui apprendre en le faiſant homme. Il l'étoit par la penſée long-tems avant de l'être en effet.

La véritable marche de la Nature eſt plus graduelle & plus lente. Peu-à-peu le ſang s'enflamme, les eſprits s'élaborent, le tempérament ſe forme. Le ſage ouvrier qui dirige la fabrique, a ſoin de perfectionner tous ſes inſtrumens avant de les mettre en œuvre ; une longue inquiétude précede les premiers deſirs, une longue ignorance leur donne le change, on deſire ſans ſavoir quoi : le ſang fermente & s'agite ; une ſurabondance de vie cherche à s'étendre au-dehors. L'œil s'anime & parcourt les autres êtres ; on commence à prendre intérêt à ceux qui nous environnent ; on commence à ſentir qu'on n'eſt pas fait pour vivre ſeul ; c'eſt ainſi que le cœur s'ouvre aux affections humaines, & devient capable d'attachement.

Le premier ſentiment dont un jeune homme élevé ſoigneuſement eſt ſuſceptible n'eſt pas l'amour, c'eſt l'amitié. Le premier acte de ſon imagination naiſſante eſt de lui apprendre qu'il a des ſemblables, & l'eſpece l'affecte avant le ſexe. Voilà donc un autre avantage de l'innocence prolongée ; c'eſt de profiter de la ſenſibilité naiſſante, pour jetter dans le cœur du jeune adoleſcent les premieres ſemences de l'humanité. Avantage d'autant plus précieux, que c'eſt le ſeul tems de la vie où les mêmes ſoins puiſſent avoir un vrai ſuccès.

J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure, & livrés aux femmes & à la débauche, étoient inhumains

humains & cruels ; la fougue du tempérament les rendoit impatiens, vindicatifs, furieux : leur imagination pleine d'un seul objet, se refusoit à tout le reste ; ils ne connoissoient ni pitié ni miséricorde ; ils auroient sacrifié pere, mere, & l'Univers entier, au moindre de leurs plaisirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité, est porté par les premiers mouvemens de la Nature vers les passions tendres & affectueuses : son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables ; il tressaillit d'aise quand il revoit son camarade, ses bras savent trouver des étreintes caressantes, ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement ; il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur d'un sang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colere, on voit le moment d'après toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son repentir ; il pleure, il gémit sur la blessure qu'il a faite, il voudroit au prix de son sang racheter celui qu'il a versé ; tout son emportement s'éteint, toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa faute. Est-il offensé lui-même ? au fort de sa fureur une excuse, un mot le désarme ; il pardonne les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens. L'adolescence n'est l'âge ni de la vengeance ni de la haine, elle est celui de la commisération, de la clémence, de la générosité. Oui, je le soutiens, & je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'est pas mal né, & qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est, à cet âge, le plus généreux, le meilleur, le plus aimant & le plus aimable des hommes. On ne vous a jamais rien dit de semblable ; je le crois bien :

vos Philosophes élevés dans toute la corruption des Colleges, n'ont garde de savoir cela.

C'est la foiblesse de l'homme qui le rend sociable ; ce sont nos miseres communes qui portent nos cœurs à l'humanité : nous ne lui devrions rien si nous n'étions pas hommes. Tout attachement est un signe d'insuffisance : si chacun de nous n'avoit nul besoin des autres, il ne songeroit gueres à s'unir à eux. Ainsi de notre infirmité même naît notre frêle bonheur. Un être vraiment heureux est un être solitaire : Dieu seul jouit d'un bonheur absolu, mais qui de nous en a l'idée ? Si quelque être imparfait pouvoit se suffire à lui-même, de quoi jouiroit-il selon nous ? Il seroit seul, il seroit misérable. Je ne conçois pas que celui qui n'a besoin de rien, puisse aimer quelque chose : je ne conçois pas que celui qui n'aime rien, puisse être heureux.

Il suit de-là que nous nous attachons à nos semblables, moins par le sentiment de leurs plaisirs, que par celui de leurs peines ; car nous y voyons bien mieux l'identité de notre Nature, & les garants de leur attachement pour nous. Si nos besoins communs nous unissent par intérêt, nos miseres communes nous unissent par affection. L'aspect d'un homme heureux inspire aux autres moins d'amour que d'envie ; on l'accuseroit volontiers d'usurper un droit qu'il n'a pas, en se faisant un bonheur exclusif ; & l'amour-propre souffre encore, en nous faisant sentir que cet homme n'a nul besoin de nous. Mais qui est-ce qui ne plaint pas le malheureux qu'il voit souffrir ? Qui est-ce qui ne voudroit pas le délivrer de ses maux, s'il n'en coûtoit qu'un souhait pour

cela ? L'imagination nous met à la place du miférable, plutôt qu'à celle de l'homme heureux ; on fent que l'un de ces états nous touche de plus près que l'autre. La pitié eft douce, parce qu'en fe mettant à la place de celui qui fouffre, on fent pourtant le plaifir de ne pas fouffrir comme lui. L'envie eft amere, en ce que l'afpect d'un homme heureux, loin de mettre l'envieux à fa place, lui donne le regret de n'y pas être. Il femble que l'un nous exempte des maux qu'il fouffre, & que l'autre nous ôte les biens dont il jouit.

Voulez-vous donc exciter & nourrir dans le cœur d'un jeune homme les premiers mouvemens de la fenfibilité naiffante, & tourner fon caractere vers la bienfaifance & vers la bonté ? N'allez point faire germer en lui l'orgueil, la vanité, l'envie par la trompeufe image du bonheur des hommes ; n'expofez point d'abord à fes yeux la pompe des Cours, le fafte des palais, l'attrait des fpectacles : ne le promenez point dans les cercles, dans les brillantes affemblées. Ne lui montrez l'extérieur de la grande fociété qu'après l'avoir mis en état de l'apprécier en elle-même. Lui montrer le monde avant qu'il connoiffe les hommes, ce n'eft pas le former ; c'eft le corrompre : ce n'eft pas l'inftruire ; c'eft le tromper.

Les hommes ne font naturellement ni Rois, ni Grands, ni Courtifans, ni riches. Tous font nés nuds & pauvres ; tous fujets aux miferes de la vie, aux chagrins, aux maux, aux befoins, aux douleurs de toute efpece ; enfin tous font condamnés à la mort. Voilà ce qui eft vraiment de l'homme ;

voilà de quoi nul mortel n'eſt exempt. Commencez donc par étudier, de la nature humaine, ce qui en eſt le plus inſéparable, ce qui conſtitue le mieux l'humanité.

A ſeize ans l'adoleſcent ſait ce que c'eſt que ſouffrir, car il a ſouffert lui-même : mais à peine ſait-il que d'autres êtres ſouffrent auſſi : le voir ſans le ſentir, n'eſt pas le ſavoir, & comme je l'ai dit cent fois, l'enfant n'imaginant point ce que ſentent les autres, ne connoit de maux que les ſiens; mais quand le premier développement des ſens allume en lui le feu de l'imagination, il commence à ſe ſentir dans ſes ſemblables, à s'émouvoir de leurs plaintes, & à ſouffrir de leurs douleurs. C'eſt alors que le triſte tableau de l'humanité ſouffrante doit porter à ſon cœur le premier attendriſſement qu'il ait jamais éprouvé.

Si ce moment n'eſt pas facile à remarquer dans vos enfans, à qui vous en prenez-vous? Vous les inſtruiſez de ſi bonne heure à jouer le ſentiment, vous leur en apprenez ſitôt le langage, que parlant toujours ſur le même ton, ils tournent vos leçons contre vous-même, & ne vous laiſſent nul moyen de diſtinguer quand, ceſſant de mentir, ils commencent à ſentir ce qu'ils diſent. Mais voyez mon Emile; à l'âge où je l'ai conduit, il n'a ni ſenti ni menti. Avant de ſavoir ce que c'eſt qu'aimer, il n'a dit à perſonne : *je vous aime bien*; on ne lui a point preſcrit la contenance qu'il devoit prendre en entrant dans la chambre de ſon pere, de ſa mere ou de ſon gouverneur malade; on ne lui a point montré l'art d'affecter la triſteſſe qu'il n'avoit pas. Il n'a feint de pleurer ſur la mort de perſonne; car il ne ſait ce que c'eſt que mourir. La même

insensibilité qu'il a dans le cœur, est aussi dans ses manieres. Indifférent à tout, hors à lui-même, comme tous les autres enfans, il ne prend intérêt à personne; tout ce qui le distingue, est qu'il ne veut point paroître en prendre, & qu'il n'est pas faux comme eux.

Emile ayant peu réfléchi sur les êtres sensibles, saura tard ce que c'est que souffrir & mourir. Les plaintes & les cris commenceront d'agiter ses entrailles, l'aspect du sang qui coule lui fera détourner les yeux, les convulsions d'un animal expirant lui donneront je ne sais quelle angoisse, avant qu'il sache d'où viennent ces nouveaux mouvemens. S'il étoit resté stupide & barbare, il ne les auroit pas; s'il étoit plus instruit, il en connoîtroit la source: il a déjà trop comparé d'idées pour ne rien sentir, & pas assez pour concevoir qu'il sent.

Ainsi naît la pitié, premier sentiment relatif qui touche le cœur humain, selon l'ordre de la Nature. Pour devenir sensible & pitoyable, il faut que l'enfant sache qu'il y a des êtres semblables à lui, qui souffrent ce qu'il a souffert, qui sentent les douleurs qu'il a senties, & d'autres dont il doit avoir l'idée, comme pouvant les sentir aussi. En effet, comment nous laissons-nous émouvoir à la pitié, si ce n'est en nous transportant hors de nous, & nous identifiant avec l'animal souffrant; en quittant, pour ainsi dire, notre être pour prendre le sien? Nous ne souffrons qu'autant que nous jugeons qu'il souffre; ce n'est pas dans nous, c'est dans lui que nous souffrons. Ainsi nul ne devient sensible que quand son imagination s'anime & commence à le transporter hors de lui.

Pour exciter & nourrir cette ſenſibilité naiſſante, pour la guider ou la ſuivre dans ſa pente naturelle, qu'avons-nous donc à faire, ſi ce n'eſt d'offrir au jeune homme des objets ſur leſquels puiſſe agir la force expanſive de ſon cœur, qui le dilatent, qui l'étendent ſur les autres êtres, qui le faſſent par-tout retrouver hors de lui; d'écarter avec ſoin ceux qui le reſſerrent, le concentrent, & tendent le reſſort du moi humain? c'eſt-à-dire en d'autres termes, d'exciter en lui la bonté, l'humanité, la commiſération, la bienfaiſance, toutes les paſſions attirantes & douces qui plaiſent naturellement aux hommes, & d'empêcher de naître l'envie, la convoitiſe, la haine, toutes les paſſions repouſſantes & cruelles, qui rendent, pour ainſi dire, la ſenſibilité non-ſeulement nulle, mais négative, & font le tourment de celui qui les éprouve.

Je crois pouvoir réſumer toutes les réflexions précédentes en deux ou trois maximes préciſes, claires & faciles à ſaiſir.

Premiere Maxime.

Il n'eſt pas dans le cœur humain de ſe mettre à la place des gens qui ſont plus heureux que nous, mais ſeulement de ceux qui ſont plus à plaindre.

Si l'on trouve des exceptions à cette maxime, elles ſont plus apparentes que réelles. Ainſi l'on ne ſe met pas à la place du riche & du Grand auquel on s'attache; même en s'attachant ſincerement on ne fait que s'approprier une partie de ſon bien-être. Quelquefois on l'aime dans ſes mal-

heurs : mais tant qu'il profpere, il n'a de véritable ami que celui qui n'eft pas la dupe des apparences, & qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré fa profpérité.

On eft touché du bonheur de certains états, par exemple, de la vie champêtre & paftorale. Le charme de voir ces bonnes gens heureux n'eft point empoifonné par l'envie : on s'intéreffe à eux véritablement : pourquoi cela ? parce qu'on fe fent maître de defcendre à cet état de paix & d'innocence, & de jouir de la même félicité : c'eft un pis-aller qui ne donne que des idées agréables, attendu qu'il fuffit d'en vouloir jouir pour le pouvoir. Il y a toujours du plaifir à voir fes reffources, à contempler fon propre bien, même quand on n'en veut pas ufer.

Il fuit de-là que pour porter un jeune homme à l'humanité, loin de lui faire admirer le fort brillant des autres, il faut le lui montrer, par les côtés triftes, il faut le lui faire craindre. Alors, par une conféquence évidente, il doit fe frayer une route au bonheur, qui ne foit fur les traces de perfonne.

Deuxieme Maxime.

On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne fe croit pas exempt foi-même.

Non ignara mali, miferis fuccurrere difco.

Je ne connois rien de fi beau, de fi profond, de fi touchant, de fi vrai que ce vers là.

Pourquoi les Rois font-ils fans pitié pour leurs fujets ?

c'eſt qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches ſont-ils ſi durs envers les pauvres ? c'eſt qu'ils n'ont pas peur de le devenir. Pourquoi la Nobleſſe a-t-elle un ſi grand mépris pour le peuple ? c'eſt qu'un noble ne ſera jamais roturier. Pourquoi les Turcs ſont-ils généralement plus humains, plus hoſpitaliers que nous ? c'eſt que dans leur gouvernement, tout-à-fait arbitraire, la grandeur & la fortune des particuliers étant toujours précaires & chancelantes, ils ne regardent point l'abaiſſement & la miſere comme un état étranger à eux (13) ; chacun peut être demain ce qu'eſt aujourd'hui celui qu'il aſſiſte. Cette réflexion, qui revient ſans ceſſe dans les romans orientaux, donne à leur lecture je ne ſais quoi d'attendriſſant que n'a point tout l'apprêt de notre ſeche morale.

N'accoutumez donc pas votre Eleve à regarder du haut de ſa gloire les peines des infortunés, les travaux des miſérables, & n'eſpérez pas lui apprendre à les plaindre, s'il les conſidere comme lui étant étrangers. Faites-lui bien comprendre que le ſort de ces malheureux peut être le ſien, que tous leurs maux ſont ſous ſes pieds, que mille événemens imprévus & inévitables peuvent l'y plonger d'un moment à l'autre. Apprenez-lui à ne compter ni ſur ſa naiſſance, ni ſur la ſanté, ni ſur les richeſſes, montrez-lui toutes les viciſſitudes de la fortune, cherchez-lui les exemples toujours trop fréquens de gens qui, d'un état plus élevé que le ſien, ſont tombés au-deſſous de ces malheureux : que ce ſoit par leur faute

(13) Cela paroit changer un peu maintenant : les états ſemblent devenir plus fixes, & les hommes deviennent auſſi plus durs.

ou

ou non ; ce n'eſt pas maintenant de quoi il eſt queſtion ; ſait-il ſeulement ce que c'eſt que faute ? N'empiétez jamais ſur l'ordre de ſes connoiſſances, & ne l'éclairez que par les lumieres qui ſont à ſa portée ; il n'a pas beſoin d'être fort ſavant pour ſentir que toute la prudence humaine ne peut lui répondre ſi dans une heure il ſera vivant ou mourant ; ſi les douleurs de la néphrétique ne lui feront point grincer les dents avant la nuit, ſi dans un mois il ſera riche ou pauvre, ſi dans un an, peut-être, il ne ramera point ſous le nerf-de-bœuf dans les galeres d'Alger. Sur-tout n'allez pas lui dire tout cela froidement comme ſon catéchiſme : qu'il voye, qu'il ſente les calamités humaines : ébranlez, effrayez ſon imagination des périls dont tout homme eſt ſans ceſſe environné ; qu'il voye autour de lui tous ces abymes, & qu'à vous les entendre décrire il ſe preſſe contre vous de peur d'y tomber. Nous le rendrons timide & poltron, direz-vous. Nous verrons dans la ſuite, mais quant à préſent commençons par le rendre humain ; voilà ſur-tout ce qui nous importe.

TROISIEME MAXIME.

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne ſe meſure pas ſur la quantité de ce mal, mais ſur le ſentiment qu'on prête à ceux qui le ſouffrent.

On ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'il ſe trouve à plaindre. Le ſentiment phyſique de nos maux eſt plus borné qu'il ne ſemble ; mais c'eſt par la mémoire qui

nous en fait ſentir la continuité, c'eſt par l'imagination qui les étend ſur l'avenir, qu'ils nous rendent vraiment à plaindre. Voilà, je penſe, une des cauſes qui nous endurciſſent plus aux maux des animaux qu'à ceux des hommes, quoique la ſenſibilité commune dût également nous identifier avec eux. On ne plaint gueres un cheval de chartier dans ſon écurie, parce qu'on ne préſume pas qu'en mangeant ſon foin il ſonge aux coups qu'il a reçus & aux fatigues qui l'attendent. On ne plaint pas non plus un mouton qu'on voit paître, quoiqu'on ſache qu'il ſera bientôt égorgé; parce qu'on juge qu'il ne prévoit pas ſon ſort. Par extenſion l'on s'endurcit ainſi ſur le ſort des hommes, & les riches ſe conſolent du mal qu'ils font aux pauvres en les ſuppoſant aſſez ſtupides pour n'en rien ſentir. En général, je juge du prix que chacun met au bonheur de ſes ſemblables par le cas qu'il paroit faire d'eux. Il eſt naturel qu'on faſſe bon marché du bonheur des gens qu'on mépriſe. Ne vous étonnez donc plus ſi les politiques parlent du peuple avec tant de dédain, ni ſi la plupart des Philoſophes affectent de faire l'homme ſi méchant.

C'eſt le peuple qui compoſe le genre humain; ce qui n'eſt pas peuple eſt ſi peu de choſe que ce n'eſt pas la peine de le compter. L'homme eſt le même dans tous les états; ſi cela eſt, les états les plus nombreux méritent le plus de reſpect. Devant celui qui penſe toutes les diſtinctions civiles diſparoiſſent: il voit les mêmes paſſions, les mêmes ſentimens dans le goujat & dans l'homme illuſtre; il n'y diſcerne que leur langage, qu'un coloris plus ou moins apprêté,

& ſi quelque différence eſſentielle les diſtingue, elle eſt au préjudice des plus diſſimulés. Le peuple ſe montre tel qu'il eſt, & n'eſt pas aimable ; mais il faut bien que les gens du monde ſe déguiſent ; s'ils ſe montroient tels qu'ils ſont, ils feroient horreur.

Il y a, diſent encore nos ſages, même doſe de bonheur & de peine dans tous les états : maxime auſſi funeſte qu'inſoutenable ; car ſi tous ſont également heureux, qu'ai-je beſoin de m'incommoder pour perſonne ? Que chacun reſte comme il eſt : que l'eſclave ſoit maltraité, que l'infirme ſouffre, que le gueux périſſe ; il n'y a rien à gagner pour eux à changer d'état. Ils font l'énumération des peines du riche & montrent l'inanité de ſes vains plaiſirs : quel groſſier ſophiſme ! les peines du riche ne lui viennent point de ſon état, mais de lui ſeul, qui en abuſe. Fût-il plus malheureux que le pauvre même, il n'eſt point à plaindre, parce que ſes maux ſont tous ſon ouvrage, & qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux. Mais la peine du miſérable lui vient des choſes, de la rigueur du ſort qui s'appeſantit ſur lui. Il n'y a point d'habitude qui lui puiſſe ôter le ſentiment phyſique de la fatigue, de l'épuiſement, de la faim : le bon eſprit ni la ſageſſe ne ſervent de rien pour l'exempter des maux de ſon état. Que gagne Epictete de prévoir que ſon maître va lui caſſer la jambe ? la lui caſſe-t-il moins pour cela ? il a par-deſſus ſon mal, le mal de la prévoyance. Quand le peuple ſeroit auſſi ſenſé que nous le ſuppoſons ſtupide, que pourroit-il être autre que ce qu'il eſt, que pourroit-il faire autre que ce qu'il fait ? Etudiez les gens de cet ordre, vous verrez

que ſous un autre langage ils ont autant d'eſprit & plus de bon ſens que vous. Reſpectez donc votre eſpece ; ſongez qu'elle eſt compoſée eſſentiellement de la collection des peuples, que quand tous les Rois & tous les Philoſophes en ſeroient ôtés, il n'y paroîtroit gueres, & que les choſes n'en iroient pas plus mal. En un mot, apprenez à votre Eleve à aimer tous les hommes & même ceux qui les dépriſent; faites en ſorte qu'il ne ſe place dans aucune claſſe, mais qu'il ſe retrouve dans toutes : parlez devant lui du genre humain avec attendriſſement, avec pitié même, mais jamais avec mépris. Homme, ne déshonore point l'homme.

C'eſt par ces routes & d'autres ſemblables, bien contraires à celles qui ſont frayées, qu'il convient de pénétrer dans le cœur d'un jeune adoleſcent pour y exciter les premiers mouvemens de la Nature, le développer & l'étendre ſur ſes ſemblables; à quoi j'ajoute qu'il importe de mêler à ces mouvemens le moins d'intérêt perſonnel qu'il eſt poſſible; ſur-tout point de vanité, point d'émulation, point de gloire, point de ces ſentimens qui nous forcent de nous comparer aux autres; car ces comparaiſons ne ſe font jamais ſans quelque impreſſion de haine contre ceux qui nous diſputent la préférence, ne fût-ce que dans notre propre eſtime. Alors il faut s'aveugler ou s'irriter, être un méchant ou un ſot; tâchons d'éviter cette alternative. Ces paſſions ſi dangereuſes naîtront tôt ou tard, me dit-on, malgré nous. Je ne le nie pas; chaque choſe a ſon tems & ſon lieu; je dis ſeulement qu'on ne doit pas leur aider à naître.

Voilà l'eſprit de la méthode qu'il faut ſe preſcrire. Ici les

exemples & les détails font inutiles ; parce qu'ici commence la divifion prefque infinie des caracteres , & que chaque exemple que je donnerois ne conviendroit pas peut-être à un fur cent mille. C'eft à cet âge auffi que commence, dans l'habile maître, la véritable fonction de l'obfervateur & du Philofophe qui fait l'art de fonder les cœurs en travaillant à les former. Tandis que le jeune homme ne fonge point encore à fe contrefaire , & ne l'a point encore appris , à chaque objet qu'on lui préfente, on voit dans fon air , dans fes yeux, dans fon gefte, l'impreffion qu'il en reçoit ; on lit fur fon vifage tous les mouvemens de fon ame ; à force de les épier on parvient à les prévoir, & enfin à les diriger.

On remarque en général que le fang , les bleffures , les cris, les gémiffemens, l'appareil des opérations douloureufes, & tout ce qui porte aux fens des objets de fouffrance, faifit plutôt & plus généralement tous les hommes. L'idée de deftruction étant plus compofée, ne frappe pas de même; l'image de la mort touche plus tard & plus foiblement, parce que nul n'a par devers foi l'expérience de mourir; il faut avoir vu des cadavres pour fentir les angoiffes des agonifans. Mais quand une fois cette image s'eft bien formée dans notre efprit, il n'y a point de fpectacle plus horrible à nos yeux ; foit à caufe de l'idée de deftruction totale qu'elle donne alors par les fens, foit parce que fachant que ce moment eft inévitable pour tous les hommes, on fe fent plus vivement affecté d'une fituation à laquelle on eft fûr de ne pouvoir échapper.

Ces impreſſions diverſes ont leurs modifications, leurs degrés qui dépendent du caractere particulier de chaque individu & de ſes habitudes antérieures ; mais elles ſont univerſelles, & nul n'en eſt tout-à-fait exempt. Il en eſt de plus tardives & de moins générales, qui ſont plus propres aux ames ſenſibles. Ce ſont celles qu'on reçoit des peines morales, des douleurs internes, des afflictions, des langueurs, de la triſteſſe. Il y a des gens qui ne ſavent être émus que par des cris & des pleurs ; les longs & ſourds gémiſſemens d'un cœur ſerré de détreſſe ne leur ont jamais arraché des ſoupirs ; jamais l'aſpect d'une contenance abattue, d'un viſage hâve & plombé, d'un œil éteint & qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes ; les maux de l'ame ne ſont rien pour eux ; ils ſont jugés, la leur ne ſent rien : n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurciſſement, cruauté. Ils pourront être integres & juſtes, jamais clémens, généreux, pitoyables. Je dis qu'ils pourront être juſtes, ſi toutefois un homme peut l'être quand il n'eſt pas miſéricordieux.

Mais ne vous preſſez pas de juger les jeunes gens par cette regle, ſur-tout ceux qui, ayant été élevés comme ils doivent l'être, n'ont aucune idée des peines morales qu'on ne leur a jamais fait éprouver : car encore une fois, ils ne peuvent plaindre que les maux qu'ils connoiſſent ; & cette apparente inſenſibilité, qui ne vient que d'ignorance, ſe change bientôt en attendriſſement, quand ils commencent à ſentir qu'il y a dans la vie humaine mille douleurs qu'ils ne connoiſſoient pas. Pour mon Emile, s'il a eu de la ſimplicité &

du bon ſens dans ſon enfance, je ſuis bien ſûr qu'il aura de l'ame & de la ſenſibilité dans ſa jeuneſſe ; car la vérité des ſentimens tient beaucoup à la juſteſſe des idées.

Mais pourquoi le rappeller ici ? Plus d'un Lecteur me reprochera, ſans doute, l'oubli de mes premieres réſolutions, & du bonheur conſtant que j'avois promis à mon Eleve. Des malheureux, des mourans, des ſpectacles de douleur & de miſere ! Quel bonheur ! quelle jouiſſance pour un jeune cœur qui naît à la vie ! ſon triſte inſtituteur qui lui deſtinoit une éducation ſi douce, ne le fait naître que pour ſouffrir. Voilà ce qu'on dira : Que m'importe ? j'ai promis de le rendre heureux, non de faire qu'il parût l'être. Eſt-ce ma faute, ſi toujours dupes de l'apparence, vous la prenez pour la réalité ?

Prenons deux jeunes gens ſortant de la premiere éducation, & entrant dans le monde par deux portes directement oppoſées. L'un monte tout-à-coup ſur l'Olympe, & ſe répand dans la plus brillante ſociété. On le mene à la Cour, chez les Grands, chez les riches, chez les jolies femmes. Je le ſuppoſe fêté par-tout, & je n'examine pas l'effet de cet accueil ſur ſa raiſon ; je ſuppoſe qu'elle y réſiſte. Les plaiſirs volent au-devant de lui, tous les jours de nouveaux objets l'amuſent, il ſe livre à tout avec un intérêt qui vous ſéduit. Vous le voyez attentif, empreſſé, curieux ; ſa premiere admiration vous frappe ; vous l'eſtimez content, mais voyez l'état de ſon ame : vous croyez qu'il jouit ; moi je crois qu'il ſouffre.

Qu'apperçoit-il d'abord en ouvrant les yeux ? Des multitudes de prétendus biens qu'il ne connoiſſoit pas, & dont

la plupart n'étant qu'un moment à ſa portée, ne ſemblent ſe montrer à lui que pour lui donner le regret d'en être privé. Se promene-t-il dans un Palais? Vous voyez à ſon inquiete curioſité qu'il ſe demande pourquoi ſa maiſon paternelle n'eſt pas ainſi. Toutes ſes queſtions vous diſent qu'il ſe compare ſans ceſſe au maître de cette maiſon; & tout ce qu'il trouve de mortifiant pour lui dans ce parallele, aiguiſe ſa vanité en la révoltant. S'il rencontre un jeune homme mieux mis que lui, je le vois murmurer en ſecret contre l'avarice de ſes parens. Eſt-il plus paré qu'un autre? Il a la douleur de voir cet autre l'effacer ou par ſa naiſſance ou par ſon eſprit, & toute ſa dorure humiliée devant un ſimple habit de drap. Brille-t-il ſeul dans une aſſemblée? s'éleve-t-il ſur la pointe du pied pour être mieux vu? Qui eſt-ce qui n'a pas une diſpoſition ſecrete à rabaiſſer l'air ſuperbe & vain d'un jeune fat? Tout s'unit bientôt comme de concert; les regards inquiétans d'un homme grave, les mots railleurs d'un cauſtique ne tardent pas d'arriver juſqu'à lui; & ne fût-il dédaigné que d'un ſeul homme, le mépris de cet homme empoiſonne à l'inſtant les applaudiſſemens des autres.

Donnons-lui tout; prodiguons-lui les agrémens, le mérite; qu'il ſoit bien fait, plein d'eſprit, aimable; il ſera recherché des femmes; mais en le recherchant avant qu'il les aime, elles le rendront plutôt fou qu'amoureux; il aura des bonnes fortunes, mais il n'aura ni tranſports ni paſſion pour les goûter. Ses deſirs, toujours prévenus, n'ayant jamais le tems de naître, au ſein des plaiſirs il ne ſent que l'ennui de la gêne;

gêne ; le fexe fait pour le bonheur du fien le dégoûte & le raffafie même avant qu'il le connoiffe ; s'il continue à le voir, ce n'eft plus que par vanité ; & quand il s'y attacheroit par un goût véritable, il ne fera pas feul jeune, feul brillant, feul aimable, & ne trouvera pas toujours dans fes maîtreffes des prodiges de fidélité.

Je ne dis rien des tracafferies, des trahifons, des noirceurs, des repentirs de toute efpece inféparables d'une pareille vie. L'expérience du monde en dégoûte, on le fait ; je ne parle que des ennuis attachés à la premiere illufion.

Quel contrafte pour celui qui, renfermé jufqu'ici dans le fein de fa famille & de fes amis, s'eft vu l'unique objet de toutes leurs attentions, d'entrer tout-à-coup dans un ordre de chofes où il eft compté pour fi peu, de fe trouver comme noyé dans une fphere étrangere, lui qui fit long-tems le centre de la fienne ! Que d'affronts, que d'humiliations ne faut-il pas qu'il effuie avant de perdre, parmi les inconnus, les préjugés de fon importance pris & nourris parmi les fiens ! Enfant, tout lui cédoit, tout s'empreffoit autour de lui ; jeune homme, il faut qu'il cede à tout le monde ; ou, pour peu qu'il s'oublie & conferve fes anciens airs, que de dures leçons vont le faire rentrer en lui-même ! L'habitude d'obtenir aifément les objets de fes defirs le porte à beaucoup defirer, & lui fait fentir des privations continuelles. Tout ce qui le flatte, le tente ; tout ce que d'autres ont, il voudroit l'avoir ; il convoite tout, il porte envie à tout le monde, il voudroit dominer par-tout ; la vanité le ronge, l'ardeur des defirs effrénés enflamme fon jeune cœur, la jaloufie &

la haine y naiſſent avec eux ; toutes les paſſions dévorantes y prennent à la fois leur eſſor : il en porte l'agitation dans le tumulte du monde ; il la rapporte avec lui tous les ſoirs ; il rentre mécontent de lui & des autres : il s'endort plein de mille vains projets, troublé de mille fantaiſies ; & ſon orgueil lui peint juſques dans ſes ſonges les chimériques biens dont le deſir le tourmente, & qu'il ne poſſédera de ſa vie. Voilà votre Eleve ; voyons le mien.

Si le premier ſpectacle qui le frappe eſt un objet de triſteſſe, le premier retour ſur lui-même eſt un ſentiment de plaiſir. En voyant de combien de maux il eſt exempt, il ſe ſent plus heureux qu'il ne penſoit l'être. Il partage les peines de ſes ſemblables ; mais ce partage eſt volontaire & doux. Il jouit à la fois de la pitié qu'il a pour leurs maux, & du bonheur qui l'en exempte ; il ſe ſent dans cet état de force qui nous étend au-delà de nous, & nous fait porter ailleurs l'activité ſuperflue à notre bien-être. Pour plaindre le mal d'autrui, ſans doute il faut le connoître, mais il ne faut pas le ſentir. Quand on a ſouffert, ou qu'on craint de ſouffrir, on plaint ceux qui ſouffrent ; mais tandis qu'on ſouffre, on ne plaint que ſoi. Or ſi, tous étant aſſujettis aux miſeres de la vie, nul n'accorde aux autres que la ſenſibilité dont il n'a pas actuellement beſoin pour lui-même, il s'enſuit que la commiſération doit être un ſentiment très-doux, puiſqu'elle dépoſe en notre faveur, & qu'au contraire un homme dur eſt toujours malheureux, puiſque l'état de ſon cœur ne lui laiſſe aucune ſenſibilité ſurabondante, qu'il puiſſe accorder aux peines d'autrui.

Nous jugeons trop du bonheur ſur les apparences ; nous le ſuppoſons où il eſt le moins ; nous le cherchons où il ne ſauroit être : la gaieté n'en eſt qu'un ſigne très-équivoque. Un homme gai n'eſt ſouvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres, & à s'étourdir lui-même. Ces gens ſi rians, ſi ouverts, ſi ſereins dans un cercle, ſont preſque tous triſtes & grondeurs chez eux, & leurs domeſtiques portent la peine de l'amuſement qu'ils donnent à leurs ſociétés. Le vrai contentement n'eſt ni gai, ni folâtre ; jaloux d'un ſentiment ſi doux, en le goûtant on y penſe, on le ſavoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle gueres, & ne rit gueres, il reſſerre, pour ainſi dire, le bonheur autour de ſon cœur. Les jeux bruyans, la turbulente joie voilent les dégoûts & l'ennui. Mais la mélancolie eſt amie de la volupté : l'attendriſſement & les larmes accompagnent les plus douces jouiſſances, & l'exceſſive joie elle-même arrache plutôt des pleurs que des ris.

Si d'abord la multitude & la variété des amuſemens paroit contribuer au bonheur, ſi l'uniformité d'une vie égale paroit d'abord ennuyeuſe ; en y regardant mieux, on trouve, au contraire, que la plus douce habitude de l'ame conſiſte dans une modération de jouiſſance, qui laiſſe peu de priſe au deſir & au dégoût. L'inquiétude des deſirs produit la curioſité, l'inconſtance ; le vuide des turbulens plaiſirs produit l'ennui. On ne s'ennuye jamais de ſon état, quand on n'en connoit point de plus agréable. De tous les hommes du monde, les Sauvages ſont les moins curieux & les moins ennuyés ; tout leur eſt indifférent : ils ne jouiſ-

ſent pas des choſes, mais d'eux; ils paſſent leur vie à ne rien faire, & ne s'ennuyent jamais.

L'homme du monde eſt tout entier dans ſon maſque. N'étant preſque jamais en lui-même, il y eſt toujours étranger & mal à ſon aiſe, quand il eſt forcé d'y rentrer. Ce qu'il eſt n'eſt rien, ce qu'il paroit eſt tout pour lui.

Je ne puis m'empêcher de me repréſenter ſur le viſage du jeune homme dont j'ai parlé ci-devant, je ne ſais quoi d'impertinent, de doucereux, d'affecté, qui déplait, qui rebute les gens unis; & ſur celui du mien, une phyſionomie intéreſſante & ſimple qui montre le contentement, la véritable ſérénité de l'ame, qui inſpire l'eſtime, la confiance, & qui ſemble n'attendre que l'épanchement de l'amitié, pour donner la ſienne à ceux qui l'approchent. On croit que la phyſionomie n'eſt qu'un ſimple développement de traits déjà marqués par la Nature. Pour moi je penſerois qu'outre ce développement, les traits du viſage d'un homme viennent inſenſiblement à ſe former & prendre de la phyſionomie par l'impreſſion fréquente & habituelle de certaines affections de l'ame. Ces affections ſe marquent ſur le viſage, rien n'eſt plus certain; & quand elles tournent en habitudes, elles y doivent laiſſer des impreſſions durables. Voilà comment je conçois que la phyſionomie annonce le caractere, & qu'on peut quelquefois juger de l'un par l'autre, ſans aller chercher des explications myſtérieuſes, qui ſuppoſent des connoiſſances que nous n'avons pas.

Un enfant n'a que deux affections bien marquées, la joie & la douleur; il rit ou il pleure, les intermédiaires ne ſont

rien pour lui : ſans ceſſe il paſſe de l'un de ces mouvemens à l'autre. Cette alternative continuelle empêche qu'ils ne faſſent ſur ſon viſage aucune impreſſion conſtante, & qu'il ne prenne de la phyſionomie ; mais dans l'âge où, devenu plus ſenſible, il eſt plus vivement, ou plus conſtamment affecté, les impreſſions plus profondes laiſſent des traces plus difficiles à détruire, & de l'état habituel de l'ame réſulte un arrangement de traits que le tems rend ineffaçable. Cependant il n'eſt pas rare de voir des hommes changer de phyſionomie à différens âges. J'en ai vu pluſieurs dans ce cas, & j'ai toujours trouvé que ceux que j'avois pu bien obſerver & ſuivre, avoient auſſi changé de paſſions habituelles. Cette ſeule obſervation bien confirmée me paroîtroit déciſive, & n'eſt pas déplacée dans un traité d'éducation, où il importe d'apprendre à juger des mouvemens de l'ame par les ſignes extérieurs.

Je ne ſais ſi, pour n'avoir pas appris à imiter des manieres de convention, & feindre des ſentimens qu'il n'a pas, mon jeune homme ſera moins aimable ; ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit ici ; je ſais ſeulement qu'il ſera plus aimant, & j'ai bien de la peine à croire que celui qui n'aime que lui, puiſſe aſſez bien ſe déguiſer pour plaire autant que celui qui tire de ſon attachement pour les autres, un nouveau ſentiment de bonheur. Mais quant à ce ſentiment même, je crois en avoir aſſez dit pour guider ſur ce point un lecteur raiſonnable, & montrer que je ne me ſuis pas contredit.

Je reviens donc à ma méthode, & je dis ; quand l'âge critique approche, offrez aux jeunes gens des ſpectacles qui

les retiennent, & non des ſpectacles qui les excitent : donnez le change à leur imagination naiſſante par des objets, qui, loin d'enflammer leurs ſens, en répriment l'activité. Eloignez-les des grandes villes, où la parure & l'immodeſtie des femmes hâte & prévient les leçons de la Nature, où tout préſente à leurs yeux des plaiſirs qu'ils ne doivent connoître que quand ils ſauront les choiſir. Ramenez-les dans leurs premieres habitations, où la ſimplicité champêtre laiſſe les paſſions de leur âge ſe développer moins rapidement ; ou ſi leur goût pour les arts les attache encore à la ville, prévenez en eux, par ce goût même, une dangereuſe oiſiveté. Choiſiſſez avec ſoin leurs ſociétés, leurs occupations, leurs plaiſirs ; ne leur montrez que des tableaux touchans, mais modeſtes, qui les remuent ſans les ſéduire, & qui nourriſſent leur ſenſibilité ſans émouvoir leurs ſens. Songez auſſi qu'il y a par-tout quelques excès à craindre & que les paſſions immodérées font toujours plus de mal qu'on n'en veut éviter. il ne s'agit pas de faire de votre Eleve un garde-malade, un frere de la charité, d'affliger ſes regards par des objets continuels de douleurs & de ſouffrances, de le promener d'infirme en infirme, d'hôpital en hôpital, & de la greve aux priſons. Il faut le toucher & non l'endurcir à l'aſpect des miſeres humaines. Long-tems frappé des mêmes ſpectacles, on n'en ſent plus les impreſſions, l'habitude accoutume à tout ; ce qu'on voit trop on ne l'imagine plus, & ce n'eſt que l'imagination qui nous fait ſentir les maux d'autrui ; c'eſt ainſi qu'à force de voir mourir & ſouffrir, les Prêtres & les Médecins deviennent impitoyables. Que votre Eleve connoiſſe

donc le sort de l'homme & les miseres de ses semblables : mais qu'il n'en soit pas trop souvent le témoin. Un seul objet bien choisi, & montré dans un jour convenable, lui donnera pour un mois d'attendrissement & de réflexions. Ce n'est pas tant ce qu'il voit, que son retour sur ce qu'il a vu, qui détermine le jugement qu'il en porte ; & l'impression durable qu'il reçoit d'un objet, lui vient moins de l'objet même, que du point de vue sous lequel on le porte à se le rappeller. C'est ainsi qu'en ménageant les exemples, les leçons, les images, vous émousserez long-tems l'aiguillon des sens, & donnerez le change à la Nature, en suivant ses propres directions.

A mesure qu'il acquiert des lumieres, choisissez des idées qui s'y rapportent ; à mesure que ses desirs s'allument, choisissez des tableaux propres à les réprimer. Un vieux militaire qui s'est distingué par ses mœurs, autant que par son courage, m'a raconté que, dans sa premiere jeunesse, son pere, homme de sens, mais très-dévot, voyant son tempérament naissant le livrer aux femmes, n'épargna rien pour le contenir ; mais enfin malgré tous ses soins, le sentant prêt à lui échapper, il s'avisa de le mener dans un hôpital de vérolés, & sans le prévenir de rien, le fit entrer dans une salle, où une troupe de ces malheureux expioient par un traitement effroyable le désordre qui les y avoit exposés. A ce hideux aspect, qui révoltoit à la fois tous les sens, le jeune homme faillit à se trouver mal. *Va*, *misérable débauché*, lui dit alors le pere d'un ton véhément, *suis le vil penchant qui t'entraîne ; bientôt tu seras trop heureux d'être admis dans cette salle*,

où, victime des plus infâmes douleurs, tu forceras ton pere à remercier Dieu de ta mort.

Ce peu de mots, joints à l'énergique tableau qui frappoit le jeune homme, lui firent une impreſſion qui ne s'effaça jamais. Condamné, par ſon état, à paſſer ſa jeuneſſe dans des garniſons, il aima mieux eſſuyer toutes les railleries de ſes camarades, que d'imiter leur libertinage. *J'ai été homme*, me dit-il, *j'ai eu des foibleſſes; mais parvenu juſqu'à mon âge, je n'ai jamais pu voir une fille publique ſans horreur.* Maître! peu de diſcours; mais apprenez à choiſir les lieux, les tems, les perſonnes; puis donnez toutes vos leçons en exemples, & ſoyez ſûr de leur effet.

L'emploi de l'enfance eſt peu de choſe. Le mal qui s'y gliſſe n'eſt point ſans remede, & le bien qui s'y fait peut venir plus tard; mais il n'en eſt pas ainſi du premier âge où l'homme commence véritablement à vivre. Cet âge ne dure jamais aſſez pour l'uſage qu'on en doit faire, & ſon importance exige une attention ſans relâche: voilà pourquoi j'inſiſte ſur l'art de le prolonger. Un des meilleurs préceptes de la bonne culture eſt, de tout retarder tant qu'il eſt poſſible. Rendez les progrès lents & ſûrs; empêchez que l'adoleſcent ne devienne homme au moment où rien ne lui reſte à faire pour le devenir. Tandis que le corps croît, les eſprits deſtinés à donner du baume au ſang & de la force aux fibres, ſe forment & s'élaborent. Si vous leur faites prendre un cours différent, & que ce qui eſt deſtiné à perfectionner un individu ſerve à la formation d'un autre, tous deux reſtent dans un état de foibleſſe, & l'ouvrage de la Nature demeure imparfait.

imparfait. Les opérations de l'efprit fe fentent à leur tour de cette altération, & l'ame auffi débile que le corps n'a que des fonctions foibles & languiffantes. Des membres gros & robuftes ne font ni le courage ni le génie, & je conçois que la force de l'ame n'accompagne pas celle du corps, quand d'ailleurs les organes de la communication des deux fubftances font mal difpofés. Mais quelque bien difpofés qu'ils puiffent être, ils agiront toujours foiblement, s'ils n'ont pour principe qu'un fang épuifé, appauvri, & dépourvu de cette fubftance qui donne de la force & du jeu à tous les refforts de la machine. Généralement on apperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes dont les jeunes ans ont été préfervés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le défordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer; & c'eft, fans doute, une des raifons pourquoi les peuples qui ont des mœurs furpaffent ordinairement en bon fens & en courage les peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne fais quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent efprit, fagacité, fineffe; mais ces grandes & nobles fonctions de fageffe & de raifon qui diftinguent & honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des foins véritablement utiles, ne fe trouvent gueres que dans les premiers.

Les maîtres fe plaignent que le feu de cet âge rend la jeuneffe indifciplinable, & je le vois; mais n'eft-ce pas leur faute? Sitôt qu'ils ont laiffé prendre à ce feu fon cours par les fens, ignorent-ils qu'on ne peut pas lui en donner un autre? Les longs & froids fermons d'un pédant efface-

ront-ils dans l'esprit de son Eleve l'image des plaisirs qu'il a conçus ? Banniront-ils de son cœur les desirs qui le tourmentent ? Amortiront-ils l'ardeur d'un tempérament dont il fait l'usage ? Ne s'irritera-t-il pas contre les obstacles qui s'opposent au seul bonheur dont il ait l'idée ; & dans la dure loi qu'on lui prescrit sans pouvoir la lui faire entendre, que verra-t-il, sinon le caprice & la haine d'un homme qui cherche à le tourmenter ? Est-il étrange qu'il se mutine & le haïsse à son tour ?

Je conçois bien qu'en se rendant facile on peut se rendre plus supportable, & conserver une apparente autorité. Mais je ne vois pas trop à quoi sert l'autorité qu'on ne garde sur son Eleve qu'en fomentant les vices qu'elle devroit réprimer ; c'est comme si pour calmer un cheval fougueux, l'écuyer le faisoit sauter dans un précipice.

Loin que ce feu de l'adolescence soit un obstacle à l'éducation, c'est par lui qu'elle se consomme & s'acheve ; c'est lui qui vous donne une prise sur le cœur d'un jeune homme, quand il cesse d'être moins fort que vous. Ses premieres affections sont les rênes avec lesquelles vous dirigez tous ses mouvemens ; il étoit libre, & je le vois asservi. Tant qu'il n'aimoit rien, il ne dépendoit que de lui-même & de ses besoins ; sitôt qu'il aime, il dépend de ses attachemens. Ainsi se forment les premiers liens qui l'unissent à son espece. En dirigeant sur elle sa sensibilité naissante, ne croyez pas qu'elle embrassera d'abord tous les hommes, & que ce mot de genre humain signifiera pour lui quelque chose. Non, cette sensibilité se bornera premierement à ses semblables, & ses semblables

ne feront point pour lui des inconnus ; mais ceux avec lefquels il a des liaifons, ceux que l'habitude lui a rendus chers ou néceffaires, ceux qu'il voit évidemment avoir avec lui des manieres de penfer & de fentir communes, ceux qu'il voit expofés aux peines qu'il a fouffertes, & fenfibles aux plaifirs qu'il a goûtés; ceux, en un mot, en qui l'identité de Nature plus manifeftée lui donne une plus grande difpofition à s'aimer. Ce ne fera qu'après avoir cultivé fon naturel en mille manieres, après bien des réflexions fur fes propres fentimens, & fur ceux qu'il obfervera dans les autres, qu'il pourra parvenir à généralifer fes notions individuelles, fous l'idée abftraite d'humanité , & joindre à fes affections particulieres celles qui peuvent l'identifier avec fon efpece.

En devenant capable d'attachement, il devient fenfible à celui des autres (14), & par-là même, attentif aux fignes de cet attachement. Voyez-vous quel nouvel empire vous allez acquérir fur lui ? Que de chaînes vous avez mifes autour de fon cœur avant qu'il s'en apperçût ! Que ne fentira-t-il point quand, ouvrant les yeux fur lui-même, il verra ce que vous avez fait pour lui; quand il pourra fe comparer aux autres jeunes gens de fon âge, & vous comparer aux autres gouverneurs ? Je dis quand il le verra, mais gardez-

(14) L'attachement peut fe paffer de retour, jamais l'amitié. Elle eft un échange, un contrat comme les autres; mais elle eft le plus faint de tous. Le mot *d'ami* n'a point d'autre corrélatif que lui-même. Tout homme qui n'eft pas l'ami de fon ami eft très-furement un fourbe; car ce n'eft qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut l'obtenir.

vous de le lui dire; si vous le lui dites, il ne le verra plus. Si vous exigez de lui de l'obéissance en retour des soins que vous lui avez rendus, il croira que vous l'avez surpris : il se dira, qu'en feignant de l'obliger gratuitement, vous avez prétendu le charger d'une dette, & le lier par un contrat auquel il n'a point consenti. En vain vous ajouterez que ce que vous exigez de lui n'est que pour lui-même ; vous exigez, enfin ; & vous exigez en vertu de ce que vous avez fait sans son aveu. Quand un malheureux prend l'argent qu'on feint de lui donner, & se trouve enrôlé malgré lui, vous criez à l'injustice ; n'êtes-vous pas plus injuste encore de demander à votre Eleve le prix des soins qu'il n'a point acceptés ?

L'ingratitude seroit plus rare, si les bienfaits à usure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien ; c'est un sentiment si naturel ! L'ingratitude n'est pas dans le cœur de l'homme ; mais l'intérêt y est : il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaicteurs intéressés. Si vous me vendez vos dons, je marchanderai sur le prix ; mais si vous feignez de donner, pour vendre ensuite à votre mot, vous usez de fraude. C'est d'être gratuits qui les rend inestimables. Le cœur ne reçoit de loix que de lui-même, en voulant l'enchaîner on le dégage, on l'enchaîne en le laissant libre.

Quand le pêcheur amorce l'eau, le poisson vient, & reste autour de lui sans défiance ; mais quand, pris à l'hameçon caché sous l'appât, il sent retirer la ligne, il tâche de fuir. Le pêcheur est-il le bienfaicteur, le poisson est-il

l'ingrat ? Voit-on jamais qu'un homme oublié par ſon bienfaiteur l'oublie ? Au contraire, il en parle toujours avec plaiſir, il n'y ſonge point ſans attendriſſement : s'il trouve occaſion de lui montrer par quelque ſervice inattendu qu'il ſe reſſouvient des ſiens, avec quel contentement intérieur il ſatisfait alors ſa gratitude ! avec quelle douce joie il ſe fait reconnoître ! avec quel tranſport il lui dit : mon tour eſt venu ! Voilà vraiment la voix de la Nature ; jamais un vrai bienfait ne fit d'ingrat.

Si donc la reconnoiſſance eſt un ſentiment naturel, & que vous n'en détruiſiez pas l'effet par votre faute, aſſurez-vous que votre Eleve, commençant à voir le prix de vos ſoins, y ſera ſenſible, pourvu que vous ne les ayez point mis vous-même à prix ; & qu'ils vous donneront dans ſon cœur une autorité que rien ne pourra détruire. Mais avant de vous être bien aſſuré de cet avantage, gardez de vous l'ôter, en vous faiſant valoir auprès de lui. Lui vanter vos ſervices, c'eſt les lui rendre inſupportables ; les oublier, c'eſt l'en faire ſouvenir. Juſqu'à ce qu'il ſoit tems de le traiter en homme, qu'il ne ſoit jamais queſtion de ce qu'il vous doit, mais de ce qu'il ſe doit. Pour le rendre docile laiſſez lui toute ſa liberté, dérobez-vous pour qu'il vous cherche, élevez ſon ame au noble ſentiment de la reconnoiſſance, en ne lui parlant jamais que de ſon intérêt. Je n'ai point voulu qu'on lui dît que ce qu'on faiſoit étoit pour ſon bien, avant qu'il fût en état de l'entendre, dans ce diſcours il n'eût vu que votre dépendance, & il ne vous eût pris que pour ſon valet. Mais maintenant qu'il com-

mence à ſentir ce que c'eſt qu'aimer, il ſent auſſi quel doux lien peut unir un homme à ce qu'il aime; & dans le zele qui vous fait occuper de lui ſans ceſſe, il ne voit plus l'attachement d'un eſclave, mais l'affection d'un ami. Or rien n'a tant de poids ſur le cœur humain, que la voix de l'amitié bien reconnue; car on ſait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami ſe trompe; mais non qu'il veuille nous tromper. Quelquefois on réſiſte à ſes conſeils; mais jamais on ne les mépriſe.

Nous entrons enfin dans l'ordre moral : nous venons de faire un ſecond pas d'homme. Si c'en étoit ici le lieu, j'eſſayerois de montrer comment des premiers mouvemens du cœur s'élevent les premieres voix de la conſcience; & comment des ſentimens d'amour & de haine naiſſent les premieres notions du bien & du mal. Je ferois voir que *juſtice* & *bonté* ne ſont point ſeulement des mots abſtraits, de purs êtres moraux formés par l'entendement; mais de véritables affections de l'ame éclairée par la raiſon, & qui ne ſont qu'un progrès ordonné de nos affections primitives; que par la raiſon ſeule, indépendamment de la conſcience, on ne peut établir aucune loi naturelle; & que tout le droit de la Nature n'eſt qu'une chimere, s'il n'eſt fondé ſur un beſoin naturel au cœur humain (15). Mais je ſonge que

(15) Le précepte même d'agir avec autrui comme nous voulons qu'on agiſſe avec nous, n'a de vrai fondement que la conſcience & le ſentiment; car où est la raiſon préciſe d'agir étant moi comme ſi j'étois un autre, ſur-tout quand je ſuis moralement ſûr de ne jamais me trouver dans le même cas; & qui me répondra qu'en ſuivant bien ſi-

je n'ai point à faire ici des Traités de Métaphyſique & de Morale, ni des cours d'étude d'aucune eſpece; il me ſuffit de marquer l'ordre & le progrès de nos ſentimens & de nos connoiſſances, relativement à notre conſtitution. D'autres démontreront peut-être ce que je ne fais qu'indiquer ici.

Mon Emile n'ayant juſqu'à préſent regardé que lui-même, le premier regard qu'il jette ſur ſes ſemblables le porte à ſe comparer avec eux; & le premier ſentiment qu'excite en lui cette comparaiſon, eſt de deſirer la premiere place. Voilà le point où l'amour de ſoi ſe change en amour-propre, & où commencent à naître toutes les paſſions qui tiennent à celle-là. Mais pour décider ſi celles de ces paſſions qui domineront dans ſon caractere, ſeront humaines & douces, ou cruelles & malfaiſantes, ſi ce ſeront des paſſions de bienfaiſance & de commiſération, ou d'envie & de convoitiſe, il faut ſavoir à quelle place il ſe ſentira parmi le

delement cette maxime j'obtiendrai qu'on la ſuive de même avec moi? Le méchant tire avantage de la probité du juſte & de ſa propre injuſtice; il eſt bien aiſe que tout le monde ſoit juſte excepté lui. Cet accord là, quoi qu'on en diſe, n'eſt pas fort avantageux aux gens de bien. Mais quand la force d'une ame expanſive m'identifie avec mon ſemblable & que je me ſens pour ainſi dire en lui, c'eſt pour ne pas ſouffrir que je ne veux pas qu'il ſouffre; je m'intéreſſe à lui pour l'amour de moi, & la raiſon du précepte eſt dans la Nature elle-même, qui m'inſpire le deſir de mon bien-être en quelque lieu que je me ſente exiſter. D'où je conclus qu'il n'eſt pas vrai que les préceptes de la loi naturelle ſoient fondés ſur la raiſon ſeule; ils ont une baſe plus ſolide & plus ſûre. L'amour des hommes dérivé de l'amour de ſoi eſt le principe de la juſtice humaine. Le ſommaire de toute la morale eſt donné dans l'évangile par celui de la loi.

hommes, & quels genres d'obſtacles il pourra croire avoir à vaincre pour parvenir à celle qu'il veut occuper.

Pour le guider dans cette recherche, après lui avoir montré les hommes par les accidens communs à l'eſpece, il faut maintenant les lui montrer par leurs différences. Ici vient la meſure de l'inégalité naturelle & civile, & le tableau de tout l'ordre ſocial.

Il faut étudier la ſociété par les hommes, & les hommes par la ſociété : ceux qui voudront traiter ſéparément la politique & la morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit comment les hommes en doivent être affectés, & quelles paſſions en doivent naître. On voit que c'eſt réciproquement par le progrès des paſſions que ces relations ſe multiplient & ſe reſſerrent. C'eſt moins la force des bras que la modération des cœurs, qui rend les hommes indépendans & libres. Quiconque deſire peu de choſes tient à peu de gens; mais confondant toujours nos vains deſirs avec nos beſoins phyſiques, ceux qui ont fait de ces derniers les fondemens de la ſociété humaine, ont toujours pris les effets pour les cauſes, & n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raiſonnemens.

Il y a dans l'état de Nature une égalité de fait réelle & indeſtructible, parce qu'il eſt impoſſible dans cet état que la ſeule différence d'homme à homme ſoit aſſez grande, pour rendre l'un dépendant de l'autre. Il y a dans l'état civil une égalité de droit chimérique & vaine, parce que les moyens deſtinés à la maintenir ſervent eux-mêmes à la détruire;

détruire ; & que la force publique ajoutée au plus fort pour opprimer le foible, rompt l'eſpece d'équilibre que la Nature avoit mis entre eux (*16*). De cette premiere contradiction découlent toutes celles qu'on remarque dans l'ordre civil, entre l'apparence & la réalité. Toujours la multitude ſera ſacrifiée au petit nombre, & l'intérêt public à l'intérêt particulier. Toujours ces noms ſpécieux de juſtice & de ſubordination ſerviront d'inſtrumens à la violence & d'armes à l'iniquité : d'où il ſuit que les ordres diſtingués qui ſe prétendent utiles aux autres, ne ſont, en effet, utiles qu'à eux-mêmes aux dépens des autres ; par où l'on doit juger de la conſidération qui leur eſt dûe ſelon la juſtice & ſelon la raiſon. Reſte à voir ſi le rang qu'ils ſe ſont donné eſt plus favorable au bonheur de ceux qui l'occupent, pour ſavoir quel jugement chacun de nous doit porter de ſon propre ſort. Voilà maintenant l'étude qui nous importe ; mais pour la bien faire, il faut commencer par connoître le cœur humain.

S'il ne s'agiſſoit que de montrer aux jeunes gens l'homme par ſon maſque, on n'auroit pas beſoin de le leur montrer, ils le verroient toujours de reſte ; mais puiſque le maſque n'eſt pas l'homme, & qu'il ne faut pas que ſon vernis les ſéduiſe, en leur peignant les hommes peignez-les leur tels qu'ils ſont ; non pas afin qu'ils les haïſſent, mais afin qu'il les plaignent, & ne leur veuillent pas reſſembler. C'eſt, à mon gré, le ſen-

(16) L'eſprit univerſel des Loix de tous les pays eſt de favoriſer toujours le fort contre le foible, & celui qui a, contre celui qui n'a rien ; cet inconvénient eſt inévitable, & il eſt ſans exception.

timent le mieux entendu que l'homme puiſſe avoir ſur ſon eſpece.

Dans cette vue, il importe ici de prendre une route oppoſée à celle que nous avons ſuivie juſqu'à préſent, & d'inſtruire plutôt le jeune homme par l'expérience d'autrui, que par la ſienne. Si les hommes le trompent, il les prendra en haine; mais ſi reſpecté d'eux il les voit ſe tromper mutuellement, il en aura pitié. Le ſpectacle du monde, diſoit Pythagore, reſſemble à celui des jeux Olympiques. Les uns y tiennent boutique, & ne ſongent qu'à leur profit; les autres y payent de leur perſonne, & cherchent la gloire; d'autres ſe contentent de voir les jeux, ceux-ci ne ſont pas les pires.

Je voudrois qu'on choiſît tellement les ſociétés d'un jeune homme, qu'il penſât bien de ceux qui vivent avec lui; & qu'on lui apprît à ſi bien connoître le monde, qu'il penſât mal de tout ce qui s'y fait. Qu'il ſache que l'homme eſt naturellement bon, qu'il le ſente, qu'il juge de ſon prochain par lui-même; mais qu'il voie comment la ſociété déprave & pervertit les hommes: qu'il trouve dans leurs préjugés la ſource de tous leurs vices: qu'il ſoit porté à eſtimer chaque individu, mais qu'il mépriſe la multitude: qu'il voie que tous les hommes portent à peu près le même maſque; mais qu'il ſache auſſi qu'il y a des viſages plus beaux que le maſque qui les couvre.

Cette méthode, il faut l'avouer, a ſes inconvéniens, & n'eſt pas facile dans la pratique; car s'il devient obſervateur de trop bonne heure, ſi vous l'exercez à épier de trop près les actions d'autrui, vous le rendrez médiſant & ſatyrique,

décisif & prompt à juger; il se fera plaisir de chercher à tout de sinistres interprétations, & à ne voir en bien, rien même de ce qui est bien. Il s'accoutumera du moins au spectacle du vice, & à voir les méchans sans horreur, comme on s'accoutume à voir les malheureux sans pitié. Bientôt la perversité générale lui servira moins de leçon que d'exemple; il se dira, que si l'homme est ainsi, il ne doit pas vouloir être autrement.

Que si vous voulez l'instruire par principes, & lui faire connoître avec la nature du cœur humain l'application des causes externes qui tournent nos penchans en vices, en transportant ainsi tout d'un coup des objets sensibles aux objets intellectuels, vous employez une métaphysique qu'il n'est point en état de comprendre; vous retombez dans l'inconvénient, évité si soigneusement jusqu'ici, de lui donner des leçons qui ressemblent à des leçons, de substituer dans son esprit l'expérience & l'autorité du maître à sa propre expérience, & au progrès de sa raison.

Pour lever à la fois ces deux obstacles, & pour mettre le cœur humain à sa portée sans risquer de gâter le sien, je voudrois lui montrer les hommes au loin, les lui montrer dans d'autres tems ou dans d'autres lieux, & de sorte qu'il pût voir la scene sans jamais y pouvoir agir. Voilà le moment de l'Histoire; c'est par elle qu'il lira dans les cœurs sans les leçons de la philosophie; c'est par elle qu'il les verra, simple spectateur, sans intérêt & sans passion, comme leur juge, non comme leur complice ni comme leur accusateur.

Pour connoître les hommes il faut les voir agir. Dans le monde on les entend parler, ils montrent leurs discours & cachent leurs actions; mais dans l'Histoire elles sont dévoilées, & on les juge sur les faits. Leurs propos mêmes aident à les apprécier. Car comparant ce qu'ils font à ce qu'ils disent, on voit à la fois ce qu'ils sont & ce qu'ils veulent paroître; plus ils se déguisent, mieux on les connoit.

Malheureusement cette étude a ses dangers, ses inconvéniens de plus d'une espece. Il est difficile de se mettre dans un point de vue, d'où l'on puisse juger ses semblables avec équité. Un des grands vices de l'Histoire est, qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons : comme elle n'est intéressante que par les révolutions, les catastrophes, tant qu'un peuple croît & prospere dans le calme d'un paisible gouvernement, elle n'en dit rien, elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus se suffire à lui-même, s'il prend part aux affaires de ses voisins, ou les laisse prendre part aux siennes; elle ne l'illustre que quand il est déjà sur son déclin : toutes nos Histoires commencent où elles devroient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui se détruisent, ce qui nous manque est celle des peuples qui se multiplient; ils sont assez heureux & assez sages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux : & en effet, nous voyons, même de nos jours, que les gouvernemens qui se conduisent le mieux, sont ceux dont on parle le moins. Nous ne savons donc que le mal, à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchans de célebres, les bons sont oubliés ou tournés en ridicule; & voilà comment l'Histoire,

ainſi que la Philoſophie, calomnie ſans ceſſe le genre humain.

De plus, il s'en faut bien que les faits décrits dans l'Hiſtoire, ne ſoient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'il ſont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'Hiſtorien, ils ſe moulent ſur ſes intérêts, ils prennent la teinte de ſes préjugés. Qui eſt-ce qui ſait mettre exactement le lecteur au lieu de la ſcene, pour voir un événement tel qu'il s'eſt paſſé? L'ignorance ou la partialité déguiſent tout. Sans altérer même un trait hiſtorique, en étendant ou reſſerrant des circonſtances qui s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner! Mettez un même objet à divers points de vue, à peine paroîtra-t-il le même, & pourtant rien n'aura changé, que l'œil du ſpectateur. Suffit-il, pour l'honneur de la vérité, de me dire un fait véritable, en me le faiſant voir tout autrement qu'il n'eſt arrivé? Combien de fois un arbre de plus ou de moins, un rocher à droite ou à gauche, un tourbillon de pouſſiere élevé par le vent, ont décidé de l'événement d'un combat, ſans que perſonne s'en ſoit apperçu? Cela empêche-t-il que l'Hiſtorien ne vous diſe la cauſe de la défaite ou de la victoire avec autant d'aſſurance que s'il eût été par-tout? Or, que m'importent les faits en eux-mêmes, quand la raiſon m'en reſte inconnue; & quelles leçons puis-je tirer d'un événement dont j'ignore la vraie cauſe? L'Hiſtorien m'en donne une, mais il la controuve; & la critique elle-même, dont on fait tant de bruit, n'eſt qu'un art de conjecturer; l'art de choiſir entre pluſieurs menſonges, celui qui reſſemble le mieux à la vérité.

N'avez-vous jamais lu Cléopatre ou Caſſandre, ou d'autres livres de cette eſpece ? L'Auteur choiſit un événement connu ; puis l'accommodant à ſes vues, l'ornant de détails de ſon invention, de perſonnages qui n'ont jamais exiſté, & de portraits imaginaires, entaſſe fictions ſur fictions pour rendre ſa lecture agréable. Je vois peu de différence entre ces Romans & vos Hiſtoires, ſi ce n'eſt que le Romancier ſe livre davantage à ſa propre imagination, & que l'Hiſtorien s'aſſervit plus à celle d'autrui ; à quoi j'ajouterai, ſi l'on veut, que le premier ſe propoſe un objet moral, bon ou mauvais, dont l'autre ne ſe ſoucie gueres.

On me dira que la fidélité de l'Hiſtoire intéreſſe moins que la vérité des mœurs & des caracteres ; pourvu que le cœur humain ſoit bien peint, il importe peu que les événemens ſoient fidelement rapportés ; car après tout, ajoute-t-on, que nous font des faits arrivés, il y a deux mille ans ? On a raiſon, ſi les portraits ſont bien rendus d'après nature ; mais ſi la plupart n'ont leur modele que dans l'imagination de l'Hiſtorien, n'eſt-ce pas retomber dans l'inconvénient qu'on vouloit fuir, & rendre à l'autorité des écrivains, ce qu'on veut ôter à celle du maître ? Si mon Eleve ne doit voir que des tableaux de fantaiſie, j'aime mieux qu'ils ſoient tracés de ma main que d'une autre ; ils lui ſeront, du moins, mieux appropriés.

Les pires Hiſtoriens pour un jeune homme, ſont ceux qui jugent. Les faits, & qu'il juge lui-même ; c'eſt ainſi qu'il apprend à connoître les hommes. Si le jugement de l'Auteur le guide ſans ceſſe, il ne fait que voir par l'œil

d'un autre ; & quand cet œil lui manque, il ne voit plus rien.

Je laiſſe à part l'Hiſtoire moderne ; non-ſeulement parce qu'elle n'a plus de phyſionomie, & que nos hommes ſe reſſemblent tous ; mais parce que nos Hiſtoriens, uniquement attentifs à briller, ne ſongent qu'à faire des portraits fortement coloriés, & qui ſouvent ne repréſentent rien (17). Généralement les anciens font moins de portraits, mettent moins d'eſprit & plus de ſens dans leurs jugemens, encore y a-t-il entre eux un grand choix à faire ; & il ne faut pas d'abord prendre les plus judicieux, mais les plus ſimples. Je ne voudrois mettre dans la main d'un jeune homme ni Polybe, ni Sallufte ; Tacite eſt le livre des vieillards, les jeunes gens ne ſont pas faits pour l'entendre : il faut apprendre à voir dans les actions humaines les premiers traits du cœur de l'homme, avant d'en vouloir ſonder les profondeurs ; il faut ſavoir bien lire dans les faits avant de lire dans les maximes. La Philoſophie en maximes ne convient qu'à l'expérience. La jeuneſſe ne doit rien généraliſer ; toute ſon inſtruction doit être en regles particulieres.

Thucydide eſt, à mon gré, le vrai modele des Hiſtoriens. Il rapporte les faits ſans les juger ; mais il n'omet aucune des circonſtances propres à nous en faire juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte ſous les yeux du Lec-

(17) Voyez Davila, Guicciardin, Strada, Solis, Machiavel, & quelquefois de Thou lui-même. Vertot eſt preſque le ſeul qui ſavoit peindre ſans faire de portraits.

teur ; loin de s'interposer entre les événemens & les Lecteurs ; il se dérobe ; on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureusement il parle toujours de guerre, & l'on ne voit presque dans ses récits que la chose du monde la moins instructive, savoir des combats. La retraite des dix mille, & les commentaires de César, ont à peu près la même sagesse & le même défaut. Le bon Hérodote, sans portraits, sans maximes, mais coulant, naïf, plein de détails les plus capables d'intéresser & de plaire, seroit, peut-être, le meilleur des Historiens, si ces mêmes détails ne dégénéroient souvent en simplicités puériles, plus propres à gâter le goût de la jeunesse qu'à le former : il faut déjà du discernement pour le lire. Je ne dis rien de Tite-Live, son tour viendra ; mais il est politique, il est rhéteur, il est tout ce qui ne convient pas à cet âge.

L'Histoire en général est défectueuse, en ce qu'elle ne tient registre que de faits sensibles & marqués, qu'on peut fixer par des noms, des lieux, des dates ; mais les causes lentes & progressives de ces faits, lesquelles ne peuvent s'assigner de même, restent toujours inconnues. On trouve souvent dans une bataille gagnée ou perdue, la raison d'une révolution qui, même avant cette bataille, étoit déjà devenue inévitable. La guerre ne fait gueres que manifester des événemens déjà déterminés par des causes morales que les Historiens savent rarement voir.

L'esprit philosophique a tourné de ce côté les réflexions de plusieurs Ecrivains de ce siecle ; mais je doute que la vérité gagne à leur travail. La fureur des systêmes s'étant emparée

emparée d'eux tous, nul ne cherche à voir les choses comme elles sont, mais comme elles s'accordent avec son systême.

Ajoutez à toutes ces réflexions, que l'Histoire montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne saisit ceux-ci que dans certains momens choisis, dans leurs vêtemens de parade; elle n'expose que l'homme public qui s'est arrangé pour être vu. Elle ne le suit point dans sa maison, dans son cabinet, dans sa famille, au milieu de ses amis, elle ne le peint que quand il représente: c'est bien plus son habit que sa personne qu'elle peint.

J'aimerois mieux la lecture des vies particulieres pour commencer l'étude du cœur humain; car alors l'homme a beau se dérober, l'Historien le poursuit par-tout; il ne lui laisse aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du spectateur, & c'est quand l'un croit mieux se cacher, que l'autre le fait mieux connoître. *Ceux*, dit Montaigne, *qui écrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux événemens, plus à ce qui se passe au-dedans, qu'à ce qui arrive au-dehors; ceux-là me sont plus propres; voilà pourquoi c'est mon homme que Plutarque.*

Il est vrai que le génie des hommes assemblés ou des peuples est fort différent du caractere de l'homme en particulier, & que ce seroit connoître très-imparfaitement le cœur humain que de ne pas l'examiner aussi dans la multitude; mais il n'est pas moins vrai qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, & que qui connoîtroit parfaitement les penchans de chaque individu, pour-

roit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

Il faut encore ici recourir aux Anciens, par les raiſons que j'ai déjà dites, & de plus, parce que tous les détails familiers & bas, mais vrais & caractériſtiques étant bannis du ſtyle moderne, les hommes ſont auſſi parés par nos auteurs dans leurs vies privées que ſur la ſcene du monde. La décence, non moins ſévere dans les écrits que dans les actions, ne permet plus de dire en public que ce qu'elle permet d'y faire; & comme on ne peut montrer les hommes que repréſentans toujours, on ne les connoit pas plus dans nos livres que ſur nos théâtres. On aura beau faire & refaire cent fois la vie des Rois, nous n'aurons plus de Suétones (18).

Plutarque excelle par ces mêmes détails dans leſquels nous n'oſons plus entrer. Il a une grace inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choſes, & il eſt ſi heureux dans le choix de ſes traits, que ſouvent un mot, un ſourire, un geſte lui ſuffit pour caractériſer ſon héros. Avec un mot plaiſant Annibal raſſure ſon armée effrayée, & la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie: Agéſilas à cheval ſur un bâton, me fait aimer le vainqueur du grand Roi: Céſar traverſant un pauvre village & cauſant avec ſes amis, décele ſans y penſer le fourbe qui diſoit ne

(18) Un ſeul de nos Hiſtoriens qui a imité Tacite dans les grands traits, a oſé imiter Suétone & quelquefois tranſcrire Comines dans les petits. & cela même qui ajoute au prix de ſon Livre, l'a fait critiquer parmi nous.

vouloir qu'être l'égal de Pompée : Alexandre avale une médecine, & ne dit pas un ſeul mot ; c'eſt le plus beau moment de ſa vie : Ariſtide écrit ſon propre nom ſur une coquille, & juſtifie ainſi ſon ſurnom : Philopœmen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuiſine de ſon hôte. Voilà le véritable art de peindre. La phyſionomie ne ſe montre pas dans les grands traits, ni le caractere dans les grandes actions : c'eſt dans les bagatelles que le naturel ſe découvre. Les choſes publiques ſont ou trop communes ou trop apprêtées, & c'eſt preſque uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos auteurs de s'arrêter.

Un des plus grands hommes du ſiecle dernier fut inconteſtablement M. de Turenne. On a eu le courage de rendre ſa vie intéreſſante par de petits détails qui le font connoître & aimer ; mais combien s'eſt-on vu forcé d'en ſupprimer qui l'auroient fait connoître & aimer davantage ! Je n'en citerai qu'un, que je tiens de bon lieu, & que Plutarque n'eût eu garde d'omettre, mais que Ramſai n'eût eu garde d'écrire quand il l'auroit ſçu.

Un jour d'été qu'il faiſoit fort chaud, le Vicomte de Turenne en petite veſte blanche & en bonnet, étoit à la fenêtre dans ſon anti-chambre. Un de ſes gens ſurvient, & trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuiſine, avec lequel ce domeſtique étoit familier. Il s'approche doucement par derriere, & d'une main qui n'étoit pas légere lui applique un grand coup ſur les feſſes. L'homme frappé ſe retourne à l'inſtant. Le valet voit en frémiſſant le viſage de ſon maître. Il ſe jette à genoux tout éperdu : *Monſeigneur*,

J'ai cru que c'étoit George.... Et quand c'eût été George; s'écrie Turenne en se frottant le derriere ; *il ne faloit pas frapper si fort.* Voilà donc ce que vous n'osez dire ? misérables ! soyez donc à jamais sans naturel, sans entrailles : trempez, durcissez vos cœurs de fer dans votre vile décence : rendez-vous méprisables à force de dignité. Mais toi, bon jeune homme, qui lis ce trait, & qui sens avec attendrissement toute la douceur d'ame qu'il montre, même dans le premier mouvement ; lis aussi les petitesses de ce grand homme, dès qu'il étoit question de sa naissance & de son nom. Songe que c'est le même Turenne qui affectoit de céder par-tout le pas à son neveu, afin qu'on vît bien que cet enfant étoit le chef d'une maison souveraine. Rapproche ces contrastes, aime la Nature, méprise l'opinion, & connois l'homme.

Il y a bien peu de gens en état de concevoir les effets que des lectures, ainsi dirigées, peuvent opérer sur l'esprit tout neuf d'un jeune homme. Appesantis sur des livres dès notre enfance, accoutumés à lire sans penser, ce que nous lisons nous frappe d'autant moins, que, portant déjà dans nous-mêmes les passions & les préjugés qui remplissent l'histoire & les vies des hommes, tout ce qu'ils font nous paroit naturel, parce que nous sommes hors de la Nature, & que nous jugeons des autres par nous. Mais qu'on se représente un jeune homme élevé selon mes maximes : qu'on se figure mon Emile, auquel dix-huit ans de soins assidus n'ont eu pour objet que de conserver un jugement integre & un cœur sain ; qu'on se le figure au lever de la toile, jettant pour la premiere fois, les yeux sur la scene du monde ;

ou, plutôt, placé derriere le théâtre, voyant les acteurs prendre & poser leurs habits, & comptant les cordes & les poulies dont le grossier prestige abuse les yeux des spectateurs. Bientôt à sa premiere surprise succéderont des mouvemens de honte & de dédain pour son espece; il s'indignera de voir ainsi tout le genre humain dupe de lui-même, s'avilir à ces jeux d'enfans; il s'afflige de voir ses freres s'entre-déchirer pour des rêves, & se changer en bêtes féroces pour n'avoir pas sçu se contenter d'être hommes.

Certainement avec les dispositions naturelles de l'Eleve, pour peu que le maître apporte de prudence & de choix dans ses lectures, pour peu qu'il le mette sur la voie des réflexions qu'il en doit tirer, cet exercice sera pour lui un cours de philosophie-pratique, meilleur surement, & mieux entendu, que toutes les vaines spéculations dont on brouille l'esprit des jeunes gens dans nos écoles. Qu'après avoir suivi les romanesques projets de Pyrrhus, Cynéas lui demande quel bien réel lui procurera la conquête du monde, dont il ne puisse jouir dès-à-présent sans tant de tourmens; nous ne voyons là qu'un bon mot qui passe; mais Emile y verra une réflexion très-sage qu'il eût faite le premier, & qui ne s'effacera jamais de son esprit, parce qu'elle n'y trouve aucun préjugé contraire qui puisse empêcher l'impression. Quand ensuite en lisant la vie de cet insensé, il trouvera que tous ses grands desseins ont abouti à s'aller faire tuer par la main d'une femme; au lieu d'admirer cet héroïsme prétendu, que verra-t-il dans tous les exploits d'un si grand capitaine, dans toutes les intrigues d'un si grand politique,

ſi ce n'eſt autant de pas pour aller chercher cette malheureuſe tuile, qui devoit terminer ſa vie & ſes projets par une mort déshonorante ?

Tous les conquérans n'ont pas été tués ; tous les uſurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entrepriſes ; pluſieurs paroîtront heureux aux eſprits prévenus des opinions vulgaires ; mais celui qui, ſans s'arrêter aux apparences, ne juge du bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs, verra leurs miſeres dans leurs ſuccès mêmes, il verra leurs deſirs & leurs ſoucis rongeans s'étendre & s'accroître avec leur fortune ; il les verra perdre haleine en avançant, ſans jamais parvenir à leurs termes. Il les verra ſemblables à ces voyageurs inexpérimentés, qui, s'engageant pour la premiere fois dans les Alpes, penſent les franchir à chaque montagne, & quand ils ſont au ſommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au-devant d'eux.

Auguſte après avoir ſoumis ſes concitoyens & détruit ſes rivaux, régit durant quarante ans le plus grand empire qui ait exiſté ; mais tout cet immenſe pouvoir l'empêchoit-il de frapper les murs de ſa tête, & de remplir ſon vaſte palais de ſes cris, en redemandant à Varus ſes légions exterminées ? Quand il auroit vaincu tous ſes ennemis, de quoi lui auroient ſervi ſes vains triomphes, tandis que les peines de toute eſpece naiſſoient ſans ceſſe autour de lui, tandis que ſes plus chers amis attentoient à ſa vie, & qu'il étoit réduit à pleurer la honte ou la mort de tous ſes proches ? L'infortuné voulut gouverner le monde, & ne ſçut pas gouverner ſa maiſon ! Qu'arriva-t-il de cette négligence ? Il

vit périr à la fleur de l'âge ſon neveu, ſon fils adoptif, ſon gendre; ſon petit-fils fut réduit à manger la bourre de ſon lit pour prolonger de quelques heures ſa miſérable vie; ſa fille & ſa petite-fille après l'avoir couvert de leur infamie, moururent, l'une de miſere & de faim dans une Iſle déſerte, l'autre en priſon par la main d'un archer. Lui-même enfin, dernier reſte de ſa malheureuſe famille, fut réduit par ſa propre femme à ne laiſſer après lui qu'un monſtre pour lui ſuccéder. Tel fut le ſort de ce maître du monde; tant célébré pour ſa gloire & non pour ſon bonheur : croirai-je qu'un ſeul de ceux qui les admirent les voulût acquérir au même prix ?

J'ai pris l'ambition pour exemple; mais le jeu de toutes les paſſions humaines offre de ſemblables leçons à qui veut étudier l'Hiſtoire pour ſe connoître, & ſe rendre ſage aux dépens des morts. Le tems approche où la vie d'Antoine aura, pour le jeune homme, une inſtruction plus prochaine que celle d'Auguſte. Emile ne ſe reconnoîtra gueres dans les étranges objets qui frapperont ſes regards durant ces nouvelles études; mais il ſaura d'avance écarter l'illuſion des paſſions avant qu'elles naiſſent, & voyant que de tous les tems elles ont aveuglé les hommes, il ſera prévenu de la maniere dont elles pourront l'aveugler à ſon tour, ſi jamais il s'y livre. Ces leçons, je le ſais, lui ſont mal appropriées; peut-être au beſoin ſeront-elles tardives, inſuffiſantes; mais ſouvenez-vous que ce ne ſont point celles que j'ai voulu tirer de cette étude. En la commençant je me propoſois un autre objet; & ſurement ſi cet objet eſt mal rempli, ce ſera la faute du maître.

Songez qu'aussi-tôt que l'amour-propre est développé, le *moi* relatif se met en jeu sans cesse, & que jamais le jeune homme n'observe les autres sans revenir sur lui-même & se comparer avec eux. Il s'agit donc de savoir à quel rang il se mettra parmi ses semblables, après les avoir examinés. Je vois à la maniere dont on fait lire l'Histoire aux jeunes gens, qu'on les transforme, pour ainsi dire, dans tous les personnages qu'ils voient; qu'on s'efforce de les faire devenir, tantôt Ciceron, tantôt Trajan, tantôt Alexandre, de les décourager lorsqu'ils rentrent dans eux-mêmes, de donner à chacun le regret de n'être que soi. Cette méthode a certains avantages dont je ne disconviens pas; mais quant à mon Emile, s'il arrive une seule fois dans ces paralleles qu'il aime mieux être un autre que lui, cet autre fût-il Socrate, fût-il Caton, tout est manqué; celui qui commence à se rendre étranger à lui-même ne tarde pas à s'oublier tout-à-fait.

Ce ne sont point les Philosophes qui connoissent le mieux les hommes; ils ne les voient qu'à travers les préjugés de la philosophie, & je ne sache aucun état où l'on en ait tant. Un sauvage nous juge plus sainement que ne fait un Philosophe. Celui-ci sent ses vices, s'indigne des nôtres, & dit en lui-même: nous sommes tous méchans; l'autre nous regarde sans s'émouvoir, & dit: vous êtes des foux. Il a raison, car nul ne fait le mal pour le mal. Mon Eleve est ce sauvage, avec cette différence qu'Emile ayant plus réfléchi, plus comparé d'idées, vu nos erreurs de plus près, se tient plus en garde contre lui-même, & ne juge que de ce qu'il connoit.

Ce

Ce ſont nos paſſions qui nous irritent contre celles des autres ; c'eſt notre intérêt qui nous fait haïr les méchans ; s'ils ne nous faiſoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine. Le mal que nous font les méchans, nous fait oublier celui qu'ils ſe font eux-mêmes. Nous leur pardonnerions plus aiſément leurs vices, ſi nous pouvions connoître combien leur propre cœur les en punit. Nous ſentons l'offenſe & nous ne voyons pas le châtiment ; les avantages ſont apparens, la peine eſt intérieure. Celui qui croit jouir du fruit de ſes vices n'eſt pas moins tourmenté que s'il n'eût point réuſſi ; l'objet eſt changé, l'inquiétude eſt la même : ils ont beau montrer leur fortune & cacher leur cœur, leur conduite le montre en dépit d'eux : mais pour le voir il n'en faut pas avoir un ſemblable.

Les paſſions que nous partageons nous ſéduiſent ; celles qui choquent nos intérêts nous révoltent, & par une inconſéquence qui nous vient d'elles, nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter. L'averſion & l'illuſion ſont inévitables, quand on eſt forcé de ſouffrir de la part d'autrui le mal qu'on feroit ſi l'on étoit à ſa place.

Que faudroit-il donc pour bien obſerver les hommes ? Un grand intérêt à les connoître, une grande impartialité à les juger ; un cœur aſſez ſenſible pour concevoir toutes les paſſions humaines, & aſſez calme pour ne les pas éprouver. S'il eſt dans la vie un moment favorable à cette étude, c'eſt celui que j'ai choiſi pour Emile ; plus tôt ils lui euſſent été étrangers, plus tard il leur eût été ſemblable. L'opinion dont il voit le jeu n'a point encore acquis ſur lui d'empire. Les

paſſions dont il ſent l'effet, n'ont point agité ſon cœur. Il eſt homme, il s'intéreſſe à ſes freres; il eſt équitable, il juge ſes pairs. Or ſurement s'il les juge bien, il ne voudra être à la place d'aucun d'eux; car le but de tous les tourmens qu'ils ſe donnent étant fondé ſur des préjugés qu'il n'a pas, lui paroit un but en l'air. Pour lui, tout ce qu'il deſire eſt à ſa portée. De qui dépendroit-il, ſe ſuffiſant à lui-même, & libre de préjugés? Il a des bras, de la ſanté (19), de la modération, peu de beſoins, & de quoi les ſatisfaire. Nourri dans la plus abſolue liberté, le plus grand des maux qu'il conçoit eſt la ſervitude. Il plaint ces miſérables Rois eſclaves de tout ce qui leur obéit; il plaint ces faux ſages enchaînés à leur vaine réputation; il plaint ces riches ſots, martyrs de leur faſte; il plaint ces voluptueux de parade, qui livrent leur vie entiere à l'ennui, pour paroître avoir du plaiſir. Il plaindroit l'ennemi qui lui feroit du mal à lui-même, car dans ſes méchancetés il verroit ſa miſere. Il ſe diroit; en ſe donnant le beſoin de me nuire, cet homme a fait dépendre ſon ſort du mien.

Encore un pas, & nous touchons au but. L'amour-propre eſt un inſtrument utile, mais dangereux; ſouvent il bleſſe la main qui s'en ſert, & fait rarement du bien ſans mal. Emile en conſidérant ſon rang dans l'eſpece humaine & s'y voyant ſi heureuſement placé, ſera tenté de faire honneur à ſa raiſon de l'ouvrage de la vôtre, & d'attribuer à ſon mérite l'effet

(19) Je crois pouvoir compter hardiment la ſanté & la bonne conſtitution au nombre des avantages acquis par ſon éducation; ou plutôt au nombre des dons de la Nature que ſon éducation lui a conſervés.

de ſon bonheur. Il ſe dira, je ſuis ſage & les hommes ſont foux. En les plaignant il les mépriſera, en ſe félicitant il s'eſtimera davantage, & ſe ſentant plus heureux qu'eux, il ſe croira plus digne de l'être. Voilà l'erreur la plus à craindre, parce qu'elle eſt la plus difficile à détruire. S'il reſtoit dans cet état, il auroit peu gagné à tous nos ſoins ; & s'il faloit opter, je ne ſais ſi je n'aimerois pas mieux encore l'illuſion des préjugés que celle de l'orgueil.

Les grands hommes ne s'abuſent point ſur leur ſupériorité ; ils la voient, la ſentent, & n'en ſont pas moins modeſtes. Plus ils ont, plus ils connoiſſent tout ce qui leur manque. Ils ſont moins vains de leur élévation ſur nous, qu'humiliés du ſentiment de leur miſere, & dans les biens excluſifs qu'ils poſſedent, ils ſont trop ſenſés pour tirer vanité d'un don qu'ils ne ſe ſont pas fait. L'homme de bien peut être fier de ſa vertu, parce qu'elle eſt à lui ; mais de quoi l'homme d'eſprit eſt-il fier ? Qu'a fait Racine, pour n'être pas Pradon ? Qu'a fait Boileau, pour n'être pas Cotin ?

Ici c'eſt toute autre choſe encore. Reſtons toujours dans l'ordre commun. Je n'ai ſuppoſé dans mon Eleve, ni un génie tranſcendant, ni un entendement bouché. Je l'ai choiſi parmi les eſprits vulgaires, pour montrer ce que peut l'éducation ſur l'homme. Tous les cas rares ſont hors des regles. Quand donc en conſéquence de mes ſoins, Emile préfere ſa maniere d'être, de voir, de ſentir à celle des autres hommes, Emile a raiſon. Mais quand il ſe croit pour cela d'une nature plus excellente, & plus heureuſement né qu'eux, Emile a tort. Il ſe trompe, il faut le détromper, ou plutôt pré-

venir l'erreur, de peur qu'il ne ſoit trop tard enſuite pour la détruire.

Il n'y a point de folie dont on ne puiſſe guérir un homme qui n'eſt pas fou, hors la vanité; pour celle-ci, rien n'en corrige que l'expérience, ſi toutefois quelque choſe en peut corriger; à ſa naiſſance au moins on peut l'empêcher de croître. N'allez donc pas vous perdre en beaux raiſonnemens, pour prouver à l'adoleſcent qu'il eſt homme comme les autres, & ſujet aux mêmes foibleſſes. Faites le lui ſentir, ou jamais il ne le ſaura. C'eſt encore ici un cas d'exception à mes propres regles; c'eſt le cas d'expoſer volontairement mon Eleve à tous les accidens qui peuvent lui prouver qu'il n'eſt pas plus ſage que nous. L'aventure du Bateleur ſeroit répétée en mille manieres; je laiſſerois aux flatteurs prendre tout leur avantage avec lui; ſi des étourdis l'entraînoient dans quelque extravagance, je lui en laiſſerois courir le danger; ſi des filoux l'attaquoient au jeu, je le leur livrerois pour en faire leur dupe (20); je le laiſſerois encenſer, plumer, dévaliſer par eux; & quand, l'ayant mis à ſec, ils finiroient par ſe moquer de lui, je les remercierois encore, en ſa préſence, des leçons qu'ils ont bien voulu lui donner. Les ſeuls piéges dont je le garantirois avec ſoin, ſeroient ceux des Courtiſanes. Les ſeuls

(20) Au reſte, notre Eleve donnera peu dans ce piége, lui que tant d'amuſemens environnent, lui qui ne s'ennuya de ſa vie, & qui ſait à peine à quoi ſert l'argent. Les deux mobiles avec leſquels on conduit les enfans étant l'intérêt & la vanité, ces deux mêmes mobiles ſervent aux courtiſanes & aux eſcrocs pour s'emparer d'eux dans la ſuite. Quand vous voyez exciter leur avidité par des prix, par des récompenſes, quand vous les voyez applaudir à dix ans dans un acte public

ménagemens que j'aurois pour lui, feroient de partager tous les dangers que je lui laisserois courir, & tous les affronts que je lui laisserois recevoir. J'endurerois tout en silence, sans plainte, sans reproche, sans jamais lui en dire un seul mot; & soyez sûr qu'avec cette discrétion bien soutenue, tout ce qu'il m'aura vu souffrir pour lui fera plus d'impression sur son cœur, que ce qu'il aura souffert lui-même.

Je ne puis m'empêcher de relever ici la fausse dignité des gouverneurs qui, pour jouer sottement les sages, rabaissent leurs Eleves, affectent de les traiter toujours en enfans, & de se distinguer toujours d'eux dans tout ce qu'ils leur font faire. Loin de ravaler ainsi leurs jeunes courages, n'épargnez rien pour leur élever l'ame; faites-en vos égaux afin qu'ils le deviennent, & s'ils ne peuvent encore s'élever à vous, descendez à eux sans honte, sans scrupule. Songez que votre honneur n'est plus dans vous, mais dans votre Eleve; partagez ses fautes pour l'en corriger; chargez-vous de sa honte pour l'effacer: imitez ce brave Romain qui, voyant fuir son armée & ne pouvant la rallier, se mit à fuir à la tête de ses soldats, en criant: *ils ne fuyent pas, ils suivent leur capitaine.* Fut-il déshonoré pour cela? tant s'en faut: en sacrifiant ainsi sa gloire il l'augmenta. La force du devoir, la beauté de la

au College, vous voyez comment on leur fera laisser à vingt leur bourse dans un brelan & leur santé dans un mauvais lieu. Il y a toujours à parier que le plus savant de sa classe deviendra le plus joueur & le plus débauché. Or les moyens dont on n'usa point dans l'enfance n'ont point dans la jeunesse le même abus. Mais on doit se souvenir qu'ici ma constante maxime est de mettre par-tout la chose au pis. Je cherche d'abord à prevenir le vice, & puis je le suppose, afin d'y remedier.

vertu entraînent malgré nous nos ſuffrages & renverſent nos inſenſés préjugés. Si je recevois un ſoufflet en rempliſſant mes fonctions auprès d'Emile, loin de me venger de ce ſoufflet, j'irois par-tout m'en vanter, & je doute qu'il y eût dans le monde un homme aſſez vil (*), pour ne pas m'en reſpecter davantage.

Ce n'eſt pas que l'Eleve doive ſuppoſer dans le maître des lumieres auſſi bornées que les ſiennes, & la même facilité à ſe laiſſer ſéduire. Cette opinion eſt bonne pour un enfant qui ne ſachant rien voir, rien comparer, met tout le monde à ſa portée, & ne donne ſa confiance qu'à ceux qui ſavent s'y mettre en effet. Mais un jeune homme de l'âge d'Emile, & auſſi ſenſé que lui, n'eſt plus aſſez ſot pour prendre ainſi le change, & il ne ſeroit pas bon qu'il le prît. La confiance qu'il doit avoir en ſon gouverneur eſt d'une autre eſpece; elle doit porter ſur l'autorité de la raiſon, ſur la ſupériorité des lumieres, ſur les avantages que le jeune homme eſt en état de connoître, & dont il ſent l'utilité pour lui. Une longue expérience l'a convaincu qu'il eſt aimé de ſon conducteur; que ce conducteur eſt un homme ſage, éclairé, qui, voulant ſon bonheur, fait ce qui peut le lui procurer. Il doit ſavoir que, pour ſon propre intérêt, il lui convient d'écouter ſes avis. Or ſi le maître ſe laiſſoit tromper comme le diſciple, il perdroit le droit d'en exiger de la déférence & de lui donner des leçons. Encore moins l'Eleve doit-il ſuppoſer que le maître le laiſſe à deſſein tomber dans des piéges, & tend

(*) Je me trompois, j'en ai découvert un; c'eſt M. Formey.

des embuches à sa simplicité. Que faut-il donc faire pour éviter à la fois ces deux inconvéniens ? Ce qu'il y a de meilleur & de plus naturel, être simple & vrai comme lui, l'avertir des périls auxquels il s'expose, les lui montrer clairement, sensiblement ; mais sans exagération, sans humeur, sans pédantesque étalage ; sur-tout sans lui donner vos avis pour des ordres, jusqu'à ce qu'ils le soient devenus, & que ce ton impérieux soit absolument nécessaire. S'obstine-t-il après cela, comme il fera très-souvent ? Alors ne lui dites plus rien ; laissez-le en liberté, suivez-le, imitez-le, & cela gaîment, franchement ; livrez-vous, amusez-vous autant que lui, s'il est possible. Si les conséquences deviennent trop fortes, vous êtes toujours là pour les arrêter ; & cependant combien le jeune homme, témoin de votre prévoyance & de votre complaisance, ne doit-il pas être à la fois frappé de l'une & touché de l'autre ? Toutes ses fautes sont autant de liens qu'il vous fournit pour le retenir au besoin. Or ce qui fait ici le plus grand art du maître, c'est d'amener les occasions & de diriger les exhortations, de maniere qu'il sache d'avance quand le jeune homme cédera, & quand il s'obstinera, afin de l'environner par-tout des leçons de l'expérience, sans jamais l'exposer à de trop grands dangers.

Avertissez-le de ses fautes avant qu'il y tombe ; quand il y est tombé ne les lui reprochez point, vous ne feriez qu'enflammer & mutiner son amour-propre. Une leçon qui révolte ne profite pas. Je ne connois rien de plus inepte que ce mot : *Je vous l'avois bien dit.* Le meilleur moyen de faire qu'il se souvienne de ce qu'on lui a dit, est de

paroître l'avoir oublié. Tout au contraire, quand vous le verrez honteux de ne vous avoir pas cru, effacez doucement cette humiliation par de bonnes paroles. Il s'affectionnera ſurement à vous, en voyant que vous vous oubliez pour lui, & qu'au lieu d'achever de l'écraſer, vous le conſolez. Mais ſi à ſon chagrin vous ajoutez des reproches, il vous prendra en haine, & ſe fera une loi de ne plus vous écouter, comme pour vous prouver qu'il ne penſe pas comme vous ſur l'importance de vos avis.

Le tour de vos conſolations peut encore être pour lui une inſtruction d'autant plus utile, qu'il ne s'en défiera pas. En lui diſant, je ſuppoſe, que mille autres font les mêmes fautes, vous le mettez loin de ſon compte, vous le corrigez en ne paroiſſant que le plaindre : car pour celui qui croit valoir mieux que les autres hommes, c'eſt une excuſe bien mortifiante que de ſe conſoler par leur exemple ; c'eſt concevoir que le plus qu'il peut prétendre, c'eſt qu'ils ne valent pas mieux que lui.

Le tems des fautes eſt celui des fables. En cenſurant le coupable ſous un maſque étranger, on l'inſtruit ſans l'offenſer ; & il comprend alors que l'apologue n'eſt pas un menſonge, par la vérité dont il ſe fait l'application. L'enfant qu'on n'a jamais trompé par des louanges, n'entend rien à la fable que j'ai ci-devant examinée ; mais l'étourdi qui vient d'être la dupe d'un flatteur, conçoit à merveille que le corbeau n'étoit qu'un ſot. Ainſi d'un fait il tire une maxime ; & l'expérience, qu'il eût bientôt oubliée, ſe grave, au moyen de la fable, dans ſon jugement. Il n'y a point

de

de connoiſſance morale qu'on ne puiſſe acquérir par l'expérience d'autrui ou par la ſienne. Dans les cas où cette expérience eſt dangereuſe, au lieu de la faire ſoi-même, on tire ſa leçon de l'hiſtoire. Quand l'épreuve eſt ſans conſéquence, il eſt bon que le jeune homme y reſte expoſé; puis, au moyen de l'apologue, on rédige en maximes les cas particuliers qui lui ſont connus.

Je n'entends pas pourtant que ces maximes doivent être développées ni même énoncées. Rien n'eſt ſi vain, ſi mal entendu, que la morale par laquelle on termine la plupart des fables; comme ſi cette morale n'étoit pas ou ne devoit pas être étendue dans la fable même, de maniere à la rendre ſenſible au lecteur. Pourquoi donc, en ajoutant cette morale à la fin, lui ôter le plaiſir de la trouver de ſon chef. Le talent d'inſtruire eſt de faire que le diſciple ſe plaiſe à l'inſtruction. Or, pour qu'il s'y plaiſe, il ne faut pas que ſon eſprit reſte tellement paſſif à tout ce que vous lui dites, qu'il n'ait abſolument rien à faire pour vous entendre. Il faut que l'amour-propre du maître laiſſe toujours quelque priſe au ſien; il faut qu'il ſe puiſſe dire; je conçois, je pénetre, j'agis, je m'inſtruis. Une des choſes qui rendent ennuyeux le pantalon de la comédie italienne, eſt le ſoin qu'il prend d'interpréter au parterre des platiſes qu'on n'entend déjà que trop. Je ne veux point qu'un gouverneur ſoit pantalon, encore moins un Auteur. Il faut toujours ſe faire entendre; mais il ne faut pas tout dire: celui qui dit tout dit peu de choſes, car à la fin on ne l'écoute plus. Que ſignifient ces quatre vers que La Fontaine ajoute à la fable de la grenouille qui

s'enfle ? A-t-il peur qu'on ne l'ait pas compris ? A-t-il besoin, ce grand peintre, d'écrire les noms au-dessous des objets qu'il peint ? Loin de généraliser par-là sa morale, il la particularise, il la restreint, en quelque sorte, aux exemples cités, & empêche qu'on ne l'applique à d'autres. Je voudrois qu'avant de mettre les fables de cet Auteur inimitable entre les mains d'un jeune homme, on en retranchât toutes ces conclusions par lesquelles il prend la peine d'expliquer ce qu'il vient de dire aussi clairement qu'agréablement. Si votre Eleve n'entend la fable qu'à l'aide de l'explication, soyez sûr qu'il ne l'entendra pas même ainsi.

Il importeroit encore de donner à ces fables un ordre plus didactique & plus conforme au progrès des sentimens & des lumieres du jeune adolescent. Conçoit-on rien de moins raisonnable que d'aller suivre exactement l'ordre numérique du livre, sans égard au besoin ni à l'occasion ? D'abord le corbeau, puis la cigale (*), puis la grenouille, puis les deux mulets, &c. J'ai sur le cœur ces deux mulets, parce que je me souviens d'avoir vu un enfant élevé pour la finance, & qu'on étourdissoit de l'emploi qu'il alloit remplir, lire cette fable, l'apprendre, la dire, la redire cent & cent fois, sans en tirer jamais la moindre objection contre le métier auquel il étoit destiné. Non-seulement je n'ai jamais vu d'enfans faire aucune application solide des fables qu'ils apprenoient ; mais je n'ai jamais vu que personne se souciât de leur faire faire cette application. Le prétexte de cette étude est l'inf-

(*) Il faut encore appliquer ici la correction de M. Formey. C'est la cigale, puis le corbeau, &c.

truction morale; mais le véritable objet de la mere & de l'enfant, n'eſt que d'occuper de lui toute une compagnie tandis qu'il récite ſes fables: auſſi les oublie-t-il toutes en grandiſſant, lorſqu'il n'eſt plus queſtion de les réciter, mais d'en profiter. Encore une fois, il n'appartient qu'aux hommes de s'inſtruire dans les fables, & voici pour Emile le tems de commencer.

Je montre de loin, car je ne veux pas non plus tout dire, les routes qui détournent de la bonne, afin qu'on apprenne à les éviter. Je crois qu'en ſuivant celle que j'ai marquée, votre Eleve achetera la connoiſſance des hommes & de ſoi-même au meilleur marché qu'il eſt poſſible, que vous le mettrez au point de contempler les jeux de la fortune ſans envier le ſort de ſes favoris, & d'être content de lui ſans ſe croire plus ſage que les autres. Vous avez auſſi commencé à le rendre acteur pour le rendre ſpectateur, il faut achever; car du parterre on voit les objets tels qu'ils paroiſſent; mais de la ſcene on les voit tels qu'ils ſont. Pour embraſſer le tout il faut ſe mettre dans le point de vue; il faut approcher pour voir les détails. Mais à quel titre un jeune homme entrera-t-il dans les affaires du monde? Quel droit a-t-il d'être initié dans ces myſteres ténébreux? Des intrigues de plaiſir bornent les intérêts de ſon âge; il ne diſpoſe encore que de lui-même, c'eſt comme s'il ne diſpoſoit de rien. L'homme eſt la plus vile des marchandiſes; & parmi nos importans droits de propriété, celui de la perſonne eſt toujours le moindre de tous.

Quand je vois que dans l'âge de la plus grande activité, l'on borne les jeunes gens à des études purement ſpécula-

tives, & qu'après, ſans la moindre expérience, ils ſont tout d'un coup jettés dans le monde & dans les affaires, je trouve qu'on ne choque pas moins la raiſon que la Nature, & je ne ſuis plus ſurpris que ſi peu de gens ſachent ſe conduire. Par quel bizarre tour d'eſprit nous apprend-on tant de choſes inutiles, tandis que l'art d'agir eſt compté pour rien ? On prétend nous former pour la ſociété, & l'on nous inſtruit comme ſi chacun de nous devoit paſſer ſa vie à penſer ſeul dans ſa cellule, ou à traiter des ſujets en l'air avec des indifférens. Vous croyez apprendre à vivre à vos enfans, en leur enſeignant certaines contorſions du corps & certaines formules de paroles qui ne ſignifient rien. Moi auſſi, j'ai appris à vivre à mon Emile, car je lui ai appris à vivre avec lui-même, & de plus à ſavoir gagner ſon pain : mais ce n'eſt pas aſſez. Pour vivre dans le monde il faut ſavoir traiter avec les hommes, il faut connoître les inſtrumens qui donnent priſe ſur eux ; il faut calculer l'action & réaction de l'intérêt particulier dans la ſociété civile, & prévoir ſi juſte les événemens, qu'on ſoit rarement trompé dans ſes entrepriſes, ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moyens pour réuſſir. Les loix ne permettent pas aux jeunes gens de faire leurs propres affaires & de diſpoſer de leur propre bien ; mais que leur ſerviroient ces précautions, ſi, juſqu'à l'âge preſcrit, ils ne pouvoient acquérir aucune expérience ? Ils n'auroient rien gagné d'attendre, & ſeroient tout auſſi neufs à vingt-cinq ans qu'à quinze. Sans doute, il faut empêcher qu'un jeune homme, aveuglé par ſon ignorance ou trompé par ſes paſſions, ne ſe faſſe du mal à lui-

même ; mais à tout âge il eſt permis d'être bienfaiſant, à tout âge on peut protéger, ſous la direction d'un homme ſage, les malheureux qui n'ont beſoin que d'appui.

Les nourrices, les meres s'attachent aux enfans par les ſoins qu'elles leur rendent ; l'exercice des vertus ſociales porte au fond des cœurs l'amour de l'humanité ; c'eſt en faiſant le bien qu'on devient bon, je ne connois point de pratique plus ſûre. Occupez votre Eleve à toutes les bonnes actions qui ſont à ſa portée ; que l'intérêt des indigens ſoit toujours le ſien ; qu'il ne les aſſiſte pas ſeulement de ſa bourſe, mais de ſes ſoins ; qu'il les ſerve, qu'il les protége, qu'il leur conſacre ſa perſonne & ſon tems ; qu'il ſe faſſe leur homme d'affaires, il ne remplira de ſa vie un ſi noble emploi. Combien d'opprimés, qu'on n'eût jamais écoutés, obtiendront juſtice, quand il la demandera pour eux avec cette intrépide fermeté que donne l'exercice de la vertu ; quand il forcera les portes des Grands & des Riches ; quand il ira, s'il le faut, juſqu'aux pieds du Trône faire entendre la voix des infortunés, à qui tous les abords ſont fermés par leur miſere, & que la crainte d'être punis des maux qu'on leur fait, empêche même d'oſer s'en plaindre.

Mais ferons-nous d'Emile un chevalier errant, un redreſſeur des torts, un paladin ? Ira-t-il s'ingérer dans les affaires publiques, faire le ſage & le défenſeur des loix chez les Grands, chez les Magiſtrats, chez le Prince, faire le ſolliciteur chez les Juges & l'Avocat dans les tribunaux ? Je ne ſais rien de tout cela. Les noms badins & ridicules ne changent rien à la nature des choſes. Il ſera tout ce qu'il

ſait être utile & bon. Il ne fera rien de plus, & il ſait que rien n'eſt utile & bon pour lui, de ce qui ne convient pas à ſon âge. Il ſait que ſon premier devoir eſt envers lui-même, que les jeunes gens doivent ſe défier d'eux, être circonſpects dans leur conduite, reſpectueux devant les gens plus âgés, retenus & diſcrets à parler ſans ſujet, modeſtes dans les choſes indifférentes, mais hardis à bien faire & courageux à dire la vérité. Tels étoient ces illuſtres Romains, qui, avant d'être admis dans les charges, paſſoient leur jeuneſſe à pourſuivre le crime & à défendre l'innocence, ſans autre intérêt que celui de s'inſtruire, en ſervant la juſtice & protégeant les bonnes mœurs.

Emile n'aime ni le bruit, ni les querelles, non-ſeulement entre les hommes (21), pas même entre les animaux. Il n'excita jamais deux chiens à ſe battre; jamais il ne fit pourſuivre un chat par un chien. Cet eſprit de paix eſt un effet de ſon éducation, qui, n'ayant point fomenté l'amour-pro-

(21) Mais ſi on lui cherche querelle à lui-même, comment ſe conduira-t-il ? Je réponds qu'il n'aura jamais de querelle, qu'il ne s'y prêtera jamais aſſez pour en avoir. Mais enfin pourſuivra-t-on, qui eſt-ce qui eſt à l'abri d'un ſoufflet ou d'un démenti de la part d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un brave coquin, qui pour avoir le plaiſir de tuer ſon homme, commence par le déshonorer ? C'eſt autre choſe ; il ne faut point que l'honneur des citoyens ni leur vie ſoit à la merci d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un brave coquin, & l'on ne peut pas plus ſe préſerver d'un pareil accident que de la chute d'une tuile. Un ſoufflet & un démenti reçus & endurés ont des effets civils, que nulle ſageſſe ne peut prévenir & dont nul Tribunal ne peut venger l'offenſé. L'inſuffiſance des loix lui rend donc en cela ſon indépendance ; il eſt alors ſeul Magiſtrat, ſeul Juge entre l'offenſeur & lui : il eſt ſeul Interprete & Miniſtre de la Loi Naturelle ; il ſe doit juſtice & peut ſeul ſe la rendre, &

pre & la haute opinion de lui-même, l'a détourné de chercher ses plaisirs dans la domination, & dans le malheur d'autrui. Il souffre quand il voit souffrir ; c'est un sentiment naturel. Ce qui fait qu'un jeune homme s'endurcit & se complait à voir tourmenter un être sensible, c'est quand un retour de vanité le fait se regarder comme exempt des mêmes peines par sa sagesse ou par sa supériorité. Celui qu'on a garanti de ce tour d'esprit, ne sauroit tomber dans le vice qui en est l'ouvrage. Emile aime donc la paix. L'image du bonheur le flatte ; & quand il peut contribuer à le produire, c'est un moyen de plus de le partager. Je n'ai pas supposé, qu'en voyant des malheureux, il n'auroit pour eux que cette pitié stérile & cruelle, qui se contente de plaindre les maux qu'elle peut guérir. Sa bienfaisance active lui donne bientôt des lumieres, qu'avec un cœur plus dur il n'eût point acquises, ou qu'il eût acquises beaucoup plus tard. S'il voit régner la discorde entre ses camarades, il cherche à les réconcilier : s'il voit des affligés, il s'informe du sujet de leurs peines : s'il voit deux hommes se haïr, il veut con-

il n'y a sur la terre nul gouvernement assez insensé pour le punir de se l'être faite en pareil cas. Je ne dis pas qu'il doive s'aller battre, c'est une extravagance ; je dis qu'il se doit justice & qu'il en est le seul dispensateur. Sans tant de vains Edits contre les duels, si j'étois Souverain, je réponds qu'il n'y auroit jamais ni soufflet, ni démenti donné dans mes Etats, & cela par un moyen fort simple dont les Tribunaux ne se mêleroient point. Quoiqu'il en soit, Emile sait en pareil cas la justice qu'il se doit à lui-même, & l'exemple qu'il doit à la sureté des gens d'honneur. Il ne dépend pas de l'homme le plus ferme d'empêcher qu'on ne l'insulte, mais il dépend de lui d'empêcher qu'on ne se vante long-tems de l'avoir insulté.

noître la cauſe de leur inimitié : s'il voit un opprimé gémir des vexations du puiſſant & du riche, il cherche de quelles manœuvres ſe couvrent ces vexations ; & dans l'intérêt qu'il prend à tous les miſérables, les moyens de finir leurs maux ne ſont jamais indifférens pour lui. Qu'avons-nous donc à faire pour tirer parti de ces diſpoſitions d'une maniere convenable à ſon âge? De régler ſes ſoins & ſes connoiſſances, & d'employer ſon zele à les augmenter.

Je ne me laſſe point de le redire : mettez toutes les leçons des jeunes gens en actions plutôt qu'en diſcours. Qu'ils n'apprennent rien dans les livres de ce que l'expérience peut leur enſeigner. Quel extravagant projet de les exercer à parler ſans ſujet de rien dire ; de croire leur faire ſentir, ſur les bancs d'un College, l'énergie du langage des paſſions, & toute la force de l'art de perſuader, ſans intérêt de rien perſuader à perſonne! Tous les préceptes de la Rhétorique ne ſemblent qu'un pur verbiage à quiconque n'en ſent pas l'uſage pour ſon profit. Qu'importe à un écolier de ſavoir comment s'y prit Annibal pour déterminer ſes ſoldats à paſſer les Alpes? Si au lieu de ces magnifiques harangues vous lui diſiez comment il doit s'y prendre pour porter ſon Préfet à lui donner congé, ſoyez ſûr qu'il ſeroit plus attentif à vos regles.

Si je voulois enſeigner la Rhétorique à un jeune homme, dont toutes les paſſions fuſſent déjà développées, je lui préſenterois ſans ceſſe des objets propres à flatter ces paſſions, & j'examinerois avec lui quel langage il doit tenir aux autres hommes, pour les engager à favoriſer ſes deſirs. Mais mon

Emile n'eſt pas dans une ſituation ſi avantageuſe à l'art oratoire. Borné preſque au ſeul néceſſaire phyſique, il a moins beſoin des autres que les autres n'ont beſoin de lui ; & n'ayant rien à leur demander pour lui-même, ce qu'il veut leur perſuader ne le touche pas d'aſſez près pour l'émouvoir exceſſivement. Il ſuit de-là qu'en général il doit avoir un langage ſimple & peu figuré. Il parle ordinairement au propre, & ſeulement pour être entendu. Il eſt peu ſententieux, parce qu'il n'a pas appris à généraliſer ſes idées ; il a peu d'images, parce qu'il eſt rarement paſſionné.

Ce n'eſt pas pourtant qu'il ſoit tout-à-fait flegmatique & froid. Ni ſon âge, ni ſes mœurs, ni ſes goûts ne le permettent. Dans le feu de l'adoleſcence, les eſprits vivifians retenus & cohobés dans ſon ſang, portent à ſon jeune cœur une chaleur qui brille dans ſes regards, qu'on ſent dans ſes diſcours, qu'on voit dans ſes actions. Son langage a pris de l'accent & quelquefois de la véhémence. Le noble ſentiment qui l'inſpire lui donne de la force & de l'élévation ; pénétré du tendre amour de l'humanité, il tranſmet en parlant les mouvemens de ſon ame ; ſa généreuſe franchiſe a je ne ſais quoi de plus enchanteur que l'artificieuſe éloquence des autres, ou plutôt lui ſeul eſt véritablement éloquent, puiſqu'il n'a qu'à montrer ce qu'il ſent pour le communiquer à ceux qui l'écoutent.

Plus j'y penſe, plus je trouve qu'en mettant ainſi la bienfaiſance en action & tirant de nos bons ou mauvais ſuccès des réflexions ſur leurs cauſes, il y a peu de connoiſſances utiles qu'on ne puiſſe cultiver dans l'eſprit d'un jeune homme, & qu'avec tout le vrai ſavoir qu'on peut acquérir dans les

Colleges, il acquerra de plus une ſcience plus importante encore, qui eſt l'application de cet acquis aux uſages de la vie. Il n'eſt pas poſſible que, prenant tant d'intérêt à ſes ſemblables, il n'apprenne de bonne heure à peſer & apprécier leurs actions, leur goûts, leurs plaiſirs, & à donner en général une plus juſte valeur à ce qui peut contribuer ou nuire au bonheur des hommes, que ceux qui, ne s'intéreſſant à perſonne, ne font jamais rien pour autrui. Ceux qui ne traitent jamais que leurs propres affaires, ſe paſſionnent trop pour juger ſainement des choſes. Rapportant tout à eux ſeuls & réglant ſur leur ſeul intérêt les idées du bien & du mal, ils ſe rempliſſent l'eſprit de mille préjugés ridicules, & dans tout ce qui porte atteinte à leur moindre avantage, ils voient auſſi-tôt le bouleverſement de tout l'univers.

Etendons l'amour-propre ſur les autres êtres, nous le transformerons en vertu, & il n'y a point de cœur d'homme dans lequel cette vertu n'ait ſa racine. Moins l'objet de nos ſoins tient immédiatement à nous-mêmes, moins l'illuſion de l'intérêt particulier eſt à craindre; plus on généraliſe cet intérêt, plus il devient équitable, & l'amour du genre humain n'eſt autre choſe en nous que l'amour de la juſtice. Voulons-nous donc qu'Emile aime la vérité, voulons-nous qu'il la connoiſſe? Dans les affaires tenons-le toujours loin de lui. Plus ſes ſoins ſeront conſacrés au bonheur d'autrui, plus ils ſeront éclairés & ſages, & moins il ſe trompera ſur ce qui eſt bien ou mal: mais ne ſoufirons jamais en lui de préférence aveugle, fondée uniquement ſur des acceptions de perſonnes ou ſur d'injuſtes préventions. Et pourquoi nuiroit-

il à l'un pour ſervir l'autre ? Peu lui importe à qui tombe un plus grand bonheur en partage, pourvu qu'il concoure au plus grand bonheur de tous : c'eſt le premier intérêt du ſage, après l'intérêt privé ; car chacun eſt partie de ſon eſpece, & non d'un autre individu.

Pour empêcher la pitié de dégénérer en foibleſſe, il faut donc la généraliſer, & l'étendre ſur tout le genre humain. Alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle eſt d'accord avec la juſtice, parce que de toutes les vertus, la juſtice eſt celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut par raiſon, par amour pour nous, avoir pitié de notre eſpece encore plus que de notre prochain, & c'eſt une très-grande cruauté envers les hommes que la pitié pour les méchans.

Au reſte, il faut ſe ſouvenir que tous ces moyens, par leſquels je jette ainſi mon Eleve hors de lui-même, ont cependant toujours un rapport direct à lui ; puiſque non-ſeulement il en réſulte une jouiſſance intérieure, mais qu'en le rendant bienfaiſant au profit des autres, je travaille à ſa propre inſtruction.

J'ai d'abord donné les moyens, & maintenant j'en montre l'effet. Quelles grandes vues je vois s'arranger peu-à-peu dans ſa tête ! Quels ſentimens ſublimes étouffent dans ſon cœur le germe des petites paſſions ! Quelle netteté de judiciaire ! Quelle juſteſſe de raiſon je vois ſe former en lui de ſes penchans cultivés, de l'expérience qui concentre les vœux d'une ame grande dans l'étroite borne des poſſibles & fait qu'un homme ſupérieur aux autres, ne pouvant les élever à

ſa meſure, fait s'abaiſſer à la leur ! Les vrais principes du juſte, les vrais modeles du beau, tous les rapports moraux des êtres, toutes les idées de l'ordre ſe gravent dans ſon entendement ; il voit la place de chaque choſe & la cauſe qui l'en écarte ; il voit ce qui peut faire le bien & ce qui l'empêche. Sans avoir éprouvé les paſſions humaines il connoit leurs illuſions & leur jeu.

J'avance attiré par la force des choſes, mais ſans m'en impoſer ſur les jugemens des Lecteurs. Depuis long-tems ils me voient dans le pays des chimeres ; moi je les vois toujours dans le pays des préjugés. En m'écartant ſi fort des opinions vulgaires, je ne ceſſe de les avoir préſentes à mon eſprit ; je les examine, je les médite, non pour les ſuivre ni pour les fuir, mais pour les peſer à la balance du raiſonnement. Toutes les fois qu'il me force à m'écarter d'elles, inſtruit par l'expérience, je me tiens déjà pour dit qu'ils ne m'imiteront pas ; je ſais que s'obſtinant à n'imaginer que ce qu'ils voient, ils prendront le jeune homme que je figure pour un être imaginaire & fantaſtique, parce qu'il differe de ceux auxquels ils le comparent ; ſans ſonger qu'il faut bien qu'il en differe, puiſqu'élevé tout différemment, affecté de ſentimens tout contraires, inſtruit tout autrement qu'eux, il ſeroit beaucoup plus ſurprenant qu'il leur reſſemblât que d'être tel que je le ſuppoſe. Ce n'eſt pas l'homme de l'homme, c'eſt l'homme de la Nature. Aſſurément il doit être fort étranger à leurs yeux.

En commençant cet ouvrage, je ne ſuppoſois rien que tout le monde ne pût obſerver ainſi que moi, parce qu'il

eſt un point, ſavoir la naiſſance de l'homme, duquel nous partons tous également ; mais plus nous avançons, moi pour cultiver la Nature, & vous pour la dépraver, plus nous nous éloignons les uns des autres. Mon Eleve à ſix ans différoit peu des vôtres que vous n'aviez pas eu le tems de défigurer ; maintenant ils n'ont plus rien de ſemblable, & l'âge de l'homme-fait dont il approche, doit le montrer ſous une forme abſolument différente, ſi je n'ai pas perdu tous mes ſoins. La quantité d'acquis eſt peut-être aſſez égale de part & d'autre ; mais les choſes acquiſes ne ſe reſſemblent point. Vous êtes étonnés de trouver à l'un des ſentimens ſublimes dont les autres n'ont pas le moindre germe ; mais conſidérez auſſi que ceux-ci ſont déjà tous Philoſophes & Théologiens, avant qu'Emile ſache ce que c'eſt que philoſophie & qu'il ait même entendu parler de Dieu.

Si donc on venoit me dire : rien de ce que vous ſuppoſez n'exiſte ; les jeunes gens ne ſont point faits ainſi ; ils ont telle ou telle paſſion ; ils font ceci ou cela ; c'eſt comme ſi l'on nioit que jamais poirier fût un grand arbre, parce qu'on n'en voit que de nains dans nos jardins.

Je prie ces juges ſi prompts à la cenſure, de conſidérer que ce qu'ils diſent là je le ſais tout auſſi bien qu'eux, que j'y ai probablement réfléchi plus long-tems, & que n'ayant nul intérêt à leur en impoſer, j'ai droit d'exiger qu'ils ſe donnent au moins le tems de chercher en quoi je me trompe : qu'ils examinent bien la conſtitution de l'homme, qu'ils ſuivent les premiers développemens du cœur dans telle ou telle circonſtance, afin de voir combien un individu peut différer

d'un autre par la force de l'éducation, qu'enſuite ils comparent la mienne aux effets que je lui donne, & qu'ils diſent en quoi j'ai mal raiſonné, je n'aurai rien à répondre.

Ce qui me rend plus affirmatif, & je crois plus excuſable de l'être, c'eſt qu'au lieu de me livrer à l'eſprit de ſyſtême, je donne le moins qu'il eſt poſſible au raiſonnement, & ne me fie qu'à l'obſervation. Je ne me fonde point ſur ce que j'ai imaginé, mais ſur ce que j'ai vu. Il eſt vrai que je n'ai pas renfermé mes expériences dans l'enceinte des murs d'une ville, ni dans un ſeul ordre de gens : mais après avoir comparé tout autant de rangs & de peuples que j'en ai pu voir dans une vie paſſée à les obſerver, j'ai retranché, comme artificiel, ce qui étoit d'un peuple & non pas d'un autre, d'un état & non pas d'un autre; & n'ai regardé, comme appartenant inconteſtablement à l'homme, que ce qui étoit commun à tous, à quelque âge, dans quelque rang, & dans quelque nation que ce fût.

Or, ſi ſuivant cette méthode vous ſuivez dès l'enfance un jeune homme qui n'aura point reçu de forme particuliere, & qui tiendra le moins qu'il eſt poſſible à l'autorité & à l'opinion d'autrui, à qui de mon Eleve ou des vôtres penſez-vous qu'il reſſemblera le plus ? Voilà, ce me ſemble, la queſtion qu'il faut réſoudre pour ſavoir ſi je me ſuis égaré.

L'homme ne commence pas aiſément à penſer; mais ſitôt qu'il commence il ne ceſſe plus. Quiconque a penſé penſera toujours; & l'entendement une fois exercé à la réflexion, ne peut plus reſter en repos. On pourroit donc croire que l'eſprit humain n'eſt point naturellement ſi prompt à s'ouvrir,

& qu'après lui avoir donné des facilités qu'il n'a pas, je le tiens trop long-tems inſcrit dans un cercle d'idées qu'il doit avoir franchi.

Mais conſidérez premierement que, voulant former l'homme de la Nature, il ne s'agit pas pour cela d'en faire un ſauvage, & de le reléguer au fond des bois; mais qu'enfermé dans le tourbillon ſocial, il ſuffit qu'il ne s'y laiſſe entraîner ni par les paſſions, ni par les opinions des hommes, qu'il voie par ſes yeux, qu'il ſente par ſon cœur, qu'aucune autorité ne le gouverne hors celle de ſa propre raiſon. Dans cette poſition il eſt clair que la multitude d'objets qui le frappe, les fréquens ſentimens dont il eſt affecté, les divers moyens de pourvoir à ſes beſoins réels, doivent lui donner beaucoup d'idées qu'il n'auroit jamais eues, ou qu'il eût acquiſes plus lentement. Le progrès naturel à l'eſprit eſt accéléré, mais non renverſé. Le même homme qui doit reſter ſtupide dans les forêts, doit devenir raiſonnable & ſenſé dans les villes, quand il y ſera ſimple ſpectateur. Rien n'eſt plus propre à rendre ſage que les folies qu'on voit ſans les partager; & celui même qui les partage s'inſtruit encore, pourvu qu'il n'en ſoit pas la dupe, & qu'il n'y porte par l'erreur de ceux qui les font.

Conſidérez auſſi que, bornés par nos facultés aux choſes ſenſibles, nous n'offrons preſque aucune priſe aux notions abſtraites de la philoſophie & aux idées purement intellectuelles. Pour y atteindre il faut, ou nous dégager du corps, auquel nous ſommes ſi fortement attachés, ou faire d'objet en objet un progrès graduel & lent, ou enfin franchir rapi-

dement & presque d'un saut l'intervalle, par un pas de géant dont l'enfance n'est pas capable, & pour lequel il faut même aux hommes bien des échelons faits exprès pour eux. La premiere idée abstraite est le premier de ces échelons; mais j'ai bien de la peine à voir comment on s'avise de le construire.

L'Etre incompréhensible qui embrasse tout, qui donne le mouvement au monde, & forme tout le systême des êtres, n'est ni visible à nos yeux, ni palpable à nos mains; il échappe à tous nos sens. L'ouvrage se montre; mais l'ouvrier se cache. Ce n'est pas une petite affaire de connoître enfin qu'il existe, & quand nous sommes parvenus là, quand nous nous demandons quel est-il, où est-il? notre esprit se confond, s'égare, & nous ne savons plus que penser.

Locke veut qu'on commence par l'étude des esprits, & qu'on passe ensuite à celle des corps: cette méthode est celle de la superstition, des préjugés, de l'erreur: ce n'est point celle de la raison, ni même de la Nature bien ordonnée, c'est se boucher les yeux pour apprendre à voir. Il faut avoir long-tems étudié les corps pour se faire une véritable notion des esprits & soupçonner qu'ils existent. L'ordre contraire ne sert qu'à établir le matérialisme.

Puisque nos sens sont les premiers instrumens de nos connoissances, les êtres corporels & sensibles sont les seuls dont nous ayons immédiatement l'idée. Ce mot *esprit*, n'a aucun sens pour quiconque n'a pas philosophé. Un esprit n'est qu'un corps pour le peuple & pour les enfans. N'imaginent-ils pas des esprits qui crient, qui parlent, qui battent, qui

font

font du bruit ? or on m'avouera que des eſprits qui ont des bras & des langues reſſemblent beaucoup à des corps. Voilà pourquoi tous les peuples du monde, ſans excepter les Juifs, ſe ſont fait des Dieux corporels. Nous-mêmes, avec nos termes d'Eſprit, de Trinité, de Perſonnes, ſommes pour la plupart de vrais anthropomorphites. J'avoue qu'on nous apprend à dire que Dieu eſt par-tout : mais nous croyons auſſi que l'air eſt par-tout, au moins dans notre atmoſphere, & le mot *eſprit* dans ſon origine ne ſignifie lui-même que *ſouffle* & *vent*. Sitôt qu'on accoutume les gens à dire des mots ſans les entendre, il eſt facile, après cela, de leur faire dire tout ce qu'on veut.

Le ſentiment de notre action ſur les autres corps a dû d'abord nous faire croire que quand ils agiſſoient ſur nous, c'étoit d'une maniere ſemblable à celle dont nous agiſſons ſur eux. Ainſi l'homme a commencé par animer tous les êtres dont il ſentoit l'action. Se ſentant moins fort que la plupart de ces êtres, faute de connoître les bornes de leur puiſſance, il l'a ſuppoſée illimitée, & il en fit des dieux auſſi-tôt qu'il en fit des corps. Durant les premiers âges, les hommes effrayés de tout, n'ont rien vu de mort dans la nature. L'idée de la matiere n'a pas été moins lente à ſe former en eux que celle de l'eſprit, puiſque cette premiere idée eſt une abſtraction elle-même. Ils ont ainſi rempli l'univers de Dieux ſenſibles. Les aſtres, les vents, les montagnes, les fleuves, les arbres, les villes, les maiſons mêmes, tout avoit ſon ame, ſon Dieu, ſa vie. Les marmouſets de Laban, les manitous des Sauvages, les fétiches des Négres, tous les

ouvrages de la nature & des hommes ont été les premieres divinités des mortels : le polythéiſme a été leur premiere religion, & l'idolâtrie leur premier culte. Ils n'ont pu reconnoître un ſeul Dieu que quand, généraliſant de plus en plus leurs idées, ils ont été en état de remonter à une premiere cauſe, de réunir le ſyſtême total des êtres ſous une ſeule idée, & de donner un ſens au mot *ſubſtance*, lequel eſt la plus grande des abſtractions. Tout enfant qui croit en Dieu eſt donc néceſſairement idolâtre, ou du moins anthropomorphite; & quand une fois l'imagination a vu Dieu, il eſt bien rare que l'entendement le conçoive. Voilà préciſément l'erreur où mene l'ordre de Locke.

Parvenu, je ne ſais comment, à l'idée abſtraite de la ſubſtance, on voit que pour admettre une ſubſtance unique, il lui faudroit ſuppoſer des qualités incompatibles qui s'excluent mutuellement, telles que la penſée & l'étendue, dont l'une eſt eſſentiellement diviſible, & dont l'autre exclut toute diviſibilité. On conçoit d'ailleurs que la penſée, ou ſi l'on veut le ſentiment, eſt une qualité primitive & inſéparable de la ſubſtance à laquelle elle appartient, qu'il en eſt de même de l'étendue par rapport à ſa ſubſtance. D'où l'on conclut que les êtres qui perdent une de ces qualités, perdent la ſubſtance à laquelle elle appartient; que par conſéquent la mort n'eſt qu'une ſéparation de ſubſtances, & que les êtres où ces deux qualités ſont réunies, ſont compoſés des deux ſubſtances auxquelles ces deux qualités appartiennent.

Or, conſidérez maintenant quelle diſtance reſte encore entre la notion des deux ſubſtances & celle de la nature

divine ; entre l'idée incompréhensible de l'action de notre ame sur notre corps, & l'idée de l'action de Dieu sur tous les êtres. Les idées de création, d'annihilation, d'ubiquité, d'éternité, de toute-puissance, celles des attributs divins, toutes ces idées qu'il appartient à si peu d'hommes de voir aussi confuses & aussi obscures qu'elles le sont, & qui n'ont rien d'obscur pour le peuple, parce qu'il n'y comprend rien du tout, comment se présenteront-elles dans toute leur force, c'est-à-dire, dans toute leur obscurité, à de jeunes esprits encore occupés aux premieres opérations des sens, & qui ne conçoivent que ce qu'ils touchent ? C'est en vain que les abymes de l'infini sont ouverts tout autour de nous ; un enfant n'en sait point être épouvanté, ses foibles yeux n'en peuvent sonder la profondeur. Tout est infini pour les enfans, ils ne savent mettre de bornes à rien ; non qu'ils fassent la mesure fort longue, mais parce qu'ils ont l'entendement court. J'ai même remarqué qu'ils mettent l'infini moins au-delà qu'au-deçà des dimensions qui leur sont connues. Ils estimeront un espace immense, bien plus par leurs pieds que par leurs yeux ; il ne s'étendra pas pour eux plus loin qu'ils ne pourront aller. Si on leur parle de la puissance de Dieu, ils l'estimeront presque aussi fort que leur pere. En toute chose leur connoissance étant pour eux la mesure des possibles, ils jugent ce qu'on leur dit toujours moindre que ce qu'ils savent. Tels sont les jugemens naturels à l'ignorance & à la foiblesse d'esprit. Ajax eût craint de se mesurer avec Achille, & défie Jupiter au combat, parce qu'il connoit Achille, & ne connoit pas Jupiter. Un paysan Suisse qui se croyoit

le plus riche des hommes, & à qui l'on tâchoit d'expliquer ce que c'étoit qu'un Roi, demandoit d'un air fier ſi le Roi pourroit bien avoir cent vaches à la montagne.

Je prévois combien de Lecteurs ſeront ſurpris de me voir ſuivre tout le premier âge de mon Eleve ſans lui parler de religion. A quinze ans il ne ſavoit s'il avoit une ame, & peut-être à dix-huit n'eſt-il pas encore tems qu'il l'apprenne; car s'il l'apprend plutôt qu'il ne faut, il court riſque de ne le ſavoir jamais.

Si j'avois à peindre la ſtupidité fâcheuſe, je peindrois un pédant enſeignant le catéchiſme à des enfans; ſi je voulois rendre un enfant fou, je l'obligerois d'expliquer ce qu'il dit en diſant ſon catéchiſme. On m'objectera que la plupart des dogmes du Chriſtianiſme étant des myſteres, attendre que l'eſprit humain ſoit capable de les concevoir, ce n'eſt pas attendre que l'enfant ſoit homme, c'eſt attendre que l'homme ne ſoit plus. A cela je réponds premierement, qu'il y a des myſteres qu'il eſt non-ſeulement impoſſible à l'homme de concevoir, mais de croire, & que je ne vois pas ce qu'on gagne à les enſeigner aux enfans, ſi ce n'eſt de leur apprendre à mentir de bonne heure. Je dis de plus, que pour admettre les myſteres, il faut comprendre, au moins, qu'ils ſont incompréhenſibles; & les enfans ne ſont pas même capables de cette conception là. Pour l'âge où tout eſt myſtere, il n'y a point de myſteres proprement dits.

Il faut croire en Dieu pour être ſauvé.

Ce dogme mal entendu eſt le principe de la ſanguinaire in-

tolérance, & la cauſe de toutes ces vaines inſtructions qui portent le coup mortel à la raiſon humaine en l'accoutumant à ſe payer de mots. Sans doute, il n'y a pas un moment à perdre pour mériter le ſalut éternel : mais ſi pour l'obtenir il ſuffit de répéter de certaines paroles, je ne vois pas ce qui nous empêche de peupler le Ciel de ſanſonnets & de pies, tout auſſi bien que d'enfans.

L'obligation de croire en ſuppoſe la poſſibilité. Le Philoſophe qui ne croit pas a tort, parce qu'il uſe mal de la raiſon qu'il a cultivée, & qu'il eſt en état d'entendre les vérités qu'il rejette. Mais l'enfant qui profeſſe la religion chrétienne, que croit-il? ce qu'il conçoit, & il conçoit ſi peu ce qu'on lui fait dire, que ſi vous lui dites le contraire, il l'adoptera tout auſſi volontiers. La foi des enfans & de beaucoup d'hommes eſt une affaire de géographie. Seront-ils récompenſés d'être nés à Rome plutôt qu'à la Mecque. On dit à l'un que Mahomet eſt le Prophete de Dieu, & il dit que Mahomet eſt le Prophete de Dieu; on dit à l'autre que Mahomet eſt un fourbe, & il dit que Mahomet eſt un fourbe. Chacun des deux eût affirmé ce qu'affirme l'autre s'ils ſe fuſſent trouvés tranſpoſés. Peut-on partir de deux diſpoſitions ſi ſemblables pour envoyer l'un en Paradis & l'autre en Enfer? Quand un enfant dit qu'il croit en Dieu, ce n'eſt pas en Dieu qu'il croit, c'eſt à Pierre ou à Jaques qui lui diſent qu'il y a quelque choſe qu'on appelle Dieu; & il le croit à la maniere d'Euripide.

O Jupiter! car de toi rien ſinon
Je ne connois ſeulement que le nom (22).

Nous tenons que nul enfant mort avant l'âge de raiſon ne ſera privé du bonheur éternel ; les Catholiques croient la même choſe de tous les enfans qui ont reçu le baptême, quoiqu'ils n'aient jamais entendu parler de Dieu. Il y a donc des cas où l'on peut être ſauvé ſans croire en Dieu, & ces cas ont lieu, ſoit dans l'enfance, ſoit dans la démence, quand l'eſprit humain eſt incapable des opérations néceſſaires pour reconnoître la Divinité. Toute la différence que je vois ici entre vous & moi, eſt que vous prétendez que les enfans ont à ſept ans cette capacité, & que je ne la leur accorde pas même à quinze. Que j'aie tort ou raiſon, il ne s'agit pas ici d'un article de foi, mais d'une ſimple obſervation d'hiſtoire naturelle.

Par le même principe, il eſt clair que tel homme parvenu juſqu'à la vieilleſſe ſans croire en Dieu, ne ſera pas pour cela privé de ſa préſence dans l'autre vie ſi ſon aveuglement n'a pas été volontaire, & je dis qu'il ne l'eſt pas toujours. Vous en convenez pour les inſenſés qu'une maladie prive de leurs qualités ſpirituelles, mais non de leur qualité d'homme, ni par conſéquent du droit aux bienfaits de leur Créateur. Pourquoi donc n'en pas convenir auſſi pour ceux qui, ſéqueſtrés de toute ſociété dès leur enfance, auroient

(22) *Plutarque*, *Traité de l'Amour*, *trad. d'Amyot.* C'eſt ainſi que commençoit d'abord la Tragedie de Ménalippe ; mais les clameurs du Peuple d'Athenes forcerent Euripide à changer ce commencement.

mené une vie abſolument ſauvage, privés des lumieres qu'on n'acquiert que dans le commerce des hommes (23)? Car il eſt d'une impoſſibilité démontrée, qu'un pareil Sauvage pût jamais élever ſes réflexions juſqu'à la connoiſſance du vrai Dieu. La raiſon nous dit qu'un homme n'eſt puniſſable que par les fautes de ſa volonté, & qu'une ignorance invincible ne lui ſauroit être imputée à crime. D'où il ſuit que devant la Juſtice éternelle tout homme qui croiroit, s'il avoit les lumieres néceſſaires, eſt réputé croire, & qu'il n'y aura d'incrédules punis que ceux dont le cœur ſe ferme à la vérité.

Gardons-nous d'annoncer la vérité à ceux qui ne ſont pas en état de l'entendre, car c'eſt y vouloir ſubſtituer l'erreur. Il vaudroit mieux n'avoir aucune idée de la Divinité que d'en avoir des idées baſſes, fantaſtiques, injurieuſes, indignes d'elle; c'eſt un moindre mal de la méconnoître que de l'outrager. J'aimerois mieux, dit le bon Plutarque, qu'on crût qu'il n'y a point de Plutarque au monde, que ſi l'on diſoit que Plutarque eſt injuſte, envieux, jaloux, & ſi tyran, qu'il exige plus qu'il ne laiſſe le pouvoir de faire.

Le grand mal des images difformes de la Divinité qu'on trace dans l'eſprit des enfans, eſt qu'elles y reſtent toute leur vie, & qu'ils ne conçoivent plus étant hommes d'autre Dieu que celui des enfans. J'ai vu en Suiſſe une bonne & pieuſe mere de famille tellement convaincue de cette maxime, qu'elle ne voulut point inſtruire ſon fils de la religion dans le pre-

(23) Sur l'état naturel de l'eſprit humain & ſur la lenteur de ſes progrès : *Voyez la premiere partie du diſcours ſur l'inégalité.*

mier âge, de peur que mécontent de cette instruction grossiere, il n'en négligeât une meilleure à l'âge de raison. Cet enfant n'entendoit jamais parler de Dieu qu'avec recueillement & révérence, & sitôt qu'il en vouloit parler lui-même on lui imposoit silence, comme sur un sujet trop sublime & trop grand pour lui. Cette réserve excitoit sa curiosité, & son amour-propre aspiroit au moment de connoître ce mystere qu'on lui cachoit avec tant de soin. Moins on lui parloit de Dieu, moins on souffroit qu'il en parlât lui-même, & plus il s'en occupoit : cet enfant voyoit Dieu par-tout; & ce que je craindrois de cet air de mystere indiscretement affecté, seroit qu'en allumant trop l'imagination d'un jeune homme, on n'altérât sa tête, & qu'enfin l'on n'en fît un fanatique au lieu d'en faire un croyant.

Mais ne craignons rien de semblable pour mon Emile, qui, refusant constamment son attention à tout ce qui est au-dessus de sa portée, écoute avec la plus profonde indifférence les choses qu'il n'entend pas. Il y en a tant sur lesquelles il est habitué à dire, cela n'est pas de mon ressort, qu'une de plus ne l'embarrasse gueres; & quand il commence à s'inquiéter de ces grandes questions, ce n'est pas pour les avoir entendu proposer, mais c'est quand le progrès de ses lumieres porte ses recherches de ce côté là.

Nous avons vu par quel chemin l'esprit humain cultivé s'approche de ces mysteres, & je conviendrai volontiers qu'il n'y parvient naturellement au sein de la société même, que dans un âge plus avancé. Mais comme il y a dans la même société des causes inévitables par lesquelles le progrès des

des passions est accéléré ; si l'on n'accéléroit de même le progrès des lumieres qui servent à régler ces passions, c'est alors qu'on sortiroit véritablement de l'ordre de la Nature, & que l'équilibre seroit rompu. Quand on n'est pas maître de modérer un développement trop rapide, il faut mener avec la même rapidité ceux qui doivent y correspondre, en sorte que l'ordre ne soit point interverti, que ce qui doit marcher ensemble ne soit point séparé, & que l'homme, tout entier à tous les momens de sa vie, ne soit pas à tel point par une de ses facultés, & à tel autre point par les autres.

Quelle difficulté je vois s'élever ici ! difficulté d'autant plus grande, qu'elle est moins dans les choses que dans la pusillanimité de ceux qui n'osent la résoudre : commençons, au moins, par oser la proposer. Un enfant doit être élevé dans la religion de son pere ; on lui prouve toujours très-bien que cette religion, telle qu'elle soit, est la seule véritable, que toutes les autres ne sont qu'extravagance & absurdité. La force des argumens dépend absolument, sur ce point, du pays où l'on les propose. Qu'un Turc, qui trouve le Christianisme si ridicule à Constantinople, aille voir comment on trouve le Mahométisme à Paris : c'est sur-tout en matiere de religion que l'opinion triomphe. Mais nous qui prétendons secouer son joug en toute chose, nous qui ne voulons rien donner à l'autorité, nous qui ne voulons rien enseigner à notre Emile qu'il ne pût apprendre de lui-même par tout pays, dans quelle religion l'éléverons-nous ? à quelle secte aggrégerons-nous l'homme de la Nature ? La réponse est fort simple, ce me semble ; nous ne l'aggrégerons ni à celle-ci, ni à

celle-là, mais nous le mettrons en état de choisir celle où le meilleur usage de sa raison doit le conduire.

Incedo per igne
Suppositos cineri doloso.

N'importe ; le zele & la bonne foi m'ont jusqu'ici tenu lieu de prudence. J'espere que ces garants ne m'abandonneront point au besoin. Lecteurs, ne craignez pas de moi des précautions indignes d'un ami de la vérité : je n'oublierai jamais ma devise ; mais il m'est trop permis de me défier de mes jugemens. Au lieu de vous dire ici de mon chef ce que je pense, je vous dirai ce que pensoit un homme qui valoit mieux que moi. Je garantis la vérité des faits qui vont être rapportés ; ils sont réellement arrivés à l'auteur du papier que je vais transcrire : c'est à vous de voir si l'on peut en tirer des réflexions utiles sur le sujet dont il s'agit. Je ne vous propose point le sentiment d'un autre ou le mien pour regle ; je vous l'offre à examiner.

Fin du premier Volume.

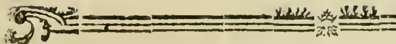


TABLE DES MATIERES

CONTENUES EN CE VOLUME.

n. Désigne les notes.

FIN de la Table du premier Volume.





